

REVUE

DE PARIS.

IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE BELGE

ADOLPHE WAHLEN ET COMPAGNIE.

REVUE

DE PARIS.

NOUVELLE SÉRIE. — ANNÉE 1841.

—

TOME DOUZIÈME.

DÉCEMBRE.

Bruxelles,

AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,

RUE FOSSÉS-AUX-LOUPS, N° 74.

—

1841

SUARD.

C'est au XVIIIe siècle sans nul doute que l'empire de la société exerça sur notre littérature ses plus vives, ses plus durables influences. Entre les grands seigneurs et les gens de lettres, qu'un mutuel attrait rapprochait sans cesse, il se fit alors un perpétuel échange de sentiments et d'idées où l'esprit du monde ne fut point en reste avec l'esprit littéraire. Le roi du jour, Voltaire, *plus roi que Louis XV*, comme on l'a dit plaisamment, ne régnait, à vrai dire, que par la grâce des salons de Paris, arbitres suprêmes des œuvres et des réputations nouvelles. Aussi les courtisait-on assidûment afin d'en être courtisé, et cette ambition de leurs suffrages, qui dictait au *patriarche de Fernay* tant et de si doucereux madrigaux, perce à tout instant sous les plus véhémentes boutades de Jean-Jacques. Il fallait alors se faire homme du monde pour réussir comme écrivain; il fallait plaire, si l'on voulait instruire et philosopher. De là ces différences de fortune qui séparent ouvertement les littérateurs de cette époque. On voit les uns, avec des talents incontestables, même avec du génie, qui se consument dans une obscurité funeste, ou, après avoir un moment fixé la vogue et la faveur des salons, y succomber bientôt sous le ressentiment des amours-propres qu'y froissèrent les inégalités de leur caractère. Ainsi de Rousseau, de Vauvenargues, de Malfilâtre, de Gilbert. D'autres, au contraire, sans presque rien produire, par les seuls agréments de leur société, l'attrait de leur conversation, sont rapidement portés à la fortune, à la célébrité, aux honneurs du fauteuil

académique. Suard fut de ceux-ci, et le plus distingué, ce nous semble. Aussi nous a-t-il paru curieux, intéressant, de retracer la vie de cet homme aimable, qui nous introduit dans le plus grand monde du XVIII[e] siècle, et que nous retrouvons, au début et au terme de sa carrière, dans les salons de M[me] de Tencin et de M[me] de Staël. N'oublions pas, d'ailleurs, que, grâce aux loisirs de sa longue existence, Suard mérita plus tard, par les travaux d'une très-remarquable critique, les avantages de cette renommée dont on l'avait gratifié d'avance et en quelque sorte sur sa bonne mine.

Sa naissance, au reste, n'eut rien d'aristocratique. Né à Besançon, en avril 1734, Jean-Baptiste-Antoine Suard était le second fils d'un honnête bourgeois, secrétaire de l'Université, ce qui le mit à portée du collége, où il fit d'assez bonnes études. Toutefois il s'y distingua moins encore par l'aptitude de son intelligence que par son adresse aux exercices gymnastiques. Surtout il excellait à l'escrime, talent qui lui fut à la fois utile et funeste, comme on va voir. Il existait alors une sorte de rivalité entre les officiers de l'armée du roi en garnison à Besançon et les écoliers de l'Université, qui souffraient impatiemment la bruyante insolence de ces jeunes nobles. L'un d'eux, rencontrant Suard au milieu de la rue, lui enjoignit de lui céder le haut du pavé. L'écolier obéit; mais bientôt, retrouvant ce gentilhomme dans un quartier isolé, il lui cria, en mettant l'épée à la main : « Défendez-vous, monsieur. » Après quelques passes, reconnaissant l'infériorité de son adversaire, il se contenta de le blesser légèrement et le désarma. Ce duel fit grand bruit, et, malgré la discrétion du vaincu, le nom de Suard transpira peu à peu. Son adresse aux armes était bien connue et lui fit porter la peine d'une aventure survenue quelques mois après, et qui entraîna les plus déplorables suites.

Une nuit, quatre jeunes officiers à demi ivres, rencontrant Suard et son ami intime Colin, se jetèrent sur celui-ci et le chargèrent de coups. L'un d'eux surtout, neveu du ministre M. d'Argenson, se porta envers lui à des actes d'une ignoble et révoltante brutalité. Colin, assisté de Suard, lui demanda satisfaction, et du premier coup l'étendit mort. Épouvantés des suites de ce meurtre, les deux amis s'enfuirent; Suard lança

dans une fenêtre entr'ouverte l'épée de Colin, et, brisant la boucle du ceinturon qui résistait à son impatience, en cacha étourdiment quelques pièces dans sa poche. Le rapprochement de ces morceaux trouvés sur lui avec ceux qu'on ramassa dans la rue servit de preuve à sa complicité dans cette affaire. Colin avait quitté Besançon la nuit même, et ne tarda pas à gagner la Suisse. Le père de Suard, saisi d'effroi à cette nouvelle et craignant que l'habileté de son fils à l'escrime n'attirât sur lui tous les soupçons, le fit partir pour la campagne, chez un de ses parents dont il voulut intéresser la discrétion par un récit de toute cette aventure. Mais cet homme alla sur-le-champ tout dénoncer au gouverneur de la place, M. de Randan, qui, naturellement partial à l'égard de ses officiers, avait pris à cœur de venger la mort d'un neveu du ministre. Arrêté et traîné à Besançon, Suard soutint avec fermeté l'interrogatoire du gouverneur; il nia tout, et par l'adresse de ses réponses, dérouta toutes les ruses du questionnaire. « Savez-vous bien, monsieur, lui dit enfin le duc irrité de tant de sang-froid et d'à-propos, que je vous ferai jeter dans un cachot, les fers aux pieds, si vous ne voulez pas parler ? » « Vous en êtes le maître, monsieur, » repartit Suard; et comme on s'empressait de lui attacher les fers aux pieds, il osa dire en tendant les bras: « Y en a-t-il encore pour les mains? » Cette bravade redoubla la colère de M. de Randan, qui le fit plonger dans un cachot infect, pêle-mêle avec d'infâmes scélérats qu'attendait l'échafaud.

Tant de violence et d'atrocité brisèrent enfin les forces du malheureux jeune homme. Une fièvre ardente le saisit, et le médecin de la prison déclara qu'il ne répondait plus de sa vie, s'il n'était immédiatement tiré de ce bouge affreux. La nouvelle de ces indignes traitements s'était déjà répandue dans Besançon, et avait soulevé toute la ville. Le parlement réclama le prévenu comme ressortissant à sa compétence. Le duc se vit contraint de fléchir, et Suard, transféré aux prisons du parlement, dans une chambre claire et aérée, y reprit bientôt ses forces. L'instruction du procès fut vite achevée; les conclusions étaient toutes favorables au jeune Suard, qu'on accusait seulement d'avoir porté l'épée, interdite aux écoliers de l'Université. A la première question du président : « Pourquoi portiez-vous une

épée ? » un conseiller, placé derrière Suard, lui souffla cette réponse, qu'il répéta machinalement : *Pour me donner des airs.* Tout aussitôt le président déclare l'affaire entendue, et, sans surseoir, on le condamne à subir un an de détention dans les prisons du parlement. Mais la justice elle-même fut impuissante à protéger Suard contre le ressentiment du ministre. Dans la nuit même qui suivit le jour du jugement, le duc de Randan le fit enlever des prisons du parlement et conduire au fort des îles Sainte-Marguerite.

Il y passa quatorze mois : quatorze mois de la gêne la plus rigoureuse, d'un isolement presque absolu, en cet âge de force et d'expansion, cette saison de la jeunesse où toutes nos facultés s'épanouissent et veulent prendre essor. C'était là certes un cruel apprentissage de la vie, une douloureuse expérience des effets du régime despotique ; et cependant, chose remarquable, Suard ne paraît pas lui avoir gardé rancune. Au rebours de ces grandes victimes du pouvoir, Voltaire, Diderot, Mirabeau, qui exercèrent contre lui de si terribles représailles, Suard s'en tint constamment à l'ordre établi, et l'appuya en toute occasion. Une certaine modération d'esprit, une réserve discrète, faisaient le fond de son caractère. A son entrée dans le monde, il n'étala point son martyre, et rien n'en transpire dans ses écrits, comme l'atteste une assez plaisante anecdote. Un jour, chez Mme Geoffrin, Marmontel, qui de tous ses petits malheurs faisait des tragédies, et des romans de toutes ses bonnes fortunes, dépeignait avec chaleur, et à grand renfort d'épithètes, l'horrible angoisse qui l'avait saisi en entendant tirer sur lui les verroux de la Bastille (il venait d'y passer vingt-quatre heures). « Eh ! que diriez-vous donc, reprit Suard après l'avoir complaisamment écouté, si, comme moi, vous eussiez subi quatorze mois de détention aux îles Sainte-Marguerite ? — Comment ? dit Marmontel, piqué et même un peu fâché ; comment ? vous avez été détenu quatorze mois, et vous me laissez vous parler de mes vingt-quatre heures de prison ? En vérité, c'est se moquer cruellement. »

Est-ce à dire que Suard ne ressentit pas toute l'horreur de sa position ? Non sans doute, car à peine eut-il appris où on le conduisait, qu'il se crut prisonnier à vie, et laissa toute espérance aux portes du fort. Mais sa fermeté grandit avec son

malheur, et il se créa des occupations qui, comblant le vide des heures, enchaînèrent les remuantes sollicitations de sa jeunesse. C'est ainsi qu'en s'attachant aux exercices mathématiques, par les seules ressources de son esprit, il poussa jusqu'aux logarithmes. La science des *chiffres* et *devises* lui offrit encore une agréable distraction, et il devint des plus experts en cette matière. Peu à peu sa captivité s'adoucit; il lui fut permis de correspondre avec sa famille, dont l'inquiétude le tourmentait cruellement; on lui envoya des livres, et enfin, grâce aux vives instances de son père, il fut rendu à la liberté. On imagine sa joie, son ivresse, lorsqu'il se retrouva libre sous le ciel de la Provence, et courant sur la route de Besançon. Mais il était loin d'espérer l'aimable accueil qui devait fêter son retour. Tous les écoliers de l'université, son frère en tête, la plupart des habitants de la ville, que suivaient son père et sa mère, vinrent à sa rencontre. Ce fut un moment bien doux au cœur de Suard lorsqu'il pressa sur son sein ses amis, ses parents, ses compatriotes, les retrouvant tous fidèles aux souvenirs de son amitié, heureux de sa joie et fiers de sa délivrance. Ainsi, dès sa première jeunesse, nous voyons Suard entouré, soutenu par d'universels témoignages d'estime et de sympathie, et ce concours si flatteur ne l'abandonnera plus désormais. On eût dit que son mauvais génie eût voulu lui faire expier d'avance, par quatorze mois d'une prison cruelle, soixante ans d'une vie douce, facile, honorée, qui l'attendaient au-delà.

Ses débuts littéraires n'eurent rien de pénible. Venu à Paris fort jeune, une dame le recommanda à un riche financier, qui le prit sur parole et lui donna douze cents francs pour ne rien faire. Mais Suard voulait gagner son argent, et comme on ne se pressait pas de l'employer, il se démit de ses appointements. La même délicatesse lui fit refuser la protection d'un grand seigneur, qui, dans une première entrevue, l'avait tenu trop à distance. « Mais, lui disait Mme Geoffrin, qu'il connaissait déjà, il ne faut pas avoir de fierté, quand on n'a pas de chemises. — Si vraiment, reprit Suard; c'est le seul moyen d'avoir quelque chose. » Se voyant sans place, il s'appliqua à l'étude de l'anglais, et fut bientôt en état de traduire une gazette anglaise fort en vogue à ce moment. Grâce aux ressources de ce tra-

vail, il put suivre dès-lors avec quelque sécurité le train de cette brillante société où il était entré instantanément et comme de plain-pied. Du salon de Mme de Tencin il passa dans celui de Mme Geoffrin ; il y connut l'abbé Raynal, laid, avare et assez maussade, mais qu'on révérait *comme un bon citoyen;* Montesquieu, Fontenelle, fort sourd alors et presque centenaire, qui ne causait plus, mais qui contait toujours de curieuses anecdotes sur ses contemporains de l'autre siècle; l'abbé Trublet, *cette bête frottée d'esprit*, comme le définissait méchamment Mme Geoffrin, Marivaux et bien d'autres. Dans ce monde si nouveau pour lui, Suard n'apporta ni gaucherie ni timidité, comme il advient aux débutants. Cette politesse de manières, cette bienséance de langage qu'il avait reçues de la nature en leur exquise perfection, l'y placèrent sans effort au rang convenable à sa jeunesse, et qu'il maintint avec dignité. Il était d'ailleurs grand, bien fait, d'une tournure aristocratique, élégant, et plein d'aisance en tous ses mouvements. Aussi son succès fut-il rapide et le répandit chez tous ces grands seigneurs, financiers et hommes de lettres, qui faisaient alors les réputations et les fortunes: le baron d'Holbach, si fameux par ses dîners et sa philosophie, Buffon, Helvétius, Turgot, M. et Mme Necker, Diderot, d'Alembert et consorts. Nous verrons Suard pénétrer toujours plus avant au cœur de cette société et s'y développer avec avantage. Mais ses premiers, ses plus chers amis, y furent l'abbé Arnaud et Gerbier, l'illustre avocat. Cet abbé Arnaud, avec plus de sérieux dans l'esprit, ressemblait fort à tous ses confrères du XVIIIe siècle. Vif, hardi, beau parleur, il se laissait vivre paresseusement au sein de toutes les dissipations du monde: Cependant de premières études lui avaient rendu familières les littératures de l'antiquité: il les possédait à fond, en parlait sans cesse avec une admiration transportée, qui, frappant l'esprit de Suard, éclairait son goût, agrandissait ses connaissances, un peu étroites et superficielles de ce côté. Du jour qu'ils se connurent, Suard et Arnaud se lièrent intimement et ne se quittèrent plus, logeant et travaillant toujours ensemble. C'est ainsi qu'ils rédigèrent successivement la *Gazette de France*, puis le *Journal étranger,* repris et continué plus tard sous le titre de *Gazette littéraire.*

C'était sans nul doute une entreprise utile qu'un pareil journal, destiné à traduire, à populariser chez nous les morceaux les plus saillants des littératures étrangères, à cette époque où l'esprit français, las de tourner sur lui-même et en quête d'originalité, goûtait avidement toutes les formes et toutes les idées nouvelles. De plus en plus on tendait au cosmopolitisme littéraire. Ici comme partout, Voltaire avait ouvert la voie, en introduisant chez nous les écrivains anglais, dont la réputation, sans cesse grandissante, commençait même à dépasser le bon vouloir de leur premier *cicerone*. On se familiarisait chaque jour davantage avec les génies de l'Espagne et de l'Italie, peu compris de la critique du XVIIe siècle, qu'absorbait son admiration pour les modèles antiques. Il n'y avait pas jusqu'aux Allemands, si longtemps dédaignés et mis au ban du bel-esprit par Voltaire et le père Bouhours, qui ne se relevassent quelque peu dans l'opinion de la France. Déjà les noms de Wieland, de Gottsched, de Winckelmann, de Lessing, nous étaient parvenus, et l'on traduisait *la Messiade* au temps du *Dictionnaire philosophique*. Il se fit alors un travail vraiment extraordinaire en traductions de tout genre, où les esprits les plus vifs, les plus originaux, ne dédaignèrent pas de s'entremettre : ainsi l'abbé Prévost, Voltaire, Diderot, Turgot, Suard enfin, longtemps simple traducteur, et, à ce titre, reçu de plein droit à l'Académie. D'où vient donc que son *Journal étranger,* lancé sous de si favorables influences, n'ait obtenu qu'un succès d'estime, et, après deux ans, soit pour jamais tombé? Sans doute il faut s'en prendre quelque peu à la négligence de ses deux rédacteurs en chef, Suard très-paresseux, l'abbé Arnaud fort dissipé, qui, pour *fournir à la copie,* mettaient sans cesse à contribution les portefeuilles de leurs amis. Mais peut-être serait-il exact d'ajouter que l'idée de Suard, excellente en elle-même, était cependant prématurée, qu'elle n'intéressait pas encore un public assez nombreux, d'un esprit assez étendu pour en soutenir le caractère spécial et le développement périodique. En effet, dans ses nombreuses excursions à l'étranger, le Français du XVIIIe siècle se condamnait difficilement au seul rôle d'interprète, d'amateur désintéressé. Le plus souvent il arrangeait à sa manière, il réformait ces productions exotiques selon le goût de sa nation, et au nom d'une

supériorité qu'il ne songeait point à mettre en cause. On voyait bien se lever çà et là quelques esprits aventureux, quelques enthousiastes de l'Angleterre surtout, Diderot, Fréron, Letourneur et même Turgot, qui tentaient d'élever Shakspeare, Richardson ou Ossian au rang des anciens modèles. Le gros des critiques cependant, en tête desquels marchaient Voltaire et son trompette M. de La Harpe, tenaient bon contre toute infusion de sang étranger dans les veines de notre littérature classique. Et non-seulement toute innovation en ce sens leur semblait funeste et s'attirait leur colère, mais encore, dans une œuvre étrangère, ils ne distinguaient que les beautés plus ou moins conformes aux modèles par eux adoptés et suivis; ce qui s'explique aisément, du reste, si l'on se rappelle la prodigieuse et souveraine influence qu'exerçait la littérature voltairienne. Anglais, Italiens, Allemands, tous nous imitaient alors, et, de leur aveu unanime, confirmaient la bonne opinion que nous avions de nous-mêmes. En outre, à cette époque, de toute l'Europe affluaient, dans les salons de Paris, des étrangers illustres, qui venaient y prendre leçon de bon goût et s'y naturaliser hommes du monde. Plusieurs y réussissaient à merveille, et, par la distinction de leurs manières, la politesse de leur esprit, étonnaient bientôt leurs maîtres. Tels étaient l'ambassadeur de Suède, le comte de Creutz, admirateur passionné des beaux-arts, le baron de Gléken, si fécond en vives et heureuses saillies, qu'il lançait au nez des gens avec un sang-froid tout germanique; le marquis de Beccaria, dont l'œil était plein de feu et la parole impétueuse; le baron d'Holbach, athée fort aimable et de très-bonne compagnie, et Grimm, qui a fait oublier son origine. Il faut y joindre encore Sterne, Hume, Gibbon, beaucoup moins heureux dans leurs prétentions à l'élégance, et qui se donnaient plus d'un ridicule; Alfieri enfin, dont l'agitation convulsive trahissait les élans d'une ambition longtemps contenue, qui grondait sourdement dans son sein.

Suard les connut tous assez familièrement, car son commerce était fort recherché des étrangers, et il leur rendit même plus d'un service littéraire. Il corrigeait les germanismes du baron d'Holbach, qui lui pardonnait de dormir quelque peu à la lecture de ses longues diatribes contre Dieu; il revoyait

les tragédies manuscrites d'Alfieri, qui s'en était ouvert à lui seul, et plus tard, comme nous verrons, il se fit le second de Hume dans son duel à outrance contre Jean-Jacques Rousseau.

Ainsi se manifeste de toutes parts cette suprématie de l'esprit français au XVIIIe siècle, suprématie qui ne lui laissait ni assez de temps ni assez d'impartialité pour suivre la marche des littératures étrangères, et soutenir une feuille de traductions périodiques. Aussi la tentative de Suard ne fut-elle renouvelée avec succès que bien des années après, lorsqu'on allait donner dans les excès contraires de l'anglomanie et du germanisme.

Du *Journal étranger* il n'est resté qu'un recueil en quatre volumes, que Suard publia sous le titre de *Variétés littéraires ;* livre à parcourir, si l'on veut connaître au juste l'état des esprits à cette époque, et qui confirme en tout nos précédentes observations. On y trouve une agréable diversité d'objets, de points de vue curieux, qui s'ouvrent sur les plus intéressantes questions de la littérature et des arts étrangers. Il y est traité un peu de tout, mais toujours avec esprit, dans un style élégant et pur. Suard, en effet, dans le dépourvu de sa paresse, choisissait assez bien ses collaborateurs. C'était Diderot, qui lui donnait son bel éloge de Richardson et ce délicieux article sur Térence ; Mme Necker lui traduisait les élégies de Gray et d'Young ; Turgot envoyait à Suard quelques passages d'Ossian, avec d'ingénieuses réflexions sur les poésies gaëliques. Le marquis Leroi, capitaine des chasses, sous le pseudonyme du *physicien de Nuremberg*, lui adressait ses *Lettres philosophiques sur les Animaux*, premiers et remarquables essais de cette psychologie animale, si l'on peut ainsi dire, qu'ont agrandie et constituée, de nos jours, les travaux de Frédéric Cuvier. Enfin, dans le journal qu'il dirigeait, Suard avait aussi donné quelques articles ; mais ce sont ou de simples traductions, ou des morceaux trop courts pour que la critique puisse s'y étendre. Distinguons toutefois une suite d'*Observations sur l'histoire de Hume*, bien pensées et fortement écrites, où le critique met à nu tous les déchirements de la vieille Angleterre, et nous en fait toucher au doigt les véritables causes. Enfin il faut noter encore dans ce recueil quelques pages de l'abbé

Arnaud sur les langues anciennes, d'une abondante et harmonieuse facture. Mais, au fond de tous ces articles, qu'ils traitent des Anglais, des Espagnols ou des Esquimaux, on voit incessamment percer cette vanité exclusive de l'esprit français, qui, mesurant à son patron l'esprit des autres peuples, n'en pouvait saisir les beautés indigènes et les traits caractéristiques.

Bien que malheureux dans ses spéculations littéraires, Suard ne désespéra pas de sa fortune, et, pour renouer avec elle, il fit une folie : il se maria, quoique pauvre et sans ressources, avec une femme qui n'en avait pas davantage. Tous ses amis s'agitèrent grandement à cette occasion. Mme Geoffrin en fut chagrinée et piquée, Grimm conseilla à Suard de se jeter à l'eau, et Diderot, sous le coup de cette nouvelle, écrit à Mlle Voland une lettre de lamentations plaisantes, lorsqu'on pense aux cinquante ans de bonheur qui suivirent cette union. En effet, dès qu'il fut marié, bien que tendrement aimé de sa femme, tout réussit à Suard, les biens et les honneurs pleuvent sur le *petit ménage*, comme on l'appela désormais.

Unis en tous points de goûts et de sentiments, le monde ne les sépara point dans son estime et sa bienveillance. A cette époque où la faveur de l'homme de lettres s'étendait rarement jusqu'à sa femme, Mme Suard fut aussi bien que son mari reçue dans toute sa société. Jeune, jolie et spirituelle, elle y tint sa place à merveille, comme on devait l'attendre de celle qui s'était attaché l'esprit difficile et la chatouilleuse délicatesse de Suard. Sœur de M. Panckoucke, *premier du nom*, elle avait dévoré, dès sa jeunesse, force romans et poésies. Près de Suard, naturellement ses connaissances s'agrandirent, son goût s'éclaira, et, sans parler de ses *Essais de mémoires*, de son étude sur Mme de Maintenon, elle donna aux divers journaux de son mari bon nombre de pages écrites au courant d'une plume vive et spirituelle. Nous les retrouverons chemin faisant. Mais citons ici la peinture animée que, dans ses *Essais de mémoires*, elle a retraçée de ce monde alors si nouveau pour elle. On le voit revivre sous ses touches délicates; on en démêle aisément les physionomies, soit qu'elle nous transporte à Moulin-Joli chez M. Watelet, dont le renom d'amabilité survit à ses titres comme à ses tableaux; à Aubonne, dans la retraite de Saint-Lambert et de Mme d'Houdetot; à Versailles,

chez le comte d'Angevilliers, si beau qu'on l'appelait l'*ange Gabriel*, et sa singulière maîtresse, Mme de Marchais, qui poussait jusqu'à l'extravagance la passion de l'économie politique; ou encore à Saint-Ouen, près de M. et Mme Necker, où s'ébattait, tout enfant, celle qui fut depuis Mme de Staël; aux déjeuners de l'abbé Morellet, grand amateur de musique et de gastronomie, chez qui l'on trouvait, avec d'excellent café, Gluck, Grétry, Philidor, Hulmandel, etc. Mais c'était surtout aux soupers de M. et Mme Saurin, qui, dans un âge avancé, conservaient la grâce et la sérénité de la jeunesse, que se rendait habituellement le *petit ménage*. Ces soupers étaient en vogue alors; on y voyait Delille, M. de La Harpe, l'abbé Morellet, Collé, Champfort, M. de Garille et M. de Vaines, fermiers généraux et hommes d'esprit.

Mme Suard n'eut qu'à se louer de ses nouvelles connaissances, et elle n'emploie à nous les peindre que d'aimables couleurs. Une seule fois elle se montre sévère, injuste même, et c'est à l'égard de Champfort, qu'elle nous donne comme un méchant et un envieux. Bien plus, elle lui oppose M. de La Harpe, fort mal jugé à mon sens, et dont elle vante outre mesure les excellentes qualités. Il est douteux que M. de La Harpe fût un bon homme, point envieux surtout; en tout cas, comme esprit et comme caractère, Champfort avait autrement d'énergie et de pénétration que son confrère le critique. Mais Mme Suard, royaliste entêtée, ne pardonna jamais à ceux qui, de près ou de loin, mirent la main aux grandes affaires de la révolution, et l'on sait de quelle généreuse initiative, de quel dévouement Champfort en accéléra les progrès. Mme Suard ne l'oublia pas; car elle gardait fidèlement ses haines comme ses amitiés, plus forte, plus énergique en cela que Suard lui-même, dont la paresse indulgente oubliait sans peine et s'accommodait volontiers des hommes et des choses. Esprit modéré par excellence, il prenait en tout la juste mesure, et savait concilier à merveille les soins de sa réputation et ceux de sa fortune. Il s'était fait philosophe; sans cela, le moyen de se pousser et de réussir dans le monde? Mais il apportait à l'exercice de ce rôle les plus sages correctifs, véritable Philinte de cette philosophie du XVIIIe siècle dont Jean-Jacques Rousseau était l'Alceste ardent et impitoyable.

Grâce à cette heureuse disposition d'esprit, Suard eut toutes les faveurs des hommes du pouvoir; places et pensions lui vinrent à merci, et, au moment dont nous parlons, M. de Choiseul portait à 10,000 francs son traitement de directeur de la *Gazette de France*. C'est encore à cette époque qu'il traduisit avec d'Alembert le *factum* de Hume contre Jean-Jacques Rousseau. On sait trop les tristes détails de cette querelle; nous n'avons pas à y entrer, et renvoyons nos lecteurs à M. Villemain, qui, dans son *Tableau de la littérature du dix-huitième siècle*, a jugé en dernier ressort les prétentions des deux parties. On comprend bien qu'en ce démêlé Suard ait pris fait et cause pour Hume, dès longtemps son ami; rien ne saurait excuser cependant ces épithètes grossières, injurieuses, empruntées aux diatribes de Voltaire, dont il essaie, dans l'avant-propos de sa traduction, de flétrir la conduite de Jean-Jacques, plus insensée que coupable au fond. Un tel manque de modération, de politesse surtout, étonne à bon droit de la part de Suard. Mais ici l'esprit de coterie l'emportait; il n'osait y résister, et puis il fallait faire sa cour à Voltaire, dont l'impérieuse vanité ne voulait rien à demi.

Hâtons-nous de parler d'une autre de ses traductions plus importante et plus avantageuse à sa mémoire, celle de l'*Histoire de Charles-Quint* par Robertson; Suard l'avait connu dans le voyage qu'il fit en Angleterre vers 1769, et depuis lors ils n'avaient cessé de correspondre. Cette histoire eut un très-grand succès, dont l'honneur ne revient pas tout à l'auteur original; il faut y faire une part à la version fidèle, élégante et suffisamment précise de son interprète. Suard, du reste, en fut très-bien récompensé, et, sans parler d'autres bénéfices, elle lui servit de passe-port littéraire pour entrer à l'Académie. Mais il en était déjà, il en était naturellement, pour ainsi dire, tant il possédait à point et cette fleur de politesse, et cette mesure de langage, et cette sagesse de conduite, qui sont les vrais signes d'élection en matière académique. Il y succéda en 1774 à M. Laville, évêque de Tricomie, immortel fort inconnu et dont il serait difficile de retrouver les titres. Aussi Suard, qui avait un discours à faire, jugea prudent de joindre à l'éloge du défunt évêque l'éloge de la philosophie, sujet vaste, mais scabreux à traiter, à cette époque surtout et en pleine

Académie. Suard s'en tira en habile homme, et son discours, écrit d'ailleurs d'un style ferme et pur, relevé d'ingénieux et brillants aperçus, était composé avec une merveilleuse adresse. Tout le monde y fut loué, Voltaire et la philanthropie, Louis XVI et le gouvernement absolu, et l'Académie, comme de juste, et l'évêque de Tricomie par-dessus le marché. Aussi chacun fut-il content; le *patriarche de Ferney* adressa au récipiendaire une de ces lettres à brevet, dont il réchauffait l'enthousiasme des siens, le remerciant « d'avoir voulu soutenir un pauvre vieillard sur le bord de sa tombe. » Peu de temps après, le roi nomma Suard censeur des théâtres, et lui fit obtenir une large part dans la propriété du *Journal de Paris*, ce qui était une fortune en ce bienheureux temps du journalisme.

Riche et honoré, censeur royal et académicien, Suard n'avait plus qu'à écrire; il écrivit enfin, et remplit le vœu de Gresset, qui, en le recevant à l'Académie, l'avait complimenté sur les ouvrages qui lui restaient à faire. Il fournit sa première campagne dans cette longue guerre des *gluckistes* et des *piccinistes*, qui mit en émoi tout le XVIII[e] siècle. On sait comment la musique italienne, introduite en France vers 1753, expulsa, après une lutte acharnée, la musique française, et prit en sa place possession de notre scène lyrique. Mais alors Gluck survint avec le nouveau système de la musique allemande, et la guerre recommença entre les *gluckistes* et les *piccinistes*, comme naguère entre le *coin du roi* et le *coin de la reine*. Jean-Jacques et Grimm, qui avaient si vaillamment ferraillé pour la musique italienne, s'étaient retirés de la lice, où Suard et l'abbé Arnaud tinrent pour Gluck, La Harpe et Marmontel pour Piccini; mais la partie ne fut pas longtemps égale. La Harpe entama par un article sur la reprise d'*Armide;* elle lui valut aussitôt une réplique des plus mordantes, où Gluck lui prouvait qu'il parlait musique, *de manière à faire hausser les épaules à tous les enfants de chœur de l'Europe;* puis, coup sur coup, plusieurs lettres de Suard, insérées au *Journal de Paris*, sous le pseudonyme de l'*Anonyme de Vaugirard*. Ces lettres, qui firent alors une prodigieuse sensation, sont, à coup sûr, des meilleures pages que Suard ait écrites, et l'on s'étonne qu'il n'ait pas songé à

les recueillir. On voit s'y jouer agréablement un esprit malin, mais poli, rompu à toutes les charmantes roueries de la conversation, qui, en disant tout ce qu'il veut dire, sans faire tort à son adversaire d'une seule de ses bévues, les relève avec une apparente bonhomie, et comme ne cédant qu'à l'amour de la vérité. Toutes sortes d'éloges sont prodigués aux talents de M. de La Harpe, à ses connaissances littéraires; il sait tout..... hors la musique. « Loin d'en tirer avantage, ajoute Suard, il faut s'en féliciter. L'étude de cet art aurait dérobé des moments plus utilement employés pour notre instruction et notre plaisir. N'eût-il fait qu'une jolie chanson de plus, cela vaut mieux que de savoir les règles du contrepoint? » Voilà ce qui s'appelle *dorer la pilule.*

Outre qu'ils étaient fort ignorants en musique, La Harpe et Marmontel, avec le gros train de leur artillerie, ne pouvaient longtemps tenir la campagne contre un joûteur si léger, si expérimenté, si poli, qui les perçait de part en part en leur demandant pardon. L'abbé Arnaud, de son côté, les harcelait de ses épigrammes; ils prirent donc peu à peu le parti de la retraite et du silence. La lutte continua toutefois entre les deux camps à coups pressés de lettres, de pamphlets et d'épigrammes; et nous les revoyons, en 1783, se disputer l'élection du secrétaire perpétuel de l'Académie. Les gluckistes portaient Suard, et les piccinistes Marmontel. Ils triomphèrent cette fois. Marmontel fut nommé, mais ce fut là son premier et unique avantage.

Suard avait donc emporté tous les honneurs du combat. Son talent comme sa réputation y étaient grandis, et, en s'y développant avec toutes ses forces, il avait, de prime-saut, dépassé les plus éminents critiques du jour. Il fut moins heureux dans sa rencontre avec Beaumarchais, qui mit en défaut l'esprit et même la loyauté de son adversaire. En sa qualité de censeur des théâtres, Suard avait apposé son *veto* sur *le Mariage de Figaro;* mais Beaumarchais n'était pas homme à se décourager pour si peu. En dépit des censeurs, en dépit des ministres, en dépit du roi, sa pièce fut jouée, et comme le dit naïvement Mme Suard en ses mémoires, « elle eut du succès; » ce qui aigrit encore la rancune de ses ennemis, de Suard entre

autres, qui continua, comme journaliste, son opposition de censeur, et ne craignit pas d'attaquer Beaumarchais en pleine académie. En répondant à l'abbé de Montesquiou, récipiendaire, il fit une sortie contre les spectacles licencieux qu'offrait le théâtre, en appelant la répression et chargeant des épithètes les plus accablantes la pièce nouvelle, qu'il était impossible de méconnaître à l'évidence de ses allusions. Beaumarchais sentit le coup, et, prompt à la riposte, dans la préface du *Mariage de Figaro*, il ne ménagea pas les oreilles du censeur académicien. Sa diatribe y fut rapportée et citée avec d'obligeants commentaires sur « cet homme de bien auquel il n'avait manqué qu'un peu d'esprit pour être un écrivain médiocre, — ce traducteur bassement jaloux, — ce frère chapeau littéraire, » etc., etc. Suard ne répliqua que par une lettre au lieutenant de police, où, relevant l'inexactitude des citations de Beaumarchais, il en requérait hautement la rectification : conduite assez peu loyale en un tel débat, et qui n'aidait pas à y mettre fin. Aussi recommença-t-il bientôt, et ce à propos d'une bonne œuvre de Beaumarchais, qui jouissait alors du loisir d'être homme de bien. En passant sur le pont Saint-Nicolas, il avait secouru une pauvre femme dont le mari avait été écrasé. De là une nouvelle lettre de Suard, où, sous le nom d'un prêtre de Saint-Nicolas, il adresse à Beaumarchais les félicitations de tout le faubourg, et sur sa charité, et sur la délicate attention qu'il eut le premier d'introduire sur la scène de Racine et de Corneille les mœurs, les habitudes et le vrai langage des faubouriens. Nouvelle réponse de Beaumarchais, plus acerbe et plus violente que jamais; dans son emportement, il s'oublia jusqu'à y glisser une métaphore des plus audacieuses, et que ses ennemis interprétèrent assez charitablement pour le faire enfermer à Saint-Lazare. Triste ressource, du reste, ressource d'adversaires impuissants contre l'entraînante popularité de cet homme, qui menait avec lui le mouvement des esprits, étourdissait toutes les têtes du bruit de ses bons mots, et les précipitait à l'aveugle sur la pente d'une révolution. Suard le sentait, et c'était là, sans nul doute, le motif de son obstinée résistance. Qu'on ne se hâte pas de l'en blâmer, puisqu'il était de bonne foi dans son opposition, puisque la reconnaissance envers des grâces éclatantes autant que la modération de son

caractère l'attachaient au régime établi, et le détournaient de toute violente secousse.

La révolution venue, Suard resta fidèle à ses premiers engagements; tant qu'il fut permis de parler et d'écrire, il adressa au *Journal de Paris* comme à *l'Indépendant* de courageuses protestations, où il défendait pied à pied les dernières sauvegardes de la royauté vaincue. Enfin arriva cette époque fatale où sur toute la France s'étendit un silence lugubre, qui n'était interrompu que par les coups pressés de la guillotine. Déjà Suard l'avait vue trancher bien des têtes amies, et rompre autour de lui les liens des plus chères et des plus vieilles affections. Il avait perdu encore Condorcet, Garat, qui, cédant à un généreux appel, avaient chaudement embrassé la cause révolutionnaire. Après le 10 août, jugeant toute résistance inutile, il se retira à Fontenay-aux-Roses, et eut le bonheur de s'y faire oublier. La mort de Condorcet qu'il avait recueilli deux nuits et qu'une imprudence fit tomber aux mains de la police de Bourg-la-Reine fut le dernier, mais non pas le moins rude coup que lui porta la *terreur*. Un nouveau jour se leva où il fut permis de vivre et de respirer à l'aise.

Suard revint à Paris pour rédiger *le Publiciste*, et bientôt se reforma autour de lui un nouveau cercle de relations, qu'il présidait comme autrefois avec sa grâce accoutumée. Comprenons-y déjà Mme de Staël, MM. de Barbé-Marbois, Tronçon-Ducoudray, Portalis, le général Dumas et M. Lacretelle le jeune. Cependant l'on n'en avait pas encore fini avec les violences révolutionnaires, et les mitraillades du 13 vendémiaire, les proscriptions du 18 fructidor réveillèrent cruellement les souvenirs de la terreur. Dans ces deux journées, Suard embrassa et soutint vivement, de sa plume de journaliste, et les sectionnaires contre la convention, et le parti des conseils contre le directoire. Sa courageuse opposition ne fut pas oubliée, et il en eût porté la peine en fructidor, si, peu de jours avant le décret de proscription qui atteignit ses complices, il ne se fût rendu à Coppet, où l'appelait la pressante sollicitation de M. Necker. Forcé bientôt d'en sortir, et toujours rétrogradant devant l'approche de nos armées, il ne put s'arrêter qu'à Anspach, et, grâce à une lettre de Mlle Clairon, il fut très-bien accueilli du margrave. Mme Suard ne tarda pas

à venir l'y rejoindre, et dès-lors leur salon (car ils ne pouvaient s'en passer) devint, comme à Paris, un cercle des mieux composés, qu'animait d'une physionomie particulière le mélange des grands seigneurs allemands avec les nobles de l'émigration.

Toutefois ces consolations ne faisaient pas oublier l'exil, et Suard s'empressa de rentrer en France, lorsqu'après le 18 brumaire Bonaparte rappela tous les déportés. Présenté au premier consul, Suard en reçut un accueil des plus flatteurs, fut nommé secrétaire perpétuel de l'Académie, et, à ce titre, chargé de former une commission qui hâta les travaux de son dictionnaire. Suard ne sut point même repousser de telles avances. Il servit bel et bien l'*usurpateur*, et se laissa pensionner sans mot dire. Hâtons-nous d'ajouter cependant que sa complaisance ne dégénéra point en bassesse, et qu'il se refusa toujours à de honteuses apologies. Ainsi, après l'assassinat du duc d'Enghien et lors du procès de Moreau, Bonaparte lui fit insinuer par M. Maret qu'il verrait avec plaisir que Suard prît, au *Publiciste*, la défense du gouvernement, et *redressât l'opinion égarée sur ces deux points*. Une lettre de Suard à M. Maret, où il désapprouvait hautement ce double coup d'état comme contraire à toutes les lois de l'équité naturelle et de la justice politique, fut sa seule réponse. Bonaparte n'insista pas; non qu'il craignît, comme l'insinue Mme Suard, de se faire un ennemi bien redoutable; mais c'est qu'il oubliait volontiers ces velléités d'opposition, surtout quand on se les passait en famille. Suard n'eut donc point à expier cet acte de courage. Seulement on ne s'adressa plus à lui pour de telles commissions, et l'on se tint satisfait de son silence.

A ce prix Suard put vivre heureux et jouir à l'aise de cette considération bienveillante dont il se voyait entouré, et qui croissait avec ses années. Toujours aimable et spirituelle, sa vieillesse rappelait celle de Fontenelle. Avec toute la fleur de cette politesse si vantée, on respirait encore dans son commerce quelque chose de plus affectueux, de plus pénétrant, qu'exhalait l'influence de ses douces vertus, et la pureté de ses foyers domestiques. Autour de lui s'étaient ralliés ceux de ses anciens amis qu'avait épargnés l'orage : Mounier, Malouet, le chevalier de Boufflers, l'abbé Morellet, Garat, restes d'une

société à jamais détruite, qui essayait de renouer avec le passé, et, par le charme de ses causeries, l'aménité de ses relations, rappelait encore le souvenir de ses beaux jours. Aussi se voyait-elle fort recherchée des nouveaux-venus, empressés de recueillir les élégantes traditions de ce monde qui, d'heure en heure, disparaissait : les uns déjà illustres, Châteaubriand, Mme de Staël ; les autres, qui n'en étaient encore qu'au début, jeunes gens dont Suard avait adopté l'avenir, et qu'il protégeait efficacement : Auger, Roger, M. Villemain, Mlle Pauline de Meulan, M. Guizot enfin, qui nous a vivement retracé la physionomie de ce dernier salon du XVIIIe siècle : « On y causait pour causer, nous dit-il, on ne recherchait pas, il est vrai, on ne produisait pas les idées pour elles-mêmes, on leur demandait quelque chose au-delà, un plaisir social, mais rien de plus. Et c'est là ce qui faisait de cette coterie la dernière, la plus fidèle et l'unique image de la société d'avant cinquante ans, qui avait mené Paris et l'Europe au nom de Paris. » — « Suard, ajoute M. Guizot, était bien plus homme du monde qu'homme de lettres. Esprit difficile, paresseux, d'une élégance et d'un dédain tout aristocratiques, pourvu qu'il menât une vie honorable, semée d'intérêts doux et de relations agréables, peu lui importait de produire et de se faire un nom. Depuis que le travail n'était plus pour lui une nécessité, il le prenait et le quittait comme un passe-temps, lisant et écrivant à loisir, sans but, avec une sorte d'épicuréisme intellectuel qui pourtant n'avait rien en soi d'égoïste ni d'indifférent. »

Cependant, bien qu'il n'écrivît plus, ce fut à cette époque, 1804 environ, que Suard publia le seul ouvrage qui porte son nom : ses *Mélanges de littérature et de morale*, recueil d'articles dès longtemps parus et qui compte au moins une dizaine de collaborateurs. C'est là cependant le plus réel de ses titres littéraires, le produit le plus net de ses quatre-vingts ans d'existence. C'est peu ; mais si, à défaut de la quantité, la qualité s'y trouve, exquise et du meilleur choix en toutes ses parties, c'en est assez pour sauver un nom, et celui de Suard doit lui survivre. Son talent, en effet, respire toute la distinction de sa personne. C'est la même élégance, la même urbanité dans les formes du style, le même bon goût, appliqué ici par

une réflexion clairvoyante, habile à saisir les rapports les plus délicats d'un sujet, et qui les pénètre de ses lumineux aperçus. La critique de Suard offre un cachet, je dirais presque un parfum aristocratique, qui ne permet de la confondre ni avec la polémique emportée de Diderot, qui tourne droit à l'apologie ou à la diatribe, ni avec les dissertations pédantes, et sentant leur collége, de La Harpe et de Marmontel. Par son tour net et délicat, elle se rapprocherait plutôt de la critique de Voltaire, dont elle n'égale pas toutefois la promptitude et la merveilleuse souplesse. Puis, bien qu'il écrivît avec soin, Suard subissait, même en composant, l'empire de son habituelle paresse. Au beau milieu d'un sujet, elle prenait le dessus et l'arrêtait court; de là des articles qui se terminaient en queue de poisson, par une épigramme ou un détail puéril, laissant l'esprit du lecteur en désarroi, et à la merci de ses conjectures.

Mais si vous oubliez ce défaut d'ensemble, si vous acceptez, pour ce qu'elles sont, ces analyses purement littéraires, vous serez étonné, charmé, en lisant Suard, de toutes les finesses de son goût; vous admirerez ce tact exquis, prompt à saisir les fils les plus déliés des divers tissus du style, qu'il relève au passage, et dévide entre ses mains avec une surprenante dextérité. Ses études avaient spécialement porté sur le fond de notre langue, et il possédait une connaissance approfondie de ses ressources. Nul n'a plus nettement discerné ces traits délicats, ces nuances fugitives qu'assortit l'art d'un grand écrivain, et que le critique doit en dégager avec goût. C'est là le rare mérite de ses notices sur La Bruyère, La Rochefoucauld, Mme de Sévigné, de ses *fragments sur le style*, etc. De nos jours, on a repris avec bonheur ces divers sujets, mais en les considérant d'un point de vue nouveau et dont la perspective agrandie embrasse avec l'étude de l'écrivain celle de l'homme en lui-même et dans ces particularités qui le rattachent étroitement à la vie de son siècle. De là ces monographies savantes, ces délicieux portraits où l'on a réussi à peindre, sous le jour et dans le cadre de leur époque, les plus saillantes physionomies de notre littérature. C'est ainsi que M. Sainte-Beuve, l'un des créateurs et des modèles du genre, en s'attaquant à des types bien connus déjà, La Bruyère, La Rochefoucauld, Mme de

Sévigné, entre autres, a su leur imprimer encore une expression aussi fidèle qu'originale; mais, du côté purement critique, comme examen des procédés et des effets du style de ces trois écrivains, il ne pouvait ajouter au fini des analyses de Suard. Au reste, M. Sainte-Beuve, qui a tout ce qu'il faut pour se connaître en délicatesse, rend toute justice à son devancier, et, dans son article sur La Bruyère, il renvoie le lecteur à l'*exquise notice de Suard.* « C'est là son Cid, » comme le disait Marie-Joseph Chénier, qui, dans son *Tableau de la littérature,* malgré les nombreux désaccords qui le séparaient de Suard, a très-justement distingué les qualités de sa critique.

En confirmant cet éloge, signalons aussi le défaut d'ensemble des compositions de Suard, et ce point de vue trop exclusif, qui n'embrasse et ne pénètre à fond qu'un des côtés du sujet. Ainsi, l'on a lieu de s'étonner qu'en traitant de La Bruyère et de La Rochefoucauld, Suard n'ait pas plus fortement insisté sur les principes et les tendances de leur morale; c'était là l'occasion d'un parallèle qui naturellement portait l'esprit du critique à d'utiles et ingénieuses réflexions. De même, en son *Histoire du Théâtre français,* où il a précisé et clarifié les travaux diffus des frères Parfait, on regrette qu'il ait si rarement abordé les questions vitales de l'art dramatique. Mais Suard, plus écrivain que penseur, s'attachait aussi plus à l'analyse des formes qu'à celle des idées. Même s'il vient à traiter *ex professo* quelque sujet philosophique, lorsqu'il étudie Bacon et Platon, par exemple, quelques observations de détail bornent son analyse, qui n'ose entrer jusqu'au corps de la doctrine. Platon est, à ses yeux, un grand écrivain, un curieux historien des mœurs de la Grèce; mais, pour ses idées philosophiques, il ne s'en occupe pas, et, de plus, regarde comme inutile d'en rechercher la vraie signification : aveu assez singulier de la part d'un philosophe. A vrai dire, Suard n'en avait que le nom; c'était, avant tout, un homme de bon sens pratique, de beaucoup de savoir-vivre, nullement métaphysicien, et qu'ennuyaient fort, je le suppose, les dissertations de ses amis d'Holbach et Helvétius. Une morale douce, aimable, conciliante, voilà tout le fonds de ses écrits, ce qui respire dans ses *Conseils à un jeune homme,* où se dévoile par de spiri-

tuels aperçus l'esprit de cette sagesse éprise avant tout des succès du monde, et qui ne sacrifie qu'à son estime.

Il n'est pas impossible cependant de retrouver chez Suard les traces de l'influence philosophique ; ainsi ses *Observations sur les lois pénales*, ses *Lettres sur le Jury anglais*, ressentent bien leur XVIIIe siècle. Mais, sous le langage de la philanthropie à la mode, rien n'y réveille l'idée d'un philosophe ou l'initiative d'un publiciste. Suard est en deçà de Beccaria, et veut rabattre de toutes ses réformes. En même temps, on le voit s'opposer à toute importation de la liberté anglaise aux dépens du principe absolu. Plus tard, dans ses *Lettres sur la censure des spectacles et des journaux*, il propose sans cesse de contenir, de resserrer en de plus étroites limites la récente émancipation de la presse.

Sauf ses velléités contre-révolutionnaires, on voit qu'en fait comme en théorie, Suard se préoccupait médiocrement de politique et de philosophie, les sacrifiant volontiers à ses goûts délicats d'écrivain et d'artiste ; mais, de ce côté, son esprit n'avait rien d'étroit, rien de timide, et se prêtait à l'ardeur de toutes les réformes, à toutes les hardiesses de l'invention. Avec quelle vivacité ne repoussait-il pas, dans ses *Lettres sur la Musique*, le reproche d'intolérance et de tyrannie que lui avait adressé La Harpe ! « Moi intolérant ! s'écrie-t-il ; moi qui crois que, dans tous les arts, il faut encourager toutes les nouveautés ; que, même en s'égarant, on apprend à ne plus s'égarer. » Dans une autre réponse, il semble pressentir la vérité d'un axiome célèbre de M. de Châteaubriand : « Malheur, dit-il, à celui qui, en jetant les yeux sur un bel ouvrage, en compte les défauts ; il n'en sentira jamais les beautés. » — « Je l'ai déjà dit, ajoute-t-il plus loin ; l'enthousiasme est la seule manière de sentir les beaux-arts ; qui n'est que juste, est froid. » Ailleurs, dans sa notice sur le Tasse, nous le rencontrons encore en voie d'une haute méthode de critique, et s'attachant à établir, contre l'opinion alors dominante, combien il importe de rapporter la biographie de l'écrivain à l'appréciation de ses ouvrages. Ajoutons que la littérature n'était pas le seul domaine où pénétra sa critique. Dans ses *Lettres sur la Musique*, et les trop rares articles de ses *Mélanges* sur la peinture et la statuaire, on découvre une connaissance éclairée des

beaux-arts, qu'il sentait avec enthousiasme, et dont il analysait les procédés avec un rare discernement.

Ainsi donc, un goût pur, même difficile, mais sans humeur ni pédantisme, quoi qu'en ait dit Champfort, de l'étendue et de l'élévation dans son point de vue, un style simple et nerveux, d'une clarté élégante et précise, voilà les caractères essentiels de la critique de Suard. Mais son trait le plus distinctif est de reproduire fidèlement le ton et les allures de la société au sein de laquelle elle s'est incessamment développée. On y reconnaît d'abord la manière d'un homme du monde qui compose à ses heures, au sortir des causeries de son salon, et qui, même dans ses livres, ne peut se séparer de sa compagnie habituelle. Chacun des recueils de Suard nous donne, en quelque sorte, la liste des hôtes de sa maison. Ainsi, dans ses *Mélanges,* nous voyons accolés à son nom ceux de Mme Suard, de Malouet, de Mounier, de M. de Vaines, de M. de La Rochefoucauld, de Mlle Pauline de Meulan, etc. En maint passage de ses écrits, Suard insiste sur cette union si féconde à ses yeux de la littérature et de la société, des hommes du monde et des gens de lettres. C'est la thèse qu'il développa spirituellement, et avec un aimable à-propos, lorsqu'il reçut à l'Académie l'abbé de Montesquiou, qui n'était qu'un grand seigneur de très-bonne compagnie. Aussi se porta-t-il en 1791 le défenseur des corporations académiques, si vivement attaquées par la mordante ironie de Champfort. La réplique de Suard est d'un homme d'esprit et de goût, mais étranger à la polémique révolutionnaire, qui comprend à peine et se refuserait à imiter la violence de son langage. Enfin, presque au terme de sa carrière, il revint encore sur cette idée favorite dans les notes du rapport qu'en 1815 il adressa à M. de Vaublanc sur l'esprit des académies.

Nous voici, au reste, presque arrivé à cette époque de sa vie qui, sous l'empire, ne nous offrirait plus rien de remarquable; car nous ne parlerons pas d'une conversation sur Tacite, où Suard, dit-on, défendit contre l'empereur l'impitoyable franchise de l'historien romain; acte d'opposition des plus benins, et qui, faute de mieux, nous servira de transition au récit de l'enthousiasme qu'il fit éclater en revoyant ses *princes légitimes.* Suard se montra royaliste passionné, jusqu'à déclarer

Lucien exclu de l'Académie, par cela seul qu'il était le frère du tyran. Vinrent les cent jours, et il est triste de voir que le nouvel *ultra* fit corps avec les académiciens qui allèrent complimenter le glorieux échappé de l'île d'Elbe. Mais ce retour inopiné entraîna tant de défections, que celle de Suard se perdit dans le nombre ; et, à sa rentrée, Louis XVIII lui accorda, en récompense de ses anciens services, la place de censeur honoraire, avec la croix et le grand cordon de Saint-Michel. Agé alors de quatre-vingt-trois ans, heureux et toujours bien venu du pouvoir, il ne restait plus à Suard qu'à mourir en paix, laissant derrière lui, en retour de quelques faiblesses, les preuves d'un beau talent et l'exemple d'une vie privée toujours honorable et pure. Pourquoi faut-il que, sur la dernière page de cette biographie, nous ayons à rappeler le souvenir d'une faute qu'excuse à peine tout l'entraînement des passions politiques? Nous voulons parler, on le voit, de cette dénonciation officieuse de Suard à M. de Vaublanc, où il provoqua l'exclusion de huit de ses collègues de l'Institut, de Garat, entre autres, son ancien ami, et qui, dans ses mémoires apologétiques, cherche à l'en absoudre généreusement. On ne s'explique cette inconcevable faiblesse qu'en l'attribuant à l'esprit aigri, aux craintes pusillanimes d'un vieillard que troublaient les derniers murmures d'une révolution à peine assoupie. Après quarante ans d'une si cruelle expérience, Suard rêvait encore les beaux jours du régime absolu et les doux loisirs de la société qui fleurissait à l'ombre de ses priviléges. C'était pour en reformer l'image au sein de l'Académie, qu'il en voulait exclure ceux qu'avait pénétrés l'influence de l'esprit révolutionnaire; mais, tout en se prêtant à l'empire de cette illusion, on ne peut que déplorer qu'elle ait si étrangement fourvoyé la naturelle droiture de son caractère.

Soyons justes, après tout, et que la vue d'une seule faute, si grave qu'elle soit, ne nous cache pas les qualités de *cette belle âme,* comme le disait Diderot. Qu'il nous soit permis de recueillir les derniers moments de cet aimable vieillard, qui, à quatre-vingt-six ans, s'éteignit doucement, entouré de nombreux amis, aux bras d'une femme qui ne cessa d'aimer et de pleurer sa mémoire. C'est là, sans doute, un touchant spectacle, et qui rarement couronne la vie dissipée et bruyante des

hommes du XVIIIe siècle ; car, du reste, Suard est en tout de cette époque, par l'affabilité de ses manières, par sa conversation aisée et prompte et son vif amour des jouissances sociales. Comme écrivain, il la reproduit encore en ses velléités philosophiques, mais surtout pour les formes vives et précises de son style, et cet esprit d'analyse, clair, exact, méthodique, qu'il porte au plus haut point de sa critique. Mais un trait de son caractère l'en sépare et l'y distingue honorablement. C'est ce culte des affections de famille, la pureté de ses mœurs, sa fidélité à ces doux engagements du foyer, qu'on se glorifiait alors de violer et de méconnaître. S'il était si aimable, ce n'était pas, comme Fontenelle, parce qu'il n'aimait personne ; son égoïsme était, tout au moins, un *égoïsme à deux ;* car sa femme ne fut jamais séparée de son cœur, ni étrangère aux motifs de sa conduite. Si, dans le cours de sa vie publique, il faiblit, il s'oublia même quelquefois, rappelons-nous qu'il avait respiré trente ans cette orageuse atmosphère des révolutions où les meilleures natures s'altèrent, s'aigrissent, et parfois débordent avec une singulière amertume.

Quoi qu'il en soit, Suard ne se rendait pas justice, à coup sûr, lorsqu'au terme de sa carrière, il disait à l'un de nos plus spirituels académiciens : « Ne m'imitez pas ; j'ai perdu ma vie. » Non, certes, il ne l'avait pas perdue tout entière, comme on en peut juger d'après cette exquisse biographique, si nous avons réussi toutefois à bien peindre sa physionomie d'homme et d'écrivain, à rendre fidèlement cette finesse de traits et ces nuances délicates qu'y imprimaient à la fois, par une heureuse harmonie, et l'amabilité du cœur et la distinction du talent.

ALEXANDRE DUFAÏ.

LE SPERONARE.

XI (1).

LA CHAPELLE GOTHIQUE.

On se rappelle cette petite chapelle gothique que me montra mon guide du haut de l'Épipoli, et que je ne voulus pas aller voir, retenu par la chaleur sénégalienne qu'il faisait en ce moment. Cette chapelle appartenait à la famille San-Floridio. Bâtie par un ancêtre du marquis actuel, elle servait surtout de lieu de sépulture à la famille. Il y avait une vieille tradition sur cette chapelle, qui ne contenait pas seulement, disait-on, des caveaux mortuaires : on parlait de souterrains inconnus, dans lesquels un comte de San-Floridio se serait réfugié à l'époque des guerres avec les Aragonais d'Espagne, guerres pendant lesquelles son patriotisme l'aurait fait condamner à mort. La tradition ajoutait qu'il était resté dans cette retraite pendant dix ans, et y avait été régulièrement nourri par de vieux serviteurs, qui, au risque de leur propre vie, lui portaient toutes les deux nuits, dans ce souterrain, de quoi boire et de quoi manger. Vingt fois le comte de San-Floridio aurait pu se sauver et gagner Malte ou la France; mais il ne voulut jamais consentir à quitter la Sicile, espérant toujours que

(1) Voyez tome XI, page 85.

l'heure de la liberté sonnerait pour elle, et pensant qu'il devait être là au premier signal.

En 1783, il y avait encore deux rejetons mâles de cette famille, le marquis et le comte de San-Floridio. Le marquis habitait Messine, et le comte Syracuse. Le marquis était veuf et sans enfants, et n'avait près de lui que deux serviteurs : une jeune fille de Catane, nommée Teresina, qui avait appartenu à sa femme, et pouvait avoir dix-huit ou vingt ans à peu près; puis un homme de trente ans au plus, qu'on appelait Gaetano Cantarello, le dernier descendant de cette race de serviteurs fidèles qui avaient donné à l'ancien marquis une si grande preuve de dévouement, et qui, de père en fils, étaient demeurés dans la maison de l'aîné de la famille. Cet aîné connaissait seul le secret du souterrain, secret qu'il transmettait à son fils, et qui était d'autant mieux gardé, que d'un jour à l'autre les marquis de San-Floridio, qui étaient restés constamment dans le parti patriote, pouvaient avoir besoin de recourir de nouveau à cet introuvable asile.

Nous avons raconté, à propos de Messine, le tremblement de terre de 1783 et ses déplorables suites. Le marquis de San-Floridio fut une des victimes de ce triste événement. La toiture de son palais s'enfonça, et il fut tué par la chute d'une poutre; ses deux serviteurs, Teresina et Gaetano, échappèrent sans blessures au désastre, quoique Gaetano, pour essayer de sauver son maître, disait-on, fût resté plus d'une heure sous les décombres de la maison. Le comte de San-Floridio, qui représentait la branche cadette, se trouva ainsi le chef de la famille, et hérita du titre et de la fortune de son aîné. Le marquis, étant mort au moment où il s'y attendait le moins, avait emporté avec lui le secret de la chapelle; mais, il faut le dire, ce ne fut pas ce secret que le comte de San-Floridio regretta le plus; ce fut une somme de 50 ou 60,000 ducats d'argent comptant que l'on savait exister dans les coffres du défunt, et que, malgré des fouilles multipliées, on ne parvint pas à retrouver. Le pauvre Cantarello était au désespoir de cette disparition, qu'on pouvait, disait-il en s'arrachant les cheveux, lui imputer, à lui. Le comte le consola de son mieux, en lui disant que la fidélité des serviteurs de la famille était trop connue pour qu'un pareil soupçon le pût atteindre; et, comme

preuve de ce qu'il avançait, il lui offrit près de lui la place qu'il occupait près de son frère; mais Cantarello répondit qu'après avoir perdu un si bon maître, il ne voulait plus appartenir à personne. Le comte lui demanda alors s'il connaissait le secret de la chapelle; Cantarello assura que non. Une somme assez ronde, offerte à la suite de cette conversation par le comte, fut refusée par ce digne serviteur, qui se retira dans les environs de Catane, et dont on n'entendit plus parler. Le comte de San-Floridio se mit en possession de la fortune de son frère, qui était immense, et prit le titre de marquis.

Dix ans s'étaient écoulés depuis cet événement, et le marquis de San-Floridio, qui avait fait rebâtir le palais de son frère, habitait l'été Messine et l'hiver Syracuse; mais, qu'il fût à Syracuse ou à Messine, il ne manquait jamais de faire dire, à la chapelle de la famille, une messe pour le repos de l'âme du défunt. Cette messe était célébrée à l'heure même où l'événement avait eu lieu, c'est-à-dire à neuf heures du soir.

On en était arrivé au dixième anniversaire, qui devait se célébrer avec la pompe habituelle, mais auquel devait assister un nouveau personnage, qui joue le principal rôle dans cette histoire. C'était le jeune comte don Ferdinand de San-Floridio, qui, ayant atteint sa dix-huitième année, venait de finir ses classes, et arrivait du collége de Palerme depuis quelques jours seulement.

Don Ferdinand savait parfaitement qu'il portait un des plus beaux noms et qu'il devait hériter d'une des plus grandes fortunes de la Sicile. Aussi avait-il tourné au vrai gentilhomme. C'était un beau garçon aux cheveux d'un noir d'ébène, qui disparaissait malheureusement sous la poudre qu'on portait à cette époque, aux yeux noirs, au nez grec et aux dents d'émail, portant le poing sur la hanche, le chapeau un peu de côté, et plaisantant fort, comme c'était la mode à cette époque, aux dépens des choses saintes; au reste, excellent cavalier, fort sur l'escrime, et nageant comme un poisson; toutes choses qui s'apprenaient au collége des nobles. Seulement on disait qu'à ces leçons classiques les belles dames de Palerme en avaient ajouté d'autres, auxquelles le comte Ferdinand n'avait pas pris moins de goût qu'à celles dont il avait si bien profité, quoique ces leçons féminines ne fussent pas portées sur le programme

universitaire. Tant il y a enfin que le comte revenait à Syracuse jeune, beau, brave, et dans cet âge aventureux où chaque homme se croit destiné à devenir le héros de quelque roman.

Ce fut sur ces entrefaites qu'arriva le jour anniversaire de la mort du marquis. Le père et la mère du comte prévinrent trois jours d'avance leur fils de se tenir prêt pour cette funèbre cérémonie. Don Ferdinand, qui hantait peu les églises et qui, ainsi que nous l'avons dit, était on ne peut plus voltairien, aurait fort désiré pouvoir se dispenser de cette corvée; mais il comprit qu'il n'y avait pas moyen de se soustraire à ce devoir de famille, et que toute escapade de ce genre, à l'endroit d'un oncle dont on avait hérité cent mille livres de rentes, serait on ne peut plus inconvenante. D'ailleurs il espérait que la cérémonie attirerait à la petite chapelle, si isolée qu'elle fût, quelque belle dame de Syracuse ou quelque jolie paysanne de Belvédère, et qu'ainsi la toilette qu'il était obligé de faire, à cette triste occasion, ne serait pas tout à fait perdue. Don Ferdinand se prêta donc d'assez bonne grâce à la circonstance, et, après avoir mis son père et sa mère dans leur litière, sauta aussi résolument dans la sienne que s'il se fût agi pour lui d'aller figurer dans un quadrille.

Disons un mot en passant de cette charmante manière de voyager. Il n'y a en Sicile que trois modes de locomotion : la voiture, le mulet ou la litière.

La voiture est dans la vieille Trinacrie ce qu'elle est partout, si ce n'est qu'elle a conservé une forme de carrosse qui réjouirait on ne peut plus les yeux de ce bon duc de Saint-Simon, si, pour punir les péchés de notre époque, Dieu permettait qu'il revînt en ce monde. Les carrosses sont faits pour les rues où l'on peut passer en carrosse et pour les routes où l'on peut voyager en voiture; il y a plus ou moins de rues praticables dans chaque ville, et je n'en pourrais dire le nombre. Quant aux routes, elles sont plus faciles à compter : il y en a une qui se rend de Messine à Palerme, *et vice versa.* Il en résulte que, quand on voyage partout ailleurs que sur cette ligne, il faut aller à mulet ou en litière.

Tout le monde sait ce que c'est que d'aller à mulet, je n'ai donc pas besoin de m'étendre sur ce mode de voyage; mais on

ignore assez généralement ce que c'est que d'aller en litière, du moins comme on l'entend en Sicile.

La litière est une grande chaise à porteur, construite généralement pour deux personnes, qui, au lieu d'être assises côte à côte, comme dans nos coupés modernes, sont placées face à face, comme dans nos anciens *vis-à-vis*. Cette litière est posée sur un double brancard, qui s'adapte au dos de deux mulets : un serviteur conduit le premier, et le second n'à qu'à suivre. Il en résulte que le mouvement de la litière, surtout dans un pays aussi accidenté que l'est la Sicile, correspond assez exactement au mouvement de tengage d'un vaisseau, et donne de même le mal de mer. Aussi prend-on généralement en exécration les personnes avec lesquelles on voyage de cette manière. Au bout d'une heure de cette locomotion, on se dispute avec son meilleur ami, et, à la fin de la première journée, on est brouillé à mort. Damon et Pythias, ces antiques modèles d'amitié, partis de Catane en litière, se seraient battus en duel en arrivant à Syracuse, et se seraient égorgés fraternellement, ni plus ni moins qu'Etéocle et Polynice.

Le marquis et la marquise descendirent de leur litière en se disputant, et sans que l'un songeât à offrir la main à l'autre, de sorte que la marquise fut obligée d'appeler ses domestiques pour qu'ils l'aidassent à descendre. Quant au jeune comte, il sauta lestement de la sienne, tira un beau miroir de sa poche pour s'assurer que sa coiffure n'était pas dérangée, rajusta son jabot, jeta aristocratiquement son chapeau sous son bras gauche, et entra dans la petite église à la suite de ses nobles parents.

Contre l'attente du jeune comte, il n'y avait, à l'exception du prêtre, du sacristain et des enfants de chœur, absolument personne dans la chapelle. Il jeta donc un regard assez maussade de tous côtés, fit mondainement trois ou quatre tours dans l'église, et finit, se trouvant fort durement à genoux, par s'asseoir dans le confessionnal, où, préparé comme il l'était au sommeil par le mouvement de la litière, il ne tarda point à s'endormir.

Le comte dormait comme on dort à dix-huit ans. Aussi l'office des morts s'écoula-t-il sans que serpent, orgue, ni *de Profundis* le réveillassent. L'office terminé, la marquise le chercha

de tous côtés et l'appela même à voix basse ; mais le marquis, aigri encore par son voyage, se retourna vers sa femme, et lui dit que son fils n'était qu'un libertin, qu'elle gâtait par son excessive faiblesse maternelle, et qu'il voyait bien que, quand il était perdu, ce n'était pas à l'église qu'il fallait le chercher. La pauvre mère n'avait rien à répondre à cela : l'absence du jeune homme, dans une circonstance aussi solennelle, déposait contre lui ; elle baissa la tête et sortit de la chapelle. Derrière elle, le marquis en ferma la porte à clef, et tous deux remontèrent dans leur litière pour revenir à Syracuse. La marquise avait jeté un instant les yeux dans la litière de son fils, espérant l'y trouver ; elle se trompait, la litière était parfaitement vide. Elle ordonna alors aux porteurs d'attendre jusqu'à ce que son fils revînt ; mais le marquis passa la tête par la portière, disant que, puisque son fils avait trouvé bon de s'éloigner sans dire où il allait, il reviendrait à pied, ce qui au reste n'était pas une grande punition, la chapelle étant éloignée d'une lieue à peine de Syracuse. La marquise, qui était habituée à obéir, monta passivement dans la litière conjugale, qui se mit aussitôt en route, suivie par la litière vide.

En rentrant au palais, elle s'informa tout bas du comte, et apprit, avec une certaine inquiétude, qu'il n'avait pas reparu. Cependant cette inquiétude se calma bientôt lorsqu'elle songea que le marquis avait une maison de campagne à Belvédère, et que, selon toute probabilité, son fils, réfléchissant que, passé onze heures, Syracuse fermait ses portes sous prétexte qu'elle est ville de guerre, irait coucher à cette maison de campagne.

Mais, comme le lecteur le sait, il n'était rien arrivé de tout cela. Le comte de San-Floridio ne battait pas la campagne comme l'en accusait le marquis, et n'était point aller coucher à Belvédère comme l'espérait la marquise. Il dormait bel et bien dans son confessionnal, rêvant que la princesse de M***, la plus jolie femme de Palerme, lui donnait, tête à tête, une leçon de natation dans les bassins de la Favorite, et ronflait joyeusement à ce doux rêve.

A deux heures du matin il s'éveilla, étendit les bras, bâilla, se frotta les yeux, et, se croyant dans son lit, voulut changer

de côté ; mais il se cogna rudement la tête à l'angle du confessionnal. Le choc avait été si rude que le jeune comte en ouvrit les yeux tout grands et se trouva réveillé du coup. Au premier abord, il regarda avec étonnement autour de lui, n'ayant aucune idée du lieu où il se trouvait ; peu à peu le souvenir lui revint ; il se rappela le voyage de la veille, son désappointement en entrant dans la chapelle, et enfin le moment de lassitude et d'ennui qui l'avait conduit dans le confessionnal, où il s'était endormi et où il se réveillait. Dès-lors il devina le reste ; il comprit que son père et sa mère, ne le voyant plus auprès d'eux, étaient retournés à Syracuse, et l'avaient laissé, sans s'en douter, derrière eux dans la chapelle. Il alla à la porte, la trouva hermétiquement fermée, ce qui le confirma dans cette supposition ; alors il tira de son gousset une montre à répétition, la fit sonner, s'assura qu'il était deux heures et demie du matin, jugea fort judicieusement que les portes de Syracuse étaient fermées, et que tout le monde était couché au chateau de Belvédère, ce qui ne lui laissait d'autre chance que de passer la nuit à la belle étoile. Trouvant qu'à tout prendre, si on était moins bien dans un confessionnal que dans son lit, on y était toujours mieux que dans un fossé, il se réintégra donc dans son alcove improvisée, s'y accouda du mieux qu'il put, et referma les yeux afin d'y reprendre au plus tôt ce bon sommeil, dont le fil avait été momentanément interrompu.

Le comte était peu à peu retombé dans cette sorte de crépuscule intérieur, qui n'est déjà plus le jour, et qui n'est pas encore la nuit de la pensée, lorsque l'ouïe, ce dernier sens qui s'endort en nous, lui transmit vaguement le bruit d'une porte que l'on ouvrait, et qui, en s'ouvrant, criait sur ses gonds. Le comte se redressa aussitôt, plongea ses regards dans l'église, et aperçut, à la lueur de la lanterne qu'il portait à la main, un homme incliné devant l'autel latéral le plus rapproché du confessionnal où il se trouvait. Presque aussitôt cet homme se releva, approcha la lanterne de sa bouche et la souffla ; puis, s'enveloppant de ce manteau moitié italien moitié espagnol que les Siciliens appellent un *ferrajiolio,* il traversa l'église dans toute sa longueur, assourdissant autant que possible le bruit de sa marche, passa si près du comte, que don

Ferdinand eût pu le toucher en étendant la main, s'avança vers la porte de sortie, l'ouvrit, et disparut en la refermant à clef derrière lui.

Don Ferdinand était resté muet et immobile à sa place, moitié de crainte, moitié de surprise. Notre jeune comte n'était pas une de ces âmes de fer comme on en rencontre dans les romans, un de ces héros qui, comme Nelson, demandent à quinze ans ce que c'est que la peur. Non, c'était tout bonnement un jeune homme brave et aventureux, mais superstitieux comme on l'est en Sicile, ou comme on le devient partout ailleurs, quand on se trouve de nuit seul dans une chapelle isolée, avec des tombes sous ses pieds, un autel devant soi, Dieu au-dessus de sa tête, et le silence partout. Aussi, quoique don Ferdinand eût porté la main tout d'abord à son épée, afin de se défendre contre cette apparition quelle qu'elle fût, il vit sans déplaisir, pris comme il l'était, à l'improviste, au beau milieu de son demi-sommeil, cette apparition passer près de lui sans faire mine de le remarquer. Au premier aspect, il avait cru avoir affaire à quelque être fantastique, à quelqu'un de ses aïeux qui, mécontent de la partialité avec laquelle on accordait une messe annuelle au feu marquis, sortait tout doucement de sa tombe pour venir réclamer la même faveur. Mais, quand l'être mystérieux avait approché, pour la souffler, la lanterne de sa bouche, la lueur qu'elle projetait avait éclairé son visage, et le comte avait parfaitement reconnu, dans le personnage au manteau, un homme de haute taille, âgé de quarante à quarante-cinq ans, auquel sa barbe et ses moustaches noires donnaient, ainsi que la préoccupation intérieure qui l'agitait sans doute, une physionomie sombre et sévère. Il savait donc à quoi s'en tenir sur ce point, et était convaincu qu'il venait de se trouver en face d'un être de la même espèce, sinon du même rang, que lui. Cette conviction était bien déjà quelque chose, mais ce n'était point assez pour tranquilliser tout à fait le comte : un homme inconnu ne pénétrait pas ainsi dans une chapelle, où il n'avait évidemment que faire, sans quelque mauvaise intention. Nous devons donc avouer que le cœur du jeune comte battit fortement lorsqu'il vit passer cet homme à deux pas de lui; et ces battements, qui prouvaient, quelle qu'en fût la cause, une surexcitation violente,

ne cessèrent que dix minutes après que la porte se fut refermée, et que don Ferdinand se fut assuré qu'il était bien seul dans la chapelle.

On comprend qu'il ne fut plus question pour le jeune homme de se rendormir ; perdu dans un monde de conjectures, il passa le reste de la nuit l'œil et l'oreille au guet, cherchant à donner une base quelque peu solide aux édifices successifs que bâtissait son imagination. Ce fut alors qu'il se rappela cette tradition de famille où il était question d'un souterrain dans lequel un marquis de San-Floridio, proscrit et condamné à mort, était resté caché près de dix ans ; mais il savait aussi que son oncle était mort sans avoir le temps de léguer le secret du souterrain à personne. Néanmoins, ce souvenir, tout incomplet et incohérent qu'il fût, jeta comme un rayon de lumière dans la nuit qui enveloppait le jeune comte : il pensa que ce secret, qu'il croyait scellé dans une tombe, avait bien pu être découvert par le hasard. La première conséquence de cette nouvelle idée fut que le souterrain était devenu le repaire d'une bande de brigands, et qu'il avait eu l'honneur de se trouver en face de leur capitaine; mais bientôt don Ferdinand réfléchit que, depuis assez longtemps, on n'avait entendu parler dans les environs d'aucun vol considérable ou d'aucun meurtre important. Il y avait bien, comme toujours, quelques petites filouteries de bourses et de tabatières, quelques coups de couteau échangés par-ci par-là, et qui tiraient une ou deux fois la semaine le capitaine de nuit de son sommeil ; mais rien de tout cela n'indiquait une bande organisée, permanente, et commandée par un chef aussi résolu que paraissait l'être l'homme au manteau : il fallait donc abandonner cette hypothèse.

Cependant, tandis que le jeune comte faisait et défaisait mille conjectures, le temps s'était écoulé, et les premiers rayons du jour commençaient à paraître ; il pensa que, s'il voulait approfondir plus tard cette étrange aventure, il ne fallait pas qu'il se laissât voir aux environs de la chapelle. En conséquence, profitant du demi-crépuscule qui régnait encore, il monta, à l'aide de plusieurs chaises, sur une fenêtre, l'ouvrit, se laissa glisser en dehors, tomba sans accident d'une hauteur de huit ou dix pieds, rentra à Syracuse au moment de l'ouverture des portes, et, moyennant deux onces, le concierge lui promit de

dire au marquis et à la marquise qu'il était rentré la veille une demi-heure après eux.

Grâce à cette précaution, les choses se passèrent comme le jeune comte l'avait désiré; et lorsqu'il descendit pour le déjeuner, le marquis se contenta si facilement de l'excuse que son fils lui donna pour sa disparition de la veille, que celui-ci vit bien que son père, trompé par le concierge sur le temps qu'elle avait duré, n'y attachait qu'une médiocre importance.

Il n'en fut pas ainsi de la marquise : elle avait veillé jusqu'au jour et avait entendu rentrer son fils, mais elle se garda bien de souffler le mot sur cette escapade, de peur que son bien-aimé don Ferdinand ne fût grondé. D'ailleurs il y a toujours dans les premières absences nocturnes de son fils quelque chose qui fait sourire l'amour-propre d'une mère.

En se retrouvant dans sa chambre et bientôt dans son lit, don Ferdinand avait d'abord espéré se dédommager de l'interruption causée dans son sommeil par l'apparition de l'homme mystérieux; mais à peine avait-il eu les yeux fermés, que cette apparition s'était reproduite dans son souvenir, et, malgré la fatigue dont ce jeune homme était accablé, avait constamment chassé loin de lui le sommeil. Don Ferdinand n'avait donc fait que penser à son aventure nocturne lorsque l'heure du déjeuner arriva, et qu'il fut forcé de descendre.

Nous avons dit que le déjeuner se passa pour don Ferdinand aussi bien qu'il avait pu espérer; aussi, enhardi par l'indulgence de son père, le comte parla-t-il avec une apparente indifférence d'aller chasser dans les Pantanelli. Le marquis ne mit aucun empêchement à ce projet, et, après le déjeuner, le comte, armé de son fusil, suivi de son chien et muni de la clef de la chapelle, partit, promettant à sa mère de lui rapporter un plat de bécassines pour son dîner.

Le comte traversa les Pantanelli pour l'acquit de sa conscience et afin de crotter ses guêtres et son chien, tira deux ou trois bécassines qu'il manqua; arrivé à la hauteur de la chapelle, il piqua droit à la porte, l'ouvrit et la referma derrière lui sans avoir été vu. La chose n'était point étonnante : il était une heure de l'après-midi, et à une heure de l'après-midi, à moins d'avoir été changé en lézard comme Stellio, par Cérès, il n'est point d'usage, en Sicile, de courir les champs.

Malgré l'exiguité des fenêtres et l'assombrissement du jour extérieur, qui ne pénétrait qu'à travers des vitraux coloriés, l'intérieur de la chapelle était suffisamment éclairé pour que don Ferdinand pût se livrer à ses recherches. Il commença par marcher droit au confessionnal où il s'était endormi; de là il reporta les yeux vers l'autel devant lequel il avait vu s'incliner l'homme au manteau. Alors il alla à l'autel, et chercha des deux côtés s'il ne trouverait pas une issue quelconque, mais sans rien voir. Cependant, à la droite du tabernacle, son chien flairait obstinément la muraille, comme s'il eût reconnu une piste, et il regardait son maître en poussant des gémissements sourds et prolongés. Don Ferdinand, qui connaissait l'instinct de ce fidèle animal, ne douta plus dès-lors que l'inconnu ne fût sorti de cette partie de la muraille; mais il eut beau regarder, il ne vit aucune trace d'une issue quelconque, de sorte qu'après une heure de recherches inutiles, don Ferdinand sortit de la chapelle, désespérant de découvrir par les moyens ordinaires le mystère qu'elle renfermait.

En sortant de la chapelle, le jeune comte s'était déjà arrêté au seul parti qui lui restât à prendre; c'était de s'enfermer de nouveau nuitamment dans la chapelle, d'y guetter l'homme au manteau, et, à l'aide de l'obscurité, de surprendre son secret. Ce projet nécessitait certains arrangements préparatoires et une somme d'indépendance et de liberté que don Ferdinand ne pouvait espérer à Syracuse, placé comme il l'était sous la double surveillance du marquis et de la marquise; aussi son plan fut-il promptement arrêté.

En revenant, il passa de nouveau par les marais, qui fourmillaient de gibier, et comme le jeune homme était bon tireur quand il n'était surpris par aucune distraction au moment de mettre en joue, il eut bientôt fait une collection honorable de bécassines, de sarcelles et de rales. En rentrant, il déposa le produit de sa chasse aux pieds de sa mère, et déclara qu'il s'était si fort amusé dans l'excursion qu'il venait de faire, qu'avec la permission du marquis et de la marquise, il comptait aller passer quelques jours à Belvédère afin d'être plus à même de se livrer tout à son aise au plaisir de la chasse. Le marquis, qui était fort accommodant toutes les fois qu'il ne devait pas aller, qu'il n'allait pas ou qu'il n'avait pas été en litière, ré-

pondit qu'il n'y voyait pas d'inconvénient; la marquise essaya de faire quelques observations sur cet amusement; mais le marquis répondit qu'au contraire la chasse était un plaisir tout aristocratique, et qui lui paraissait merveilleusement convenir à un gentilhomme. Lui-même, ajouta-t-il, s'y était fort livré dans son temps, et ses ancêtres en avaient fait leur exercice favori. D'ailleurs, dans l'antiquité même, la chasse était spécialement réservée aux gentilshommes des meilleures maisons, témoins Méléagre, qui était fils d'Œnée et roi de Calydon; Hercule, qui était fils de Jupiter et de Sémélé, et enfin Apollon, qui, fils de Jupiter et de Latone, c'est-à-dire de dieu et de déesse, n'avait aucune tache dans ses quartiers paternels et maternels, de telle sorte qu'il eût pu, comme lui, marquis de San-Floridio, être chevalier de Malte de justice. Le marquis savait bien qu'il y avait loin du serpent Python, du lion de Némée et du sanglièr de Calydon, à des bécassines, à des rales et à des sarcelles; mais, à tout prendre, son fils, si brave qu'il fût, ne pouvait tuer que ce qu'il rencontrait, et si, par hasard, son chien faisait lever un monstre quelconque, il était bien certain que don Ferdinand le mettrait à mort.

La pauvre mère n'avait rien à répondre à une harangue si savante; aussi se contenta-t-elle de soupirer, d'embrasser son fils, et de lui recommander d'être prudent.

Le même soir, don Ferdinand était installé dans la maison de campagne du marquis San-Floridio, laquelle était située à cinq cents pas à peine de la chapelle gothique, qui en était une dépendance.

Quelque envie qu'eût le jeune homme de renouveler incontinent son expérience nocturne, force lui fut d'attendre au lendemain. Il lui fallait faire connaissance avec les localités, se procurer la clef de la porte du parc, et prendre quelques informations dans le voisinage.

Les informations furent sans résultat. On se rappelait bien avoir vu venir de temps en temps à Belvédère un homme dont le signalement répondait à celui que donnait le comte, mais on ne connaissait pas cet homme. Cependant le jardinier promit de prendre des renseignements plus positifs sur cet étranger.

La nuit venue, don Ferdinand sortit par la porte du jardin,

armé de son épée et d'une paire de pistolets, s'achemina seul vers la chapelle, s'y enferma, gagna le confessionnal, s'y installa comme une sentinelle dans sa guérite, et veilla jusqu'au jour sans voir se renouveler l'apparition ni aucun autre événement qui y eût trait.

Le lendemain, le surlendemain et la troisième nuit, le comte renouvela la même expérience, sans en obtenir aucun résultat. Don Ferdinand commença à croire qu'il avait fait un rêve, et que son chien avait flairé la piste de quelques rats.

Don Ferdinand ne se tenait cependant point pour battu, et comptait passer encore la nuit suivante à son poste ordinaire, lorsque sa mère lui fit dire qu'ayant appris que sa sœur, abbesse du couvent des Ursulines à Catane, était fort malade, elle désirait lui faire une visite, et le priait de lui servir de chevalier. Don Ferdinand, tout absolu dans ses volontés qu'il était, avait été élevé dans des traditions de respect aristocratique pour ses parents. Il recommanda au jardinier de bien remarquer, en son absence, si l'homme à la barbe noire ne revenait pas à Belvédère, et partit aussitôt pour aller se mettre à la disposition de la marquise.

La marquise partait le lendemain matin; elle comptait que son fils et elle feraient route en litière; mais don Ferdinand, qui exécrait ce mode de locomotion, demanda la permission d'accompagner sa mère à cheval. La permission lui fut accordée, l'équitation, au dire du marquis, n'étant point un exercice moins aristocratique que la chasse, et faisant partie de ceux qui conviennent essentiellement à l'éducation d'un gentilhomme.

La marquise et le comte partirent à l'heure fixée, accompagnés de leurs *campieri*. Comme ils approchaient de Millili, le comte en vit sortir un homme à cheval, qui, par le chemin qu'il suivait, devait nécessairement le croiser. A mesure que cet homme approchait, don Ferdinand le regardait avec une attention plus grande : il lui semblait reconnaître l'homme au manteau; lorsqu'il fut à vingt pas de lui, il n'eut plus de doute.

Vingt projets plus insensés les uns que les autres passèrent à l'instant dans l'esprit du jeune homme : il voulait marcher droit à l'inconnu, lui mettre le pistolet sur la gorge, et lui

faire avouer ce qu'il était venu faire dans la chapelle de sa famille ; il voulait le suivre de loin, et, en arrivant à Belvédère, le faire arrêter; il voulait attendre le soir, revenir de nuit à franc étrier, et se cacher de nouveau dans le confessionnal, espérant le surprendre; puis il examinait l'une après l'autre les difficultés ou plutôt les impossibilités de ces divers plans, et reconnaissait que non-seulement ils étaient impraticables, mais encore qu'ils lui enlevaient toute chance d'arriver à son but. Pendant ce temps, l'homme au manteau était passé.

Don Ferdinand, qui était resté en arrière, immobile sur la grande route, comme si lui et son cheval étaient pétrifiés, fut tiré de ses réflexions par un des *campieri* de sa mère qui venait lui demander, de la part de la marquise, la cause de cette étrange station sous un soleil de trente-cinq degrés. Don Ferdinand répondit qu'il examinait le paysage, qui, du point où il était parvenu, lui paraissait on ne peut plus pittoresque; et, donnant un coup d'éperon à son cheval, il rejoignit la litière de la marquise.

Cependant une chose tranquillisait don Ferdinand ; c'est que les visites de l'inconnu à la chapelle de sa famille étaient sans doute périodiques, et que, six jours s'étant écoulés depuis la dernière qu'il avait faite jusqu'à celle qu'il comptait y faire sans doute le soir même, il n'avait qu'à attendre six autres jours encore pour le voir reparaître. Il continua donc sa route, un peu tranquillisé par cette probabilité, que la confiante imagination de la jeunesse ne tarda point à changer chez lui en certitude.

En arrivant à Catane, la marquise trouva sa sœur infiniment mieux. La vénérable abbesse, ayant reçu l'archevêque de Palerme à son passage à Catane, lui avait offert un dîner splendide, et s'était donné, pour lui faire honneur, une indigestion de meringues aux confitures. L'intensité du mal avait été si grande, qu'on avait cru d'abord les jours de l'abbesse en danger, et qu'on s'était empressé d'écrire à la marquise; mais la maladie avait bientôt cédé aux attaques réitérées que la science avait dirigées contre elle, et la digne abbesse était à cette heure tout à fait hors de danger.

En sa qualité de neveu de la supérieure, don Ferdinand avait été reçu dans l'enceinte interdite aux profanes et réservée aux

seules brebis du Seigneur. Jamais le jeune comte n'avait vu pareille réunion d'yeux noirs et de blanches mains; il en fut d'abord ébloui au point de ne savoir auxquels entendre; de leur côté, jamais les nonnes n'avaient vu, même à travers la grille du parloir, un si élégant cavalier, et les saintes filles en étaient tout en émoi. Enfin, au bout de deux ou trois jours, il y avait déjà force œillades échangées avec les plus jolies, et forces billets glissés dans les mains des moins sévères, lorsque la marquise annonça à son fils qu'il eût à se tenir prêt à repartir le lendemain avec elle pour Syracuse. La nouvelle de ce départ vint arracher le comte à ses rêves d'or, et fit verser force larmes dans le couvent. Mais don Ferdinand promit bien à sa tante, qu'il voyait pour la première fois et qu'il avait prise en affection dès la première vue, de venir lui rendre visite aussitôt que la chose lui serait possible. Cette promesse se répandit à l'instant dans la sainte communauté, et changea les désespoirs du départ en une douce mélancolie.

A Catane, dans le couvent dirigé par sa vénérable tante, au milieu de tous ces yeux siciliens, les plus beaux yeux du monde, don Ferdinand aurait peut-être oublié le mystère de la chapelle; mais, une fois de retour à Syracuse, il ne pensa plus à autre chose, prétexta une recrudescence de passion pour la chasse, et courut de nouveau s'installer au château de Belvédère.

L'homme au manteau y avait reparu, et le jardinier, sur ses gardes cette fois, s'était mis à sa piste et avait pris des informations nouvelles; ces informations, au reste, se réduisaient à de bien vagues éclaircissements. Du nom de l'homme au manteau on ne savait absolument rien; seulement, on le connaissait pour un personnage fort charitable, qui, chaque fois qu'il passait à Belvédère, y répandait de nombreuses aumônes. Il s'arrêtait d'ordinaire chez un paysan nommé Rizzo. Le jardinier s'était rendu chez ce paysan et avait interrogé toute la famille, mais il n'en avait rien appris, sinon que l'homme au manteau leur avait, à différentes reprises, rendu quelques visites sous prétexte de s'informer de la demeure des plus pauvres habitants de Belvédère. Bien souvent il les avait chargés aussi d'acheter des aliments de toute sorte, comme du pain, du jambon, des fruits, qu'il distribuait lui-même aux

nécessiteux. Deux ou trois fois seulement, il était venu accompagné d'un jeune garçon enveloppé d'un long manteau, et qui, chaque fois, était fort triste. Malgré le soin qu'il prenait de le cacher, les paysans avaient cru, dans ce jeune garçon, reconnaître une femme, et avaient plaisanté l'homme au manteau sur sa bonne fortune; mais l'inconnu avait pris la plaisanterie du mauvais côté, et avait répondu, d'un ton qui n'admettait point de réplique, que celui qui l'accompagnait, et qu'on prenait pour une femme, était un jeune prêtre de ses parents qui ne pouvait s'habituer au séjour du séminaire, et qu'il faisait sortir de temps en temps pour le distraire un peu.

Il y avait quinze jours, à peu près, que l'inconnu avait amené chez les Rizzo ce jeune garçon, ou cette jeune femme; car, malgré l'explication donnée par l'homme au manteau, ils continuaient à conserver des doutes sur le sexe de ce personnage.

Tout cela, comme on le comprend bien, loin d'éteindre la curiosité du jeune comte, ne fit que l'exciter de plus en plus; aussi, dès la nuit suivante, était-il à son poste; mais ni cette nuit, ni le lendemain, il ne vit paraître celui qu'il attendait. Enfin, pendant la troisième nuit, la septième qui se fût écoulée depuis sa rencontre sur la grande route, il entendit la porte d'entrée rouler sur ses gonds, puis se refermer; un instant après; une lanterne brilla tout à coup, comme si on l'eût allumée dans l'église même; cette lanterne, comme la première fois, s'approcha du confessionnal, et à sa lueur don Ferdinand reconnut l'homme au manteau. Cet homme marcha droit à l'autel, souleva le degré qui formait la dernière de ses trois marches, y prit un objet que don Ferdinand ne put distinguer, s'approcha de la muraille, parut introduire une clef dans une serrure, entr'ouvrit une porte secrète qui, pratiquée entre deux pilastres, faisait mouvoir un pan de pierres, referma cette porte derrière lui et disparut.

Cette fois, don Ferdinand était bien éveillé; il n'y avait pas de doute, ce n'était pas une vision.

Don Ferdinand réfléchit alors sur la conduite qu'il allait tenir. S'il eût fait grand jour, s'il eût eu des témoins pour applaudir à son courage, s'il eût été excité par un mouvement d'orgueil quelconque, il eût attendu cet homme à sa sortie,

aurait marché droit à lui, et, l'épée à la main, lui aurait demandé l'explication du mystère. Mais il était seul, il faisait nuit, personne n'était là pour applaudir à la façon cavalière dont il se mettait en garde : don Ferdinand écouta la voix de la prudence. Or, voici ce que la prudence lui conseilla.

L'inconnu s'était agenouillé devant l'autel, avait soulevé une pierre ; sous cette pierre, il avait pris un objet, qui devait être une clef, puisqu'avec cet objet il avait ouvert une porte. Sans doute, en sortant, il déposerait la clef à l'endroit où il il l'avait prise, et s'éloignerait de nouveau pour sept ou huit jours. Ce qu'il y avait de mieux à faire pour le jeune comte était donc d'attendre qu'il fût éloigné, de prendre la clef, d'ouvrir la porte à son tour et de pénétrer dans le souterrain.

Ce plan était si simple, qu'on ne doit point s'étonner qu'il se soit présenté à l'esprit de don Ferdinand, et que son esprit s'y soit arrêté. Cela n'empêchait pas, comme pourraient le présumer quelques imaginations aventureuses, que don Ferdinand ne fût un très-brave et très-chevaleresque jeune homme ; mais, comme nous l'avons dit, personne ne le regardait, et la prudence l'emporta sur l'orgueil.

Il attendit près de deux heures ainsi, sans voir paraître personne. Quatre heures du matin venaient de sonner lorsqu'enfin la porte se rouvrit ; l'homme au manteau sortit, sa lanterne à la main, s'approcha de nouveau de l'autel, leva la pierre, cacha la clef, rajusta le degré de façon à ce qu'il fût impossible de voir qu'il se levait ou s'abaissait à volonté, passa de nouveau à deux pas de don Ferdinand, souffla sa lanterne comme il avait fait la première fois, et sortit, refermant la grande porte d'entrée et laissant don Ferdinand seul dans l'église et à peu près maître de son secret.

Quelqu'impatience qu'éprouvât le jeune comte de donner suite à cette étrange aventure, comme il n'avait pas eu la précaution de se munir d'une lanterne, force lui fut d'attendre le jour. D'ailleurs, chaque minute de retard donnait à l'homme au manteau le temps de s'éloigner, et apportait à don Ferdinand une chance de plus de ne pas être surpris.

Les premiers rayons du jour glissèrent enfin à travers les vitraux coloriés de la chapelle ; don Ferdinand sortit de son confessionnal, s'approcha de l'autel, souleva la marche, qui céda

pour lui comme elle avait cédé pour l'inconnu; mais d'abord il ne vit rien qui ressemblât à ce qu'il cherchait. Enfin, dans un enfoncement, il aperçut une cheville de bois qu'il tira à lui et qui laissa tomber dans sa main une petite clef ronde, pareille à une clef de piano : il la prit, l'examina avec soin, replaça le degré à sa place, s'approcha à son tour du mur, et, guidé cette fois par une certitude, finit par découvrir dans l'angle du pilastre un petit trou rond, presque invisible à cause de l'ombre que projetait la colonne. Il y introduisit aussitôt la clef, et la porte tourna sur ses gonds avec une facilité que sa lourdeur rendait surprenante; il aperçut alors un corridor sombre, dont l'humidité vint au-devant de lui et le glaça. Au reste, pas un rayon de lumière, pas un bruit.

Don Ferdinand s'arrêta. Il était par trop imprudent de s'aventurer ainsi sous cette voûte ; quelque trappe ouverte sur le chemin pouvait punir cruellement de sa curiosité l'indiscret visiteur. Ayant refermé la porte, et satisfait de ce commencement de découverte, il rentra au château, décidé à se munir d'une lanterne pour la nuit suivante et à pousser son investigation jusqu'au bout.

Don Ferdinand passa toute la journée dans une agitation facile à comprendre; vingt fois il fit venir le jardinier et l'interrogea; chaque fois, comme s'il eût eu quelque chose à lui apprendre qu'il ne sût point déjà, le brave homme lui répéta ce qu'il lui avait déjà dit, en ajoutant cependant que l'homme au manteau avait été vu la veille dans le village. Cela s'accordait à merveille avec l'apparition de la nuit, et affermit don Ferdinand dans l'opinion qu'il avait déjà, que c'était le même homme qu'il avait vu dans la chapelle.

A dix heures, don Ferdinand sortit du château avec une lanterne sourde; il était armé d'une paire de pistolets et d'une épée. Il entra dans la chapelle sans avoir rencontré personne sur sa route, leva de nouveau la marche, retrouva la clef à sa place, ouvrit la porte, et vit le corridor sombre. Cette fois, armé de sa lanterne, il s'y aventura bravement. Mais à peine eut-il fait vingt pas qu'il trouva un escalier, et au bas de cet escalier une porte fermée, dont il n'avait pas la clef. Don Ferdinand, irrité de cet obstacle inattendu, secoua la porte pour voir si elle ne s'ouvrirait point. La porte demeura inébranlable,

et le jeune comte comprit que, sans une lime et une tenaille, il n'y avait pas moyen de faire sauter la serrure. Un instant il eut l'idée d'appeler ; mais, en historien véridique que nous sommes, nous devons avouer qu'au moment de crier il s'arrêta avec un frémissement involontaire : tant, dans une pareille situation, tout lui paraissait mystérieux et terrible, même le bruit de sa propre voix!

Il sortit donc lentement du corridor, referma la porte derrière lui, remit la clef à sa place accoutumée, et reprit le chemin du château pour s'y procurer une lime et une tenaille.

Sur la route, il rencontra un homme qu'il ne put reconnaître dans l'obscurité; d'ailleurs, en l'apercevant, cet homme avait pris l'autre côté du chemin, et lorsque don Ferdinand s'avança vers lui, au lieu de l'attendre, le passant se jeta à droite, et disparut comme une ombre dans les papyrus et les joncs qui bordaient la route.

Don Ferdinand continua son chemin sans trop réfléchir à cette rencontre, fort naturelle d'ailleurs : il y a par toutes les routes, en Sicile, une foule de gens qui, la nuit, quand ils n'abordent pas, n'aiment point être abordés. Cependant, autant qu'avait pu le voir le jeune comte, cet homme qu'il venait de rencontrer était enveloppé d'un grand manteau pareil à celui que portait l'homme de la chapelle. Mais ce doute, en s'offrant à l'esprit de don Ferdinand, ne fut qu'un aiguillon de plus pour le pousser à mener la même nuit cette affaire à bout. Don Ferdinand s'était fait depuis quelques jours à lui-même une foule de petites concessions que de temps en temps il regardait comme par trop prudentes; il résolut donc d'en finir cette fois et de ne reculer devant rien.

Don Ferdinand ne trouva ni lime ni tenaille, mais il mit la main sur une pince, ce qui revenait à peu près au même, si ce n'est qu'au lieu d'ouvrir la seconde porte, il lui faudrait tout simplement l'enfoncer. Au point où il en était arrivé, peu lui importait, on le comprend bien, de quelle manière céderait cette porte, pourvu qu'elle cédât. Armé de ce nouvel instrument, et après avoir renouvelé la bougie de sa lanterne, don Ferdinand reprit le chemin de la chapelle.

Tout paraissait dans le même état où il l'avait laissé. La

porte d'entrée était fermée à double tour comme il l'avait fermée. Le comte entra dans l'église, s'approcha de l'autel, leva la marche, tira la cheville, la secoua, mais inutilement; il n'y avait plus de clef : sans doute l'inconnu était revenu en son absence et était à cette heure dans le souterrain.

Cette fois, nous l'avons dit, don Ferdinand était décidé à ne plus reculer devant rien : il se releva, pâle, mais calme; il examina les amorces de ses pistolets, s'assura que son épée sortait librement du fourreau, et s'avança vers la muraille pour écouter s'il n'entendrait pas quelque bruit; mais, au moment où il approchait son oreille du trou, la porte s'ouvrit, et don Ferdinand se trouva face à face avec l'homme au manteau.

Tous deux firent d'instinct un pas en arrière, en s'éclairant mutuellement avec la lanterne que chacun d'eux tenait à la main. L'homme au manteau vit alors que celui à qui il avait affaire était presque un enfant, et un sourire dédaigneux passa sur ses lèvres. Don Ferdinand vit ce sourire, en comprit la cause, et résolut de prouver à l'inconnu qu'il se trompait à son égard et qu'il était bien un homme.

Il y eut un moment de silence pendant lequel tous deux tirèrent leurs épées, car l'inconnu avait une épée sous son manteau; seulement il n'avait pas de pistolets.

— Qui êtes-vous, monsieur? demanda impérieusement don Ferdinand, rompant le premier le silence; et que venez-vous faire à cette heure dans cette chapelle?

— Mais qu'y veniez-vous faire vous-même, mon petit monsieur? répondit en ricanant l'inconnu; et qui êtes-vous, s'il vous plaît, pour me parler de ce ton?

— Je suis don Ferdinand, fils du marquis de San-Floridio, et cette chapelle est celle de ma famille.

— Don Ferdinand, fils du marquis de San-Floridio? répéta l'inconnu avec étonnement. Et comment êtes-vous ici à cette heure?

— Vous oubliez que c'est à moi d'interroger. Comment y êtes-vous vous-même?

— Ceci, mon jeune seigneur, reprit l'inconnu en sortant du corridor, en fermant la porte et en mettant la clef dans sa poche, c'est un secret qu'avec votre permission je conserverai pour moi seul, car il ne regarde que moi.

— Tout ce qui se passe chez moi me regarde, monsieur, répondit don Ferdinand; votre secret ou votre vie!

Et à ces mots il porta la pointe de son épée au visage de l'inconnu, qui, voyant briller le fer du jeune homme, l'écarta vivement avec le sien.

— Oh, oh! reprit le jeune comte, qui, si rapide qu'eût été ce mouvement, avait reconnu, à la manière insolite dont la parade avait été faite, que son adversaire était parfaitement ignorant dans l'art de l'escrime. Vous n'êtes point gentilhomme, mon cher ami, puisque vous ne savez pas manier une épée; vous êtes tout simplement un manant, c'est autre chose. Votre secret, ou je vous fais pendre.

L'homme au manteau poussa un rugissement de colère; cependant, après avoir fait un pas en avant comme pour se jeter sur le jeune comte, il s'arrêta et se contint.

— Tenez, dit-il alors avec assez de sang-froid, tenez, monsieur le comte, j'ai bonne envie de vous épargner à cause du nom que vous portez, mais cela me sera impossible si vous insistez encore pour savoir ce que je suis venu faire ici. Retirez-vous à l'instant même, oubliez ce que vous avez vu, cessez vos visites dans cette chapelle, jurez-moi sur cet autel que personne ne saura jamais que vous m'y avez rencontré. Les San-Floridio, je le sais, sont gens d'honneur, et vous tiendrez votre serment. A cette condition, je vous laisse vivre.

Ce fut au tour de don Ferdinand de rugir.

— Misérable! s'écria-t-il, tu menaces quand tu devrais trembler! tu interroges quand tu devrais répondre! Qui es-tu? que viens-tu faire ici? où conduit cette porte? Réponds, ou tu es mort.

Et le comte porta une seconde fois son épée sur la poitrine de l'inconnu.

Cette fois l'homme au manteau ne se contenta point de parer, mais il riposta, jetant loin de lui sa lanterne pour se dérober autant que possible aux coups de son adversaire; mais don Ferdinand, le bras gauche tendu vers lui, l'éclairait avec la sienne, et une lutte terrible s'engagea entre la force d'un côté et l'adresse de l'autre. En face du danger, don Ferdinand avait retrouvé tout son courage: pendant quelques secondes, il se contenta de parer avec autant d'adresse que de sang-froid les

coups inexpérimentés que lui portait son ennemi ; puis, l'attaquant à son tour avec la supériorité qu'il avait dans les armes, il le força de reculer, l'accula à une colonne, et, le voyant enfin dans l'impossibilité de rompre davantage, il lui porta au travers de la poitrine un si rude coup d'épée, que la pointe de son fer non-seulement traversa le corps de l'inconnu, mais alla s'émousser contre la colonne. Il fit aussitôt un pas de retraite en retirant son épée à lui et en se remettant en garde.

Il y eut de nouveau un moment de silence mortel, pendant lequel don Ferdinand, éclairant l'inconnu de sa lanterne, le vit porter sa main gauche à sa poitrine, tandis que sa main droite, qui n'avait plus la force de soutenir son épée, s'abaissait lentement et laissait échapper son arme. Enfin le blessé s'affaisa lentement sur lui-même, et tomba sur ses genoux, en disant : Je suis mort.

— Si vous êtes frappé aussi grièvement que vous le dites, reprit don Ferdinand sans bouger, de crainte de surprise, je crois que vous ne ferez pas mal de vous occuper de votre âme, qui ne me paraît pas dans un état de grâce parfaite. Je vous conseille donc, si vous avez quelque secret à révéler, de ne pas perdre de temps ; si c'est un secret que je puisse entendre, me voilà ; si c'est un secret qui ne puisse être confié qu'à un prêtre, dites un mot, et j'irai vous en chercher un.

— Oui, dit le mourant, j'ai un secret, et un secret qui vous regarde même, en supposant que, comme vous l'avez dit, vous soyez le fils du marquis de San-Floridio.

— Je vous le dis et je vous le répète, je suis don Ferdinand, comte de San-Floridio, le seul héritier de la famille.

— Approchez-vous de l'autel, et faites-m'en le serment sur le crucifix.

Le comte se révolta d'abord à l'idée qu'un manant refusât de le croire sur sa parole ; mais, songeant qu'il devait avoir quelque indulgence pour un homme qui allait mourir de son fait, il s'approcha de l'autel, monta sur les marches, et prêta le serment demandé.

— C'est bien, dit le blessé ; maintenant approchez-vous de moi, monsieur le comte, et prenez cette clef.

Le jeune homme s'avança vivement, tendit la main, et le

mourant y déposa une clef. Le comte sentit au toucher que ce n'était pas la clef de la porte secrète.

— Qu'est-ce que cette clef? demanda-t-il.

— Vous vous en irez à Carlentini, reprit le mourant, évitant de répondre à la question, vous demanderez la maison de Gaëtano Cantarello : vous entrerez seul dans cette maison, seul, entendez-vous? Dans la chambre à coucher, vous trouverez au pied du lit un carreau sur lequel est gravée une croix; sous ce carreau est une cassette, dans cette casette sont soixante mille ducats; vous les prendrez, ils sont à vous.

— Qu'est-ce que toute cette histoire? demanda le comte; est-ce que je vous connais? est-ce que je veux hériter de vous?

— Ces soixante mille ducats vous appartiennent, monsieur le comte; car ils ont été volés à votre oncle, le marquis San-Floridio de Messine. Ils ont été volés par moi, Gaëtano Cantarello, son domestique; et ce n'est point un héritage, c'est une restitution.

— Héritage ou restitution, peu m'importe, s'écria le jeune homme, ce ne sont point ces soixante mille ducats que je cherche ici, et ce n'est pas là le secret que je veux savoir. Tenez, ajouta le comte en rejetant la clef à Cantarello, voici la clef de votre maison, donnez-moi en échange celle de cette porte.

Et il montra du bout du doigt la porte du corridor.

— Venez donc la prendre, dit Cantarello d'une voix mourante, car je n'ai plus la force de vous la donner; là, là, dans cette poche.

Don Ferdinand s'avança sans défiance, et se pencha sur le moribond; mais celui-ci le saisit tout à coup de la main gauche avec la force désespérée de l'agonie, et, reprenant son épée de la main droite, il lui en porta un coup qui, heureusement, glissa sur une côte et ne fit qu'une légère blessure.

— Ah! misérable traître! s'écria le comte en saisissant un pistolet à sa ceinture et en le déchargeant à bout portant sur Cantarello, meurs donc comme un réprouvé et comme un chien, puisque tu ne veux pas te repentir comme un chrétien et comme un homme.

Cantarello tomba à la renverse. Cette fois il était bien mort.

Don Ferdinand s'approcha de lui, son second pistolet à la

main, de peur d'une nouvelle surprise; puis, bien certain qu'il n'avait plus rien à craindre, il le fouilla de tous côtés; mais dans aucune poche il ne trouva la clef de la porte secrète. Sans doute, dans la lutte, Cantarello l'avait jetée derrière lui, espérant de cette façon la dérober à son adversaire.

Alors don Ferdinand ramassa sa lanterne qu'il avait laissée tomber, et se mit à chercher cette clef, qui lui échappait toujours d'une façon si étrange. Au bout de quelques instants, affaibli par le sang qu'il perdait, il sentit sa tête bourdonner comme si toutes les cloches de la chapelle sonnaient à la fois; les piliers qui soutenaient la voûte lui parurent se détacher de la terre et tourner autour de lui; il lui sembla que les murs se rapprochaient de lui et l'étouffaient comme ceux d'une tombe. Il s'élança vers la porte de la chapelle pour respirer l'air pur et frais du matin; mais à peine avait-il fait dix pas dans cette direction, qu'il tomba lui-même évanoui.

XII.

CARMELA.

Lorsque don Ferdinand revint à lui, il était couché dans sa chambre au château de Belvédère, sa mère pleurait à côté de lui, le marquis se promenait à grands pas dans la chambre, et le médecin s'apprêtait à le saigner pour la cinquième fois. Le jardinier auquel le jeune comte avait demandé de si fréquens renseignements sur l'homme au manteau, s'était inquiété en voyant sortir son maître si tard; il l'avait suivi de loin, avait entendu le coup de pistolet, était entré dans l'église et avait trouvé don Ferdinand évanoui et Cantarello mort.

Le premier mot de don Ferdinand fut pour demander si l'on avait retrouvé la clef. Le marquis et la marquise échangèrent un regard d'inquiétude.

— Rassurez-vous, dit le médecin; après une blessure aussi grave, il n'y a rien d'étonnant à ce que le malade ait un peu de délire.

— Je suis parfaitement calme, et je sais à merveille ce que je dis, reprit don Ferdinand; je demande si l'on a retrouvé la clef de la porte secrète, une petite clef faite comme une clef de piano.

— Oh! mon pauvre enfant! s'écria la marquise en joignant les mains et en levant les yeux au ciel.

— Tranquillisez-vous, madame, répondit le docteur, c'est un délire passager, et avec une cinquième saignée...

— Allez-vous-en au diable avec votre saignée, docteur! Vous m'avez tiré plus de sang avec votre mauvaise lancette, que le misérable Cantarello avec son épée.

— Mais il est fou! il est fou! s'écria la marquise.

— Dans tous les cas, reprit le jeune comte, dans tous les cas, mon très-cher père, ma folie n'aura pas été perdue pour vos intérêts, car je vous ai retrouvé soixante mille ducats que vous croyez perdus, et qui sont à Carlentini, au pied du lit de Cantarello, sous un carreau marqué d'une croix; vous pouvez les envoyer prendre, et vous verrez si je suis un fou. — Eh! laissez-moi donc tranquille, docteur, j'ai besoin d'un bon poulet rôti et d'une bouteille de vin de Bordeaux, et non pas de vos maudites saignées.

Ce fut à son tour le médecin qui leva les yeux au ciel.

— Mon enfant, mon cher enfant! s'écria la marquise, tu veux donc me faire mourir de chagrin?

— Une saignée est-elle absolument indispensable? demanda le marquis.

— Absolument.

— Eh bien! il n'y a qu'à faire entrer quatre domestiques, qui le maintiendront de force dans son lit pendant que vous opérerez.

— Oh! mon Dieu, dit le comte, il n'y a pas besoin de tout cela. Cela vous fera-t-il grand plaisir, madame la marquise, que je me laisse saigner?

— Sans doute, puisqu'ils disent que cela te fera du bien.

— Alors, tenez, docteur, voilà mon bras; mais c'est la dernière, n'est-ce pas?

— Oui, dit le docteur; oui, si elle dégage la tête et fait disparaître le délire.

— En ce cas, soyez tranquille, reprit le comte, la tête sera

dégagée, et le délire ne reparaîtra plus; allez, docteur, allez.

Le docteur fit son opération; mais, comme le blessé était déjà horriblement affaibli, il ne put supporter cette nouvelle perte de sang, et s'évanouit une seconde fois; seulement, ce nouvel évanouissement ne dura que quelques minutes.

Pendant qu'on le saignait si fort contre son gré, don Ferdinand avait fait ses réfléxions; il comprenait que, s'il parlait de nouveau de clef de piano, d'argent enterré et de porte secrète, on le croirait encore dans le délire, et qu'on le saignerait et resaignerait jusqu'à extinction de chaleur naturelle. En conséquence, il résolut de ne parler de rien de tout cela, et de se réserver à lui-même de mettre seul à fin une entreprise qu'il avait commencée seul.

Le jeune comte revint donc de son évanouissement dans les dispositions les plus pacifiques du monde; il embrassa sa mère, salua respectueusement le marquis, et tendit la main au docteur, en disant qu'il sentait bien que c'était à son grand art qu'il devait la vie. A ces mots le docteur déclara que le délire avait complétement disparu, et répondit du malade.

Alors don Ferdinand se hasarda à demander des détails sur la façon dont on l'avait retrouvé; il apprit que c'était le jardinier qui l'avait suivi, et qui, étant entré dans l'église, l'avait découvert à dix pas de son adversaire, et dans un état qui ne valait guère mieux que celui de Cantarello. Ces questions de la part du blessé en amenèrent d'autres, comme on le pense bien, de la part du marquis et de la marquise; mais don Ferdinand se contenta de répondre qu'étant entré dans l'église par pure curiosité, et parce qu'en passant devant la porte il avait cru y entendre quelque bruit, il y avait été attaqué par un homme de haute taille qu'il croyait avoir tué. Il ajouta qu'il serait bien désireux de remercier le bon jardinier de son zèle, et qu'il priait que l'on permît à Peppino de le venir voir. On lui promit que, si le lendemain il continuait d'aller mieux, on lui donnerait cette distraction.

Le soir même, comme le marquis et la marquise, profitant d'un instant de sommeil de leur fils, étaient allés souper, et que don Ferdinand, en se réveillant, venait de se trouver seul, il entendit à la porte de sa chambre la voix de Peppino, qui venait s'informer de la santé de son jeune maître. Aussitôt don Ferdi-

nand appela et ordonna de faire entrer le jardinier. Le laquais qui était de service hésitait, car la marquise avait défendu de laisser entrer personne; mais don Ferdinand réitéra son ordre d'une voix tellement impérative, que, sur la promesse que lui fit le comte qu'il ne le garderait qu'un instant près de lui, le laquais fit entrer le jardinier.

— Peppino, lui dit don Ferdinand aussitôt que la porte fut refermée, tu es un brave garçon, et je regrette de n'avoir pas eu plus de confiance en toi. Il y a cent onces à gagner si tu veux m'obéir, et n'obéir qu'à moi.

— Parlez, notre jeune seigneur, répondit le jardinier.

— Qu'a-t-on fait de l'homme que j'ai tué?

— On l'a transporté dans l'église du village, où il est exposé, pour qu'on le reconnaise.

— Et on l'a reconnu?

— Oui.

— Pour qui?

— Pour l'homme au manteau qui venait de temps en temps chez les Rizzo.

— Mais son nom?

— On ne le sait pas.

— Bien. L'a-t-on fouillé?

— Oui; mais on n'a trouvé sur lui que de l'argent, de l'amadou, une pierre à feu et un briquet. Tous ces objets sont exposés chez le juge.

— Et parmi ces objets il n'y a pas de clef?

— Je ne crois pas.

— Va chez le juge, examine ces objets dans le plus grand détail, et, s'il y a une clef, reviens me dire comment cette clef est faite. S'il n'y en a pas, va-t-en dans la chapelle, et, tout autour de la colonne près de laquelle on a retrouvé le mort, cherche avec le plus grand soin : tu retrouveras deux clefs.

— Déux?

— Oui; l'une, pareille à peu près à la clef de ce secrétaire; l'autre.... lève le dessus de ce clavecin; bon, et donne-moi un instrument de fer qui doit se trouver dans un des compartiments; bien, c'est cela; — l'autre pareille à peu près à celle-ci. Tu comprends?

— Parfaitement.

— Que tu en trouves une ou que tu en trouves deux, tu m'apporteras ce que tu auras trouvé, mais à moi, rien qu'à moi, entends-tu ?

— Rien qu'à vous ; c'est dit.

— A demain, Peppino.

— A demain, votre excellence.

— A propos ! viens au moment où mon père et ma mère seront à déjeuner, afin que nous puissions causer tranquillement.

— C'est bon ; je guetterai l'heure.

— Et tes cinquante onces t'attendront.

— Eh bien ! votre excellence, elles seront les bien venues, vu que je vais me marier avec la fille aux Rizzo, un joli brin de fille.

— Chut ! voilà ma mère qui revient. Passe par ce cabinet, descends par le petit escalier, et qu'elle ne te voie pas.

Peppino obéit. Quand la marquise entra, elle trouva son fils seul et parfaitement tranquille.

Le lendemain, à l'heure convenue, Peppino revint. Il avait exécuté sa commission avec une intelligence parfaite. Parmi les objets déposés chez le juge était une clef ordinaire, et pareille à celle du sanctuaire. On l'avait trouvée près du mort. Après s'être assuré de ce fait, Peppino s'était rendu à la chapelle et avait si bien cherché que, de l'autre côté de la chapelle, il avait trouvé la seconde clef, qui était faite comme celle du piano. Sans doute Cantarello l'avait jetée loin de lui. Le jeune comte s'en empara avec empressement, la reconnut pour être bien la même qu'il avait trouvée sous la première marche de l'autel, et qui ouvrait la porte du corridor noir, et la cacha sous le chevet de son lit. Puis, se retournant vers Peppino :

— Écoute, lui dit-il, je ne sais encore quand je pourrai me lever ; mais, à tout hasard, tiens prêtes chez toi, pour le moment où nous en aurons besoin, deux torches, des tenailles, une lime et une pince, et tâche de ne pas découcher d'ici à quinze jours

Peppino promit au comte de se procurer tous les objets désignés et se retira.

Resté seul, don Ferdinand voulut voir jusqu'où allaient

ses forces, et essaya de se lever. A peine fut-il sur son séant, qu'il sentit que tout tournait autour de lui. Sa blessure était peu grave, mais les saignées du docteur l'avaient fort affaibli, de sorte que, voyant qu'il allait s'évanouir de nouveau, il se recoucha promptement, comprenant qu'avant de rien tenter, il devait attendre que les forces lui fussent revenues.

Aussi resta-t-il toute cette journée et celle du lendemain fort tranquille, et ne donnant plus d'autre signe de délire que de demander de temps en temps du poulet et du vin de Bordeaux, en place des déplorables tisanes qu'on lui présentait. Mais, comme on le pense bien, ces demandes parurent au docteur exorbitantes et insensées ; selon lui, elles dénotaient un reste de fièvre qu'il fallait combattre. Il ordonna donc de continuer avec acharnement le bouillon aux herbes, et parla d'une sixième saignée si les symptômes de cet appétit désordonné, qui indiquait la faiblesse de l'estomac du malade, se représentaient encore. Don Ferdinand se le tint pour dit, et, voyant qu'il était sous la puissance du docteur, il se résigna au bouillon aux herbes.

Le soir, comme le malade venait de s'endormir, la marquise entra dans sa chambre avec quatre laquais qui, sur un signe qu'elle leur fit, restèrent auprès de la porte. Don Ferdinand, qui crut qu'on venait pour le saigner, demanda à sa mère, avec une crainte qu'il ne chercha pas même à cacher, ce que signifiait cet appareil de force que l'on déployait devant lui. La marquise alors lui annonça, avec tous les ménagements possibles, que, la justice ayant fait une enquête et l'aventure de la chapelle étant restée jusqu'alors fort obscure, elle venait d'être prévenue à l'instant même que don Ferdinand devait être arrêté le lendemain ; qu'en conséquence elle venait de faire préparer une litière pour emporter son fils à Catane, où il resterait tranquillement chez sa tante, la vénérable abbesse des Ursulines, jusqu'au moment où le marquis serait parvenu à assoupir cette malheureuse affaire. Contre l'attente de la marquise, don Ferdinand ne fit aucune difficulté. Il avait, du premier coup, jugé que le docteur ne le poursuivrait pas jusque dans le saint asile qui lui était ouvert ; il espérait que, vu la distance, ses ordonnances perdraient un peu de leur férocité,

et il apercevait dans l'éloignement, à travers un nuage couleur de rose, ce bienheureux poulet et cette bouteille de bordeaux tant désirée, qui, depuis trois jours, étaient l'objet de sa plus ardente préoccupation. D'ailleurs, il espérait que la surveillance qui l'entourait serait moins grande à Catane qu'à Syracuse, et qu'une fois sur ses pieds, il s'échapperait plus facilement du couvent de sa tante que du château maternel. Ajoutons qu'au milieu de tout cela, il se rappelait ces jolis yeux noirs qui avaient tant pleuré à son départ, et ces petites mains qui lui promettaient de si adroites gardes-malades. Un instant l'idée était bien venue au comte, lorsque sa mère lui avait parlé d'arrestation, d'aller au-devant de la justice, en racontant aux juges tout ce qui s'était passé ; mais il connaissait les juges et la justice siciliennes, et il jugea avec une grande sagacité que les moyens dont comptait se servir le marquis pour étouffer cette affaire valaient mieux que toutes les raisons qu'il pourrait donner pour l'éclaircir. En conséquence, au lieu de s'opposer le moins du monde à ce voyage, comme l'avait d'abord craint la marquise, il s'y prêta de son mieux; et, après avoir pris sous son oreiller la clef mystérieuse, il se laissa emporter par les quatre laquais, qui le déposèrent mollement dans la litière qui l'attendait à la porte. La seule chose que demanda don Ferdinand fut que sa mère lui donnât le plus tôt possible de ses nouvelles par l'entremise de Peppino. La marquise, qui ne vit là qu'un souhait fort naturel, et surtout très-filial, le lui promit sans aucune difficulté.

Un courrier avait été envoyé par avance à la digne abbesse, de sorte qu'en arrivant au couvent le blessé trouva toutes choses préparées pour le recevoir. Le courrier, on le comprend bien, avait été interrogé avec toute la curiosité claustrale; mais il n'avait pu dire que ce qu'il savait lui-même, de sorte que l'accident qui amenait don Ferdinand à Catane, n'étant connu de fait que par son terrible résultat, était loin d'avoir rien perdu de son mystérieux intérêt. Aussi le jeune comte apparut-il aux jeunes religeuses comme un des plus aimables héros de roman qu'elles eussent jamais rêvé.

De son côté, don Ferdinand ne s'était pas tout à fait trompé sur l'amélioration hygiénique que le changement de localité

devait amener, selon lui, dans sa situation. Dès le premier jour, le bouillon aux herbes fut changé en bouillon de grenouilles, et il lui fut permis de manger une cuillerée de confitures de groseilles. Ce ne fut pas tout. Après l'office du soir, une des plus jolies religieuses fut introduite dans sa chambre pour être sa garde de nuit. Peut-être une pareille tolérance était-elle un peu bien contre les règles de la sévérité monastique, mais le pauvre malade était vraiment si faible, qu'à la première vue, elle ne paraissait, en conscience, présenter aucun inconvénient.

L'événement justifia la supérieure. Si jolie que fût sa garde-malade, le blessé n'en dormit pas moins profondément toute la nuit. Aussi le lendemain, grâce à ce bon sommeil, avait-il le visage meilleur; c'était un avertissement à la bonne abbesse de lui continuer le même régime, auquel on se contenta, dans la journée, d'ajouter gros comme une noix de conserve aux violettes.

Le soir, don Ferdinand vit entrer dans sa chambre une figure nouvelle. La surveillante désignée pour cette nuit n'était pas moins jolie que celle à laquelle elle succédait. Le malade causa un instant avec elle, et lui fit quelques compliments sur son gracieux visage; mais bientôt la fatigue l'emporta sur la galanterie, il tourna le nez contre le mur et ferma les yeux pour ne les rouvrir qu'au matin.

Comme le blessé allait de mieux en mieux, il obtint, le troisième jour, outre les bouillons aux grenouilles, les confitures et la conserve, un peu de gelée de viande, qu'il avala avec une reconnaissance extrême pour les belles mains qui la lui servaient. Il en résulta qu'il leva les yeux des mains au visage et se trouva en face de la plus délicieuse figure qu'il eût encore vue. Le comte demanda alors à cette belle personne si son tour ne viendrait pas bientôt d'être sa garde-malade; elle lui répondit qu'elle était désignée pour la nuit prochaine. Le comte s'informa alors comment elle s'appelait, ne doutant pas, disait-il, qu'un doux nom n'appartînt à une si belle personne. La religieuse répondit qu'elle s'appelait Carmela. Don Ferdinand trouva que c'était le nom le plus délicieux qu'il eût jamais entendu; aussi le prononça-t-il tout bas plus de vingt fois, pendant l'intervalle qui s'écoula entre le léger dîner qu'il venait

de faire et l'heure à laquelle la religieuse qui était de garde près de son lit venait lui apporter sa potion du soir.

Carmela arriva à l'heure fixe, et même un peu avant l'heure. Don Ferdinand la remercia de son exactitude. La pauvre fille jeta les yeux sur la pendule, et, voyant qu'elle était en avance de plus de vingt minutes, elle rougit le plus gracieusement du monde.

La potion avalée, Carmela alla s'asseoir dans un grand fauteuil qui était à l'autre bout de la chambre. Le malade lui demanda alors, avec la voix la plus caressante qu'il put prendre, pourquoi elle s'éloignait ainsi de lui. Carmela répondit que c'était pour ne point troubler son sommeil. Don Ferdinand s'écria qu'il ne se sentait aucunement envie de dormir, et supplia Carmela de lui faire la grâce de venir causer avec lui. La jeune fille approcha son fauteuil en rougissant.

Les deux jeunes gens demeurèrent un instant muets, Carmela les yeux baissés et don Ferdinand les yeux fixés, au contraire, sur Carmela. Alors il put la voir tout à son aise. C'était dans son ensemble une de plus délicieuses créatures que l'on pût imaginer, avec des cheveux noirs qui montraient l'extrémité de leurs bandeaux sous sa coiffe blanche, des yeux bleus assez grands pour s'y mirer à deux à la fois, un nez droit et fin comme celui des statues grecques ses aïeules, une bouche rose comme le corail que l'on pêche près du cap Passaro, une taille de nymphe antique et un pied d'enfant. Le seul reproche que l'on pouvait faire à cette beauté si parfaite, était la pâleur un peu trop mate de son teint, qui faisait ressortir d'autant plus le cercle bleuâtre qui entourait ses yeux comme un signe d'insomnie et de douleur.

Au bout d'un quart d'heure de contemplation, don Ferdinand rompit tout à coup le silence.

— Comment se fait-il qu'une aussi belle personne que vous ne soit pas heureuse ? demanda-t-il à Carmela. Et comment se peut-il qu'il y ait sous le ciel un être assez barbare pour faire couler des larmes de ces beaux yeux, pour un regard desquels on serait trop heureux de donner sa vie ?

La jeune fille tressaillit comme si cette demande eût répondu à ses propres pensées, et don Ferdinand vit deux perles liquides

et brillantes se balancer au bout de longs cils et tomber l'une après l'autre sur les genoux de Carmela.

— Dieu l'a voulu ainsi, répondit la jeune fille, en me donnant un frère et une sœur aînés, auxquels mon père réserve toute notre fortune. Alors, comme il ne restait pas de dot pour moi, on m'a fiancée à Dieu, qui semblait m'avoir réservée ainsi pour lui.

— Et c'est votre père qui a exigé de vous un pareil sacrifice? demanda don Ferdinand.

— C'est mon père, répondit Carmela en levant ses beaux yeux au ciel.

— Et comment appelle-t-on ce barbare?

— Le comte don Francesco de Terra-Nova.

— Le comte de Terra-Nova! s'écria don Ferdinand; mais c'est l'ami de mon père.

— Oh! mon Dieu, oui; et tout ce que j'ai pu obtenir de lui, à ce titre, c'est que j'entrerais au couvent de votre tante.

— Et c'est sans regret que vous avez renoncé au monde? demanda don Ferdinand.

— Je n'avais encore vu du monde que ce qu'on peut en apercevoir à travers les grilles d'une jalousie, lorsque je suis entrée dans ce couvent, répondit Carmela; aussi je n'avais aucun motif de le regretter, et j'espérais que la solitude serait pour moi le bonheur ou du moins la tranquillité. Quelque temps je demeurai dans cette croyance, mais hélas! j'ai reconnu mon erreur, et c'est avec une crainte mortelle, je l'avoue, que je vois arriver le moment où je prononcerai mes vœux.

— Oh! oui, dit don Ferdinand, cela se voit facilement; vous n'étiez pas née pour vivre dans un cloître. Il faut pour cela un cœur inflexible, et vous, vous avez le cœur humain et pitoyable, n'est-ce pas?

— Hélas! murmura la jeune fille.

— Vous ne pourriez pas voir souffrir, vous, sans vous laisser émouvoir par celui qui souffre; aussi, dès que je vous ai vue, j'ai senti mon cœur plein d'espérance.

— Mon Dieu! demanda la jeune fille, que puis-je donc faire pour vous?

— Vous pouvez me rendre la vie, dit don Ferdinand avec

une expression qui pénétra jusqu'au fond de l'âme de la jeune fille.

— Que faut-il faire pour cela ?... Parlez.

— Oh ! vous ne voudrez pas, continua don Ferdinand ; vous avez reçu des recommandations trop sévères, et vous me laisserez mourir pour ne pas manquer à vos devoirs.

— Mourir! s'écria Carmela.

— Oui, mourir, reprit le comte d'un ton languissant et en se laissant aller sur son oreiller, car je sens que je m'en vais mourant.

— Oh ! parlez, et si je puis quelque chose pour vous...

— Certes vous pouvez tout ce que vous voulez, car nous sommes seuls, n'est-ce pas? et, excepté nous personne ne veille dans le couvent ?

— Mais c'est donc bien difficile, ce que vous désirez? demanda, en rougissant, la belle garde-malade.

— Vous n'avez qu'à vouloir, répondit don Ferdinand.

— Alors dites, balbutia Carmela.

La prière de don Ferdinand était loin de répondre à celle qu'attendait la belle religieuse.

— Procurez-moi un poulet rôti et une bouteille de vin de Bordeaux, dit don Ferdinand.

Carmela ne put s'empêcher de sourire.

— Mais, dit-elle, cela vous fera mal.

— Me faire mal! s'écria don Ferdinand; figurez-vous bien que je n'attends que cela pour être guéri. Mais il y a, pour me faire mourir, une conspiration à la tête de laquelle est cet infâme docteur, et vous êtes de cette conspiration aussi, vous, je le vois bien ; vous si bonne, si jolie ; vous pour laquelle je me sens, en vérité, si bonne envie de vivre.

— Mais vous n'en mangerez que bien peu ?

— Une aile.

— Mais vous ne boirez qu'une goutte de vin ?

— Une larme.

— Eh bien! je vais aller vous chercher ce que vous désirez.

— Ah ! vous êtes une sainte ! s'écria don Ferdinand en saisissant les mains de la novice et en les lui baisant avec un transport moins éthéré que ne le permettait la dénomination qu'il venait de lui donner. Aussi Carmela retira-t-elle sa main comme

si, au lieu des lèvres de Ferdinand, c'était un fer rouge qui l'eût touchée.

Quant au comte, il regarda s'éloigner la belle religieuse avec un sentiment de reconnaissance qui touchait à l'admiration, et pendant sa courte absence il fut obligé de s'avouer que, même à Palerme, il n'avait vu aucune femme qui, pour la beauté, la grâce et la candeur, pût soutenir la comparaison avec Carmela.

Ce fut bien autre chose lorsqu'il la vit reparaître portant d'une main, sur une assiette, cette aile de volaille si désirée, et de l'autre un verre de cristal à moitié rempli de vin de Bordeaux. Ce ne fut plus pour lui une simple mortelle, ce fut une déesse: ce fut Hébé servant l'ambroisie et versant le nectar.

— Je n'ai pu tout apporter du même voyage, dit la belle pourvoyeuse en déposant l'assiette et le verre sur une table qu'elle approcha du lit du malade; mais je vais vous aller chercher du pain, pour manger avec votre poulet, et des confitures pour votre dessert. Attendez-moi.

— Allez, dit don Ferdinand, et surtout revenez bien vite; tout cela me semblera bien meilleur encore quand vous serez là.

Mais, quelque diligence que fît Carmela, la faim du pauvre Ferdinand était si dévorante, qu'il ne put attendre son retour, et que, lorsqu'elle rentra, elle trouva l'aile de poulet dévorée et le verre de Bordeaux entièrement vide. Ce fut alors le tour du pain et des confitures: tout y passa.

Le souper fini, il fallut en faire disparaître les traces, et Carmela reporta à l'office tout ce qu'elle venait d'en tirer, se réservant de dire, si l'on s'apercevait de la soustraction, que c'était elle qui avait eu faim. Ainsi la pauvre enfant était déjà prête à commettre pour le beau malade un des plus gros péchés que défende l'église.

Comme on le pense bien, l'excellent repas que venait de faire don Ferdinand n'avait servi qu'à accroître les sentiments, encore vagues et flottants, qu'il avait, à la première vue, senti naître dans son cœur pour la belle novice. Aussi, pendant qu'elle était descendue à l'office, songeait-il en lui-même que c'était une loi bien cruelle que celle qui condamnait à un

éternel célibat une aussi belle enfant, et cela parce qu'elle avait le malheur d'avoir un frère qui, pour soutenir l'honneur de son rang, avait besoin de toute la fortune paternelle. C'était une réflexion, au reste, toute nouvelle pour lui, car il avait vingt fois entendu parler de sacrifices pareils, et n'y avait jamais fait attention. D'où venait donc que cette fois le comte de Terra-Nova lui semblait un tyran près duquel Denys l'Ancien était, à ses yeux, un personnage débonnaire et plein d'humanité ?

Lorsque Carmela rentra dans la chambre du malade, la première chose qu'elle remarqua, ce fut l'expression à la fois attendrie et passionnée de son regard. Aussi s'arrêta-t-elle après avoir fait trois ou quatre pas, comme si elle hésitait à venir reprendre la place qu'elle occupait près de son lit; mais le comte l'y invita avec un geste si suppliant, qu'elle n'eut pas la force de lui résister.

Si haut que l'homme soit emporté par son imagination, il y a toujours en lui un côté matériel que ne peuvent soulever pour longtemps les ailes de l'amour, de la poésie ou de l'ambition. Le côté matériel tend à la terre, comme l'autre tend au ciel; mais, plus lourd que l'autre, il ramène sans cesse l'homme dans la sphère des besoins physiques. C'est ainsi que, près d'une femme charmante, le pauvre don Ferdinand avait d'abord pensé à sa faim, et que, ce besoin de sa faiblesse éteint, il se retrouva incontinent attaqué par le sommeil. Cependant, il faut le dire à sa gloire, au lieu de céder à ce second adversaire comme au premier, il essaya de lutter contre lui. Mais la lutte fut courte et malheureuse, force lui fut de se rendre; il rassembla les deux petites mains de Carmela dans les siennes, et s'en dormit les lèvres dessus.

Il fit un long, doux et bon sommeil, plein de rêves charmants, et se réveilla le sourire sur les lèvres et l'amour dans les yeux. La pauvre enfant l'avait regardé longtemps dormir, puis le sommeil lui était venu à son tour. Elle avait alors voulu retirer ses mains pour s'accommoder de son mieux dans son fauteuil, mais, sans se réveiller, le blessé les avait retenues, et s'était plaint doucement, tout en les retenant. Alors Carmela ne s'était pas senti le courage de le contrarier, elle s'était tout doucement appuyée au traversin, et ces

deux charmantes têtes avaient dormi sur le même oreiller.

Don Ferdinand se réveilla d'abord; la première chose qu'il vit, en ouvrant les yeux, fut cette belle jeune fille endormie et et faisant sans doute aussi, de son côté, quelque rêve, mais probablement moins doux et moins riant que les siens, car des larmes filtraient à travers ses paupières fermées; un frisson contractait ses joues pâles, et un léger tremblement agitait ses lèvres. Bientôt ses traits prirent une expression d'effroi indicible, tout son corps sembla se roidir pour une lutte désespérée, quelques mots sans suite s'échappèrent de sa bouche. Enfin, avec un grand cri, elle porta si violemment les mains à sa tête, qu'elle en abattit sa coiffe de novice, et que ses longs cheveux tombèrent sur ses épaules; en même temps ce paroxisme de douleur la réveilla, elle ouvrit les yeux et se trouva dans les bras de don Ferdinand. Alors elle jeta un second cri, mais de joie, et parut si heureuse, que, lorsque le convalescent appuya ses lèvres sur ses beaux yeux encore humides, elle n'eut point la force de se défendre et lui laissa prendre un double baiser.

La pauvre enfant rêvait que son père la forçait de prononcer ses vœux, et elle ne s'était réveillée que lorsqu'elle avait vu les ciseaux s'approcher de sa belle chevelure. Elle raconta, toute haletante de douleur encore, ce triste rêve à don Ferdinand qui, pendant ce temps, baisait ces longs cheveux qu'elle avait eu si grand' peur de perdre, en jurant tout bas que, tant qu'il serait vivant, il n'en laisserait pas tomber un seul de sa tête.

L'heure était venue où Carmela devait quitter le malade. Comme selon toute probabilité, le blessé devait être guéri avant que son tour de garde ne revînt, elle le quittait pour ne plus le revoir; ce fut une douleur réelle à ajouter à la douleur imaginaire qu'elle venait d'éprouver. Don Ferdinand aurait pu la rassurer, mais avec sa santé revenait son égoïsme, il ne voulut rien perdre du bénéfice de cette séparation que la jeune fille croyait éternelle : elle avait déjà laissé les lèvres de Ferdinand toucher ses mains et ses yeux, elle ne chercha pas même à défendre ses joues pâles et brûlantes; d'ailleurs, jusque-là, qu'étaient-ce que tous ces baisers, sinon des baisers d'ami, des baisers de frère?

La jeune fille venait de sortir quand parut la digne abbesse ; mais, au lieu d'avouer ce retour de bien-être, ce sentiment de puissance qu'il éprouvait, don Ferdinand se plaignit d'une faiblesse plus grande que la veille. Sa tante effrayée lui demanda s'il n'avait point été bien soigné par sa garde de nuit, don Ferdinand répondit qu'au contraire, depuis qu'il était au couvent, il n'avait point encore été l'objet de soins aussi intelligents et aussi assidus, et que même il priait sa tante de lui laisser la même jeune fille pour garde-malade les nuits suivantes. Don Ferdinand prononça cette prière d'une voix si suppliante et si langoureuse, que la bonne abbesse, craignant de contrarier un malade dans un pareil état de faiblesse, s'empressa de le rassurer en lui disant que, puisque cette garde lui convenait, elle entendait qu'il n'en eût point d'autre ; elle ajouta que, si ces veilles continues fatiguaient trop la jeune fille, on la dispenserait des matines et mêmes des offices de jour.

Rassuré sur ce point, don Ferdinand en attaqua un autre ; il dit à sa tante que cette grande faiblesse qu'il éprouvait venait sans doute du manque absolu de nourriture. La bonne abbesse reconnut qu'effectivement un jeune homme de vingt ans ne pouvait pas vivre avec du bouillon de grenouilles, des confitures et des conserves ; elle promit d'envoyer, outre cela, dans la journée, un consommé et un filet de poisson. Puis, comme ses devoirs l'appelaient à l'église, elle quitta le malade, le laissant un peu réconforté par cette double promesse.

A peine eut-elle laissé don Ferdinand seul, que le malade voulut faire l'essai de ses forces. Six jours auparavant la même tentative lui avait mal réussi, mais cette fois il s'en tira fièrement et à son honneur. Après avoir été fermer la porte avec soin pour ne pas être surpris dans une occupation qui eût prouvé qu'il n'était point si malade qu'il voulait le faire croire, il fit plusieurs fois le tour de sa chambre sans éblouissement aucun et avec un reste de langueur seulement, qui devait, sans nul doute, disparaître, grâce au traitement fortifiant qu'il avait adopté. Quant à sa blessure, elle était complétement refermée, et pour ses saignées il n'y paraissait plus. Cette investigation achevée, don Ferdinand se mit à sa toilette avec un soin qui prouvait qu'il se reprenait à d'autres idées qu'à celles qui

l'avaient exclusivement préoccupé jusqu'à ce jour, peigna et parfuma ses beaux cheveux noirs que son valet de chambre n'avait ni coiffés ni poudrés depuis la nuit où il avait reçu sa blessure, et qui n'allaient pas moins bien à son visage pour être rendus à leur couleur naturelle; puis il rouvrit la porte, se remit au lit, et attendit les événements.

La supérieure tint avec une fidélité scrupuleuse la promesse qu'elle avait faite, et don Ferdinand vit arriver, à l'heure convenue, le consommé, le filet de poisson, et même un petit verre de muscat de Lipari; dont il n'avait pas été question dans le traité. Tout cela, il est vrai, était distribué avec la parcimonie de la crainte; mais le peu qu'il y en avait était d'une succulence parfaite. Cette ombre de repas était loin cependant d'être suffisante pour apaiser la faim de don Ferdinand, mais c'était assez pour le soutenir jusqu'à la nuit, et à la nuit n'avait-il pas sa bonne Carmela pour mettre tout l'office à sa disposition?

Carmela entra cette fois encore d'un peu meilleure heure que la veille. La pauvre enfant ne cachait point la joie qu'elle avait eue lorsqu'elle avait appris que l'abbesse, sur la demande de don Ferdinand, la désignait à l'avenir pour la seule garde du malade. Dans sa reconnaissance, elle courut droit au lit du jeune homme, et cette fois d'elle-même, et comme si c'était une chose qui lui fût due, elle lui présenta ses deux joues. Ferdinand y appuya ses lèvres, prit les deux mains de Carmela, et la regarda avec un si doux et si tendre sourire, que la pauvre enfant, sans savoir ce qu'elle disait, murmura : Oh! je suis bien heureuse! et tomba assise, près du lit, la tête renversée sur le dossier du fauteuil qui l'attendait.

Et Ferdinand aussi était bien heureux, car c'était la première fois qu'il aimait véritablement. Toutes ses amours de Palerme ne lui paraissaient plus maintenant que de fausses amours; il n'y avait qu'une femme au monde, c'était Carmela. Nous devons avouer toutefois que, pour être tout entier à ce sentiment délicieux dont il commençait seulement à apprécier la douceur, il comprit qu'il lui fallait se débarrasser d'abord de ce reste de faim qui le tourmentait. Regardant donc Carmela le plus tendrement qu'il put, il lui renouvela sa prière de la veille, en la

conjurant seulement cette fois d'apporter le poulet intact et la bouteille pleine.

Carmela était dans cette disposition d'esprit où les femmes ne discutent plus, mais obéissent aveuglément. Elle demanda seulement un délai, afin d'être certaine de ne rencontrer personne sur les escaliers ou dans les corridors. L'attente était facile. Les jeunes gens parlèrent de mille choses qui voulaient dire clair comme le jour qu'ils s'aimaient; puis, lorsque Carmela crut l'heure venue, elle sortit sur la pointe du pied, une bougie à la main, et légère comme une ombre.

Un instant après elle rentra, portant un plateau complet; mais cette fois, il faut le dire en l'honneur de don Ferdinand, ses premiers regards se portèrent sur la belle pourvoyeuse et non sur le souper qu'elle apportait. Ce souper en valait cependant bien la peine; c'était une excellente poularde, une bouteille à la forme élancée et au long goulot, et une pyramide de ces fruits que Narsès envoya comme échantillon aux barbares qu'il voulait attirer en Italie.

— Tenez, dit Carmela en posant le plateau sur la table, je vous ai obéi parce que, je ne sais pourquoi, je ne trouve point de paroles pour vous refuser; mais maintenant, au nom du ciel, soyez sage, et songez comme que je serais malheureuse si ma complaisance pour vous allait tourner à mal.

— Écoutez, dit Ferdinand, il y a un moyen de vous assurer que je ne ferai pas d'excès.

— Lequel? demanda la jeune fille.

— C'est de partager la collation. Ce sera une œuvre charitable, puisque vous empêcherez un pauvre malade de tomber dans le péché de la gourmandise; et si j'en crois les apparences, ajouta-t-il en jetant un coup d'œil sur la poularde, eh bien! ce ne sera pas une pénitence trop rude pour les autres péchés que vous aurez commis.

— Mais je n'ai pas faim, moi, dit Carmela.

— Alors l'action n'en sera que plus méritoire, reprit Ferdinand, vous vous sacrifierez pour moi, voilà tout.

— Mais, reprit encore la religieuse un peu plus disposée à donner au malade cette nouvelle preuve de dévouement, c'est aujourd'hui mercredi, jour maigre, et il ne nous est pas permis de faire gras sans dispense.

— Tenez, répondit don Ferdinand en étendant le doigt vers la pendule qui marquait justement minuit, et en donnant, par une pause d'un moment, le temps aux douze coups de tinter, tenez, nous sommes à jeudi, jour gras; vous n'avez donc plus besoin de dispense, et vous aurez la conscience riche d'un péché de moins et d'une bonne action de plus.

Carmela ne répondit rien, car, nous l'avons dit, elle n'avait déjà plus d'autre volonté que celle de Ferdinand; elle prit donc une chaise et s'assit de l'autre côté de la table en face de lui.

— Oh! que faites-vous là? demanda le jeune homme. Ne voyez-vous pas que vous êtes trop éloignée de moi et que je ne pourrai atteindre à rien sans risquer de faire un effort qui peut faire rouvrir ma blessure?

— Vraiment! s'écria Carmela avec effroi; mais dites-moi alors où il faut que je me mette, et je m'y mettrai.

— Là, dit Ferdinand en lui indiquant le bord de son lit; là, près de moi; de cette manière je n'aurai aucune fatigue, et vous n'aurez rien à craindre.

Carmela obéit en rougissant, et vint s'asseoir sur le bord du lit du jeune homme, sentant qu'elle faisait mal, peut-être, mais cédant à ce principe de la charité chrétienne qui veut que l'on ait pitié des malades et des affligés. L'intention était bonne, mais, comme le dit un vieux proverbe, l'enfer est pavé de bonnes intentions!

Et cependant c'était un tableau digne du paradis, que ces deux beaux jeunes gens rapprochés l'un de l'autre comme deux oiseaux au bord d'un même nid, se regardant avec amour et souriant de bonheur. Jamais ni l'un ni l'autre n'avait fait un souper si charmant, ni compris même qu'il y eût tant de mystérieuses délices cachées dans un acte aussi simple que celui auquel ils se livraient. Don Ferdinand lui-même, quelque plaisir qu'il eût eu la veille à apaiser cette faim effroyable qui le tourmentait depuis si longtemps, n'avait senti que la jouissance matérielle du besoin satisfait; mais cette fois c'était tout autre chose, il se mêlait à cette jouissance matérielle une volupté inconnue et presque céleste. Tous deux étaient oppressés comme s'ils souffraient, tous deux étaient heureux comme s'ils étaient au ciel. Carmela sentit le danger de cette

position; un dernier instinct de pudeur, un dernier cri de vertu lui donna la force de se lever pour s'éloigner de don Ferdinand; mais don Ferdinand la retint, et elle retomba sans force et sans résistance. Il sembla alors à Carmela qu'elle entendait un faible cri, et que le frôlement de deux ailes effleurait son front. C'était l'ange gardien de la chasteté claustrale qui remontait tout éploré vers le ciel.

Le lendemain la supérieure, en entrant dans la chambre de son neveu, lui annonça un message de sa mère, et derrière elle don Ferdinand vit paraître Peppino.

Don Ferdinand avait tout oublié, depuis la veille, pour se replier sur lui-même et pour vivre dans son bonheur : cette vue lui rappelait tout ce qui s'était passé, et il y eut un instant où tout cela ne lui sembla plus qu'un rêve ; sa vie réelle n'avait commencé que du jour où il avait vu Carmela, où il avait aimé et été aimé. Mais Peppino, apparaissant tout à coup comme un fantôme, était cependant une sérieuse et terrible réalité; sa présence rappelait à don Ferdinand qu'il lui restait à approfondir le mystère de la chapelle. Aussi, en présence de sa tante, jeta-t-il les yeux sur la lettre maternelle qu'il lui apportait. Cette lettre annonçait que tout allait au mieux à l'endroit de la justice; avant un mois, la marquise espérait que son fils pourrait revenir librement à Syracuse. Dès que don Ferdinand fut seul avec Peppino, il s'informa s'il ne s'était rien passé de nouveau à Belvédère depuis la nuit où il avait été blessé.

Tout était resté dans le même état; on ignorait toujours le nom du mort que l'on avait enterré après procès-verbal constatant ses blessures; personne n'était rentré depuis cette époque dans la chapelle, et des paysans qui étaient passés près de ce lieu la nuit disaient avoir entendu des gémissements et des bruits de chaînes qui semblaient sortir de terre, preuve bien évidente que le trépassé était mort en état de péché mortel, et que son âme revenait pour demander des prières à celui qui l'avait ainsi violemment et inopinément fait sortir de son corps.

Toutes ces données rendirent à Ferdinand son premier désir de mener à bout cette étrange aventure. Blessé et retenu dans son lit, il n'avait pas volontairement du moins perdu un temps

qui pouvait être précieux ; mais, maintenant qu'il se sentait à peu près guéri, maintenant que ses forces étaient revenues, maintenant qu'il n'y avait plus d'autre cause de retard que sa volonté, il résolut de tenter l'entreprise aussitôt que cela lui serait possible. En conséquence, il ordonna à Peppino de lui garder le secret, et de revenir, dans la nuit du surlendemain, avec deux chevaux et une échelle de corde. Don Ferdinand, comme on le comprend, voulait éviter toute contestation avec la tourière du couvent, qui sans doute avait l'ordre formel de ne pas le laisser sortir ; il avait donc résolu de passer par-dessus les murs du jardin, à l'aide de l'échelle que lui jetterait Peppino.

Peppino promit tout ce que le jeune comte voulut. Selon les ordres qui lui avaient déjà été donnés, il tenait toutes prêtes, dans le pavillon qu'il habitait, torches, tenailles, limes et pinces. Tout fut donc convenu pour la nuit du surlendemain : les chevaux attendraient près du mur extérieur, Peppino frapperait trois fois dans ses mains, et, au même signal répété par don Ferdinand, il jetterait l'échelle par-dessus le mur.

Malgré ce projet et même à cause de ce projet, don Ferdinand ne feignit pas moins d'être toujours accablé par une grande faiblesse; d'ailleurs il gagnait deux choses à cette feinte : la première de prolonger près de lui les veilles de Carmela, et la seconde d'ôter à sa tante tout soupçon qu'il eût l'idée de fuir. La ruse réussit complétement : la pauvre femme l'avait trouvé si languissant le matin, qu'elle revint vers le soir pour savoir de lui comment il se trouvait; don Ferdinand lui dit qu'il avait essayé de se lever, mais que, ne pouvant se tenir debout, il avait été forcé de se recoucher aussitôt. La bonne abbesse gronda fort son neveu de cette imprudence, et lui demanda s'il était toujours satisfait de sa garde-malade ; le comte répondit qu'il avait dormi toute la nuit et ne pouvait par conséquent lui rien dire à ce sujet; que cependant, s'étant réveillé une fois, il se rappelait l'avoir vue éveillée elle-même et faisant sa prière ; l'abbesse leva les yeux au ciel, et se retira tout édifiée. Il résulta de cette information que Carmela reçut la permission de venir près du malade une heure plus tôt que d'habitude.

Ce fut une grande joie pour les jeunes gens que de se revoir,

et cependant Carmela avait pleuré toute la journée. Quant à don Ferdinand, il n'avait éprouvé ni chagrin ni remords; et Carmela lui trouva le visage si joyeux qu'elle n'eut point la force de l'attrister de sa propre tristesse. D'ailleurs, à peine la main du jeune homme eut-elle touché sa main, à peine leurs yeux eurent-ils échangé un regard, à peine les lèvres de Ferdinand se furent-elles posées sur ses lèvres pâles et cependant brûlantes, que tout fut oublié.

La journée qui suivit cette nuit se passa comme les autres journées; seulement jamais Ferdinand ne s'était senti l'âme si pleine de bonheur : il aimait autant qu'il était aimé. Puis la nuit revint, puis le jour succéda encore à la nuit; c'était le dernier que don Ferdinand devait passer dans le couvent : la nuit suivante, Peppino devait venir le chercher avec les chevaux.

Don Ferdinand n'avait eu le courage de rien dire à Carmela : d'ailleurs il craignait que, par douleur ou par faiblesse, elle ne le trahît. Lorsqu'il vit s'avancer l'heure où il crut que Peppino devait s'approcher de Catane, il alla vers la fenêtre, l'ouvrit et, montrant à Carmela ce beau ciel étoilé, il lui demanda si elle n'aurait point du bonheur à descendre avec lui au jardin et à respirer ensemble cet air pur tout imprégné de saveur marine. Carmela voulait tout ce que voulait Ferdinand. Son bonheur à elle était non point d'être à tel ou tel endroit, ou de respirer tel ou tel air; son bonheur était d'être près de lui et de respirer le même air que lui. Elle se contenta donc de sourire et de répondre : Allons.

Don Ferdinand s'habilla, mit dans sa poche la clef du corridor sombre et descendit dans le jardin, appuyé sur le bras de Carmela. Ils allèrent s'asseoir sous un berceau de lauriers-roses. Alors don Ferdinand demanda à Carmela si elle connaissait les détails de l'événement auquel il devait le bonheur de la voir. Carmela n'en savait que ce qu'en savait tout le monde, mais elle lui dit qu'elle aurait bien du bonheur à les lui entendre raconter à lui-même. Puis elle lui passa un bras autour du cou et, appuyant sa tête sur son épaule, comme ces pauvres fleurs qui se penchent après une trop chaude journée, elle attendit ses paroles comme la douce brise, comme la fraîche rosée, qui devait lui faire relever la tête.

Don Ferdinand lui raconta tout, depuis sa première rencontre avec Cantarello jusqu'au duel. Pendant ce récit, la pauvre Carmela passa par toutes les angoisses de l'amour et de la terreur. Don Ferdinand la sentit se rapprocher de lui, frissonner, trembler, frémir. Au moment où le jeune homme parla du coup d'épée reçu, elle jeta un cri et elle faillit perdre connaissance. Enfin, au moment où il venait de terminer son récit, et où il la tenait tout éplorée dans ses bras, trois battements de main retentirent de l'autre côté du mur. Carmela tressaillit.

— Qu'est-ce que cela? s'écria-t-elle.

— M'aimes-tu, Carmela! demanda don Ferdinand.

— Qu'est-ce que ce signal? répéta de nouveau la jeune fille. Ne me trompe pas, Ferdinand, je suis plus forte que tu ne le crois. Seulement dis-moi toute la vérité; que je sache ce que j'ai à espérer ou à craindre.

— Eh bien, dit Ferdinand, c'est Peppino qui vient me chercher.

— Et tu pars? demanda Carmela, et elle devint si pâle que don Ferdinand crut qu'elle allait mourir.

— Écoute, lui dit-il en se penchant à son oreille, veux-tu partir avec moi?

Carmela tressaillit et se leva vivement, mais elle retomba aussitôt.

— Écoute, Ferdinand, dit-elle, tu m'aimes ou te ne m'aimes pas : si tu ne m'aimes pas, que je reste ici ou que je te suive, tu ne m'en abandonneras pas moins, et je serai perdue à la fois aux yeux du monde et aux yeux de Dieu; si tu m'aimes, tu sauras bien venir me rechercher avec la permission et l'aveu de mon père, n'est-ce pas? Et, le jour où je te reverrai, Ferdinand, où je te reverrai pour t'appeler mon mari, je tomberai à genoux devant toi, car tu m'auras rendu l'honneur et sauvé la vie. Si je ne te revois pas, je mourrai, voilà tout.

Ferdinand la prit dans ses bras.

— Oh oui! oui! s'écria-t-il en la couvrant de baisers, oui, sois tranquille, je reviendrai.

Le signal se renouvela.

— Entends-tu? dit Carmela, on t'attend.

Ferdinand répondit en frappant à son tour trois coups dans ses mains, et un rouleau de cordes, lancé par-dessus le mur, tomba à ses pieds.

Carmela poussa un soupir qui ressemblait à un gémissement, et sa douleur s'échappa de sa poitrine en sanglots si profonds et si sourds, que Ferdinand, qui avait déjà fait un pas vers l'échelle de corde, revint à elle, et, lui passant le bras autour du corps, puis la rapprochant de lui :

— Écoute, Carmela, lui dit-il; dis un mot, et je ne te quitte pas.

— Ferdinand, répondit la jeune fille en rappelant tout son courage, tu l'as dit, il y a quelque mystère étrange caché dans ce souterrain, peut-être quelque créature vivante y est-elle ensevelie; et songes-y, Ferdinand, songes-y, il y a quatorze jours que Cantarello est mort et que tu es blessé, et depuis quatorze jours, oh mon Dieu! c'est effroyable à penser. Pars, pars, Ferdinand; car, si je retardais ton départ d'une seconde, peut-être te verrais-je reparaître avec un visage sévère et accusateur, peut-être pour première parole me dirais-tu : Carmela! c'est ta faute. Pars! Pars!

Et la jeune fille s'était élancée sur le paquet de cordes, et déroulait l'échelle qui devait lui enlever tout ce qu'elle aimait au monde. Cette double vue qui n'appartient qu'au cœur de la femme, lui avait fait deviner qu'il se passait dans la chapelle quelque douloureuse catastrophe. Don Ferdinand, qui d'abord ne s'était arrêté qu'à l'idée que le souterrain renfermait quelque trésor soustrait, quelque amas d'objets volés, commençait à entrevoir une autre probabilité. Ces cris de douleur, ces bruits de chaînes que les paysans avaient pris pour les plaintes de Cantarello, lui revenaient à l'esprit, et à son tour il se reprochait d'avoir tant tardé, comprenant tout ce qu'il y avait d'admirable force et de sublime charité de la part de Carmela dans cette abnégation d'elle-même qui faisait qu'au lieu de le retenir, elle pressait son départ. Il sentit qu'il l'en aimait davantage, et, la pressant dans ses bras :

— Carmela, lui dit-il, je te jure en face de Dieu qui nous entend...

— Pas de serment! pas de serment, dit la jeune fille en lui fermant la bouche avec sa main; que ce soit ton amour qui te

ramène, Ferdinand, et non la promesse que tu m'auras faite. Dis-moi : Sois tranquille, Carmela, je reviendrai. Voilà tout, et je croirai en toi comme je crois en Dieu.

— Sois tranquille, je reviendrai, murmura le jeune homme en appuyant ses lèvres sur celles de sa maîtresse, oh oui ! je reviendrai ; et si je ne reviens pas, c'est que je serai mort.

— Alors, dit en souriant la jeune fille, sois tranquille, nous ne serons pas séparés longtemps.

Peppino répéta une seconde fois le signal.

— Oui, oui, me voilà, s'écria Ferdinand en s'élançant sur l'échelle de corde et en montant rapidement sur le couronnement du mur.

Arrivé là, il se retourna et vit la jeune fille à genoux et les bras tendus vers lui.

— Adieu, Carmela ! lui cria-t-il, adieu, ma femme devant Dieu et bientôt devant les hommes !

Et il sauta de l'autre côté de la muraille.

— Au revoir, murmura une voix faible ; au revoir, je t'attends.

— Oui, oui, répondit Ferdinand. Il sauta sur le cheval que lui avait amené Peppino, lui enfonça ses éperons dans le ventre, et s'élança, suivi du jardinier, sur la route de Syracuse, craignant, s'il restait plus longtemps, de n'avoir plus la force de partir.

XIII.

LE SOUTERRAIN.

Dieu garda don Ferdinand et Peppino de toute mauvaise rencontre, et au point du jour ils arrivèrent à Belvédère.

Sans entrer au village, ils se dirigèrent à l'instant vers la petite porte du jardin, enfermèrent les chevaux dans l'écurie, prirent les torches, la pince, les tenailles et la lime, et s'avancèrent vers la chapelle. Comme des craintes superstitieuses continuaient d'en écarter les visiteurs, ils ne rencontrèrent personne sur la route et y entrèrent sans être vus.

L'impression fut profonde pour don Ferdinand quand il se retrouva là où il avait éprouvé de si violentes émotions et couru un si terrible danger; il ne s'en avança pas moins d'un pas ferme vers la porte secrète, mais sur sa route il reconnut les traces du sang desséché de Cantarello, qui rougissait encore les dalles de marbre dans toute la partie du pavé voisine de la colonne au pied de laquelle il était tombé. Don Ferdinand se détourna avec un frémissement involontaire, décrivit un cercle en regardant de côté et en silence cette trace que la mort avait laissée en passant, puis il alla droit à la porte secrète, qui s'ouvrit sans difficulté. Arrivés là, les deux jeunes gens allumèrent chacun une torche, continuèrent leur chemin, descendirent l'escalier, et trouvèrent la seconde porte; en un instant elle fut enfoncée; mais, en s'ouvrant, elle livra passage à une odeur tellement méphitique, que tous deux furent obligés de faire quelques pas en arrière pour respirer. Don Ferdinand ordonna alors au jardinier de remonter et de maintenir la première porte ouverte, afin que l'air extérieur pût pénétrer sous ces voûtes souterraines. Peppino remonta, fixa la porte et redescendit. Déjà don Ferdinand, impatient, avait continué son chemin, et de loin Peppino voyait briller la lumière de sa torche; tout à coup le jardinier entendit un cri, et s'élança vers son maître. Don Ferdinand se tenait appuyé contre une troisième porte qu'il venait d'ouvrir; un spectacle si effroyable s'était offert à ses regards, qu'il n'avait pu retenir le cri qui lui était échappé et auquel était accouru Peppino.

Cette troisième porte ouvrait un caveau à voûte basse qui renfermait trois cadavres: celui d'un homme scellé au mur par une chaîne qui lui ceignait le corps, celui d'une femme étendue sur un matelas, et celui d'un enfant de quinze ou dix-huit mois, couché sur sa mère.

Tout à coup les deux jeunes gens tressaillirent; il leur semblait qu'ils avaient endendu une plainte.

Tous deux s'élancèrent aussitôt dans le caveau: l'homme et la femme étaient morts, mais l'enfant respirait encore; il avait la bouche collée à la veine du bras de sa mère et paraissait devoir cette prolongation d'existence au sang qu'il avait bu. Cependant il était d'une faiblesse telle, qu'il était évident que, si

de prompts secours ne lui étaient prodigués, il n'y avait rien à faire; la femme paraissait morte depuis plusieurs heures, et l'homme depuis deux ou trois jours.

La décision de don Ferdinand fut rapide et telle que le commandait la gravité de la circonstance; il ordonna à Peppino de prendre l'enfant; puis, s'étant assuré qu'il ne restait dans ce fatal caveau aucune autre créature ni morte, ni vivante, à l'exception de l'homme et de la femme, qui leur étaient inconnus à tous deux, il repoussa la porte, sortit vivement du souterrain, referma l'issue secrète, et, suivi de Peppino, s'achemina vers le village de Belvédère. Le long du chemin, Peppino cueillit une orange, et en exprima le jus sur les lèvres de l'enfant, qui ouvrit les yeux et les referma aussitôt en y portant les mains et en poussant un gémissement, comme si le jour l'eût douloureusement ébloui; mais, comme en même temps il ouvrait sa bouche haletante, Peppino renouvela l'expérience, et l'enfant, quoiqu'en gardant toujours les yeux fermés, sembla revenir un peu à lui.

Don Ferdinand se rendit droit chez le juge, et lui raconta mot pour mot ce qui venait d'arriver, en lui montrant l'enfant près d'expirer comme preuve de ce qu'il avançait, et en le sommant de le suivre à la chapelle pour dresser procès-verbal et reconnaître les morts; puis, accompagné du juge, il se rendit chez le médecin, laissa l'enfant à la garde de sa femme, et tous quatre retournèrent à la chapelle.

Tout était resté dans le même état depuis le départ de Ferdinand et de Peppino. On commença le procès-verbal.

Le cadavre enchaîné au mur était celui d'un homme de trente-cinq à trente-six ans, qui paraissait avoir effroyablement lutté pour briser sa chaîne, car ses bras crispés étaient encore étendus dans la direction de la couche de sa femme; ses bras étaient couverts de ses propres morsures, mais ces morsures étaient des marques de désespoir plus encore que de faim. Le médecin reconnut qu'il devait être mort depuis deux jours à peu près. Cet homme lui était totalement inconnu ainsi qu'au juge.

La femme pouvait avoir vingt-six à vingt-huit ans. Sa mort à elle paraissait avoir été assez douce; elle s'était ouvert la veine avec une aiguille à tricoter, sans doute pour prolonger l'exis-

tence de son enfant, et était morte d'affaiblissement, comme nous l'avons déjà dit. Le médecin jugea qu'elle était expirée depuis quelques heures seulement. Ainsi que l'homme, elle paraissait étrangère au village, et ni le médecin ni le juge ne se rappelèrent avoir jamais vu sa figure.

Auprès de la tête de la femme, et contre la muraille, était une chaise brisée et recouverte d'un jupon. Le juge leva cette chaise, et l'on s'aperçut alors qu'elle avait été mise là pour cacher un trou pratiqué au bas de la muraille. Ce trou était assez large pour qu'une personne y pût passer, mais il s'arrêtait à quatre ou cinq pieds de profondeur. Examen fait de ce trou, il fut reconnu qu'il avait dû être creusé à l'aide d'un instrument de bois que les femmes siciliennes appellent *mazzarello;* c'est le même que nos paysannes placent dans leur ceinture et qui leur sert à soutenir leur aiguille à tricoter. Au reste, telle est la puissance de la volonté, telle est la force du désespoir, que l'on retrouva sous le matelas plusieurs pierres énormes arrachées des fondations du mur, et qui en avaient été extraites par cette femme sans autre aide que celle de ses mains et de cet outil. La terre était, ainsi que les pierres, recouverte par le matelas, afin sans doute de les cacher aux yeux de ceux qui gardaient les prisonniers.

La visite continua. On trouva dans un enfoncement de la muraille une bouteille où il y avait eu de l'huile, une jarre où il y avait eu de l'eau, une lampe éteinte et un gobelet de ferblanc. Un autre enfoncement du mur était noirci par la calcination, et annonçait que plusieurs fois on avait dû allumer du feu en cet endroit, quoiqu'il n'y eût aucun conduit par lequel pût s'échapper la fumée.

Une table était dressée au milieu de ce caveau. En s'asseyant devant cette table pour écrire, le juge vit un second gobelet d'étain dans lequel était une liqueur noire; près du gobelet était une plume, et par terre trois ou quatre feuillets de papier. On s'aperçut alors que ces feuillets étaient écrits d'une écriture fine et menue, sans orthographe, et cependant assez lisibles. Aussitôt on se mit à la recherche des autres morceaux de papier que l'on pourrait trouver encore, et l'on en découvrit deux nouveaux dans la paille qui était sous le cadavre de l'homme. Ces feuillets de papier ne paraissaient point avoir été

cachés là avec intention, mais bien plutôt être tombés par accident de la table, et avoir été éparpillés avec les pieds. Comme les feuillets étaient paginés, on les réunit, on les classa, et voici ce qu'on lut :

Au nom du Père, du fils et du Saint-Esprit, ainsi-soit-il.

J'ai écrit ces lignes dans l'espérance qu'elles tomberont entre les mains de quelque personne charitable. Quelle que soit cette personne, nous la supplions, au nom de ce qu'elle a de plus cher en ce monde et dans l'autre, de nous tirer du tombeau où nous sommes enfermés depuis plusieurs années, mon mari, mon enfant et moi, sans avoir mérité aucunement cet effroyable supplice.

Je me nomme Teresa Lentini, je suis née à Taormine, je dois avoir maintenant vingt-huit ou vingt-neuf ans. Depuis le moment où nous sommes enfermés dans le caveau où j'écris, je n'ai pu compter les heures, je n'ai pu séparer les jours des nuits, je n'ai pu mesurer le temps. Il y a bien longtemps que nous y sommes; voilà tout ce que je sais.

J'étais à Catane, chez le marquis de San-Floridio, où j'avais été placée comme sœur de lait de la jeune comtesse Lucia. La jeune comtesse mourut en 1798, je crois; mais la marquise, à qui je rappelais sa fille bien-aimée, voulut me garder près d'elle. Elle mourut à son tour, cette bonne et digne marquise; Dieu veuille avoir son âme, car elle était aimée de tout le monde.

Je voulus alors me retirer chez ma mère, mais le marquis de San-Floridio ne le permit pas. Il avait près de lui, à titre d'intendant, un homme dont les ancêtres, depuis quatre ou cinq générations, avaient été au service de ses aïeux, qui connaissait toute sa fortune, qui savait tous ses secrets; un homme dans lequel il avait la plus grande confiance enfin. Cet homme se nommait Gaëtano Cantarello. Il avait résolu de me marier à cet homme, afin, disait-il, que nous pussions tous deux demeurer près de lui jusqu'à sa mort.

Cantarello était un homme de vingt-huit à trente ans, beau, mais d'une figure un peu dure. Il n'y avait rien à dire contre lui; il paraissait honnête homme; il n'était ni joueur ni débauché. Il avait hérité de son père, et reçu des bontés du marquis une somme considérable pour un homme de sa condition; c'était donc un parti avantageux, eu égard à ma pauvreté. Cependant, lorsque le marquis de San-Floridio me parla de ce projet, je me mis malgré moi à frémir et à pleurer; il y avait dans le froncement des sourcils de cet homme, dans l'expression sauvage de ses yeux, dans le son âpre de sa voix, quelque chose qui m'effrayait instinctivement. J'entendais dire, il est vrai, à toutes mes compagnes que j'étais bien heureuse d'être aimée de Cantarello, et que Cantarello était le plus bel homme de Messine. Je me demandais donc intérieurement si je n'étais pas une folle de juger seule ainsi mon fiancé, tandis que tout le monde le voyait autrement. Je me reprochais donc d'être injuste pour le pauvre Cantarello. Et, à mes yeux, le reproche que je me faisais était d'autant plus fondé, que, si j'avais un sentiment de répulsion instinctive pour Cantarello, je ne pouvais me dissimuler que j'éprouvais un sentiment tout contraire pour un jeune vigneron des environs de Paterno, nommé Luigi Pollino, lequel était mon cousin. Nous nous aimions d'amitié depuis notre enfance, et nous n'aurions pas pu dire nous-mêmes depuis quelle époque cette amitié s'était changée en amour.

Notre désespoir à tous deux fut grand, comme on le pense bien, lorsque le marquis m'eut fait part de ses projets sur moi et Cantarello; d'autant plus grand que ma mère, qui voyait là un mariage comme je ne pouvais jamais espérer d'en faire un, disait-elle, abandonna entièrement les intérêts du pauvre Luigi pour prendre ceux du riche intendant, et me signifia de renoncer à mon cousin pour ne plus penser qu'à son rival.

Nous étions arrivés au commencement de l'année 1783, et le jour de notre mariage était fixé pour le 15 mars, lorsque le 5 février, de terrible mémoire, arriva. Toute la journée du 4, le sirocco avait soufflé, de sorte que chacun était endormi dans la torpeur que ce vent amène avec lui. Le marquis de San-Floridio était retenu par la goutte dans son appartement, où

il était couché sur une chaise longue. Je me tenais dans la chambre voisine, afin d'accourir à sa première demande, si par hasard il avait besoin de quelque chose, lorsque tout à coup un bruit étrange passa dans l'air, et le palais commença de vaciller, comme un vaisseau sur la mer. Bientôt le mur qui séparait ma chambre de celle du marquis se fendit à y passer la main, tandis que le mur parallèle s'écroulait et que le plafond, cessant d'être soutenu de ce côté, s'abaissait jusqu'à terre. Je me jetai du côté opposé pour éviter le coup, et je me trouvai prise comme sous un toit; en même temps j'entendis un grand cri dans la chambre du marquis. J'étais près de cette gerçure qui s'était faite dans la muraille; j'y appliquai mon œil. Une poutre en tombant avait frappé le marquis à la tête, et il avait roulé de sa chaise longue à terre, tout étourdi. J'allais essayer de courir à son aide lorsque, par la porte de la chambre opposée à celle où je me trouvais, je vis entrer Cantarello dans l'appartement du marquis. A la vue de son maître évanoui, sa figure prit une expression si étrange, que j'en frémis de terreur. Il regarda tout autour de lui pour voir s'il était bien seul; puis, assuré que personne n'était là, il s'élança sur son maître; je crus d'abord que c'était pour le secourir, mais bientôt je fus détrompée. Il détacha la cordelière qui nouait la robe de chambre du marquis, la roula autour de son cou; puis, lui appuyant le genou sur la poitrine, il l'étrangla. Dans son agonie, le marquis rouvrit les yeux, et sans doute il reconnut son assassin, car il étendit vers lui les deux mains jointes. Je poussai un cri involontaire. Cantarello leva la tête. — Y a-t-il quelqu'un ici? dit-il d'une voix terrible. — Ce fut alors que je vis dans toute leur expression de férocité ce froncement de sourcil, ce regard, qui m'avaient, même sur son visage calme, toujours effrayée. Tremblante et presque morte de peur, je me tus et m'affaissai sur moi-même. Au bout d'un instant, ne voyant paraître personne, je me relevai, je rapprochai de nouveau mon œil de l'ouverture, car j'avais oublié le danger que je courais moi-même en restant dans un palais qui pouvait achever de s'écrouler d'un moment à l'autre, tant j'étais retenue et fascinée en quelque sorte par la scène terrible qui venait de se passer devant moi. Le marquis était étendu par terre sans mouvement et paraissait mort. Cantarello

était debout devant un secrétaire que chacun de nous savait être plein d'or et de billets, car jamais on n'y laissait la clef, et nous n'ignorions pas que cette clef ne quittait pas le marquis. L'intendant prenait l'or et les billets à pleines mains, et les entassait confusément dans les poches de son habit; puis, lorsqu'il eut tout pris, il arracha du lit du marquis le matelas en paille de maïs, renversa le secrétaire sur le matelas, entassa les chaise sur le secrétaire, et, tirant un tison du poële, il mit le feu à ce bûcher. Bientôt, voyant la flamme grandir, il s'élança par la porte par laquelle il était entré.

Comme ceci est une accusation mortelle que je porte contre une créature humaine, je jure devant Dieu et devant les hommes que mon récit est exact, et que je ne retranche ni n'ajoute rien aux faits qui se sont passés devant moi.

Le marquis était mort; la flamme faisait des progrès effrayants; les secousses ébranlaient le palais à faire croire à chaque instant qu'il allait s'écrouler. L'instinct de la conservation se réveilla en moi : je me traînai hors des décombres qui m'environnaient de tous côtés, je gagnai un escalier que je descendis, comme en un rêve, sans en toucher les marches en quelque sorte. Derrière moi l'escalier s'abîma. Sous le vestibule, je me trouvai face à face avec Cantarello : je jetai un cri; il voulut me prendre par-dessous le bras pour m'entraîner, je m'élançai dans la rue en criant au secours. Les rues étaient pleines de fuyards; je me mêlai à la foule, je me perdis dans ses flots, et je fus poussée par elle et avec elle sur la grande place. J'avais perdu Cantarello de vue, c'était la seule chose que je voulais pour le moment.

Le jour s'écoula au milieu de transes effroyables, puis la nuit vint. La plupart des maisons de Messine étaient en flammes, et l'incendie éclairait les rues et les places d'un jour sombre et effrayant. Cependant, comme avec la nuit un peu de tranquillité était revenue, on comptait les morts par leur absence; on cherchait les vivants; quiconque avait un père, une mère, un frère ou un ami, l'appelait par son nom. Moi, je n'avais personne; ma mère était à Toarmine. J'étais assise en silence, ma tête sur mes deux genoux, et revoyant sans cesse l'effroyable scène à laquelle j'avais assisté dans la journée, quand tout à coup j'entendis mon nom prononcé avec un ac-

cent de crainte indicible. Je levai la tête, je vis un homme qui courait de groupe en groupe comme un insensé : c'était Luigi. Je me levai, je prononçai son nom ; il me reconnut, poussa un cri de joie, bondit jusqu'à moi, me prit dans ses bras et m'emporta comme un enfant. Je me laissai faire ; je jetai mes bras autour de son cou, et je fermai les yeux. Tout autour de nous j'entendais des cris de terreur ; à travers mes paupières je voyais des lueurs rougeâtres, parfois je sentais la chaleur des flammes ; enfin, après une demi-heure environ, le mouvement qui m'emportait se ralentit, puis s'arrêta tout à fait. Je rouvris les yeux ; nous étions hors de la ville ; Luigi, écrasé de fatigue, était tombé sur un genou et me soutenait sur l'autre. A l'horizon, Messine brûlait et s'écroulait avec d'immenses gémissements. J'étais donc sauvée ; j'étais dans les bras de Luigi, j'étais hors de la puissance de cet infâme Cantarello, je le croyais du moins !

Je me relevai vivement : — Je puis marcher, dis-je à Luigi ; fuyons, fuyons !

Luigi avait repris haleine ; il était aussi ardent à m'emmener que moi à fuir : il me passa son bras autour du corps pour me soutenir, et nous reprîmes notre course. En arrivant à Contessi, nous vîmes un homme qui chassait hors du village à demi écroulé cinq ou six mulets. Luigi s'approcha de lui, lui proposa de lui en acheter un qui était tout sellé ; le prix fut arrêté à l'instant. Le mulet payé, Luigi monta dessus ; je m'élançai en croupe. Au point du jour, nous arrivâmes à Taormine.

Je courus chez ma mère : elle me croyait perdue, pauvre femme ! Je lui dis que le marquis était tué, le palais consumé ; je lui dis que je serais morte vingt fois sans Luigi ; je me jetai à ses pieds, et lui jurai que je mourrais plutôt que d'appartenir à Cantarello.

Elle m'aimait : elle céda. Luigi entra, elle l'appela son fils, et il fut convenu que le lendemain je deviendrais sa femme.

Ce qui avait surtout rendu ma mère plus facile, c'est que j'avais tout perdu par l'événement qui avait causé la mort du marquis. La position que j'occupais chez lui était au-dessus de celle des serviteurs ordinaires ; aussi n'avais-je pas d'appointements fixes. De temps en temps seulement le marquis me faisait quelque cadeau d'argent, que j'envoyais aussitôt à ma mère ;

puis, outre cela, comme je l'ai dit, il s'était réservé de me doter. Cette dot, je le savais, devait être de 10,000 ducats, mais rien ne constatait cette intention; le marquis n'avait point fait de testament. Cette somme, toute promise qu'elle fût, n'était point une dette. La famille ignorait cette promesse, et pour rien au monde je n'aurais voulu la faire valoir auprès d'elle comme un droit. J'avais donc réellement tout perdu à la mort du marquis, et ma mère, qui avait refusé si opiniâtrement de m'unir à Luigi, était à cette heure, au fond de l'âme, je crois, fort contente qu'il n'eût point changé de sentiments à mon égard, ce qui pouvait fort bien arrivé de la part de Cantarello. D'ailleurs elle m'aimait réellement, et elle avait vu mon éloignement pour lui se changer en une insurmontable aversion, elle m'avait entendue lui jurer avec un profond accent de vérité que je mourrais plutôt que d'appartenir à cet homme. Cantarello eût donc été là pour me réclamer, qu'elle m'aurait, je crois, laissée à cette heure libre de choisir entre lui et son rival.

La journée se passa à accomplir, chacun de notre côté, nos devoirs de religion. Le prêtre fut invité à se tenir prêt à partir pour le lendemain, dix heures du matin; nos parents et nos amis furent prévenus que nous devions recevoir la bénédiction nuptiale à cette heure. Quant à Luigi, il n'avait plus depuis longtemps ni père ni mère, et il ne lui restait après eux aucun parent assez proche pour qu'il eût cru devoir le faire prévenir.

C'étaient de tristes auspices pour un mariage. Quoique le tremblement de terre se fît sentir moins vivement à Toarmine, assise comme elle est sur un roc, qu'à Messine et à Catane, la ville cependant n'était point exempte de secousses, qui de moments en moments pouvaient devenir plus violentes. Cependant Dieu nous garda pour cette fois, et le jour parut sans qu'il fût survenu un accident sérieux.

Dix heures sonnèrent, nous nous rendîmes à l'église, accompagnés de presque tout le village. En entrant, il me sembla voir un homme caché derrière un pilier, dans la partie la plus sombre et la plus reculée de la chapelle. Si simple et si naturelle que fût la présence d'un curieux de plus, soit instinct,

soit pressentiment, à partir de ce moment mes yeux ne se détachèrent plus de cet homme.

La messe commença; mais, à l'instant où nous nous agenouillâmes devant l'autel, l'homme se détacha du pilier, s'avança vers nous, et, se plaçant entre le prêtre et moi :

— Ce mariage ne peut s'achever, dit-il.

— Cantarello! s'écria Luigi en portant la main à sa poche pour y chercher son couteau. Je lui saisis le bras avec force, quoique je me sentisse pâlir moi-même.

— Ne troublez pas la cérémonie divine, dit le prêtre, et, qui que vous soyez, retirez-vous.

— Ce mariage ne peut pas s'achever! répéta, d'une voix plus haute et plus impérieuse encore, Cantarello.

— Et pourquoi? demanda le prêtre.

— Parce que cette femme est la mienne, reprit Cantarello en me désignant du doigt.

— Moi! la femme de cet homme? m'écriai-je; il est fou!

— C'est vous, Teresa, qui êtes folle, reprit froidement Cantarello, ou plutôt qui avez volontairement perdu la mémoire. Ne vous souvenez-vous plus que le marquis de San-Floridio nous avait, depuis longtemps, fiancés l'un à l'autre, et que, la veille même du tremblement de terre, c'est-à-dire le 4 à minuit, nous avons été mariés dans sa chapelle, où il a voulu nous servir de témoin lui-même; mariés par son propre chapelain?

Je jetai un cri de terreur, car je savais que le marquis et le chapelain étaient morts tous deux, et que l'un ni l'autre par conséquent ne pouvait porter témoignage en ma faveur.

— Avez-vous commis ce sacrilége, ma fille? demanda avec un dernier air de doute le prêtre en s'avançant vers moi.

— Mon père, m'écriai-je, par tout ce qu'il y a de plus sacré au monde, je vous proteste que cet homme ment.

— Et moi, dit Cantarello en étendant la main vers l'autel, je vous affirme....

— Pas de parjure, m'écriai-je, pas de parjure! N'avez-vous point déjà assez de crimes dont il vous faudra répondre devant Dieu?

Cantarello tressaillit et me regarda fixement, comme s'il eût voulu lire jusqu'au fond de mon âme; mais cette fois, au lieu

de me troubler, son regard me donna une force nouvelle, car dans son regard je voyais apparaître un sentiment de terreur. Je profitai de ce moment d'hésitation.

— Mon père, dis-je au prêtre, cet homme est un pauvre fou qui m'a aimée, et je ne puis attribuer le crime dont il a voulu se rendre coupable aujourd'hui qu'à l'excès de son amour. Laissez-moi lui parler, je vous prie, tout bas, près de l'autel, mais en face de vous tous, et j'espère qu'il se repentira et qu'il avouera la vérité.

Cantarello éclata de rire.

— La vérité, s'écria-t-il, je l'ai dite, et il n'y a pas de puissance au monde qui puisse me faire dire autre chose.

— Silence, répondis-je, et suivez-moi.

Dieu me donnait une force inouïe, inconnue, et dont je ne me serais jamais crue capable. Le prêtre était descendu de l'autel; je fis signe à Cantarello de me suivre : il me suivit. Tous les assistants formaient autour de nous un large cercle; Luigi seul se tenait en avant, la main sur son couteau, et ne nous perdant pas des yeux.

— Teresa, me dit Cantarello à voix basse et m'adressant la parole le premier, comme s'il eût craint ce que j'allais dire, pourquoi avez-vous manqué à la parole que vous avez donnée au marquis de San-Floridio, pourquoi m'avez-vous forcé de recourir à ce moyen?

— Parce que, lui répondis-je en le regardant fixement à mon tour, parce que je ne voulais pas être la femme d'un voleur et d'un assassin.

Cantarello devint pâle comme la mort; mais cependant, à l'exception de cette pâleur, rien n'indiqua que le coup dont je venais de le frapper eût porté si avant.

— D'un voleur et d'un assassin! répéta-t-il en riant; vous m'expliquerez ces paroles, je l'espère?

— Je n'ai qu'une seule explication à vous donner, répondis-je; j'étais dans la chambre voisine; et à travers une fente de la muraille j'ai tout vu.

— Et qu'avez-vous vu! demanda Cantarello.

— Je vous ai vu entrer dans la chambre du marquis au moment où il venait d'être blessé par la chute d'une poutre; je vous ai vu vous précipiter sur lui, je vous ai vu l'étrangler avec

la cordelière de sa robe de chambre; je vous ai vu forcé le secrétaire et tout prendre, or et billets; puis tirer la paillasse du lit, renverser secrétaire, chaises et canapé, et y mettre le feu avec un tison du poële. C'est moi qui ai jeté le cri qui vous a fait lever la tête; et quand vous m'avez rencontrée en bas, sous le vestibule, et que je vous ai fui, vous avez cru que j'étais pâle d'effroi, n'est-ce pas? C'était d'horreur.

— Le conte n'est point mal imaginé, reprit Cantarello. Et sans doute vous espérez qu'on le croira?

— Oui; car ce n'est point un conte, mais une terrible réalité.

— Mais la preuve?

— Comment! la prenve?

— Oui, il faudra donner la preuve. Le palais est en feu, le cadavre est consumé, le secrétaire qui contenait cet or prétendu et ces billets supposés est réduit en cendres. Oui, la preuve! la preuve!

Sans doute ce fut Dieu qui m'inspira.

— Vous ignorez donc ce qui s'est passé? lui demandai-je.

— Que s'est-il passé?

— Après votre départ, après que vous eûtes quitté la ville pour aller cacher votre vol dans quelque retraite sûre, les domestiques du marquis se sont réunis, et, dans un moment de tranquillité, sont montés à sa chambre. Le cadavre a été retrouvé intact, déposé dans la chapelle, et la trace de la strangulation peut sans doute encore se voir autour de son cou. Le secrétaire est en cendres, oui; les billets sont brûlés, oui; mais l'or se fond et ne se consume pas. Les domestiques savaient que ce secrétaire était plein d'or; on cherchera les lingots et les lingots seront absents. Alors, moi, je dirai où ils doivent se trouver, et peut-être, en cherchant bien dans les caves ou dans les jardins de votre maison de Catane, on les trouvera.

Cantarello poussa une espèce de rugissement sourd que, moi seule, je pus entendre, et je vis qu'il hésitait s'il ne me poignarderait pas tout de suite, au risque de ce qui pourrait en résulter.

— Si vous faites un mouvement, lui dis-je en reculant d'un pas, j'appelle au secours, et vous êtes perdu. Voyez plutôt.

En effet, Luigi et trois autres jeunes gens de nos parents et de nos amis se tenaient tout prêts à s'élancer sur Cantarello au premier signe que je ferais. Cantarello jeta sur eux un regard de côté, vit ces dispositions hostiles, et parut réfléchir un instant.

— Et si je me retire, si je quitte la Sicile, si je vous laisse être heureuse avec votre Luigi?

— Alors je me tairai.

— Qui m'en répondra?

— Mon serment.

— Et votre mari lui-même ignorera ce qui s'est passé?

— Tant que vous nous laisserez tranquille et que vous ne tenterez pas de troubler notre bonheur.

— Jurez, alors.

J'étendis la main vers l'autel.

— Oh! mon Dieu! dis-je à demi-voix, recevez le serment que je fais de ne jamais dire à âme vivante au monde ce que j'ai vu au palais San-Floridio pendant la journée du 5. Écoutez le serment que je fais au meurtrier et au voleur de cacher son crime à tout le monde, comme si j'étais sa complice, et de ne jamais, ni directement ni indirectement, le révéler à personne.

— Même en confession.

— Même en confession; à moins, ajoutai-je, que lui-même ne me dégage de mon serment par quelque persécution nouvelle.

— Jurez par le sang du Christ!

— Par le sang du Christ je le jure.

— Mon père, dit Cantarello en descendant des marches de l'autel et en s'adressant au prêtre, je suis un pauvre pécheur, pardonnez-moi et priez pour moi; j'avais menti, cette femme est libre.

Puis, ces paroles prononcées du même ton que si le repentir seul les avait fait sortir de sa bouche, Cantarello passa près du groupe de jeunes gens; Luigi et l'intendant échangèrent un regard, l'un de mépris et l'autre de menace; puis, s'enveloppant dans son manteau, Cantarello gagna la porte d'un pas ferme et disparut.

La cérémonie nuptiale, si étrangement et si inopinément interrompue, s'acheva alors sans autre accident.

En rentrant à la maison, Luigi m'interrogea sur ce qui s'était passé entre moi et Cantarello, et me demanda par quelle puissance j'avais pu le faire obéir ainsi; mais je lui répondis que, comme il avait pu le voir, j'avais fait un serment, et que ce serment était celui de me taire. Luigi n'insista point davantage, il savait qu'aucune prière ne pouvait me faire manquer à une promesse si solennellement faite, et je ne m'aperçus jamais qu'il eût gardé de mon refus un mauvais souvenir.

Nous allâmes demeurer dans la maison de Luigi. C'était une jolie petite maison isolée au milieu d'une vigne, à trois quarts de lieue de Paterno, de l'autre côté de la Giavetta et sur la route de Censorbi. Quant à Cantarello, il avait quitté, disait-on, la Sicile, et personne ne l'avait revu depuis le jour où il était entré dans l'église de Taormine. Rien n'avait transpiré, au reste, ni de l'assassinat, ni du vol, et nul ne soupçonnait que le marquis de San-Floridio n'eût pas été tué accidentellement.

Pendant trois ans, nous fûmes, Luigi et moi, les créatures les plus heureuses de la terre; le seul chagrin que nous eussions éprouvé était la perte de notre premier enfant; mais Dieu nous en avait envoyé un second plein de force et de santé, et nous commencions à oublier cette première perte, quelque douloureuse qu'elle fût. Notre enfant était en nourrice à Feminamorta, petit village situé à deux lieues à peu près de notre maison, et, tous les dimanches, ou nous allions le voir, ou sa nourrice nous l'amenait.

Une nuit, c'était la nuit du 2 au 3 décembre 1787, on frappa violemment à notre porte; Luigi se leva et demanda qui frappait : — Ouvrez, dit une voix; je viens de Feminamorta, et je suis envoyé par la nourrice de votre enfant. — Je poussai un cri de terreur, car un messager envoyé à cette heure ne présageait rien de bon.

Luigi ouvrit. Un homme vêtu en paysan était debout sur le seuil.

— Que voulez-vous? demanda Luigi. Notre enfant serait-il malade?

— Il a été surpris aujourd'hui à cinq heures par des convulsions, dit le paysan, et la nourrice vous fait dire que, si vous n'accourez pas bien vite, elle a peur que le pauvre innocent ne

trépasse sans que vous ayez la consolation de l'embrasser.

— Et un médecin ! criai-je, un médecin ! ne devrions-nous pas aller chercher un médecin à Paterno ?

— C'est inutile, répondit le paysan, cela ne ferait que vous retarder, et celui du village est près de lui.

Et, comme si le paysan eût été pressé lui-même, il reprit en courant le chemin de Feminamorta.

— Si vous arrivez avant nous, cria Luigi au messager, annoncez à la nourrice que nous vous suivons.

— Oui, dit le paysan dont la voix commençait à se perdre dans l'éloignement.

Nous nous habillâmes à la hâte et tout en pleurant; puis, fermant la porte derrière nous, nous prîmes à notre tour la route de Feminamorta; mais, à moitié chemin à peu près et comme nous traversions un endroit resserré par des rochers, quatre hommes masqués s'élancèrent sur nous, nous renversèrent, nous lièrent les mains, et nous mirent un baillon dans la bouche et un bandeau sur les yeux. Puis, ayant fait avancer une litière portée à dos de mulets, ils nous firent entrer dedans, Luigi et moi, fermèrent à clef les portières et les volets, et se remirent aussitôt en chemin au grand trot des mules. Nous marchâmes ainsi quatre ou cinq heures à peu près, puis nous nous arrêtâmes; un instant après, la porte de notre litière s'ouvrit, et nous sentîmes, à la fraîcheur qui venait jusqu'à nous, que nous devions être dans quelque grotte; alors on nous débâillonna.

— Où sommes-nous et où nous menez-vous? m'écriai-je aussitôt, tandis que de son côté Luigi faisait à peu près la même question.

— Buvez et mangez, dit une voix qui nous était parfaitement inconnue, tandis qu'on nous déliait les mains, en nous laissant les jambes enchaînées; buvez et mangez, et ne vous occupez pas d'autre chose.

J'arrachai le bandeau qui me couvrait les yeux. Comme je l'avais prévu, nous étions dans une caverne, deux hommes masqués se tenaient chacun à une portière, un pistolet à la main, tandis que deux autres nous tendaient du vin et du pain.

Luigi repoussa le vin et le pain qu'on lui offrait, et fit un

mouvement pour délier la corde qui retenait ses jambes ; un des hommes lui appuya un pistolet sur la poitrine.

— Encore un mouvement pareil, lui dit-il, et tu es mort.

Je suppliai Luigi de ne faire aucune résistance.

On nous présenta de nouveau du pain et du vin.

— Je n'ai pas faim, je n'ai pas soif, dit Luigi.

— Ni moi non plus, ajoutai-je.

— Comme vous voudrez, nous dit l'homme qui nous avait déjà parlé, et dont la voix nous était inconnue ; mais alors vous trouverez bon qu'on vous lie les mains, qu'on vous bâillonne et qu'on vous bande les yeux de nouveau.

— Faites ce que vous voulez, dis-je, nous sommes en votre puissance.

— Infâmes scélérats ! murmura Luigi.

— Au nom du ciel, m'écriai-je, au nom du ciel, Luigi, pas de résistance, tu vois bien que ces messieurs ne veulent pas nous tuer. Ayons patience, et peut-être qu'ils auront pitié de nous.

A cette espérance, exprimée avec l'accent de l'angoisse, un seul éclat de rire répondit ; mais à cet éclat de rire je tressaillis jusqu'au fond de l'âme. Je le reconnaissais pour l'avoir déjà entendu dans l'église de Taormine. Sans aucun doute nous étions au pouvoir de Cantarello, et il était au nombre des quatre hommes masqués qui nous escortaient.

Je tendis les mains et j'avançai la tête avec soumission. Il n'en fut pas de même de Luigi ; une lutte s'engagea entre lui et l'homme qui voulait le garrotter, mais les trois autres vinrent au secours de leur compagnon, et il fut de nouveau lié et bâillonné de force, puis on lui banda les yeux, et l'on referma sur nous les portières et les volets de la litière.

Je ne puis dire combien d'heures nous restâmes ainsi, car il est impossible de mesurer le temps dans une pareille situation. Seulement, il est probable que nous passâmes la journée cachés dans cette grotte, nos conducteurs n'osant sans doute marcher que la nuit. Je ne sais ce qu'éprouvait Luigi ; mais, pour moi, je sentais que la fièvre me brûlait, et que j'avais une faim et surtout une soif extrêmes. Enfin notre litière s'ouvrit de nouveau ; cette fois on ne nous délia point, on se contenta de nous ôter le bâillon de la bouche. A peine pus-je parler, que je demandai à boire : on approcha un verre de ma bouche ; je le

vidai d'un trait, et aussitôt je sentis qu'on me rebâillonnait comme auparavant.

Je n'avais pas pris le temps de goûter la liqueur qu'on m'avait donnée, et qui ressemblait fort à du vin, quoiqu'elle eût un goût étrange et que je ne connaissais pas; mais, quelle que fût cette liqueur, je sentis au bout d'un instant qu'elle rafraîchissait ma poitrine. Il y a plus, bientôt j'éprouvai un calme que je croyais impossible dans une situation pareille à la mienne. Ce calme même n'était pas exempt d'un certain charme. Je crus, tout bandés que fussent mes yeux, voir passer devant moi des fantômes lumineux qui me saluaient avec un doux sourire; peu à peu je tombai dans un état d'apathie qui n'était ni le sommeil ni la veille. Il me semblait que des airs oubliés depuis ma jeunesse bruissaient à mes oreilles; de temps en temps je voyais de grandes lueurs qui traversaient comme des éclairs l'obscurité de la nuit, et j'apercevais alors des palais richement éclairés ou de belles prairies toutes couvertes de fleurs. Bientôt je crus sentir qu'on me prenait et qu'on m'emportait sous un berceau de chèvre-feuille et de lauriers roses, qu'on me couchait sur un banc de gazon, et que je voyais au-dessus de ma tête un beau ciel tout étoilé. Alors je me mettais à rire de la frayeur que j'avais eue lorsque je m'étais crue prisonnière; puis je revoyais mon enfant, qui accourait en jouant vers moi; seulement ce n'était pas celui qui vivait encore, chose étrange, c'était celui qui était mort. Je le pris dans mes bras, je l'interrogeai sur son absence, et il m'expliqua qu'un matin il s'était réveillé avec des ailes d'ange et était remonté vers le ciel; mais alors il m'avait vu tant pleurer, qu'il avait prié Dieu de permettre qu'il redescendît sur la terre. Enfin tous ces objets devinrent peu à peu moins distincts, et finirent par se confondre ensemble et disparaître dans la nuit. Je tombai alors, presque sans transition, dans un sommeil lourd, profond, obscur et sans rêves.

Quand je me réveillai, nous étions dans le caveau où nous sommes encore aujourd'hui, moi libre, Luigi scellé à la muraille par une chaîne. Une table était dressée entre nous; sur cette table était une lampe, quelques provisions de bouche, du vin, de l'eau, des verres, et contre la muraille un reste de feu qui avait servi à river les fers de Luigi.

Luigi était assis, la tête sur les deux genoux, et plongé dans une si profonde douleur, que je me réveillai, me levai, et allai à lui sans qu'il m'entendît. Un sanglot, qui s'échappa malgré moi de ma poitrine, le tira de son accablement. Il leva la tête, et nous nous jetâmes dans les bras l'un de l'autre.

C'était la première fois depuis notre enlèvement que nous pouvions échanger nos pensées. Comme moi, quoi qu'il n'eût pas précisément reconnu Cantarello, il était convaincu que nous étions ses victimes; comme à moi, on lui avait donné une boisson narcotique qui lui avait fait perdre tout sentiment, et il venait de se réveiller seulement lorsque je me réveillai moi-même.

Le premier jour nous ne voulûmes pas manger. Luigi était sombre et muet; j'étais assise et je pleurais près de lui. Bientôt, cependant, notre douleur s'adoucit de ce que nous étions ensemble. Enfin le besoin se fit sentir si violemment, que nous mangeâmes, puis le sommeil vint à son tour. La vie continuait pour nous, moins la liberté, moins la lumière.

Luigi avait une montre : pendant notre voyage, elle s'était arrêtée à minuit ou à midi; il la remonta; elle ne nous indiquait pas l'heure réelle, mais elle nous faisait du moins une heure fictive à l'aide de laquelle nous pouvions mesurer le temps.

Nous avions été enlevés dans la nuit du mardi au mercredi. Nous calculâmes que nous nous étions réveillés le jeudi matin. Au bout de vingt-quatre heures, nous fîmes une ligne sur le mur avec un charbon. Un jour devait être écoulé; nous étions à vendredi. Vingt-quatre heures après, nous tirâmes une seconde ligne pareille; nous étions à samedi. Au bout du même temps, nous tirâmes encore une ligne qui dépassait en longueur les deux premières : cette ligne indiquait le dimanche. Nous passâmes en prières tout le saint jour du Seigneur.

Huit jours s'écoulèrent ainsi. Au bout de huit jours, nous entendîmes des pas qui semblaient venir d'un long corridor; ces pas se rapprochèrent de plus en plus; notre porte s'ouvrit. Un homme enveloppé d'un grand manteau parut, tenant une lanterne à la main : c'était Cantarello.

Je tenais Luigi dans mes bras; je le sentais frémir de colère. Cantarello s'approcha de nous, et je sentis tous les muscles de

Luigi successivement se contracter et se tendre. Je compris que, si Cantarello s'approchait à la portée de sa chaîne, il bondirait sur lui comme un tigre et qu'il y aurait une lutte mortelle entre ces deux hommes. Il me vint alors une pensée que j'aurais crue impossible, c'est que je pouvais devenir encore plus malheureuse que je ne l'étais. Je lui criai donc de ne pas s'approcher. Il comprit la cause de ma crainte; sans me répondre, il releva son manteau et me montra qu'il était armé. Deux pistolets étaient passés à sa ceinture, et une épée était pendue à son côté.

Il déposa sur la table des provisions nouvelles; ces provisions se composaient, comme les premières, de pain, de viandes fumées, de vin, d'eau et d'huile. L'huile surtout nous était précieuse; elle entretenait la lumière de notre lampe. Je m'aperçus alors que la lumière était un des premiers besoins de la vie.

Cantarello sortit et referma la porte sans que je lui eusse adressé d'autres paroles que celles qui avaient pour but de l'empêcher de s'approcher de Luigi, et sans qu'il eût répondu par un autre geste que par celui qui indiquait qu'il avait des armes. Ce fut alors seulement que, certaine par sa présence même d'être relevée de mon serment, qui ne m'engageait que s'il tenait lui-même la promesse qu'il avait faite, de s'éloigner de nous, je racontai tout à Luigi. Lorsque j'eus fini, Luigi poussa un profond soupir.

— Il a voulu s'assurer notre silence, dit-il. Nous sommes ici pour le reste de notre vie.

Un éclat de rire affirmatif retentit derrière la porte. Cantarello s'était arrêté là, avait écouté et avait tout entendu. Nous comprîmes que nous n'avions plus d'espoir qu'en Dieu et en nous-mêmes.

Nous commençâmes alors à faire une inspection plus détaillée de notre cachot. C'est une espèce de cave de dix pas de large sur douze de long, sans autre issue que la porte. Nous sondâmes les murs : partout ils nous parurent pleins. J'allai à la porte, je l'examinai; elle était de chêne et retenue par une double serrure. Il y avait peu de chances de fuite; d'ailleurs Luigi etait enchaîné par le milieu du corps et par un pied.

Néanmoins, pendant un an à peu près, l'espoir ne nous

abandonna point tout à fait; pendant un an nous rêvâmes tous les moyens possibles de fuir. Chaque semaine, exactement, Cantarello reparaissait et nous apportait nos provisions hebdomadaires; chose étrange, peu à peu nous nous étions habitués à sa visite, et, soit résignation, soit besoin d'être distraits un instant de notre solitude, nous avions fini par attendre le moment où il devait venir avec une certaine impatience. D'ailleurs, l'espoir, qui ne s'éteint jamais, nous faisait toujours croire qu'à la visite prochaine Cantarello aurait pitié de nous. Mais le temps s'écoulait. Cantarello reparaissait avec la même figure sombre et impassible, et s'éloignait le plus souvent sans échanger avec nous une seule parole. Nous continuions à tracer les jours sur la muraille.

Une seconde année s'écoula ainsi. Notre existence était devenue toute machinale; nous restions des heures entières comme anéantis, et, pareils aux animaux, nous ne sortions de cet anéantissement que lorsque le besoin de boire ou de manger nous tirait de notre torpeur. La seule chose qui nous préoccupât sérieusement, c'est que notre lampe ne s'éteignît et nous laissât dans l'obscurité; tout le reste nous était indifférent.

Un jour, au lieu de monter sa montre, Luigi la brisa contre la muraille; à partir de ce jour nous cessâmes de mesurer les heures, et le temps cessa d'exister pour nous : il était tombé dans l'éternité.

Cependant, comme j'avais remarqué que Cantarello venait régulièrement tous les huit jours, chaque fois qu'il venait, je faisais une marque sur la muraille, et cela remplaçait à peu près notre montre : mais je me lassai à mon tour de ce calcul inutile, et je cessai de marquer les visites de notre geôlier.

Un temps indéfini s'écoula : ce durent être plusieurs années. Je devins enceinte.

Ce fut une sensation bien joyeuse et bien pénible à la fois. Devenir mère dans un cachot, donner la vie à un être humain sans lui donner le jour ni la lumière, voir l'enfant de ses entrailles, une pauvre créatare innocente qui n'est point née encore, condamnée au supplice qui vous tue!

Pour notre enfant nous revînmes à Dieu, que nous avions presque oublié. Nous l'avions tant prié pour nous, sans qu'il

nous répondît, que nous avions fini par croire qu'il ne nous entendait pas; mais nous allions le prier pour notre enfant, et il nous semblait que notre voix devait percer les entrailles de la terre.

Je ne dis rien à Cantarello. J'avais peur, je ne sais pourquoi, que cette nouvelle ne lui inspirât quelque sombre projet contre nous ou contre notre enfant. Un jour il me trouva assise sur mon lit et allaitant la pauvre petite créature.

A cette vue il tressaillit, et il me sembla que sa sombre figure s'adoucissait. Je me jetai à ses pieds :

— Promettez-moi que mon enfant n'est point enseveli pour toujours dans ce cachot, lui dis-je, et je vous pardonne.

Il hésita un instant, puis, passant la main sur son front :

— Je vous le promets ! dit-il.

A la visite suivante il m'apporta tout ce qu'il fallait pour habiller mon enfant.

Cependant je dépérissais à vue d'œil. Un jour, Cantarello me regarda avec une expression de pitié que je ne lui avais pas encore vue.

— Jamais, me dit-il, vous n'aurez la force d'allaiter cet enfant.

— Ah ! répondis-je, vous avez raison, et je sens que je m'éteins. C'est l'air qui me manque.

— Voulez-vous sortir avec moi ? demanda Cantarello.

Je tressaillis.

— Sortir ! et Luigi, et mon enfant !

— Ils resteront ici pour me répondre de votre silence.

— Jamais ! répondis-je, jamais !

Cantarello reprit en silence sa lanterne, qu'il avait posée sur la table, et sortit.

Je ne sais combien d'heures nons restâmes sans parler, Luigi et moi.

— Tu as eu tort, me dit enfin Luigi.

— Mais pourquoi sortir ? répondis-je.

— Tu aurais vu où nous sommes, tu aurais remarqué où il te conduisait. Tu aurais pu trouver quelque moyen de révéler notre existence et d'appeler à nous la pitié des hommes. Tu as eu tort, te dis-je.

— C'est bien, lui répondis-je ! s'il m'en parle encore, j'accepterai.

Et nous retombâmes dans notre silence habituel.

Les huit jours s'écoulèrent. Cantarello reparut; outre nos provisions habituelles, il portait un assez gros paquet :

— Voici des habits d'homme dit-il ; quand vous serez décidée à sortir, mettez-les, je saurai ce que cela veut dire, et je vous emmènerai.

Je ne répondis rien ; mais, à la visite suivante, Cantarello me trouva vêtue en homme.

— Venez, me dit-il.

— Un instant, m'écriai-je, vous me jurez que vous me ramènerez ici.

— Dans une heure vous y serez.

— Je vous suis.

Cantarello marcha devant moi, ferma la première porte, et nous nous trouvâmes dans un corridor. Dans ce corridor était une seconde porte qu'il ouvrit et qu'il ferma encore, puis nous montâmes dix ou douze marches, et nous nous trouvâmes en face d'une troisième porte.

Cantarello se retourna vers moi, tira un mouchoir de sa poche et me banda les yeux. Je me laissai faire comme un enfant; je me sentais tellement en la puissance de cet homme, qu'une observation me semblait inutile.

Lorsque j'eus les yeux bandés, il ouvrit la porte, et il me sembla que je passais dans une autre atmosphère. Nous fîmes quarante pas sur des dalles, quelques-unes retentissaient comme si elles recouvraient des caveaux, et je jugeai que nous étions dans une église. Puis Cantarello lâcha ma main et ouvrit une autre porte.

Cette fois je jugeai, par l'impression de l'air, que nous étions enfin sortis, et du caveau et de l'église, et sans donner le temps à Cantarello de me découvrir les yeux, sans songer aux suites que pouvait avoir mon impatience, j'arrachai le mouchoir!

Je tombai à genoux, tant le monde me parut beau! Il pouvait être quatre heures du matin, le petit jour commençait à poindre; les étoiles s'effaçaient peu à peu du ciel, le soleil apparaissait derrière une petite chaîne de colline; j'avais devant moi un horizon immense : à ma gauche des ruines, à ma droite

des prairies et un fleuve; devant moi une ville, derrière cette ville la mer.

Je remerciai Dieu de m'avoir permis de revoir toutes ces belles choses, qui, malgré le crépuscule dans lequel elles m'apparaissaient, ne laissaient pas de m'éblouir au point de me forcer de fermer les yeux, tant mes regards s'étaient affaiblis dans mon caveau. Pendant ma prière, Cantarello referma la porte. Comme je l'avais pensé, c'était celle d'une église. Au reste cette église m'était tout à fait inconnue, et j'ignorais parfaitement où je me trouvais.

N'importe, je n'oubliai aucun détail; et ce me fut chose facile, car le paysage tout entier se réflétait dans mon âme comme dans un miroir.

Nous attendîmes que le jour fût tout à fait levé, puis nous nous nous acheminâmes vers un village. Sur la route nous rencontrâmes deux ou trois personnes qui saluèrent Cantarello d'un air de connaissance. En arrivant au village, nous entrâmes dans la troisième à droite. Il y avait au fond de la chambre et près d'un lit une vieille femme qui filait; près de la fenêtre, une jeune femme, de mon âge à peu près, était occupée à tricoter; un enfant de deux à trois ans se roulait à terre.

Les femnes paraissaient habituées à voir Cantarello; pourtant je remarquai que pas une seule fois elles ne l'appelèrent par son nom. Ma présence les étonna. Malgré mes habits, la jeune femme reconnut mon sexe, et fit à demi-voix quelques plaisanteries à mon conducteur. — C'est un jeune prêtre, répondit-il d'un ton sévère, un jeune prêtre de mes parents qui s'ennuie au séminaire, et que, de temps en temps, pour le distraire, je fais sortir avec moi.

Quant à moi, je devais paraître comme abrutie à ceux qui me regardaient. Mille idées confuses se pressaient dans mon esprit; je me demandais si je ne devais pas crier au secours, à l'aide, raconter tout, accuser Cantarello comme voleur, comme assassin. Puis je m'arrêtais, en songeant que tout le monde paraissait le connaître et le vénérer, tandis que moi j'étais inconnue; on me prendrait pour quelque folle échappée de sa loge, et l'on ne ferait pas attention à moi; ou, dans le cas contraire, Cantarello pouvait fuir, repasser par l'église, égorger mon enfant et mon mari. Il l'avait dit, mon enfant et

mon mari répondaient de moi. D'ailleurs, où et comment les retrouverais-je? La porte par laquelle nous étions entrés dans l'église ne pouvait-elle être si secrète et si bien cachée qu'il fût impossible de la découvrir? Je résolus d'attendre, de me concerter avec Luigi, et d'arrêter sans précipitation ce que nous devions faire.

Au bout d'un instant, Cantarello prit congé des deux femmes, passa son bras sous le mien, descendit par une petite ruelle jusqu'au bord d'un fleuve, suivit pendant un quart de lieue son cours, qui nous rapprochait de l'église; puis, par un détour, il me ramena sous le porche par lequel j'étais sortie, me banda les yeux et rouvrit la porte, qu'il referma derrière nous. Je comptai de nouveau quarante pas. Alors la seconde porte s'ouvrit; je sentis l'impression froide et humide du souterrain, je descendis les douze marches de l'escalier intérieur; nous arrivâmes à la troisième porte, puis à la quatrième; elle cria à son tour sur ses gonds. Enfin Cantarello me poussa, les yeux toujours bandés, dans le caveau, et referma la porte derrière moi. J'arrachai vivement le bandeau, et je me retrouvai en face de Luigi et de mon enfant.

Je voulais raconter aussitôt à Luigi tout ce que j'avais vu, mais il me fit, en portant un doigt à sa bouche, signe que Cantarello pouvait écouter derrière la porte et entendre ce que nous dirions. J'allai m'asseoir sur le matelas qui me servait de lit, et je donnai le sein à mon enfant.

Luigi ne s'était pas trompé : au bout d'une heure à peu près, nous entendîmes des pas qui s'éloignaient doucement. Ennuyé de notre silence, Cantarello, sans doute, s'était décidé à partir. Cependant nous ne nous crûmes pas encore en sûreté, malgré ces apparences de solitude; nous attendîmes quelques heures encore; puis, ces quelques heures écoulées, je m'approchai de Luigi, et, à voix basse, je lui racontai tout ce que j'avais vu, sans omettre un détail, sans oublier une circonstance.

Luigi réfléchit un instant; puis, me faisant à son tour quelques questions auxquelles je répondis affirmativement :

— Je sais où nous sommes, dit-il; ces ruines sont celles de l'Épipoli, ce fleuve, c'est l'Anapus; cette ville, c'est Syra-

euse ; enfin, cette chapelle, c'est celle des marquis de San-Floridio.

— Oh! mon Dieu! m'écriai-je en me rappelant cette vieille histoire d'un marquis de San-Floridio qui, du temps des Espagnols, avait passé dix ans dans un souterrain, souterrain si bien caché que ses ennemis les plus acharnés n'avaient pu le découvrir.

— Oui, c'est cela, dit Luigi, comprenant ma pensée ; oui, nous sommes dans le caveau du marquis Francesco, et aussi bien cachés aux yeux des hommes que si nous étions déjà dans notre tombe.

Je compris alors combien il était heureux que je n'eusse pas cédé à ce mouvement qui m'avait portée à appeler au secours.

— Eh bien ! me demanda Luigi après un long silence, as-tu conçu quelque espérances? as-tu formé quelque projet ?

— Écoute, lui dis-je. Parmi ces deux femmes, il y en avait une, la plus jeune, qui me regardait avec intérêt ; c'est à elle qu'il faudrait parvenir à faire savoir qui nous sommes et où nous sommes.

— Et comment cela ?

J'allai à la table et je pris deux feuilles de papier blanc dans lesquelles étaient enveloppés quelques fruits.

— Il faut, dis-je à Luigi, mettre à part et cacher tout le papier que désormais nous pourrons nous procurer; j'écrirai dessus toute notre malheureuse histoire, et, un jour où je sortirai, je la glisserai dans la main de la jeune femme.

— Mais si malgré tout cela on ne retrouve pas l'entrée du caveau, si Cantarello, arrêté, se tait, et si, Cantarello se taisant, nous restons ensevelis dans ce tombeau?

— Ne vaut-il pas mieux mourir que de vivre ainsi?

— Et notre enfant? dit Luigi.

Je jetai un cri et je me précipitai sur mon enfant. Dieu me pardonne! je l'avais oublié, et c'était son père qui s'en était souvenu.

Il fut convenu cependant que je suivrais le plan que j'avais proposé; seulement, je ne devais oublier rien de ce qui pourrait guider les recherches. Puis nous laissâmes de nouveau couler le temps, mais cette fois avec plus d'impatience, car,

si éloignée qu'elle fût, il y avait une lueur d'espérance à l'horizon.

Cependant, pour ne point éveiller les soupçons de Cantarello, il fallait, si ardent qu'il fût, cacher le désir que j'avais de sortir une seconde fois; lui, de son côté, semblait avoir oublié ce qu'il m'avait offert. Quatre mois s'écoulèrent sans que j'en ouvrisse la bouche; mais je retombais dans un marasme tel que, me voyant un jour couchée sans mouvement et pâle comme une morte, il me dit le premier :

— Si dans huit jours vous voulez sortir, tenez-vous prête; je vous emmènerai.

J'eus la force de ne point laisser voir la joie que j'éprouvai à cette proposition, et je me contentai de lui faire signe de la tête que j'obéirais.

Pendant le temps qui s'était écoulé, nous avions mis de côté tout le papier que nous avions pu recueillir, et il y en avait déjà assez pour écrire l'histoire détaillée de tous nos malheurs.

Le jour venu, Cantarello me trouva prête. Comme la première fois, il marcha devant moi jusqu'à la seconde porte, et là, comme à la première sortie, il me banda les yeux; puis tout se passa comme tout s'était déjà passé. A la porte de l'église, j'ôtai mon bandeau.

Nous sortions à peu près à la même heure que la première fois; c'était le même spectacle, et cependant, chose étrange! déjà je le trouvais moins beau.

Nous nous acheminâmes vers le village; nous entrâmes dans la même maison. Les deux femmes y étaient encore, l'une filant, l'autre tricotant. Sur une table étaient un encrier et des plumes. Je m'appuyai contre cette table, et je glissai une plume dans ma poche. Pendant ce temps, Cantarello parlait à voix basse avec la jeune femme. C'était de moi encore qu'il était question, car elle me regardait en parlant. J'entendis qu'elle lui disait : — Il paraît qu'il ne s'habitue pas au séminaire, votre jeune parent, car il est encore plus pâle et plus triste que la première fois que vous nous l'avez amené. — Quant à la vieille femme, elle ne disait pas un mot, elle ne levait pas la tête de son rouet; elle paraissait idiote.

Au bout de dix minutes à peu près, Cantarello, comme la

première fois, mit mon bras sous le sien, reprit la même route, et descendit au bord du petit fleuve. Tout en suivant ce chemin, je dis à Cantarello que je voudrais bien avoir aussi des aiguilles et du coton pour tricoter, et il me promit qu'il m'en apporterait.

Tout en revenant vers la chapelle, je m'aperçus que nous devions être à la fin de l'automne; les moissons étaient faites, ainsi que les vendanges. Je compris alors pourquoi Cantarello avait été quatre mois sans me parler de sortir. Il attendait que les travailleurs eussent quitté les champs.

A la porte de la chapelle, il me banda de nouveau les yeux. Je rentrai conduite par lui et sans faire la moindre résistance. Je comptai de nouveau les quarante pas, et nous nous arrêtâmes. Je compris pendant cette pause que Cantarello fouillait à sa poche pour en tirer la clef. J'entendis qu'il cherchait contre la muraille l'ouverture de la serrure. Je songeai qu'il devait alors avoir le dos tourné. Je levai vivement mon bandeau, et je l'abaissai aussitôt. Ce ne fut qu'une seconde, mais cette seconde me suffit. Nous étions dans la chapelle à gauche de l'autel. La porte doit se trouver entre les deux pilastres.

C'est là qu'il faudra chercher cette entrée, chercher jusqu'à ce qu'on la trouve, car c'est là précisément et positivement qu'elle est.

Cantarello ne vit rien. Les deux portes s'ouvrirent successivement devant nous, et, la troisième refermée derrière moi, je me retrouvai dans notre cachot.

Luigi et moi, nous observâmes le même silence que la première fois, et ce ne fut que lorsque je jugeai qu'il était impossible que Cantarello fût encore là, que je tirai la plume de ma poche et que je la montrai à Luigi. Il me fit signe de la cacher, et je la glissai sous mon matelas.

Puis j'allai m'asseoir près de lui, et, comme la première fois, je lui racontai les moindres détails de ma sortie. C'était une circonstance précieuse que la découverte que j'avais faite de la porte secrète qui donnait dans l'église, et, avec des renseignements aussi exacts que ceux que je pouvais donner maintenant, il est certain qu'on finirait par découvrir la serrure, et qu'une fois la serrure découverte, on parviendrait jusqu'à nous.

Je laissai un jour se passer à peu près avant d'essayer d'écrire ; alors je pris un des gobelets d'étain, je délayai dans de l'eau un peu de ce noir qui était resté à la muraille depuis le jour où l'on y avait fait du feu, je pris ma plume, je la trempai dans ce mélange, et je m'aperçus avec joie qu'il pouvait parfaitement me tenir lieu d'encre.

Le même jour, je commençai à écrire, sous l'invocation de Dieu et de la Madone, ce manuscrit, qui contient le récit exact de nos malheureuses aventures, et la bien humble et bien pressante prière, à tout chrétien dans les mains duquel il tomberait, de venir le plus tôt possible à notre secours.

Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, ainsi soit-il.

Une croix était dessinée au dessous de ces mots, puis le manuscrit continuait ; seulement, la forme du récit était changée : elle était au présent au lieu d'être au passé. Ce n'étaient plus des souvenirs de dix, de huit, de six, de quatre ou de deux ans ; c'étaient des notes journalières, des impressions momentanées, jetées sur le papier à l'heure même où elles venaient d'être ressenties.

— Aujourd'hui Cantarello est venu comme d'habitude ; outre les provisions ordinaires, il a apporté le coton et les aiguilles à tricoter qu'il m'avait promis ; le manuscrit et la plume étaient cachés, les deux gobelets étaient propres et rincés sur la table, il ne s'est apercu de rien. O mon Dieu ! protégez-nous.

Trois semaines sont passées, et Cantarello ne parle pas de me faire sortir. Aurait-il des soupçons ? Impossible. Aujourd'hui il est resté plus longtemps que d'habitude, et m'a regardée en face : je me suis sentie rougir, comme s'il avait pu lire mon espérance sur mon front ; alors j'ai pris mon enfant dans mes bras, et je l'ai bercé en chantant, tant j'étais troublée.

— Ah ! vous chantez, a-t-il dit ; vous ne vous trouvez donc pas si mal ici que je le croyais ?

— C'est la première fois que cela m'arrive depuis que je suis ici.

— Savez-vous depuis combien de temps vous êtes dans ce souterrain ? a demandé Cantarello.

— Non, ai-je répondu ; les deux ou trois premières années, j'ai compté les jours ; mais j'ai vu que c'était inutile, et j'ai cessé de prendre cette peine.

— Depuis près de huit ans, a dit Cantarello.

J'ai poussé un soupir, Luigi a fait entendre un rugissement de colère. Cantarello s'est retourné, a regardé Luigi avec mépris, et à haussé les épaules; puis, sans parler de me faire sortir, il s'est retiré.

Ainsi, il y a huit ans que nous sommes enfermés dans ce caveau. Oh ! mon Dieu, mon Dieu, vous l'avez entendu de sa propre bouche : il y a huit ans ! Eh qu'avons-nous fait pour souffrir ainsi ? Rien ; vous le savez bien, mon Dieu !

Sainte madone du Rosaire, priez pour nous !

Oh! écoutez-moi, écoutez, vous, dont je ne sais pas le nom; vous, mon seul espoir; vous qui, femme comme moi, mère comme moi, devez avoir pitié de mes souffrances ; écoutez, écoutez !

Cantarello sort d'ici. Deux mois et demi s'étaient écoulés sans qu'il parlât de rien; enfin, aujourd'hui, il m'a offert de sortir dans huit jours; j'ai accepté. Dans huit jours, il viendra me prendre; dans huit jours, mon sort sera entre vos mains, vos yeux, vos paroles, toute votre personne a paru me porter de l'intérêt. — Ma sœur en Jésus-Christ, ne m'abandonnez pas !

Vous trouverez toute cette histoire chez vous après mon départ. Sur mon salut éternel, sur la tombe de ma mère, sur la tête de mon enfant, c'est la vérité pure, c'est ce que je dirai à Dieu quand Dieu m'appellera à lui, et à chacune de mes paroles l'ange qui accompagnera mon âme au pied du trône dira en pleurant de pitié : — Seigneur, c'est vrai !

Écoutez donc : aussitôt que vous aurez trouvé ce manuscrit, vous irez chez le juge, et vous lui direz qu'à un quart de lieue de chez lui, il y a trois malheureux qui gémissent ensevelis depuis huit ans : un mari, une femme, un enfant. Si Cantarello est votre parent, votre allié ou votre ami, ne dites au juge rien

autre chose que cela, et sur la madone je vous jure qu'une fois hors d'ici, pas un mot d'accusation ne sortira de ma bouche; je vous le jure sur cette croix que je trace, et que Dieu me punisse dans mon enfant si je manque à cette sainte promesse!

Vous ne lui direz donc rien autre chose que ceci : — Il y a près d'ici trois créatures humaines plus malheureuses que jamais aucune créature ne l'a été; nous pouvons les sauver : prenez des leviers, des pinces; il y a quatre portes, quatre portes massives à enfoncer avant d'arriver à eux. Venez, je sais où ils sont; venez. — Et, s'il hésitait, vous tomberiez à ses genoux comme je tombe aux vôtres, et vous le supplieriez comme je vous supplie.

Alors il viendra, car quel est l'homme, quel est le juge qui refuserait de sauver trois de ses semblables, surtout lorsqu'ils sont innocents? Il viendra, vous marcherez devant lui, et vous le conduirez droit à l'église.

Vous ouvrirez la porte, vous conduirez le juge à la chapelle à droite, celle où il y a au-dessus de l'autel un saint Sébastien tout percé de flèches; lorsque vous serez arrivés à l'autel, écoutez bien, il y a deux pilastres à gauche. La porte doit être pratiquée entre ces deux pilastres. Peut-être ne la verrez vous point d'abord, car elle est admirablement cachée, à ce qu'il m'a paru; peut-être, en frappant contre le mur, le mur ne trahira-t-il aucune issue; car, comprenez bien, c'est le mur même qui forme l'entrée du souterrain; mais l'entrée est là, soyez-en sûrs, ne vous laissez pas rebuter. Si elle échappait d'abord à vos recherches, allumez une torche, approchez-la de la muraille, je vous dis que vous finirez par trouver quelque serrure imperceptible, quelque gerçure invisible, ce sera cela. Frappez, frappez : peut-être vous entendrons-nous, nous saurons que vous êtes là, cela nous donnera l'espoir du courage. Vous saurez que nous sommes derrière à vous attendre, à prier pour vous, oui, pour vous, pour le juge, pour tous nos libérateurs quels qu'ils soient; oui, je prierai pour eux tous les jours de ma vie comme je prie en ce moment.

C'est bien clair, n'est-ce pas, tout ce que je vous dis là? Dans l'église des marquis de San-Floridio, la chapelle à droite, celle de Saint-Sébastien, entre les deux pilastres. Oh! mon Dieu,

mon Dieu ! je tremble tellement en vous écrivant, ma libératrice , que je ne sais pas si vous pourrez me lire.

Je voudrais savoir comment vous vous appelez, pour répéter cent fois votre nom dans mes prières. Mais Dieu , qui sait tout , sait que c'est pour vous que je prie , et c'est tout ce qu'il faut.

Oh ! mon Dieu , il vient d'arriver ce qui n'était jamais arrivé depuis que nous sommes ici. Cantarello est venu deux jours de suite. Avait-il été suivi ! Se doutait-il de quelque chose? Quelqu'un a-t-il quelque soupçon de notre existence et cherche-t-il à nous découvrir? Oh ! quel que soit cet être secourable, cet être humain , secourez-le , Seigneur ! venez-lui en aide !

Cantarello était entré au moment où nous nous y attendions le moins. Heureusement le papier était caché. Il est entré et a regardé de tous côtés , a frappé contre tous les murs ; puis, bien assuré que chaque chose était dans le même état : — Je suis revenu , a-t-il dit, en se retournant vers moi, parce que j'avais oublié de vous dire , je crois, que , si vous vouliez, je vous ferais sortir à ma première visite.

— Je vous remercie, lui répondis je, vous me l'aviez dit.

— Ah ! je vous l'avais dit, reprit Cantarello d'un air distrait, très-bien ; alors j'ai pris en revenant une peine inutile.

Puis il regarda encore autour de lui , sonda la muraille en deux ou trois endroits , et sortit. Nous l'entendîmes s'éloigner et fermer l'autre porte. Dix minutes environ après son départ, une espèce de détonation se fit entendre comme celle d'un coup de pistolet ou d'un coup de fusil. Est-ce un signal qu'on nous donne, et, comme nous l'espérons, quelqu'un veillerait-il pour nous ?

Depuis quatre ou cinq jours, rien de nouveau ne s'est passé; autant qu'il m'est permis de me fier à mon calcul, c'est demain que Cantarello va venir me prendre. Je n'ajouterai probablement rien à ce récit d'ici à demain, rien qu'une nouvelle supplication que je vous adresse pour que vous ne nous abandonniez pas à notre désespoir.

O âme charitable, ayez pitié de nous!

O mon Dieu , mon Dieu , que s'est-il passé? Ou je me trompe (et il est impossible que je me trompe de deux jours), ou le jour est passé où Cantarello devait venir , et Cantarello n'est

pas venu. J'en juge d'ailleurs par nos provisions, qu'il renouvelait tous les huit jours; elles sont épuisées, et il ne vient pas. Mon Dieu, étions-nous donc réservés à quelque chose de pire qu'à ce que nous avions souffert jusqu'à présent? Mon Dieu, je n'ose pas même dire à vous ce dont j'ai peur, tant je crains que l'écho de cet abîme ne me réponde : Oui.

Oh ! mon Dieu, serions-nous destinés à mourir de faim!

Le temps se passe, le temps se passe, et il ne vient pas, et aucun bruit ne se fait entendre. Mon Dieu, nous consentons à rester ici éternellement, à ne jamais revoir la lumière du ciel. Mais il avait promis de faire sortir mon enfant, mon pauvre enfant!

Où est-il, cet homme que je ne voyais jamais qu'avec effroi, et que maintenant j'attends comme un dieu sauveur? Est-il malade? Seigneur, rendez-lui la santé. Est-il mort sans avoir eu le temps de confier à personne l'horrible secret de notre tombe? Oh! mon enfant! mon pauvre enfant!

Heureusement il a mon lait et souffre moins que nous; mais, sans nourriture, mon lait va se tarir; il ne nous reste plus qu'un seul morceau de pain, un seul. Luigi dit qu'il n'a pas faim, et me le donne. Oh mon Dieu! soyez témoin que je le prends pour mon enfant, pour mon enfant, à qui je donnerai mon sang quand je n'aurai plus de lait.

Oh ! quelque chose de pire! quelque chose de plus affreux encore! l'huile est épuisée, notre lampe va s'éteindre; l'obscurité du tombeau précédera la mort; notre lampe, c'était la lumière, c'était la vie; l'obscurité, ce sera la mort, plus la douleur.

Oh! maintenant, puisqu'il n'y a plus d'espoir pour nos corps, qui que vous soyez qui descendrez dans cet effroyable abîme; priez.... Dieu! la lampe s'éteint.... Priez pour nos âmes!

Le manuscrit se terminait là; les quatre derniers mots étaient écrits dans une autre direction que les lignes précédentes, ils avaient dû êtres tracés dans l'obscurité. Ce qui s'était passé depuis, nul ne le savait que Dieu; seulement, l'agonie devait avoir été horrible.

Le morceau de pain abandonné par Luigi avait dû prolonger

la vie de Teresa de près de deux jours, car le médecin reconnut qu'il y avait eu trente-cinq ou quarante heures d'intervalle à peu près entre la mort du mari et la mort de la femme. Cette prolongation de la vie de la mère avait prolongé la vie de l'enfant; de là venait que de ces trois malheureuses créatures la plus faible seule avait survécu.

La lecture du manuscrit s'était faite dans le caveau même témoin de l'agonie de Teresa et de Luigi : il ne laissait aucun doute ni aucune obscurité sur tous les événements qui s'étaient passés, et, lorsque don Ferdinand y eut ajouté sa déposition, toutes choses devinrent claires et intelligibles aux yeux de tous.

A son retour dans le village, don Ferdinand trouva l'enfant déjà mieux; il envoya aussitôt un messager à Feminamorta pour s'informer de ce qu'était devenu le premier enfant de Luigi et de Teresa, et il apprit qu'il était toujours chez les braves gens à qui il avait été confié; sa pension, au reste, avait été exactement payée par une main inconnue, sans doute par Cantarello. Don Ferdinand déclara qu'à l'avenir c'était sa famille qui se chargeait du sort de ces deux malheureux orphelins, ainsi que des frais funéraires de Luigi et de Teresa, pour lesquels il fonda un obit perpétuel.

Puis, lorsqu'il eut pensé à la vie des uns et à la mort des autres, don Ferdinand songea qu'il lui était bien permis de s'occuper un peu de son bonheur à lui; il revint à Syracuse avec le juge, le médecin et Peppino, et, tandis que ces trois derniers racontaient au marquis de San-Floridio tout ce qui s'était passé dans la chapelle de Belvédère, don Ferdinand prenait sa mère à part et lui racontait tout ce qui s'était passé dans le couvent des Ursulines de Catane. La bonne marquise leva les mains au ciel, et déclara en pleurant que c'était la main de Dieu qui avait conduit tout cela, et que ce serait fâcher le Seigneur que d'aller contre ses volontés. Comme il est facile de le penser, don Ferdinand se garda bien de la contredire.

Aussitôt qu'elle sut le marquis seul, la marquise lui fit demander un rendez-vous; le moment était bon, le marquis se promenait en long et en large dans sa chambre, répétant que son fils s'était conduit à la fois avec la valeur d'Achille et la

prudence d'Ulysse. La marquise lui exposa combien il serait fâcheux qu'une race qui promettait de reprendre, grâce à ce jeune héros, un nouvel éclat, s'arrêtât à lui et s'éteignît avec lui. Le marquis demanda à sa femme l'explication de ces paroles, et la marquise déclara en pleurant que don Ferdinand, chez qui les événements survenus depuis un mois avaient provoqué un élan de piété inattendu, était décidé à se faire moine. Le marquis de San-Floridio éprouva une telle douleur en apprenant cette détermination, que la marquise se hâta d'ajouter qu'il y aurait un moyen de parer le coup : c'était de lui accorder pour femme la jeune comtesse de Terra-Nova, qui était sur le point de prononcer ses vœux au couvent des Ursulines de Catane, et de laquelle don Ferdinand était amoureux comme un fou. Le marquis déclara à l'instant que la chose lui paraissait à la fois non-seulement on ne peut plus facile, mais encore on ne peut plus sortable, le comte de Terra-Nova étant non--seulement un de ses meilleurs amis, mais encore un des plus grands noms de la Sicile. On fit, en conséquence, venir don Ferdinand, qui, ainsi que l'avait prévu sa mère, consentit, moyennant cette condition, à ne pas se faire bénédictin. Le marquis lâcha, en se grattant l'oreille, quelques mots de doute sur la dot de Carmela, laquelle dot, si ses souvenirs ne le trompaient pas, devait être assez médiocre, la famille de Terra-Nova ayant été à peu près ruinée pendant les troubles successifs de la Sicile. Mais sur ce point don Ferdinand interrompit son père, en lui disant que Carmela avait un parent inconnu qui lui faisait don de soixante mille ducats. Dans un pays où le droit d'aînesse existait, c'était un fort joli douaire pour une fille, et pour une fille qui avait un frère aîné surtout; aussi le marquis ne fit-il aucune objection, et, comme il était un de ces hommes qui n'aiment pas que les affaires traînent en longueur, il ordonna de mettre les chevaux à la litière, et se rendit le jour même chez le comte de Terra-Nova.

Le comte aimait fort sa fille; il ne l'avait mise au couvent que pour ne point être forcé de rogner en sa faveur le patrimoine de son fils, qui, étant destiné à soutenir le nom et l'honneur de la famille, avait besoin, pour arriver à ce but, de tout ce que la famille possédait. Il déclara donc que, de sa part, il ne voyait aucun empêchement à ce mariage, si ce n'était que

Carmela ne pouvait avoir de dot; mais à ceci le comte répondit en souriant que la chose le regardait. Séance tenante, parole fut donc échangée entre ces deux hommes qui ne savaient pas ce que c'était que de manquer à leur parole.

Le marquis revint à Syracuse. Don Ferdinand l'attendait avec une impatience dont on ne peut se faire une idée, et tout en l'attendant, et pour ne point perdre de temps, il avait fait seller son meilleur cheval. En apprenant que tout était arrangé selon ses désirs, il embrassa le marquis, il embrassa la marquise, descendit les escaliers comme un fou, sauta sur son cheval, et s'élança au galop sur la route de Catane. Son père et sa mère le virent de leur fenêtre disparaître dans un tourbillon de poussière. — Le malheureux enfant! s'écria la marquise, il va se rompre le cou. — Il n'y a pas de danger, madame, répondit le marquis; mon fils monte à cheval comme Bellérophon.

Quatre heures après, don Ferdinand était à Catane. Il va sans dire que la supérieure pensa s'évanouir de surprise et Carmela de joie.

Trois semaines après, les jeunes gens étaient unis à la cathédrale de Syracuse, don Ferdinand n'ayant point voulu que la cérémonie se fît à la chapelle des marquis de San-Floridio, de peur que le sang qu'il avait vu coagulé sur les dalles ne lui portât malheur.

On enleva le carreau marqué d'une croix, qui était au pied du lit de Cantarello, et l'on y trouva les soixante mille ducats.

C'était la dot que don Ferdinand avait reconnue à sa femme.

Alexandre Dumas.

PARLER

OU

SE TAIRE.

Henri de Courtalon et Charles Fourcy s'étaient beaucoup aimés au collége. Leurs classes finies, l'un partit pour Rennes, où il alla faire auprès de ses parents son cours de droit; le second, plus favorisé de la fortune, mena pendant plusieurs années cette bonne vie bohémienne des jeunes Parisiens indépendants. Il donna pour prétexte à son oisiveté qu'il devait obtenir, au moyen de ses protections, un emploi dans les consulats. Cette espérance, qui ne s'est jamais réalisée et ne se réalisera jamais, lui fournit depuis dix ans une réponse très-catégorique à la seconde de ces deux questions inséparables : Comment s'appelle ce jeune homme? Que *fait*-il?

Un jour qu'il battait le boulevard suivant sa coutume, il vit sortir du café Anglais un jeune couple fort élégant. La femme, autant qu'on en pouvait juger par sa tournure, était jeune et jolie. Charles doubla le pas afin de s'en assurer. C'était en lui pure habitude de flanerie, car il est, comme le satirique Boileau, d'un naturel fort peu voluptueux. Il dépassa nos deux jeunes gens et revint brusquement sur ses pas. C'est la tactique. La belle dame, qui avait deviné d'instinct cette subtile manœuvre, détourna non moins brusquement la tête, et Charles

Fourcy en eût été pour ses peines, si le mari (c'était un jeune mari) ne l'eût apostrophé d'un : Comment, c'est toi! — tout à fait amical.

Charles Fourcy le regarda deux fois avant de reconnaître Courtalon, beau, pimpant, frisé, orné d'une barbiche très-originale. Quand il se fut bien assuré qu'il y avait identité parfaite entre ce nouveau personnage et son ancien camarade, il lui serra la main avec une véritable joie. Charles est en effet, comme beaucoup de ses compatriotes, très-personnel au dehors, mais au fond bon diable et rempli de cœur.

Courtalon lui raconta fort brièvement ses aventures d'étudiant, son entrée dans la magistrature, le rapide avancement qui l'amenait à Paris comme substitut du procureur du roi, et enfin son mariage avec la nièce d'un éloquent député, naguère ministre de la justice. Il avait volontairement interverti l'ordre de ces deux événements, afin que le dernier en date, la nomination, ne parût pas la conséquence logique de l'autre; ce petit artifice de narration passa entièrement inaperçu. Charles trouva son ami fort heureux, et ne l'en aima pas moins, ce qui est exemplaire. Courtalon menait sa femme à l'Opéra-Comique; Charles y entra, désireux de ne les pas quitter, et vit pour la cinquième fois *le Domino noir*. La véritable amitié se complaît aux sacrifices.

Mme de Courtalon, — Charles a le coup d'œil juste. — cachait en effet sous son chapeau la plus charmante figure du monde: un peu poupine, il est vrai, trop régulièrement blanche et rose, et d'un galbe mesquin, comme dirait certain de nos amis; mais au total fort agréable à regarder. Elle grasseie légèrement, se déhanche un peu trop sous le lorgnon, et porte des odeurs chaudes. Ce sont là ses plus grands défauts. Du moins Charles la jugea-t-il ainsi dès cette première entrevue.

La soirée que nous venons de raconter n'eut rien de plus mémorable. Les Courtalon invitèrent à dîner leur ami retrouvé. Il leur rendit cette politesse en vrai garçon, chez le restaurateur, et de ce moment il eut ses entrées dans la maison, à peu près comme un frère.

Il profitant d'autant plus librement de ce privilége, que nulle

arrière-pensée coupable ne se mêlait à ses assiduités ; et lorsqu'il venait chez Mme de Courtalon par hasard à l'heure des audiences, c'était tout simplement pour y jaser, dans une bonne bergère, avec une jeune femme agréable et qui ne manque pas de babil ; rien de plus.

Tout d'abord il fut reçu le plus naturellement du monde, en garçon d'esprit, très-au courant des historiettes légères et du scandale fraîchement éclos. Mais quelle intimité n'a ses dangers ? Un jour que Mme de Courtalon, à propos d'un burnous refusé, avait eu maille à partir avec le substitut, Charles la trouva triste et dolente ; et comme il voulait la consoler :

— On ne sait pas, lui dit-elle, ce qu'une existence de femme recèle de secrètes douleurs.

— Ouais, pensa Charles, voici du désespoir bien azuré. — Il changea de conversation.

Deux jours après, Aurélie (ainsi se nommait Mme de Courtalon) dit à Charles en le regardant par-dessus l'épaule, et sans que cela eût beaucoup de rapport avec le sujet de leur causerie :

— Vous !... vous êtes une âme de glace !

— Tiens ! tiens ! tiens ! murmura le futur consul en se rengorgeant dans sa cravate. La balle, cette fois, lui avait sifflé aux oreilles.

Et il réfléchit pendant cinq minutes, au moins, sur le sens mystérieux de cet appel à sa sensibilité ; puis, ses réflexions faites, il reprit :

— Vous trouvez donc que Nourrit chantait à ravir *la Sérénade* de Schubert ?

Les choses en restèrent là. Dirons-nous les secrètes pensées de Charles ? Elles étaient simples. Il ne pouvait s'empêcher de reconnaître la valeur d'Aurélie comme jolie femme ; mais elle ne lui plaisait pas autrement, et, connaissant par expérience tous les ennuis attachés à ce qu'on appelle *une séduction*, il n'était rien moins que tenté de s'y exposer pour les beaux yeux (quelque beaux qu'ils fussent) de Mme de Courtalon.

S'il eût eu, pour parler comme lui, son cœur sur les bras, nous n'affirmons pas que son stoïcisme eût résisté aux agaceries d'une aussi charmante personne, en dépit de l'aversion qu'il professait contre le musc ; mais justement il venait de

prendre position et de s'installer en tiers dans le ménage (illégitime) d'un de ses amis. En pareil cas, on fait à bon marché le Scipion.

D'ailleurs il aimait véritablement Courtalon. Raillerie à part, il faut voir là le plus vrai motif de sa respectable retenue.

La vertu n'est pas toujours récompensée selon ses mérites. Charles, après ce fragment d'entretien, perdit cent pour cent dans l'estime de Mme de Courtalon, qui le jugea *peu intelligent;* il en eût trop coûté à l'amour-propre de la jeune femme pour l'accuser d'autre chose. Pendant quelque temps il ne la trouva plus aussi souvent chez elle, et ne fut désormais invité à dîner que par le mari. Cependant aucune incivilité directe ne le mit dans l'obligation de rompre avec le jeune ménage, et, s'enveloppant de sa philosophie, il s'en remit au temps, qui guérit tout et qui devait effacer, dans le cœur d'Aurélie, un souvenir plus ou moins désagréable.

Six mois lui donnèrent raison. Mme de Courtalon redevint aimable et bonne; quelques plaisanteries aigrelettes furent les seules traces d'un ressentiment qui s'éteignait. Encore cessèrent-elles bientôt. Charles, qui sait vivre, s'était promis de remarquer l'époque et les circonstances de ce changement très-prévu et très-prévoyable en effet. Il ne fut pas étonné de le voir coïncider avec les bals de l'hiver et avec la présentation d'un nouveau venu chez ses amis.

C'était un fashionable oisif, et par conséquent dangereux. Dans un siècle comme celui-ci, où tous les hommes de quelque valeur sont forcément engrainés dans les rouages du grand mécanisme social, les femmes trouvent peu de sigisbés attentifs et toujours présents. L'espèce, quoique très-demandée, s'en perd d'une manière affligeante. Il suit de là que la libre disposition de son temps tient maintenant lieu à un Lovelace de presque tous les autres mérites autrefois requis.

L'oisif dont nous parlons vint d'abord deux fois par semaine, le soir, chez le substitut; puis il ajouta insensiblement à cette habitude celle d'une visite du matin à Mme de Courtalon. Une des soirées s'échangea peu à peu contre une seconde réception matinale. Bref, d'encore en encore, l'oisif fut admis trois fois par semaine chez Aurélie, et reçu deux fois chez son mari. On se

rencontrait de plus dans le monde, au concert, au spectacle, voire en visite, le jour. C'était un siége en règle, et, les lignes de circonvallation se resserrant à toute minute, il était facile de prévoir que la brèche allait s'ouvrir.

Fourcy, qui surveillait la place du haut de son désintéressement, voyait avec peine les progrès de l'homme oisif, et la désespérante bonhomie du magistrat qui avait pris en gré son visiteur assidu. Bien mieux, cet ami véritablement dévoué (Fourcy, bien entendu) tenta de contrecarrer les efforts du séducteur, soit par des conseils indirectement adressés à Aurélie, soit en se jetant à tout propos entre elle et le danger, en intervenant dans les tète-à-tête, en dérangeant les complots organisés pour se rencontrer chez des tiers, enfin par mille combinaisons qui auraient fait honneur à un diplomate plus avancé dans sa carrière; et il serait peut-être venu à bout de conjurer l'orage, n'eût été la position exceptionnelle où l'avait placé, vis-à-vis d'Aurélie, sa tacite résistance. Mais il avait par-là perdu tout crédit.

Aussi ne fut-il pas étonné un certain jour de voir l'homme oisif rôder autour du piano de Mme de Courtalon, et déposer adroitement entre les pages d'une partition un billet *incacheté*. Ce qui lui parut plus grave, c'est que Mme de Courtalon, qui observait du coin de l'œil cette petite manœuvre, lui adressa vivement la parole pour détourner son attention sur un écran de plumes qu'elle avait acheté la veille.

A cette preuve de complicité, Charles tomba dans une rêverie profonde, et médita si longtemps sur les inconvénients du mariage, que, l'oisif parti, Mme de Courtalon fut obligée de le mettre à la porte.

Quiconque l'eût rencontré au sortir de là se serait imaginé qu'il venait de recevoir sa nomination au poste de Carthagène ou de Poto-Rico, tant il était sombre et pensif.

— Que faire? se disait-il en frappant de sa canne les dalles des trottoirs... Le danger est imminent; voilà qui, Dieu merci! est assez clair... A l'instant même où je parle, cette petite folle, là-haut, se roule délicieusement dans la prose de l'homme oisif... Je sais d'avance tout ce qu'un benêt pareil lui peut conter.... Mais le lieu commun n'existe pas pour les femmes... En fait de style, c'est tout au plus si elles exigent

l'orthographe. Pauvre Courtalon! un si galant homme, et si confiant, et mon ami, mon camarade de collége par-dessus le marché... O perfidie des femmes! ô aveuglement des maris!... Comment celui-là n'entrevoit-il pas ce qui me crève les yeux, à moi?... Quelle singulière grâce d'état enlève toute intelligence conjugale à ce réquisitionneur si soupçonneux et si perspicace?

S'exaltant ainsi, Charles en vint à s'adresser une question passablement étrange :

— Au fait, continua-t-il, ne lui dois-je pas de l'avertir?

Ce cas de conscience, une fois soulevé, s'empara de son esprit et le préoccupa terriblement.

— En définitive, argumentait-il, si, passant dans la rue, je voyais sa cheminée jeter des flammes; si j'apprenais la déconfiture probable de son agent de change; si j'entendais parler d'une intrigue pour le faire nommer avocat général en Corse, je serais tenu de courir à lui et de lui ouvrir les yeux..... Et parce qu'il s'agit d'un intérêt bien autrement important que la perte de son mobilier, de ses capitaux ou de sa place; parce que son bonheur et son honneur sont en jeu, et sans autre garantie qu'une volonté de femme déjà vacillante, je dois me taire; je dois assister, l'arme au bras, pacifique biset, à cette ruine qu'un mot pourrait prévenir... En vérité, c'est absurde!

A la bonne heure! reprenait-il ensuite... Mais, d'un autre côté, si je cède à ce mouvement de charité, comment ma conduite sera-t-elle interprétée? Quel cas fera-t-on de mes conseils?... Qui sait si, tout en m'exposant, je serai utile à cet époux compromis?.... Supposons même que je le sauve du danger présent : puis-je répondre d'un avenir qui s'annonce sous de tels auspices?... Et alors à quoi bon parler?

Ainsi ballotté, cédant tantôt à la voix de l'amitié, tantôt aux inspirations de cette sagesse pratique qui ne manque guère aux viveurs. Charles restait indécis. Une pensée surtout lui était insupportable. Il imaginait Courtalon trop tard éclairé par quelque incident, et venant lui reprocher sa muette complicité.

Tout en délibérant ainsi, notre homme s'acheminait vers la

rue de La Bruyère, où logeait Mme de Saint-Maximin, cette belle personne dont il était l'heureux favori. Il comptait lui demander conseil.

A son grand désappointement, comme il se glissait à petit bruit sur l'escalier, il se trouva nez à nez avec le *tenant* titulaire de l'endroit; mais ce n'était là que le prélude de plus tristes contrariétés.

— Te voilà! lui dit ce jeune homme d'un ton tragique; tu viens fort à propos.

— Bah! répliqua Charles avec un peu d'émotion, je passais par là, et j'ai pensé...

— C'est le ciel qui t'envoie, reprit l'autre. Emmène-moi d'ici!... j'étouffe... je ne puis plus me soutenir... Charles, emmène-moi!

— Que diable est ceci? pensa le visiteur désappointé. — Mais son ami s'était cramponné à lui et l'entraînait. Il se laissa faire. Uue certaine soumission, dont le principe est un secret remords, met toujours le trompeur à la disposition de sa victime.

Paris, nous en prévenons ses édiles, manque d'établissements appropriés aux besoins d'une émotion forte. Il est cependant des cafés déserts où les passions bavardes peuvent, jusqu'à un certain point, se donner carrière. Ce fut dans un de ces obscurs réduits que Charles reçut les terribles confidences de son ami Amédée.

— Elle me trahit! soupira cet infortuné après avoir demandé deux verres d'absinthe.

— Vraiment?

— Elle me quitte! elle est partie!

Cette fois, Charles, tout à fait hors de garde, ne feignit point la surprise, et, bondissant sur sa chaise :

— Partie! s'écria-t-il; Élisa, partie?

— Partie! lâchement partie! reprit l'autre d'une voix résignée, avec un regard où se peignait sa reconnaissance pour une sympathie si vive.

Ensuite il entra dans tous les détails d'une histoire trop vulgaire pour être répétée. C'étaient quelques misérables querelles, où l'argent jouait son rôle ordinaire, et dont la dernière avait amené une rupture. Habitué à ces sortes de brouilles, le pro-

tecteur était resté trois jours entiers sous sa tente, parodiant, à propos d'un billet de 500 francs, la noble colère d'Achille. Puis, ne voyant pas venir la belle suppliante, et cédant à d'inquiets pressentiments, il avait hasardé une reconnaissance. Tardive précaution! Le boudoir était démeublé, la cage vide, l'oiseau sous d'autres cieux, c'est-à-dire aux bains de Dieppe, où l'avait emmenée un être mal défini que le concierge appelait un jeune *milord* de Belgique.

Fourcy, pris à court et fort ennuyé de l'aventure, n'écouta pas de sang-froid les premiers chapitres de ce roman bouffon; mais, petit à petit, le sérieux d'Amédée, contrastant avec le fond et les détails du récit, devint d'un effet si plaisant, qu'une forte envie de rire combattit en lui toute autre émotion. Il se contint pourtant, car il vit bien que la moindre plaisanterie, en ce moment, passerait pour un crime de lèse-amitié.

Profitant du premier intervalle de silence, et cet intervalle fut longtemps à s'offrir :

— Enfin, dit-il à son infatigable interlocuteur, te voilà débarrassé d'elle, c'est un grand point; et j'espère que tu sauras oublier une créature aussi peu digne de... toi.

— Certes, je l'oublierai, répondit Amédée... Je la méprise, je l'ai en horreur... et je me regarderais comme déshonoré à mes propres yeux, si je sentais en moi le plus léger regret... Un regret à elle, allons donc!...

Il ajouta des épithètes et un commentaire dont l'énergie trop expressive fait reculer notre plume.

— Voilà qui est bien, remarqua Fourcy, j'aimerais mieux toutefois un peu plus de mesure dans ce dédain. Maintenant, — et il prit son chapeau, — je vais te quitter, car...

— Me quitter, dans un pareil moment? Quand j'attends de toi toute ma force et toutes mes consolations, interrompit Amédée d'un ton plus lamentable que jamais.

— Bon! qu'est-ce qui te prend, à présent? Et de quelles consolations, de quelle force veux-tu parler, si tu n'éprouves pas de regrets?

— Des regrets..., non,.., mais un déchirement, un vide, un anéantissement profond... Charles, mon bon ami, ne me

quitte point... Tu ne sais pas, ni moi non plus, de quoi je suis capable...

— A la bonne heure, mais...

— Non, tu ne le sais pas, te dis-je!... et ne peux-tu, voyons, te charger, pour quelques jours, de mon existence ?

— Pour quelques jours?

— Pour ce soir, du moins... Voilà qui est entendu... Nous dînons ensemble... J'ai besoin de parler d'elle, vois-tu.

— Mais, non...

— Mais, si... Je dois exhaler jusqu'au dernier les transports de colère où m'a jeté une conduite...

Et les épithètes ne manquèrent pas. Fourcy était atterré. La loyauté de son caractère, poussée assez loin, comme on a pu le voir, le mettait mal à l'aise en face de son ami, beaucoup plus confiant qu'il ne l'eût voulu. D'un autre côté, la perspective d'une plus ample élégie lui donnait le frisson. Mais il eut beau faire : le malheur est tenace. Amédée n'eût pas lâché son confident pour tout l'or du Pérou.

Ceci se passait vers cinq heures du soir. A six heures seulement le consolateur et l'inconsolable prirent place devant un excellent dîner qu'Amédée commandait, mais auquel il ne toucha point, afin de ne pas perdre une minute de son désespoir. Fourcy mangeait comme quatre, tâchant de ne pas écouter les doléances dont on lui rebattait les oreilles.

Pourtant, l'espèce de torture à laquelle il était soumis agaçait prodigieusement ses nerfs; il voulut interdire à son hôte de continuer ses jérémiades amoureuses.

— Soit! dit humblement Amédée. Mais, alors, trouve-moi d'autres sujets de conversation... Parle, si tu veux que je me taise.

Cette concession était raisonnable. Fourcy cependant n'avait rien à dire. L'aventure du matin lui revint heureusement à l'esprit, et, sans nommer les masques, il se mit à la raconter. Amédée l'écoutait mal, en rongeant une pêche par contenance. Le récit fini :

— Que penses-tu de ma position? demanda le narrateur, assez content de la couleur qu'il avait donnée à son petit drame.

— Je pense, répliqua gravement Amédée, qu'il faudrait peut-être lui écrire.

— A qui ? Au mari menacé ?

— Au mari ? Non. A cette femme, à cette horrible femme !

— Horrible ? Et pourquoi ? demanda Charles stupéfait.

Amédée releva la tête.

— Tu demandes pourquoi ?... toi... mon ami... tu demandes pourquoi cette créature est horrible... lorsque je viens de te dire à l'occasion de quelles misères elle n'a pas craint de me déchirer le cœur ?

Fourcy, furieux d'une telle distraction, se levait pour s'en aller. Amédée le retint, et se fit répéter l'histoire du ménage Courtalon, qu'il écouta religieusement, bien qu'avec effort.

— Eh bien ! lui dit-il, que vois-tu donc là-dedans de si embarrassant ? Il faut parler, mon cher... il faut dessiller les yeux de ton ami... de ton malheureux ami... C'est un devoir sacré, entends-tu ?

A ces mots, Charles, soit l'effet naturel d'un bon dîner, soit cette espèce de cruauté que nous inspire un ennui trop prolongé, se sentit à la merci d'une inspiration ironique et tout à coup survenue. La bénévole figure d'Amédée lui apparut comme un véritable plastron à nasardes.

— Ah ? tu veux qu'on parle ? se disait-il intérieurement. Eh bien ! je vais sur l'heure vérifier la sagesse du conseil que tu me donnes.

Sur ce il prit un air de componction sentimentale ; puis, après un exorde qui fit dresser les oreilles à son amphitryon, il lui raconta de point en point la trahison dont il s'était rendu coupable, et comment Mme de Saint-Maximin avait été détournée par lui des devoirs *relatifs* de sa position. — Un tel abus de confiance, ajouta-t-il, me coûtait horriblement, et j'ai plus de vingt fois été sur le point de te tout révéler, pour t'apprendre combien ton affection et tes sacrifices étaient mal récompensés ; mais une délicatesse bien ou mal fondée m'a toujours retenu. Je ne devais pas tourner contre cette fille les armes qu'elle-même m'avait fournies en cédant au goût que je lui inspirais. Aujourd'hui sa perfidie, qui nous frappe tous deux, m'affranchit, ce me semble, de pareils égards. Et d'ailleurs je te vois si malheureux que, pour te tirer de peine, je ferais taire des scrupules bien autrement sacrés. J'espère que l'aveu de ma faute, en

ajoutant au mépris que doit t'inspirer celle qui en fut complice, te guérira sans m'ôter ton amitié.

Amédée, qui avait paru fort ému au début de la confession de Fourcy, pâlissant et rougissant dix fois dans la même minute, écouta cette magnifique péroraison avec le plus satisfaisant sang-froid. Quand elle fut terminée :

— Touche-là, s'écria-t-il en offrant une poignée de main à son ami... Tu es un bon et brave garçon, un vrai modèle d'amitié... Merci!

Charles ne comprenait rien à cette reconnaissance.

— Tu me vois triste, reprit Amédée, tu veux m'enlever à mes soucis, et, sans craindre de te calomnier toi-même... tu me bacles le plus énorme mensonge...

— Un mensonge?

— Oui, mon bon et cher camarade... Je ne me méprends pas sur la portée de ton historiette... fort bien tournée du reste. Tu mens comme un ange, sais-tu?

— Comme un ange, c'est le mot, interrompit Fourcy, car les anges ne mentent guère, et je t'assure que, d'un bout à l'autre, mon anecdote est aussi vraie que possible.

Amédée, un peu ébranlé par cette déclaration, redevint très-sérieux; mais il doutait encore. Fourcy fut donc obligé de passer aux preuves et d'exhiber deux petits poulets chiffonnés qui dormaient, à côté d'une rose sèche, dans un des plis de son portefeuille.

Ils étaient terriblement significatifs, et, comme si l'*autographie* ne suffisait pas à des amoureux, signés en toutes lettres. A chaque phrase, — dans quelques-unes *il* était assez cavalièrement traité, — l'infortuné protecteur s'arrêtait comme s'il eût reçu autant de bourrades en pleine poitrine. Son trouble était si grand que Charles, pris de pitié, voulut lui retirer des mains les documents accusateurs. Mais l'autre :

— Te les rendre! s'écria-t-il en les serrant contre sa poitrine; te les rendre, jamais! C'est-à-dire, mon bon camarade, reprit-il ensuite plus doucement, que je te les demande à genoux. Tu veux me guérir, n'est-ce pas, de ce déplorable amour? Eh bien, voilà l'antidote le plus sûr : laisse-moi ces preuves écrasantes de la plus infâme tromperie. Je veux les

avoir sous mes yeux à tout instant, le jour dans ma poitrine, la nuit sous mon chevet.

— Peste! nous voilà un peu loin de compte, pensa Charles; on dirait que mes aveux augmentent la fièvre qu'ils devaient, selon moi, couper. Le mélodrame coule à pleins bords.

Du reste Amédée ne manifestait aucune espèce de rancune. Bien au contraire, c'étaient des effusions à mourir de rire, des serrements de mains, des actions de grâce pour le service immense, inappréciable, que Fourcy lui avait rendu; comme ces gens qui, lorsqu'une dent les fait souffrir, ne peuvent se tenir d'y toucher sans cesse, le pauvre amoureux trompé revenait avec une rage acharnée sur tous les détails de la trahison. Fourcy, dans un but très-charitable au fond, mais aussi peut-être avec une arrière-pensée de moquerie, ne les lui épargnait pas. Leur conversation, comme on peut bien penser, ne fut pas de nature à se pouvoir chastement répéter, et c'est vraiment dommage, car questions et réponses étaient d'un haut comique. Amédée voulait tout savoir, Charles était en train de tout dire; et même, la fatuité naturelle à l'homme prenant quelquefois le dessus, il ajoutait quelques fanfaronnades de bulletin à ce chapitre de ses *Victoires et Conquêtes*. Son auditeur alors riait jaune et grinçait des dents. Ils ne se quittèrent qu'à minuit.

Fourcy se leva le lendemain, très-peu sûr de n'avoir pas commis une bévue en livrant les lettres d'Élisa. Non pas qu'il songeât à reprendre jamais les fers de cette légère beauté, mais l'affaire pouvait s'ébruiter et lui faire du tort dans « un certain monde. » Sa réputation d'homme discret risquait d'en être compromise, et, trop bien avisé pour se ruiner en succès de femmes, il avait besoin auprès de ces dames de toutes les vertus qui remplacent la prodigalité.

Il se doutait bien qu'Amédée viendrait le prendre à l'heure du dîner, et, ne se souciant guère d'une seconde conférence sur un sujet épuisé, il se réfugia chez les Courtalon, toujours charmés quand il s'invitait familièrement à leur table.

L'homme oisif y vint dans la soirée, selon sa coutume. Charles étudiait ses airs langoureux et penchés pour savoir au juste où en étaient les affaires. Il ne surprit rien de plus significatif que ce qu'il avait déjà vu. Même il lui fut complétement

démontré que l'honneur de son ami était encore sauf, lorsqu'il vit l'homme oisif se baisser fort imprudemment pour ramasser, et baiser, en le ramassant, un petit chiffon de broderie que Mme de Courtalon avait laissé tomber à terre. Ces niaiseries, à peine autorisées la veille, seraient, un lendemain, du dernier mauvais goût.

Ainsi rassuré, Charles se persuada par une foule de beaux raisonnements qu'il n'y avait pas fort grand péril en la demeure. L'embarras d'une explication avec le substitut venait à l'appui de tout ce qu'il se disait pour la retarder. Mais il voulut tâter le terrain, et l'arrivée de quelques personnes lui permit d'entamer, dans un coin, une conversation préliminaire avec son ami.

— M. de ...., lui dit-il en lui nommant l'homme oisif, est un bon *meuble de salon*. Il y fait bien, on s'en sert comme on veut, il est commode.

— Veux-tu bien ne pas l'assassiner ainsi avec tes éloges de tapissier? interrompit en riant le substitut. J'ai bien vu que tu ne l'aimais pas, mais tu as tort; au fond, c'est un homme charmant.

— Tu trouves?

— Réellement charmant, répéta Courtalon non sans une certaine emphase. Au début de notre liaison, j'étais prévenu contre lui; ses petites affectations, qui me semblaient d'insupportables fatuités, ses façons de parler douces et polies, que je trouvais fades et mielleuses, me l'avaient fait prendre en guignon. Mais j'ai bien changé d'avis.

— Ah! ah!

— C'est comme pour ma femme. Je croyais, mais là tout de bon, qu'il voulait lui faire la cour, et, sans être précisément un More de Venise, je ne me sentais pas disposé de ce côté à beaucoup de tolérance. Eh bien! mon cher, je me trompais; il ne songeait pas plus à Mme de Courtalon qu'à la Vénus d'Arles ou à toute autre statue étrangère. J'en eus la preuve d'une assez singulière façon.

— Voyons un peu? s'écria Charles, qui jeta, tout en haussant les épaules, un regard émerveillé sur son ami.

— Je ne sais si tu te rappelles le bal que Mme de Sensy donna il y a environ deux mois?

— Parfaitement. Tu fis inviter M. de.....?

— C'est cela même... et tu n'y vins pas... Eh bien! donc, à ce même bal, Aurélie voulait paraître avec une fleur rouge fort rare, — un *chorizema varium,* — dans ses cheveux. Quelque roman lui avait inspiré cette coiffure... C'était une fantaisie, un caprice, presqu'une monomanie... Or, justement, — et cela ne manque jamais d'arriver en pareil cas, — les *chorizemas* s'étaient donné le mot pour disparaître. Aurélie se désespérait. A deux heures, le jour du bal, elle eut une espèce de crise nerveuse, et me déclara que sans la fleur en question elle n'irait certainement pas chez Mme de Sensy... J'aurais dû accepter cette menace pour ce qu'elle valait; mais non. Je m'épouvante d'un si redoutable *ultimatum,* et me voilà courant, de pépinière en pépinière, et chez les horticulteurs fashionnables ou littéraires auprès de qui je pouvais me réclamer de quelqu'un... Mais, bast !... Trois heures de course désespérée ne m'avancèrent à rien, qu'à savoir le nom de toutes les fleurs dont ma femme ne voulait pas. Les euphorbes, les *azaleas*, les *correas*... Un vrai cours de botanique !

Je revenais très-fatigué, très-ennuyé, du Luxembourg, où le célèbre Hardy n'avait pu me tirer de peine, lorsqu'en passant devant la maison de M. de..., qui loge, comme tu sais, rue Louis-le-Grand, l'idée me prit de monter chez lui, pour converser de nos faits et gestes.

Sur un des triptiques de sa chambre à coucher, que penses-tu que j'aperçois en entrant? La fleur demandée, mon bon ami, le diabolique *chorizema,* sur la piste duquel je courais depuis le matin. Dans de pareils moments, on prête volontiers une sorte d'organisation morale aux objets inanimés. Je crus que le *chorizema* me riait au nez.

Tout d'abord ma discrétion m'imposa le silence, et je me bornai, tout en rôdant autour de l'éclatante fleur, à la dévorer des yeux. Mais tu devines qu'après quelque résistance je donnai carrière à mon dépit, bien certain qu'aux premiers mots notre complaisant ami m'allait faire hommage, — c'est-à-dire à Aurélie, — de cet arbuste unique et tant désiré. Un seul scrupule me restait... j'hésitais à lui fournir moi-même une de ces occasions si rares où l'on peut offrir, sans inconvenance, à une femme d'un certain rang, un présent d'une va-

leur énorme pour elle, si peu d'ailleurs qu'il ait coûté. Croirais-tu que M. de... fit la sourde oreille à toutes mes insinuations? Croirais-tu que, lorsque ces insinuations prirent un caractère plus positif, lorque je lui demandai très-expressément la fleur qui manquait à la toilette de Mme de Courtalon, il me refusa tout net?

— En vérité, répliqua Charles, qui semblait fort attentif.... Et comment arrangeait-il ce refus?

— Très-simplement... ou très-orgueilleusement, si tu veux. « Mon cher Courtalon, je suis aux regrets de ne pouvoir vous être agréable... ainsi qu'à votre charmante femme... Mais cette fleur, dont j'irais chercher la pareille à dix lieues d'ici si je l'y savais, pour la supplier de l'accepter..., je ne suis pas libre d'en disposer. — Comment cela se peut-il? m'écriai-je étourdiment... — Et il répondit par un de ces sourires qu'on se repent toute sa vie d'avoir provoqués, un de ces sourires qui signifient en propres termes : Grand Dieu! mon cher, que vous êtes malappris! N'avez-vous donc jamais eu quelque bonne aubaine, pour deviner si difficilement celles des autres?

Je sortis furieux, tu peux le penser, mais certes bien tranquille sur les intentions de ce monsieur à l'endroit de mon ménage. Néanmoins, je ne négligeai pas de le ruiner pour jamais dans l'esprit d'Aurélie, à qui, sans avoir l'air d'y toucher, je racontai l'aimable procédé de son empressé courtisan.

— Oui dà, et qu'en dit-elle?

— Aurélie!... tu la connais et tu me demandes ce qu'elle en dit... Elle en fut outrée... mais plus elle l'avait ressenti, plus elle prit sur elle de faire bonne mine à M. de... quand il vint nous prendre pour le bal... Au total, cependant, il n'en fut pas le bon marchand... et les plaisanteries dont ma femme l'accabla au sujet de ce qu'elle appelait sa *décoration* lui auront fait voir que les *chorizemas*, tout comme les roses, ont quelquefois leurs épines.

Charles parut goûter fort médiocrement ce dernier trait. Il avait les yeux levés vers le plafond, perdu en apparence dans une adoration quelconque.

Le lecteur va bien vite s'en rendre compte. La fleur envoyée à Mme de Courtalon, quelques heures avant le bal où elle voulait s'en parer, et par elle donnée à l'homme oisif, qui sans

doute avait réclamé cet amoureux sacrifice, — soit au nom de quelques scrupules jaloux, soit en expiation de quelque refus plus essentiel, — cette fleur venait de Charles Fourcy lui-même. C'était une offrande destinée à racheter les torts de sa malencontreuse vertu.

Mme de Courtalon l'avait vingt fois remercié, depuis lors, de cette aimable attention, ajoutant toujours qu'elle lui devait une des plus charmantes coiffures de son hiver. Il va sans dire que jamais le mari n'était là quand elle parlait ainsi.

En rapprochant toutes ces circonstances, si claires, si décisives, en voyant Courtalon tirer sa sécurité de la plus évidente preuve de trahison qui jamais lui eût passé sous les yeux, notre héros, partagé entre deux sentiments contraires, et découragé presque autant que diverti, aurait volontiers ri et pleuré à la fois.

Cette lutte donnait sans doute à sa physionomie une expression inusitée.

— Qu'as-tu donc? lui demanda Courtalon.

Embarrassé de répondre franchement à cette question, Charles ne trouva sur le moment rien de très-précis; mais il n'était pas homme à reculer devant une complication nouvelle de la petite comédie à laquelle il assistait. Il avait, on ne l'a pas oublié, pris les conseils d'Amédée en ce qui touchait Courtalon : très-naturellement il imagina de raconter à ce dernier l'aventure de Mme de Saint-Maximin, et les révélations qui avaient suivi.

— Voyons, ajouta-t-il; maintenant que tu connais le motif de mes perplexités, ai-je fait fausse route? Ma conduite...

— Est pitoyable, interrompit Courtalon. De ce que tu avais pris sa maîtresse à ton ami, tu te fais un droit pour lui prendre aussi ses illusions... Il est blessé au cœur, et, voulant le guérir, tu le blesses à la tête, c'est-à-dire dans son orgueil... Belle homœopathie, sur ma foi... Tu verras les résultats, et s'il n'eût pas mieux valu te taire...

Ici l'homme voisif intervint. La conversation de Charles et de Courtalon lui était suspecte ; elle n'alla pas plus loin ce soir-là. Notre héros, en rentrant chez lui, trouva un billet d'Amédée, qui lui reprochait, en termes pathétiques, de l'aban-

donner à sa douleur. La formule finale était : Tout et toujours à toi.

— Diable! pensa Charles, je ferais bien de m'absenter.

Mais il apprit, le lendemain, qu'Amédée avait quitté Paris.

Il y a, vers la fin du printemps, des soirées si belles, si tièdes, si brillantes, que le Parisien le plus endurci ne résiste pas au besoin de franchir les barrières. Ces soirs-là peuplent les plus solitaires allées du bois de Boulogne et les boulevarts les moins fréquentés. Mille regards curieux, mille langues indiscrètes, se répandent alors dans les recoins d'ordinaire les plus aveugles et les plus muets ; bien des mystères sont ainsi pris au dépourvu.

Le 15 mai dernier, sur les huit heures de l'après-midi, Charles Fourcy sortit du parc de Monceaux, où il était allé respirer les lilas, après son dîner. Une citadine, arrêtée sur le boulevart extérieur et dont les stores étaient soigneusement baissés, attira ses regards. Le cocher n'avait pas quitté son siége et semblait se tenir prêt à recevoir des ordres, bien que la joyeuse devanture d'un rouge cabaret ouvert à dix pas de lui dût solliciter vivement sa soif permanente.

Ce tableau n'avait rien de fort énigmatique en lui-même, et n'eût certainement excité aucune curiosité dans l'esprit de notre promeneur, si, tournant la tête dans la direction opposée, il n'avait vu accourir très-vite, sur la chaussée, un cabriolet dans lequel il reconnut l'homme oisif, qui (nous lui devons cette justice) avait, en ce moment, l'air fort affairé. L'intéressant personnage se fit arrêter tout auprès de la voiture fermée, dans laquelle il se glissa le plus mystérieusement du monde, et qui partit aussitôt.

Nous ne dirons pas quelles certitudes entrèrent dans l'âme de Charles, dont le regard perçant avait pénétré dans la citadine suspecte, mais il prit, d'un assez bon pas, les rues qui le ramenaient chez son ami le substitut.

Son allure trahissait un parti pris, une décision arrêtée :

— C'est aussi par trop fort, marronnait-il entre ses dents ; et je ne dois pas le souffrir ! Il saura tout.

— Gare donc ! maladroit, lui cria tout à coup un cavalier

qui arrivait sur lui sans qu'il s'en fût aperçu. Cette injonction était brève, rude, presque menaçante.

— Gare donc, maladroit! reprit avec une intention railleuse une belle amazone qui, la cravache levée, passa immédiatement après devant Charles, en lui jetant un regard de souverain mépris.

Le cavalier était Amédée; l'amazone qu'il escortait si orgueilleusement... Mais est-il besoin de nommer la trompeuse Élisa?

Tous deux l'avaient parfaitement reconnu.

— Oui-dà, se dit Charles, la leçon est bonne. — Et il n'alla qu'à dix heures chez les Courtalon, après trois parties de billard perdues au Cercle.

Le substitut venait de rentrer; sa femme arriva presque aussitôt.

— Vous n'étiez donc pas chez votre tante, ma bonne amie? dit le magistrat. Je me suis cassé le nez à sa porte.

— Non, répondit tranquillement Aurélie; Mme de Sensy m'a menée au bois...

— Où j'ai rencontré ces dames, ajouta Charles, à qui Mme de Courtalon ne put s'empêcher de jeter un regard plus qu'étonné.

E. D. Forgues.

LE STEEPLE CHASE.

Aux dernières promenades de Longchamps il s'est passé une aventure des plus piquantes, qui a été une énigme pour les spectateurs ; le mot de cette énigme, on le devinera sans peine en lisant ce récit.

Il y a cinq ans qu'un jeune gentillâtre de la Normandie vint à Paris pour faire son droit, pour apprendre à mettre sa cravate, enfin pour quelques autres motifs aussi frivoles. M. Anatole de G..., qui n'était dans son village qu'un rustre endimanché, devint à Paris, en moins de deux ans, un garçon fort distingué dans le beau monde; mais ce chemin rapide lui avait coûté cher; son temps, d'abord, car vous comprenez qu'il n'avait pas même songé à passer un premier examen de droit. Ensuite il avait fait une cruelle brèche à sa fortune. Au lieu d'aller habiter la rue Saint-Jacques ou la rue de La Harpe, en esprit laborieux qui ne veut pas des distractions mondaines, il avait débarqué en pleine rue Lafitte, où demeurait un de ses cousins, un rusé Normand qui vivait sur les variations du trois et du cinq. Grâce à ce cousin, Anatole, dès qu'il eut mis de côté ses habits et son esprit de province, fut conduit chez les grands seigneurs de la banque. La noblesse de titre était, parmi ces seigneurs d'un nouveau genre, en fort bonne odeur de sainteté : Anatole, quoique plus gentillâtre que gentilhomme, fut bien accueilli partout. C'était d'ailleurs un joli cavalier, non pas encore accompli, mais promettant beaucoup. Il comprenait à merveille qu'à Paris, dans ce monde-là surtout, les apparences

de l'esprit sont mieux cotées qu'un bon cœur ; il comprenait à merveille que l'argent qu'on jette à propos par la fenêtre est une bonne semaille qui tôt ou tard produit une bonne moisson. Il s'habilla avec luxe, monta à cheval et se fit, tant à l'Opéra que chez Tortoni, la gazette de l'esprit parisien. La troisième année de son séjonr à Paris, il était de plus en plus recherché, les femmes commençaient à parler de son *esprit* et de son *habit;* enfin l'heure de la gloire ou plutôt de la gloriole allait lui tinter aux oreilles. Il s'était lié par rencontre d'une amitié toute parisienne avec un agent de change que j'appellerai ici par pseudonyme M. Dubois. Il avait chargé ce banquier de ses affaires d'argent. Malgré les remontrances de M. Dubois, qui pressentait la déconfiture de son ami et de son client, Anatole poursuivit de plus belle ses brillantes folies, se disant ensuite en lui-même, pour consolation, qu'un homme d'esprit n'est jamais ruiné.

L'agent de change était marié depuis quelques années à une des plus jolies femmes de Paris. On n'a pas une belle femme sans qu'il en coûte, souvent de toutes les façons. Mme Dubois aimait beaucoup le monde comme toutes les femmes qui brillent par quelque côté, par l'esprit, par la beauté, par les grâces, par les amours; il y a tant de moyens de briller un peu à son tour. En conséquence, Mme Dubois donnait des soirées charmantes, qui réunissaient un grand nombre de moyennes célébrités, demi-célébrités financières, demi-célébrités élégantes, demi-célébrités artistiques. Anatole, par ses façons aimables et son esprit toujours à l'ordre du jour, Anatole, par sa tournure gracieuse, son nom sonore et sa jolie figure, fut le héros de ces soirées. Jusque-là Mme Dubois, toute préoccupée d'elle-même, des compliments de la veille et des parures du lendemain, n'avait guère remarqué Anatole ; mais, dès qu'il fut de notoriété publique que c'était un beau et spirituel cavalier, elle daigna jeter sur lui un regard distrait : « En vérité, dit-elle, ce M. Anatole n'est pas mal. » A partir de ce jour, Anatole fut plus assidu chez son agent de change. Comme ils avaient toujours ensemble des affaires à régler, M. Dubois ne pouvait se plaindre des visites d'Anatole; il était d'ailleurs loin de penser que sa femme fût pour quelque chose dans les visites de son client. Mais, au bout de quelques mois, quoiqu'il fût,

soit par orgueil soit par ignorance, un homme des moins clairvoyants, il vit bien à qui il avait à faire : « Diable, dit-il (dans cette occurrence, c'est toujours le diable qu'on implore), diable! voilà l'écheveau du mariage qui s'embrouille. » Il demanda sans plus tarder à régler son compte avec Anatole. Une fois ce compte réglé, le pauvre Anatole calcula pour la première fois de sa vie.

— Il est un peu tard pour faire des calculs, lui dit l'agent de change ; il ne vous reste pas grand'chose, mon pauvre ami.

— Bah ! dit fièrement Anatole. Et toutes les dettes que je puis faire, les comptez-vous donc pour rien? A propos, prêtez-moi donc dix mille francs , poursuivit-il avec beaucoup de laisser-aller; vous aurez par là l'honneur, mon cher Dubois, d'être mon premier créancier.

— Sur quelle hypothèque? dit l'agent de change en souriant.

— D'abord, reprit Anatole, à la mort de mon père, je recueillerai une succession fort alléchante. Je sais bien que mon père n'entendrait par raison avant sa mort; mais, en attendant, est-ce que vous n'avez pas hypothèque sur ma personne? Tôt ou tard je ferai mon chemin.

— A Clichy, se dit en lui-même l'agent de change. — Soit, dit-il tout haut en ouvrant son portefeuille et après une réflexion machiavélique; voilà dix mille francs; souscrivez-moi tout de suite un billet à ordre. Un bienfait n'est jamais perdu , dit le proverbe.

Anatole écrivit le billet à ordre comme s'il eût écrit un billet à Rosine ou à Fanny.

— C'est bien , c'est bien , murmura l'agent de change quand Anatole fut parti. Voilà l'écheveau qui se débrouille; comme le diable, je tiens mon homme par un cheveu.

M. Dubois était un mari spirituel , voulant à tout prix conserver le cœur de sa femme, dix mille francs pour ce coup d'état conjugal , ce n'était pas trop , en vérité , surtout si l'on songe que M. Dubois jouait avec l'argent. Il avait surpris plus d'une fois des traits de bonne volonté de Mme Dubois pour M. Anatole; il savait fort bien qu'on ne détruit pas l'empire d'un beau garçon dans le cœur d'une jeune femme par des atta-

ques vulgaires. Le billet à ordre était à trois mois. Au bout de trois mois, Anatole ne pourrait rembourser; il surviendrait un jugement contre lui, par ce jugement saisie et prise de corps. En un mot, ce billet à ordre n'était autre chose qu'une lettre de recommandation pour Clichy.

— Une fois à Clichy, disait l'agent de change, j'aurai le temps de respirer tout à mon aise; ma femme me demandera des nouvelles de mon client, je répondrai naïvement à ma femme: Tu ne sais donc pas? Ce grand fou vient de partir pour l'Italie avec une duchesse de rencontre ou une duchesse de pacotille. Ma femme se mordra les lèvres pendant huit jours, elle aura du dépit pendant trois semaines; après quoi elle redeviendra Mme Dubois comme devant. Voilà qui n'est pas mal raisonné, j'imagine. J'en suis donc quitte pour la peur. J'ai vu le commencement de cette intrigue; mais, Dieu merci! je n'en verrai pas la fin.

Les trois mois se passèrent trop lentement au gré du mari. Il força sa femme à se distraire de temps en temps, en dehors de sa passion naissante. Comme c'était l'hiver, il la conduisit dans les bals, les concerts et les spectacles; il dépensa beaucoup en parures, il fut galant outre mesure; enfin il redevint un jeune mari.

Le jour de l'échéance, il reçut une lettre de son élégant débiteur; il fit la sourde-oreille, il répondit qu'il n'était plus pour rien dans cette affaire, qu'il regrettait bien que la mauvaise tournure de la Banque l'empêchât de disposer d'une nouvelle somme de dix mille francs pour tirer son ami de ce mauvais pas; mais, après tout, ajoutait-il, ce devait être une leçon profitable. Reculer pour cette créance, c'était se créer mille embarras futurs. Enfin, il conseillait à Anatole de faire une fin, grâce à son nom, à son esprit, à ses espérances, il pouvait trouver une femme, c'est-à-dire une dot.

En lisant la lettre de l'agent de change, Anatole vit bien qu'il était persifflé.

— C'est, dit-il, d'un jaloux qui me ferme sa bourse pour me fermer sa porte; mais il aura beau faire, il ne peut rien sur mon cœur ni sur le cœur de sa femme. Je suis son débiteur, soit; je trouverai bien de la monnaie pour le payer.

Le billet à ordre alla au tribunal de commerce, qui ordonna la saisie et la prise de corps. Anatole trouva moyen de sauver son cheval et de se sauver lui-même. Il alla habiter un hôtel de la rue de Rivoli.

— Prise de corps, disait-il pour cacher son dépit, qu'importe? N'est-il pas du bel air de ne sortir qu'après le soleil couché?

Il arrangea sa vie en conséquence. Cependant, pour monter à cheval, il se moquait de tous les gardes du commerce, son cheval, de pure race anglaise, était merveilleusement dressé pour la course, et même pour la course au clocher. C'était un noble animal, toujours prêt à tous les périls sur un seul mot de son maître; aussi Anatole l'aimait mieux que son meilleur ami. Il se fût résigné de fort bonne grâce à aller à Clichy, pourvu que Bajazet y fût enfermé.

Ainsi, Anatole ne sortait plus guère le jour, hormis à cheval; car, grâce à son cheval, il était encore de toutes les courses et de toutes les fêtes. Vinrent les promenades de Longchamps. Le second jour, au premier rayon du soleil, il fit seller Bajazet, et partit gai comme le printemps. Depuis près d'un mois, il avait à peine entrevu Mme Dubois dans sa loge à l'Opéra; il lui avait écrit, mais en vain : M. Dubois était le directeur des postes dans sa maison. Anatole espérait revoir la jeune femme à Longchamps, où elle avait coutume d'aller, non pas tout à fait pour elle, mais pour montrer ses chevaux. L'espérance d'Anatole ne l'avait pas trompé; à peine dans les Champs-Élysées, il reconnut Mme Dubois, qui était seule avec ses sœurs dans sa jolie calèche. Comme Anatole ne craignait jamais rien dès qu'il était sur son cheval, il ne craignait pas d'aborder Amélie; il piqua des deux, et fit caracoler Bajazet en cavalier qui veut entrer dignement en conversation. A sa vue, Amélie rougit et détourna la tête; mais, après tout, comme entre eux il n'y avait point eu de billets à ordre, elle lui fit, quoique froidement, assez bon accueil. Elle eut l'air d'ignorer la brouille survenue entre lui et son mari.

— Il y a bien longtemps que vous n'êtes venu nous voir, monsieur. Notre dernier bal a été très-brillant; il n'y manquait rien, si ce n'est vous. Je vous croyais en Égypte ou en Chine.

— Ou à Clichy, comme disent les mauvaises langues, murmura tout bas la jeune sœur.

— Vous ne savez donc pas, répondit Anatole, que je n'ai le droit d'aller vous rendre visite qu'après le coucher du soleil? Je serais bien allé à votre dernier bal, mais M. Dubois n'aurait pas eu la charité de m'avertir à temps pour partir; je serais resté jusqu'au grand jour, et c'était fait de ma liberté. Pour la liberté de mon cœur, madame, il y a longtemps que...

A cet instant Anatole vit à deux pas de lui une figure qu'il crut reconnaître. Comme il ne tenait pas à renouveler connaissance, il fit demi-tour de l'autre côté de la voiture.

— Ah çà! monsieur, reprit Amélie, est-ce que nous jouons aux propos interrompus?

— Oui, oui, madame, répondit Anatole, qui avait toujours l'œil sur le nouveau venu.

A cet instant même, Mme Dubois et sa sœur furent très-surprises de voir Anatole s'élancer sous les arbres, à travers les promeneurs, avec la rapidité d'une flèche. Le nouveau venu, qui avait pour monture un jeune cheval très-fougueux, eut en une seconde dépassé Anatole.

— C'est un pari.

— C'est un *steeple chase.*

— C'est une course au clocher, s'écria-t-on de toutes parts au milieu de la confusion que venaient de jeter les deux cavaliers.

Tous les regards se tournèrent vers eux. Les plus curieux voulurent les suivre; plus d'une vingtaine de jeunes gens se détachèrent du groupe des promeneurs et se mirent sur les traces d'Anatole et de son compagnon de voyage. Des paris se formèrent; qui pour le cheval blanc, qui pour Bajazet. En moins d'une minute, il y eut dix paris ouverts. Anatole était reconnu pour bon cavalier; on n'avait jamais vu l'autre, mais l'autre avait un cheval plus ardent. On fut bientôt à l'Arc-de-Triomphe; on traversa d'un saut la campagne qui s'étend de là jusqu'au bois de Boulogne; dans le bois de Boulogne, ce furent des détours sans nombre; l'un déchira son habit, l'autre perdit son chapeau. Les deux héros s'enfonçaient le mieux du monde dans les halliers, ils dédaignaient les routes battues, ils sem-

blaient regretter de n'avoir point quelque petite rivière à traverser, enfin ils étaient dans toute la féroce ardeur du courre. Ils s'élancèrent vers Saint-Cloud, se jetèrent dans la montagne de Bellevue ; ils se trouvèrent bientôt en pleine montagne. Jusque-là la victoire, si longtemps disputée, était encore incertaine. Bajazet regagnait en détours ce qu'il perdait en vitesse. Anatole, tout ruisselant, le flattait de la voix et de la main ; Bajazet obéissait toujours sans broncher ; il sautait sans y regarder à deux fois, haies, fossés et ruisseaux. Il eût essayé bravement de traverser la Seine. Cependant le pauvre Bajazet, au bout de ses forces, commençait à fléchir du pied, le cheval blanc allait vaincre, déjà les parieurs prononçaient la victoire, quand les deux cavaliers arrivèrent en même temps devant le petit mur en ruines d'un parc.

Le soleil, près de se coucher, vint jeter un rayon sur ce tableau. Anatole, désespéré, s'écria : Bajazet ! Bajazet ! A la voix de son maître, Bajazet se ranime encore une fois, il s'élance, prend son vol, et disparaît au même instant de l'autre côté du mur. — Bravo ! bravo ! Bajazet ! s'écrient tous les cavaliers qui ont parié pour lui et même quelques-uns de ceux qui ont parié contre lui, tant le triomphe était beau ! Le cheval blanc s'est rebuté ; en vain son maître l'a lancé deux fois, deux fois il s'est arrêté au pied du mur. L'inconnu, loin de se dire vaincu, semble en prendre son parti : il se détourne, voyant une entrée plus favorable au parc. en effet, du côté opposé, le mur est plus ruiné, en moins de quelques secondes il arrive près de Bajazet, près du pauvre Bajazet qui est expirant. L'inconnu saute à terre, et sans s'arrêter à ce spectacle lamentable d'un noble cavalier roulé dans la poussière, embrassant son cheval qui va mourir, versant une larme bien amère sur ce noble ami qui ne lui a pas fait défaut, il dit à Anatole avec un sourire moqueur :

— Enfin vous êtes atteint, monsieur.

— Oui, dit Anatole en tournant la tête ; oui, je suis atteint ; mais voyez, monsieur, le soleil est couché.

G. DE C.

POÉSIE.

CHAMPLATREUX.

A M. LE COMTE MOLÉ.

De loin, on l'aperçoit dans son parc solitaire,
Ce séjour où l'histoire inscrit tant de beaux noms;
On aime à voir ses bois pleins d'ombre et de mystère,
Ses guirlandes de fleurs, ses larges horizons.

L'honneur des anciens temps a là son sanctuaire,
Les arts et le savoir habitent ces salons,
Et dans ces longs sentiers règne un silence austère.
Oh ! qu'il en reste peu de ces grandes maisons !

Et lorsque, dans ce temps où tout se décolore,
Où tout vacille et tombe, on en trouve une encore
Dont l'éclat primitif ne s'est pas effacé,

Il est doux d'y venir, à l'heure de l'orage,
Respirer en silence et reprendre courage
Par la forte saveur des leçons du passé.

Septembre 1841.

CHANT NATIONAL D'ISLANDE.

Hvad fœgur er min fedra Jœrd !

Que j'aime mon pays, mon beau pays d'Islande,
Où le ciel est si pur, où la mer est si grande!
Quand du milieu des flots, à l'horizon vermeil,
Surgissent au matin les montagnes de glace,
On dirait des héros alignés dans l'espace,
Avec leur casque en fer doré par le soleil.

Un jour, quand du Snœfels (1) Thor (2) aperçut la cime,
Il arrêta son char au-dessus de l'abîme,
Et des hommes d'Islande il observa l'effort.
Tous alors méritaient de le voir apparaître,
Et tous en le voyant le choisirent pour maître.
Ce fut l'âge des dieux et des héros du Nord.

C'est le temps où Gunnar et Gretir, sur la plage,
Aux combats acharnés exercent leur courage,
Le temps où les guerriers, dans leur farouche ardeur,
Gagnent au prix du sang la blonde jeune fille,
Et meurent sans soupir, le visage tranquille,
En chantant leur amour, le glaive dans le cœur.

C'est le temps glorieux des grandes funérailles ;
Dans les salles du Jarl, sur les champs de bataille,
Le Scalde audacieux s'en va la harpe en main,
Célébrant les hauts faits, la valeur et les guerres.
Relisons aujourd'hui les sagas de nos pères ;
Là se trouvent leurs noms, leurs luttes, leur destin.

(1) Glacier voisin de Reykiavik.
(2) Dieu du tonnerre et de la force.

Maintenant tout est calme, et la terre est riante,
A travers les vallons, l'oiseau voltige et chante,
La plaine reverdit aux rayons d'un beau jour,
Et dans les lacs d'azur la lumière étincelle,
Et l'Islandais est brave, et son amante est belle,
Comme en nos anciens temps d'héroïsme et d'amour.

Salut, ô mon Islande! avec tes rocs, ton onde,
Brave à jamais le temps. Si quelque jour le monde
S'écroulait sous la main du Dieu qui l'a formé,
Du milieu du chaos, nous pourrions voir encore
Surgir ces monts glacés que le soleil colore,
Et contempler les lieux où nous avons aimé.

SOIRÉE ALLEMANDE.

A MADAME A. DE ...

Oh! oui, c'est bien cela. C'est la chambre tranquille,
Pleine de poésie, humble toit, doux asile,
Où l'on aime à s'asseoir sur le canapé bleu,
Pour causer et chanter le soir au coin du feu.
D'un côté des portraits, et l'album romantique;
De l'autre un piano, des cahiers de musique,
Quelques livres choisis, Uhland, Goethe, Schiller;
Les romances de Lœve, et celles de Creuzer;
Puis, de longs entretiens d'art, de philosophie,
D'un amour qu'on se crée et que l'on déifie,
De deux ou trois amis qui font tout notre espoir,
Et d'une œuvre de maître admirable à revoir;
Puis, des rêves sans fin, dans le temps, dans l'espace,
Un but qui nous sourit, un autre qui s'efface;
Nul trouble en nos désirs, nul doute en notre essor,
Oh! oui, c'est bien cela; c'est ce que j'aime encor,

Ce que j'ai tant aimé, là-bas en Allemagne,
Lorsque je m'en allais à travers la campagne,
Abandonnant mon cœur à ces rêves du Nord,
Mon esprit à l'étude et ma fortune au sort.
C'est ainsi qu'ont passé tant de douces soirées,
Riches d'illusions, paisibles, non parées,
Et tant de jours heureux pleins d'amour et de foi.
Aussi, lorsque le soir vous chantez devant moi
Le chant que je connais, le lied et la romance,
Dans mon cœur aussitôt le passé recommence;
Je regrette vos prés, vos bois, votre vallon,
Et je pourrais vous dire alors comme Mignon :
Venez, quittons ces lieux où l'on se sent malade,
Où toujours l'existence est si triste et si fade;
Où le froid scepticisme et l'intérêt menteur
Altèrent la pensée et corrompent le cœur;
Allons là-bas, allons dans le pays des songes
Reprendre notre espoir et nos riants mensonges

EN DANEMARCK.

A ANTOINE DE LATOUR.

Au bord du lac paisible, à Fredensborg, le soir,
Pèlerin étranger, je suis allé m'asseoir,
Et dans mon cœur j'emporte à tout jamais l'image
Des prés au vert contour, du lac au doux rivage.
Là tout est calme et pur; là, le long des grands bois,
Le long des frais jardins, on retrouve à la fois
La majesté royale et le repos champêtre.
Là le regard s'anime, et l'on se sent renaître.
La muse sur ces champs étend ses ailes d'or,
Et la pensée au loin monte, suit son essor,
Traverse le vallon, s'égare dans son rêve,
Plane sur les coteaux et flotte sur la grève.

Si vous vous sentez las du monde des salons,
Venez ici : le parc sous ses frais horizons
Et ses larges rameaux vous ouvre une retraite.
Si votre cœur trompé se souvient et regrette,
Venez : l'eau qui murmure au pied de la forêt
Calme le souvenir, assoupit le regret.
Mais si, dans le ciel bleu, dans le ciel du jeune âge,
Vos yeux ont vu surgir une nouvelle image,
Si quelque jeune fille au candide regard,
Riante près de vous et rêveuse à l'écart,
A murmuré tout bas ces mots saints : Je vous aime!
Oh! venez, homme heureux, car le bonheur suprême
Dans un rêve d'amour doit être de s'asseoir
Auprès du lac paisible, à Fredensborg, le soir.

LES DERNIERS VERS DE WALLIN (1).

Pauvre front fatigué, repose en paix, repose;
Que tes derniers pensers d'espérance et d'amour
S'en aillent maintenant vers l'éternel séjour,
Où le soleil d'en haut éclaire toute chose.
Repose en paix, repose.

Pauvres bras fatigués, croisez-vous sur mon sein;
Croisez-vous pour prier à cette heure suprême.
Déjà ma faible voix meurt sur ma bouche blême,
La force m'abandonne, et je touche à ma fin.
Croisez-vous sur mon sein.

(1) Archevêque d'Upsal, l'un des hommes les plus vénérés et des plus grands poëtes modernes de la Suède. Il est mort en 1838, laissant un profond regret dans le cœur de tous ceux qui l'avaient connu. Quelques heures avant d'expirer, il écrivit ce religieux adieu à la vie, dont notre traduction ne peut rendre l'harmonie mélancolique ni la touchante expression.

Pauvre âme fatiguée, il a fallu combattre ;
Mais l'heure de la paix à présent va venir.
A tout ce qui t'aima donne encore un soupir,
Et puis repose après ta lutte opiniâtre :
Il a fallu combattre !

X. Marmier.

LES

MÉMOIRES

DE Mme LAFARGE.

La critique n'a point toujours le choix des livres qu'elle soumet à ses appréciations, et bien des fois il arrive que les sujets lui sont violemment imposés du dehors. La plus noble de ses prérogatives sans doute consiste en ce ministère d'initiation qu'elle exerce près des œuvres dont la valeur échappe au commun des esprits, et autour desquelles ses jugements motivés rallient la foule. Mais, qu'on ne s'y trompe pas, à ce rôle de bienveillante sollicitude, à cette enquête d'œuvres peu bruyantes et dignes pourtant de popularité, ne se borne pas sa mission. En ces rapprochements que l'autorité de sa parole établit entre le lecteur et l'écrivain, ne doit pas s'absorber uniquement son zèle, dans une époque littéraire comme la nôtre. Souvent alors, au lieu de convoquer autour de certaines publications la foule qui s'y porte, comme certains animaux à l'odeur du cadavre, elle doit au contraire en éloigner les esprits curieux ou malades qui s'en repaissent, et, fendant la cohue que le scandale ameute près de telles œuvres, signaler à l'intelligence et au cœur les miasmes doublement pestilentiels qui s'en exhalent.

Certes, la curiosité publique a, de nos jours, par des amorces

littéraires, été bien des fois mise ridiculement en éveil. Tandis que certains livres faits avec labeur, inspiration et conscience (livres si rares à cette heure et toujours), tandis que ces précieuses productions, dignes d'examen et d'estime, passaient peu remarquées des lecteurs frivoles, le moindre pamphlet gros d'injures ou de diffamations était avidement accueilli, à la plus grande honte du goût et de la morale. Oui, l'on aurait à noter bien des déplorables écarts de raison en ce genre, mais je n'imagine pas cependant qu'on eût encore fait éclater une aussi imprudente frénésie de scandale, déployé jamais d'aussi grotesques sympathies pour le crime paré de perfides atours, comme on l'a vu à l'occasion de Mme Lafarge. Quoi donc! les préoccupations politiques elles-mêmes avaient fait silence devant la romanesque accusée. La tribune écoutée et retentissante n'était plus celle du Palais-Bourbon, mais bien celle de Brives ou de Tulle. La publicité propageait par toutes ses voies les débats à l'ordre du jour, et certain journal, qui ose d'ailleurs beaucoup en toutes choses, habile à caresser en ses lecteurs cette inqualifiable curiosité qu'inspirait en tout lieu le dramatique procès de la Corrèze, ne craignit pas d'établir des courriers en service extraordinaire afin d'offrir en primeur tous ces piquants détails, source productive d'abonnements. L'héroïne de ce drame lugubre serait ingrate si elle n'était que médiocrement satisfaite des dispositions scéniques qu'on a su donner à l'audience. Le théâtre où elle posait, et d'où tombait sa parole, était merveilleusement en vue, et les échos étaient ménagés de façon si habile, que la France, l'Europe entière pouvaient l'entendre; aussi l'a-t-on bien entendue et très-avidement.

Parmi nous toutefois, et Mme Lafarge ne l'ignore pas, toute attention, même celle qu'on donne au crime, se lasse promptement, et, impatiente d'aliments nouveaux, dérive ailleurs. D'une autre part, toutes chaleureuses, toutes passionnées qu'elles sont (et vit-on jamais un tel abus de la parole!), les plaidoiries des avocats ont le privilége, et c'est justice, de ne guère survivre au moment qui les inspire; si bien que Marie Cappelle serait déjà en dehors des préoccupations courantes, si, repoussant d'une main désespérée ce linceul de l'oubli qui menace de la couvrir, elle n'essayait de prolonger aujourd'hui par le livre l'impression expirante du plaidoyer et de la cour d'assises.

Ceux qui ont encore à cœur la dignité des lettres se révoltent à la pensée qu'une telle femme, atteinte de deux condamnations infamantes, puisse s'enrôler, le front haut, parmi les hommes dévoués au culte de l'art, et ravaler impunément au service de ses calomnies l'instrument sacré de la parole écrite; mais, en somme, une telle audace n'a-t-elle pas été provoquée et comme d'avance applaudie? Qui donc a chatouillé sur ce point la vanité de Mme Lafarge? qui donc lui a révélé ce moyen extrême de conserver quelque temps encore son complaisant auditoire? qui donc, je le demande, sinon l'imprudente facilité du public à saluer de sourires approbateurs ces lettres où la moquerie parisienne s'attaquait (le beau mérite!) aux mœurs peu élégantes et aux bourgeoises peu dégrossies du Limousin? qui donc encore, sinon les journaux si complaisants à enregistrer dans leurs colonnes, comme des factums d'une merveilleuse éloquence, ces virulents manifestes d'une criminelle réduite aux abois, et qui cherchait ainsi, à l'issue de chaque audience, à faire prendre le change sur les charges accablantes de l'accusation, et à se raffermir autour du front ce vain prestige dont elle se sentait découronnée?

Après de si singulières adulations, il faut cesser vraiment de dire étrange et audacieuse la fantaisie toute logique qui prend Mme Lafarge de joindre à ses divers mérites l'art de tisser proprement des phrases et d'accoupler heureusement au mot une épithète colorée ou pittoresque. Cet art ingénieux de pipper le lecteur, comme au miroir une alouette, croyant sans nul doute le posséder éminemment, il est tout simple qu'elle ait mis en jeu près du public ce dernier moyen de *cassation;* mais ses espérances de ce côté seront encore déçues; car, loin de protéger sa mémoire, cette dernière planche de salut, à laquelle s'attache désespérément sa fortune, va l'entraîner pour jamais dans la réprobation universelle.

Le bruit avait d'abord couru que le ministère public s'opposerait à la publication de ces *Mémoires* et que ce dernier scandale resterait inédit; mais, puisqu'il n'a point jugé bon de le faire, et que sa parole ne peut plus répondre aux assertions d'ailleurs souvent démenties de la défense, la critique alors, sans revenir sur l'examen des faits et sans combattre de nouveau des récits déjà victorieusement réfutés, doit signaler les

points où l'on voit l'adresse percer davantage et se trahir la mauvaise foi ; puis encore oser dire enfin au public ce que vaut en somme cette élucubration littéraire.

En quelques lignes de dédicace à ses amis, Marie Cappelle assure qu'elle n'a point voulu faire un livre, mais que, dans le recueillement solitaire de sa captivité, sous l'impression de ses souvenirs et de ses larmes, elle laissait aller sa plume, sans recourir aux prestiges de l'art, et sans invoquer les séductions de l'éloquence. Je ne sais, mais pourtant il semblerait qu'elle ait pris en plus grand souci l'arrangement de ses *Mémoires*, et cherché dans le style plus d'artifices et d'agréments qu'elle ne l'avoue. Dès le début même de l'ouvrage, on s'aperçoit qu'il est ordonné et agencé selon les procédés en usage dans les romans du jour. Le récit n'y découle pas continu comme l'épanchement d'une douloureuse confidence; mais il se brise, il se morcelle en chapitres, j'oserais dire en *chants* qui ont leur raison dramatique de se diviser de la sorte, et qui le plus souvent, d'après les lois d'une progression étudiée, se terminent, comme une ode, en queue de strophe. Puis, qu'on ne s'attende pas uniquement à la confession larmoyante d'une vie de malheurs et de persécutions : Mme Lafarge, qui, par récente épreuve, connaît son public presque aussi bien qu'un romancier en vogue, ne commet pas cette imprudence compromettante; mais, sûre d'intéresser ainsi, elle va de droite à gauche, glanant d'une main légère le champ varié de ses souvenirs, butinant le long des sentiers parcourus de spirituelles et malicieuses anecdotes, et distribuant sans parcimonie les piqûres de son aiguillon. Elle l'a très-judicieusement compris, l'écueil capital pour elle était la lassitude qu'auraient infailliblement causée les éternelles redites du procès. Aussi, loin de rester recluse dans le cercle vicieux de l'empoisonnement et du vol où l'on a si longtemps tourné, elle exploite, en désespoir de cause, son enfance comme sa jeunesse, tout son passé, toute sa vie.

Tout aussi loin que sa mémoire la porte et l'éclaire, Marie Cappelle, remontant jusqu'à ses plus tendres années, en raconte avec minutie et complaisance les faits et gestes, auxquels son scrupuleux récit accorde une importance qui prouve décidément que l'héroïne du Glandier a pris son illustration tout à fait au sérieux. Ici encore on a ridiculement aidé aux étranges méprises

de son orgueil. Voyant son nom passer en toutes les bouches et retentir à l'égal des plus célèbres, elle a naïvement cru que les moindres détails, ayant trait à une si haute renommée, avaient un prix inestimable, et la voici nous recueillant à son propre bénéfice tous les riens charmants de la première enfance qui intéressent dans la biographie des hommes promus à la gloire. Toutes ces reliques sont arrachées par elle aux limbes de l'oubli et religieusement léguées à nos souvenirs. Nous avons en ce genre sa laideur primitive, contre laquelle échouaient les plus jolis bonnets; nous avons encore son baptême, qui n'était qu'une préface de mariage entre le parrain et la commère; nous avons de plus la petite voiture sous les grands arbres de Villers-Hellon, et le long châle rouge de la grand'mère, et le prunier sous lequel l'enfant se casse un bras, tandis que sa bonne partage une prune avec un garde-chasse; puis viennent les bergeries pleines de moutons mérinos, et les caresses de la petite aux plus doux, et ses luttes avec les plus récalcitrants; enfin toute une odyssée enfantine chantée par un rapsode très-suffisamment pénétré de son importance. Toutefois, quelque charme que puissent avoir près de certains esprits ces enfantillages, si Mme Lafarge avait le sens littéraire autant développé qu'on l'a voulu faire entendre, je crois qu'elle se serait montrée plus sobre d'œufs recueillis tout tièdes, de poules mangeant à ses pieds, de petits canards s'essayant à nager dans la pièce d'eau. Ces naïvetés trop prodiguées sont voisines du commérage, et dégénèrent en niaiseries.

De ces particularités, fastidieuses à la longue, recueillies sur sa première enfance, nous passons au tableau non moins complaisamment tracé de sa famille; puis, comme il fallait bien relever par quelques grains de sel attique ces derniers détails nécessairement arides, il pleut des anecdotes, d'ailleurs divertissantes, sur M. de Talleyrand, sur l'original M. Séguin et d'autres, immanquable moyen de raviver l'attention assoupie. Mais l'enfant devient jeune fille, et voici qu'elle entre à Saint-Denis, où déjà sa nature amoureuse d'indépendance souffre et murmure de la règle dont elle a peine et impatience à porter le joug. Une remarque à faire, c'est qu'en dehors de Saint-Denis, au dernier plan de cette éducation, et comme la dominant de ses principes, on voit se dresser la figure de Mme de Genlis. Par

tradition directe de sa grand'mère, Marie Cappelle peut en effet se dire l'élève de l'auteur d'*Adèle et Théodore*. C'est bien là, il faut le reconnaître, le mode d'éducation le plus scabreux qu'il soit possible de mettre en pratique. A quel résultat espère-t-on arriver avec ce cortége de romans moraux et de drames affadis à l'usage de la jeunesse? Sera-ce à dire qu'après avoir frappé ces imaginations si vives (des imaginations de jeunes filles) de tableaux très-chastes et très-réservés, je le veux, mais enfin romanesques; qu'après avoir, au seuil de ces tendres années, dépeint la vie en des contes plus ou moins intrigués, sous des couleurs à effet; sera-ce à dire qu'on pourra défendre à ces jeunes esprits alléchés les rêves qui les emportent au-delà du possible, et qu'on saura, plus tard, les enclore dans les voies peu accidentées de l'existence réelle? Plus les précautions employées sont nombreuses, plus épais sont les nuages autour des sentiments qu'on veut dérober et faire seulement comme pressentir, et plus on inspire l'ardeur de les pénétrer. C'est du moins ce que pensait un doux maître en ce délicat sacerdoce de l'éducation des filles : « Tout ce qui peut faire sentir l'amour, dit Fénelon dans un excellent traité sur ce sujet, tout ce qui peut faire sentir l'amour, plus il est adouci et enveloppé, plus il me paraît dangereux. » Et, de fait, les imaginations rêveuses ou passionnées s'élancent bien vite à pleines ailes dans des mondes fantastiques, une fois que vous leur avez ouvert l'Eldorado des songes. Elles s'ébattent, à leur fantaisie, dans ces régions périlleuses, se construisent pour l'avenir une existence féconde en péripéties; elles vont, appelant des obstacles à renverser, des opinions à braver, des barrières à franchir. Aussi, quand la vie, interprétée de la sorte, se présente facile et bourgeoise à ces imaginations échauffées, elles n'ont pas assez de larmes pour leurs déceptions. Et qu'alors un amour s'offre à elles dans les conditions régulières de la société, il ne saurait satisfaire ce besoin du merveilleux qui passe en elles bien avant le besoin d'amour. Écoutez plutôt Marie Cappelle, écoutez l'accueil qu'elle fait à une proposition de mariage qui lui arrive bourgeoisement par l'entremise d'une de ses tantes : « Je n'avais vu M. de L. que quelquefois, dit-elle; il était jeune et beau, il chantait à merveille, il était aimable. Je crois que, s'il m'eût dit tout bas qu'il m'aimait avant de le dire tout haut à ma tante,

je l'aurais accepté ; mais cette affection fut déclarée si *convenablement*, il était si impossible de la poétiser, que je ne pus me décider à entrer dans la réalité de l'existence. » Mais, pour preuve plus concluante encore, lisez sa réponse à Mlle de Nicolaï, lorsque cette dernière, suivant son *amie*, voyait dans M. Clavé un gentilhomme élégant et riche : « Vous allez me trouver folle, s'écrie la romanesque confidente, mais je n'ai qu'un regret, c'est que le dénoûment soit si facile. Je voudrais que votre héros fût très-pauvre et très-roturier, afin que vous eussiez quelques sacrifices à lui faire. » On le voit, le rêve ardent de Marie Cappelle, son désir avoué, n'était pas un amour naïf et d'accès naturel ; mais, faite à l'image des natures décrites dans les romans fiévreux du jour, cœur avide d'émotions et de luttes, elle invoquait la tempête.

Le récit, que nous ne prétendons pas suivre, car nous l'apprécions et ne l'analysons pas, le récit se continue vif, moqueur et avec un riche déploiement de sensibilité, ou, si l'on veut, de sensiblerie, à travers les joies et les chagrins de cette jeunesse qui se promène de Picardie en Alsace, et finit par s'abattre dans le tourbillon des plaisirs parisiens. Sur le fond joyeux et insouciant de ces belles années, se détache en noir la perte de son père, puis celle de sa mère qui avait convolé à de secondes noces, et qui laisse, en mourant, Marie, encore bien jeune, orpheline. Nous n'avons pas à raconter les divers épisodes et les portraits qui se succèdent avec profusion sous sa plume, car elle se plait à semer ses pages de noms aristocratiques, qui témoignent de ses hautes relations. Cette petite galerie de portraits en renferme quelques-uns très-originalement esquissés, et c'est là même que Mme Lafarge imprime le cachet de son esprit : un trait mordant et hardi, une allure dégagée, une expression caustique et doucereuse, l'épingle sous le velours. Voici, par exemple, la miniature qu'elle nous trace de Mme C. G. : « C'était une gracieuse poupée de cire blanche et rose, ouvrant et fermant les yeux, disant papa, maman, hasardant même, quand son mari pressait les grands ressorts de son intelligence, quelques phrases bien douces et bien aimables qui n'avaient pas la prétention de signifier quelque chose, mais qui montraient la docilité de la mécanique épousée. »

La partie de ces *Mémoires* conçue avec le plus d'artifice, et

la plus perfidement narrée, c'est de beaucoup, jusqu'ici, celle qui touche la famille de Nicolaï, et qui, par une mine souterraine, prépare de longue main la fable des diamants volés. Une impression qui résulte de cette lecture, c'est le change odieux que Marie Cappelle veut, dès le principe, donner sur le caractère des deux jeunes personnes en cause. A l'en croire, chose à coup sûr étrange, ce n'est pas elle qui a soif d'indépendance, qui se donne toute liberté, qui rêve les aventures amoureuses; c'est uniquement, n'allez pas vous y méprendre, c'est uniquement Mlle de Nicolaï; c'est encore cette dernière qui la domine, qui lui impose tous ses caprices, qui l'élève, par ennui, *de la dignité de distraction à celle de confidente, puis d'inséparable,* qui met toute volonté au service de sa fantaisie; c'est vraiment à l'égard de Marie Cappelle, en particulier, un despotisme bien impérieux et bien outrageant; toute votre pitié, je vous prie, pour la pauvre victime!

Il y a, je le répète, dans toute cette narration astucieuse, une habileté bien perfide à présenter les faits sous un jour faux, à placer les uns sous un verre grossissant, à rejeter les autres dans une sorte de pénombre, enfin à les dénaturer tous. Ainsi, quand il s'agit du malin petit billet laconique, devenu mémorable : « Pour la santé, une promenade aux Champs-Élysées à deux heures; pour le salut, une prière à Saint-Philippe; » quand il s'agit, disons-nous, d'expliquer ce billet dans les *Mémoires*, comme il reste établi au procès que la rédaction appartient tout entière à Marie Cappelle : « J'avoue, dit celle-ci, que je lui prêtai mon écriture pour ces deux lignes insignifiantes. » Insignifiantes! croirait-elle le persuader?

Mais si elle élude certains faits, certaines circonstances qui la pourraient compromettre, il faut voir comme elle en sait pousser d'autres en relief. Il faut voir l'éloquence qu'elle donne aux regards de M. Clavé et de Mlle de Nicolaï, la langueur intelligente dont elle les charge, la sombre jalousie dont elle les anime, le poëme muet, mais passionné, qu'elle y sait lire. Quelle perspicacité, grand Dieu! quels profonds commentaires, et comme ces pauvres regards amoureux sont compris au passage, tantôt pleins de repentir et de reconnaissance, tantôt brillants de bonheur et d'espoir, *alors qu'ils ne devaient parler que de séparation!* Elle sait également à merveille tracer

la topographie des lieux où se donnaient rendez-vous Mlle de Nicolaï et M. Clavé ; mais de ses promenades, à elle, avec ce dernier, dans le parc de Mousseaux, elle n'en dit rien, par exemple, non plus que des regards perçants qu'elle jetait, en passant, de la rue sur sa fenêtre.

Comme, malgré toute l'adresse mise en jeu, l'invraisemblance se montre en maints endroits ! Ainsi Mme de Léautaud, qui, suivant les *Mémoires,* jouissait de toute liberté, et dont la conduite n'était contrôlée par personne, Mme de Léautaud ne peut cependant pas recevoir directement les lettres de M. Clavé, et c'est Marie Cappelle, toujours soumise à une si active surveillance, qui sert de canal à la correspondance des deux amants. Alors Mlle de Nicolaï n'était donc pas cette femme libre ici dépeinte ?

Disons-le haut, puisque l'occasion s'en offre, on ne saurait trop admirer en toute cette affaire la dignité, la sereine et noble contenance de la famille Nicolaï. En nos jours de frénétique impatience, où les uns s'empressent autant à la justification que les autres à la calomnie, toute cette famille, attaquée à l'improviste sur un point très-chatouilleux d'honneur, a su, confiante en sa loyauté, attendre sans murmures l'heure, bien lente à sonner, de la justice. Lorsque, muni de la lettre où se trouvait exposé le système audacieusement justificatif du vol, un des avocats de Mme Lafarge est venu chercher à obtenir de Mme de Léautaud un aveu de complaisance, qui eût servi d'égide à sa cliente; un des membres de la famille, sans s'effrayer du scandale qu'on menaçait de faire éclater, a fort dignement répondu qu'ils paieraient cher en ce cas la connaissance de Marie Cappelle, et, cela dit, ils ont affronté avec douleur sans doute, mais sans faiblir, la calomnie et la publicité de la cour d'assises. Cette conduite, il faut l'avouer, n'est pas vulgaire, et vaut bien qu'on en signale la noblesse.

Mme Lafarge a beau dire, on ne saurait croire à la tyrannie prétendue de sa jeune et trop confiante amie. Tout au contraire, on sent vite, même en lisant la version des *Mémoires,* que Mlle de Nicolaï, une fois tombée entre ces mains terribles, n'agit plus d'après les impulsions de son libre arbitre, mais cède à je ne sais quel entraînement magnétique comparable aux fascinations du serpent sur l'oiseau. En vain la belle jeune fille se débat

dans le réseau d'intrigues qu'on cherche à tramer autour d'elle ; en vain elle demande grâce et veut reculer : on entend comme une voix qui la presse, une volonté qui l'aiguillonne, qui la fait avancer toujours ; et si rien de fâcheux au fond et de grave n'est survenu, ce n'est pas, on le devine, la faute de Marie Cappelle.

Mais d'autres petites aventures nous réclament, et voici que la *confidente* passe enfin à l'état d'*idole*. Cet amour-là naît encore en plein air, inspiré par des yeux expressifs, des bottes vernies et des gants jaunes de la nuance *la plus comme il faut ;* car, il importe de le noter en passant, Marie Cappelle, qui souhaite aux autres des intervalles à combler en amour, à l'œuvre ne semble pas pour son compte capable de pareils dévouements. Elle se passionne, il est vrai, pour une taille élancée, pour une tournure de *gentleman ;* c'est à merveille ; mais, après avoir reçu avec une si grande reconnaissance intérieure les adorations muettes du soi-disant gentilhomme, et accepté ses billets délicatement enfouis dans des bouquets de roses blanches, après l'avoir agacé du regard et enivré d'airs chantés pour lui, fenêtre ouverte ; s'il arrive, au plus bel épanouissement de cette passion, s'il arrive à l'aristocratique amante ce simple mais fatal renseignement : à savoir que le susdit gentilhomme n'est autre qu'un garçon apothicaire, oh ! alors son amour foudroyé se noie dans un abîme de confusion. Fiez-vous donc ensuite aux gens qui professent des idées sociales si larges, si avancées, si généreuses. « J'aurais, dit Marie Cappelle, épousé sans balancer un paysan instruit, un ouvrier honnête homme ; mais un droguiste !... » On le voit, il est encore des préjugés qu'on respecte, des corporations entières hors la loi. Deux et trois fois à plaindre sont vraiment les droguistes !

Cependant le sourire que pourraient provoquer les naïfs dédains de Marie Cappelle à l'encontre des apothicaires, est vite comprimé par cette pensée douloureuse, que celui dont elle se moque si agréablement est celui-là même dont le suicide a comme expié l'amour. On se rappelle, en effet, l'événement de Montmédi, et le malheureux jeune homme qui s'est coupé la gorge en blasphémant le nom de Mme Lafarge. De ce dénoûment tragique, il n'est dit mot dans les *Mémoires*.

En revanche, Marie Cappelle, érigée en châtelaine à Villers-

Hellon, nous initie à de nouveaux sentiments moins exaltés mais plus profonds, il semblerait, au ton mystérieux de cette confidence. L'objet de cet amour à peine avoué, le comte Ch., nous est dépeint comme un don Juan émérite qu'on se dévoue à ramener aux douceurs de la vie conjugale. Les plus sentimentales promesses sont vaguement échangées; mais, en fin de compte, il arrive que M. Ch. recule devant le bonheur qu'on lui offre. Il faut reconnaître qu'il est des gens heureux et bien inspirés.

A l'ouverture du second volume, nous sommes à Busagny, chez Mme de Léautaud, où se commet le vol des diamants, toujours raconté d'après le romanesque système qui a, comme il devait, succombé à la cour d'assises. Là encore il est question de mariage; mais, après une foule de tergiversations, ce nouveau projet échoue, l'aspirant à la main de Marie Cappelle ayant, cette fois, à ses yeux, le démérite d'*opinions étroites et mesquines*. Voici encore une inconsistance politique récompensée.

Nous arrivons à Corcy, et nous avons la peinture de ce gracieux séjour, tout animé des grâces de sa châtelaine, et où la vie se passe en expériences de magnétisme, en conversations nonchalantes, et à jouer la comédie. Mais c'est bien l'heure vraiment pour Marie Cappelle de s'allanguir à ces jeux futiles; une lettre pressante l'arrache, toute couverte des bouquets de la scène, à l'aimable Mme de Montbreton, et la ramène à Paris, où plusieurs prétendants la réclament, conduits vers elle par une mauvaise étoile sans doute et par l'agent matrimonial. On a bien voulu démentir l'intervention de ce dernier dans le mariage de Mme Lafarge, mais elle-même semble la confesser, ou tout au moins la désigner, quand, sur sa demande où l'on avait trouvé cette mine de maris, il lui fut, dit-elle, froidement répondu par son oncle qu'il avait fait leur connaissance chez un riche *commerçant* avec lequel il était en rapport d'affaires.

Dans cette loterie d'agence matrimoniale, le premier qui sort de l'urne a de la jeunesse, une jolie figure, de la fortune; mais, et c'est ce qui le sauve, il a le malheur d'avoir pour père.... un maître de poste. « J'avais toujours vu, dit Mme Lafarge, ces sortes de spéculations entreprises par de gros fermiers enrichis, sachant très-bien compter et très-mal parler, ayant beaucoup

de vanité et de sottise. » Que les maîtres de poste se le tiennent donc pour dit, et qu'ils tendent la main aux droguistes. Un pareil anathème les atteint. Que de parias, bon Dieu ! dans ce code des femmes saluant l'ère nouvelle de l'affranchissement social! Ce serait vraiment à faire regretter les siècles d'obscurantisme et de préjugés.

Le malencontreux maître de poste n'est pas plutôt rejeté, qu'il se présente un maître de forges. Marie Cappelle ne dit pas non cette fois quand on lui décline la qualité de l'aspirant, car elle a cette profession en plus haute estime. Voici donc enfin une industrie qui reçoit d'elle un brevet de tolérance. Les maîtres de forges ont droit de bourgeoisie.

Cependant il faut se voir; il faut juger la question de personne après la question de qualité qui ne répugne pas, et celle de fortune qui sourit, s'offrant sous de belles apparences. Rendez-vous est donc pris au concert Vivienne, et c'est aux bruyantes symphonies de Strauss que les deux futurs époux s'apparaissent pour la première fois l'un à l'autre. « Hélas! brise plaintive qui venez quelquefois pleurer avec le monde, s'écrie alors Mme Lafarge, qui laisse éclater tout son lyrisme à ce moment du récit; brise plaintive, pourquoi vos gémissements n'ont-ils pas éveillé un écho dans mon cœur! Nuages qui portez la tempête, pourquoi ne pas avoir envoyé votre foudre pour réveiller mon sommeil, vos éclairs pour signaler l'abîme? Et vous, beaux astres qui vous allumiez dans la voûte éthérée, vous avez brillé sur moi, et pas une de ces étoiles filantes qui, pâles et prophétiques, glissent dans l'espace et tombent sur la terre, n'est venue donner son présage de mort à la pauvre Marie! » Certes, après une telle citation, il devient fort inutile de désigner les livres contemporains dont s'est nourrie et inspirée Marie Cappelle; mais de ce que les brises, les nuages et les étoiles n'ont point parlé, Mme Lafarge ne devrait pas avoir seule le droit de se plaindre. Pourquoi, se dit-on à son tour, après avoir lu cette tirade en songeant à la tragique destinée de Lafarge, pourquoi quelque apparition de son Glandier lugubre et peuplé de fantômes, pourquoi quelque voix de menaçant augure ne lui a-t-elle pas murmuré tout bas quand il quitta son manoir en ruines : Reste en ton Limousin où tu vis heureux, reste à ta forge que tu gouvernes en souverain intelligent, reste auprès de ta vieille

mère qui aime ta forte encolure, ton patois et tes façons communes. Si tu veux te marier, d'où te vient cette fatale idée d'aller à Paris chercher une femme? Choisis donc autour de toi quelque bonne grosse ménagère du pays qui ne te parlera point littérature le lendemain de tes noces, et devant qui tu pourras, sans la scandaliser, déjeuner copieusement en voyage.

Il en devait être autrement, et ce qui advint ne se renouvelle que trop souvent sous nos yeux. De ces temps, en effet, où le mariage est presque toujours une spéculation, entre Paris et la province, c'est sur ce point, comme sur toute autre branche de négoce, une lutte pleine de ruses, où chacun des deux partis cherche à duper l'autre. Il fait beau mentir à qui vient de loin, dit le proverbe, et certes le provincial ne s'en fait pas faute en cette circonstance. Qu'il arrive ou non des bords de la Garonne, il sait alors faire à Paris un éloge infiniment peu modeste de son patrimoine. A l'entendre, et les provinciaux du centre même trouvent à ce propos de l'imagination, à l'entendre, ses biens sont d'une étendue fort honorable et d'un rapport à l'avenant. Ses revenus sont gros et sûrs; il vous en donne une moyenne très-satisfaisante; il vous chiffre hardiment sa situation. Mais, quand il arrive aux détails de ses richesses territoriales, ce ne sont vraiment que prairies pleines de bestiaux, que plaines jaunes en juillet et riches comme une mine du Pérou. Ses granges regorgent aussi bien que ses étables. Le parti parisien se laisse d'autant plus facilement éblouir par ces récits merveilleux qu'il tient dédaigneusement la province pour naïve et peu rusée; aussi, comptant sur une bonne affaire, fait-il à son tour jouer à l'œil du provincial le prestige de ses capitaux; et quand chacun croit avoir dupé l'autre, il se trouve souvent y avoir, comme ici, deux dupes.

Cette première entrevue des deux partis, ménagée par les soins de l'oncle, ne fut pas favorable au physique peu élégant de Lafarge; mais, après tout, Marie Cappelle avait toujours vu les maris si laids et si peu avenants, qu'elle avait fini par croire que c'était là une calamité presque fatalement attachée à l'espèce, une quasi-nécessité de la chose; puis son usine, le beau revenu dont il se faisait gloire, les grasses métairies qu'il groupait si nombreuses autour du Glandier, plaidaient bien éloquemment la cause de Lafarge. Pour lui, pauvre diable mal précau-

tionné contre toutes ces séductions parisiennes, contre cette parole fine, vive et déliée, qui sonnait à ses oreilles comme une musique inconnue; sans armes contre ce sourire voilé, contre cette grâce du maintien qui vient en aide ou supplée aux charmes du visage; à ces éblouissements de toute sorte, la question de fortune, suivant son propre dire, devint nulle pour lui, et il s'empressa, plein d'amour, à ce mariage, comme on s'empresse au bonheur. On sait, hélas! quelles joies l'attendaient. On connaît la scène du bain à Orléans, scène burlesque qui se renouvelait d'ailleurs, avec de faibles variantes, chaque fois que l'amoureux mari voulait, par une prise de possession, constater ses droits sur la revêche épousée. On connaît encore, et dans tous ses horribles détails, l'arrivée au Glandier, et la lettre que la nouvelle brue lança, comme un coup de foudre, au sein d'une famille heureuse de la posséder, empressée à la recevoir. Non, Mme Lafarge a beau rembrunir ses récits; elle a beau répandre sur ce paysage toutes les sombres couleurs de sa palette, peindre sa terreur en entrant sous ce toit en ruines; elle a beau se rejeter sur les mensonges dont elle prétend avoir été dupe : jamais elle ne détruira, près des lecteurs non prévenus, l'effet de cette lettre infernale où elle s'armait du mot d'adultère, comme d'un glaive, pour frapper autour d'elle. A nos yeux, l'assassinat par le poison n'est pas plus odieux que cet assassinat moral.

Ces quelques mois de séjour au Glandier se varient de courses au dehors et d'occupations domestiques : promenades en bateau à la forge, d'où les ouvriers, la première fois, ramènent leur jeune et plaisante maîtresse couronnée de feuillage; travaux projetés ou en voie d'exécution; réformes culinaires; visites dans les bourgades et petites villes environnantes, où la moqueuse Parisienne fait ample récolte de ridicules, et croque de mémoire quelques physionomies dont elle nous donne maintenant la charge.

De ces caricatures limousines, la plus complète et la plus curieuse entre toutes est la portraiture, un peu complaisamment enluminée, j'imagine, d'une tante de Lafarge, savante inédite et campagnarde, qui compose le menu d'un repas selon les traditions juives, grecques et romaines, qui tient à son vieux mari le langage le plus mythologique, mais qui, ne sacrifiant

pas ses devoirs de ménagère à ses goûts pour la science, partage ses heures entre la prépara[illegible]n de ses fruits secs et une histoire de France avant le déluge.

Je conçois que de pareilles figures frappent et amusent le regard, en quelque lieu qu'on les rencontre, et puisque Mme Lafarge avait encore, dans les horreurs de sa prison, des accès de rire et de plaisanterie, on ne saurait la blâmer de les avoir reproduites; mais je crois qu'il est certaines mœurs et certains usages en Limousin qu'aurait dû respecter son ironie. Elle apporte, en somme, à ces critiques-là, le jugement exclusif d'une Parisienne résolue à trouver, au-delà des barrières, inepte et de mauvais ton tout ce qui s'éloigne des usages et des modes en cours dans Paris. Ces façons d'apprécier la province sont elles-mêmes aveugles et ridicules, et le touriste intelligent ne s'en fait pas l'esclave. Ainsi, quand Mme Lafarge se moque de sa belle-mère, qui la voit avec désolation bannir de sa table les plats nombreux et de résistance qui la surchargeaient de coutume, elle oublie que ces estomacs limousins, doués d'un appétit aiguisé par une vie active et l'air de leurs montagnes, ne pouvaient pas, en conscience, se régler sur le sien, auquel suffisait un régime de fraises et de laitage.

Cependant, au travers de toutes ces petites satires, plus ou moins spirituelles et fondées, le récit se fait jour, et nous conduit à la catastrophe qui creusa la tombe du malheureux Lafarge. Nous assistons à cette lente, à cette terrible agonie, dans laquelle les forces herculéennes de la victime se débattirent si longtemps contre la mort. Les *Mémoires* nous abandonnent au seuil de la prison, cette autre tombe qui s'est ouverte pour la coupable.

Si Mme Lafarge espérait se faire par cette publication une renommée d'écrivain, son espoir assurément était une illusion. A de rares intervalles sans doute, instrument d'un esprit plus vif que sérieusement cultivé, sa plume se joue en des pages qu'on se prendrait à trouver aimables si l'on pouvait oublier la main qui les a tracées; mais le plus souvent sa phraséologie, toute de salon et de boudoir, n'a rien de littéraire. La déclamation lyrique s'y joint sans transition à la causerie familière, au *papotage*, comme on disait au dernier siècle. Cet amalgame de tons opposés choque le goût, et l'on pourrait se figurer ce

bizarre alliage par un fragment de Mme de Créqui cousu à un lambeau de..... mais je ne veux pas nommer tous les modèles littéraires de Mme Lafarge. J'ai dit Mme de Créqui, car la captive de Tulle vise parfois à sa manière, affecte ses allures de style, et se plait, comme elle, à unir des mots qui hurlent en cet accouplement. Pour ne citer qu'un exemple, elle dira d'une femme qu'elle est *poétique comme une omelette aux fines herbes*, plaisanterie d'une convenance littéraire au moins hasardée, et elle fera jusqu'à l'abus, assaut d'épithètes étranges. Qui sait pourtant? (la pauvre intelligence humaine a des replis si profonds et sa marche est si ténébreuse!) si l'imagination seule eût été pervertie chez Mme Lafarge, et non le cœur, et qu'elle eût pris la plume avant le poison, qui sait si ce n'aurait pas été là pour elle une sorte de soupape par où se seraient échappées les vapeurs de cette tête échauffée, un déversoir où se serait épanché le trop plein de cette vie turbulente? Le contraire étant, elle a *fait* le roman horrible qu'elle eût peut-être *imaginé*, et on l'a vue trancher de l'Anne Radcliff dans son château du Glandier.

Outre sa justification personnelle, Mme Lafarge cherche de plus à soutenir secondairement une autre thèse, maintes fois débattue déjà, celle de l'asservissement de la femme. Elle ne proclame pas sans doute son opinion là-dessus ; mais l'esprit, sinon la lettre des *Mémoires*, en témoigne, elle aussi romprait volontiers une lance en faveur de l'émancipation tant de fois et si énergiquement réclamée. Un fait d'abord à constater en cette matière, c'est que les apôtres de cette loi nouvelle ont jusqu'ici été plus souvent de nature à compromettre qu'à seconder sa promulgation. Puis, il ne faut pas s'y méprendre, l'immense pitié que les romans du jour appellent sur la condition des femmes mariées, pourrait bien, en fréquente occasion, se reporter sans injustice sur les bourreaux qu'on désigne à la vindicte humaine; car ces maris, représentés toujours comme des ogres tyranniques, ne sont, hélas! que trop souvent victimes des tendres brebis qui se présentent leur proie. Dans le nombre des maris, tous ne sont pas des plus aimables, et il s'en trouve de butors et de mal-appris; qui soutient le contraire? mais, parmi les épouses opprimées, ou se disant telles, quelques-uns racontent que les harpies ne sont pas

rares. Dans ces déclamations, passionnées jusqu'à la violence, il y a du vrai sans doute, et de chastes, de douces natures tombent souvent aux mains d'hommes grossiers, sans cœur et sans moralité ; mais aussi réservons un peu plus de sympathie pour la destinée non moins déplorable de certains maris que le ciel, dans un moment de colère, il faut croire, a dotés de femmes semblables à celles qui revendiquent si énergiquement leurs droits sociaux, et qui sont, d'ordinaire, les plus audacieuses à secouer le joug des devoirs. Les idées saint-simoniennes et fouriéristes, chaque jour en fournit la preuve, ont déchaîné, à ce sujet, d'imprudents enthousiasmes qui n'aboutissent qu'à de trop fâcheux résultats. Ces idées, généreuses en principe, ont follement exalté d'ardentes natures, qui, voyant la femme posée en quelque sorte comme le messie des temps nouveaux, fortes du rôle qu'on leur assignait, ont résolument embrassé la mission prétendue civilisatrice, où plusieurs n'ont déployé qu'une trop active propagande. Mais, je le répète, des champions comme Mme Lafarge ne servent guère les intérêts dont ils défendent la cause.

A cette heure Mme Lafarge, qui parle de la société comme d'une terre où ne doit plus aborder sa vie, divulgue sans pitié tous les mystères qu'elle y a pu surprendre, met à nu les jalousies sourdes, les haines dissimulées dont elle a, ou dit avoir le secret. C'est un des dangers de ces *Mémoires,* qui peuvent désoler bien des cœurs en découvrant certaines souffrances pudiques tenues enfouies jusque-là sous de triples voiles. Mme Lafarge joue ici le rôle d'un enfant bavard devant qui on aurait trop indiscrètement causé de choses délicates, et qui viendrait les ébruiter dans un cercle nombreux, en présence des personnes compromises par ces révélations. Seulement l'un agit sans avoir conscience du mal qu'il va faire, l'autre dans un esprit raisonné de vengeance.

Ce n'est pas, certes, par le cynisme des pensées et des sentiments que ces *Mémoires* blessent la morale publique; Mme Lafarge, comme d'autres grands coupables ont fait, n'érige pas le crime en théorie, et ne tire pas gloire des actes odieux qui ont souillé sa conduite. Combattant au contraire avec véhémence les accusations injustes dont elle se prétend victime, elle tient un langage que tout autorise à croire hypocrite. Ses

récits, en effet, sont entrecoupés avec luxe de raisonnements et presque de raisonnements philosophiques sur l'histoire, sur l'art, jusque sur l'éducation des femmes : « Il faut, dit-elle à ce dernier sujet, il faut qu'elles soient nobles et grandes par le cœur, afin que leur front brille et attire le respect, et que tout en elles soit la gracieuse traduction de gracieuses pensées. » Ne dirait-on pas une voix de platonicien professant les plus pures maximes? Et ailleurs : « Les sublimes symphonies de Beethoven, les divines pensées de Mozart vont chercher le cœur, l'agrandissent et l'élèvent, par le sentiment de la perfection humaine, vers la perfection divine qui est notre Dieu. » Ce clinquant religieux et poétique dont il y est fait parade, est, à mon sens, une des plus désagréables impressions que cause la lecture de ces *Mémoires*. A tout instant les mots de Dieu et de poésie abondent pieusement sur les lèvres de Marie Capelle, et ces mots, retentissant dans une telle bouche, importunent l'oreille comme des notes discordantes. Pourquoi ce vain placage et ce charlatanisme? A qui espère-t-on imposer par cet abus des choses saintes? Allez, l'innocence méconnue et persécutée n'affecte pas cette vanité de paroles; son langage est humble comme sa douleur, et ses cris vers le ciel sont poussés d'une voix moins sonore et plus émue. Et puis, voilà bien des fois, en peu d'années, que la poésie se trouve étrangement compromise; voilà bien des fois que s'abritent sous son manteau profané des mains criminelles. C'est assez d'outrages ainsi, c'est assez de sang répandu, assez de poison versé, son beau nom à la bouche. Protestons haut contre de tels scandales. Par ces temps de confusion universelle où toutes les notions se confondent et s'altèrent, ne laissons pas au crime une sorte d'auréole, et apprécions ce qu'elles valent ces audacieuses parodies. Qu'on le sache bien! le poëte qui a mission d'ensemencer les cœurs d'idées généreuses, le poëte ne tue ni ne vole; et si, par une monstrueuse exception, un homme vraiment doué du génie poétique pouvait commettre un crime, il serait par cela même déchu de la poésie; car, en sa pure et divine essence, la poésie est comparable à ces esprits tutélaires que le catholicisme nous dit placés par Dieu à nos côtés, et qui, dès la première souillure de l'âme, s'en retournent consternés au ciel.

Disons-le donc en fin de cause; à considérer philosophiquement ce caractère de femme, même avec les éléments que fournissent les *Mémoires,* on expliquerait, sans avoir recours à la phrénologie, la marche et les progrès de Mme Lafarge dans sa voie funeste. En épiant les tendances de sa nature et les vertiges de sa brûlante imagination, on trouverait sans doute que son âme, encline par elle-même à la haine, a puissamment développé ses mauvais germes dans l'atmosphère sociale où elle a vécu. Peu belle au milieu de femmes entourées d'hommages, peu riche au milieu d'opulentes fortunes aristocratiques ou financières, elle a senti le démon de la convoitise s'éveiller en elle, et lui insinuer que les biens qui souriaient à ses désirs, elle les pouvait atteindre par le crime. Oui, si Mme Lafarge, au lieu d'essayer une justification impossible, avait la franchise de confesser d'où lui sont venues les séductions qui l'ont conduite au gouffre, ce serait là le démon qu'elle accuserait de sa perte. — C'est le serpent, dirait-elle comme Ève, il m'a tenté.

AUGUSTE DESPLACES.

LES FUEROS

DES

PROVINCES BASQUES (1).

Je causais un jour avec le curé d'Hernani, don Augustin Iturriaga, homme de sens et d'instruction, des immunités des trois provinces basques, le Guipuzcoa, la Biscaye et l'Alava, auxquelles ces immunités ont valu le nom de *provinces exemptes*. Je recueillis dans cette causerie des renseignements qui me firent comprendre l'héroïque résistance opposée par les Basques aux armes de la reine.

« La *Hermandad* de la province de Guipuzcoa, dit le livre

(1) Nous tirons cet article d'une correspondance inédite qui doit être publiée incessamment chez l'éditeur Gosselin, sous le titre de *Deux ans en Espagne et en Portugal pendant la guerre civile*. L'auteur, qui a visité la Péninsule durant les années 1838, 1839 et 1840, a pu recueillir plus d'une observation curieuse sur la crise politique et sociale que traversent nos voisins. Au moment où Espartero vient de supprimer les *fueros* des provinces basques, on ne lira pas sans intérêt les détails que donne M. Dembowski sur ces antiques institutions, dont il a pu étudier sur les lieux le singulier mécanisme.

des *fueros*, est une très-ancienne fédération formée à perpétuité entre les conseils municipaux de tous ses habitants, dans le but d'aviser aux mesures les plus propres à assurer le service du roi, aussi bien que celui de la république, et enfin de veiller au maintien de tous les priviléges, exemptions et libertés provinciales. »

Cette véritable fédération républicaine se compose d'environ une centaine de villes et bourgades, qui ne reconnaissent aucune capitale; les dix-huit plus importantes ont cependant le droit de devenir, à tour de rôle, le siége de la junte générale. Cette junte se compose de soixante-dix *procuradores*, mandataires, que préside un *corregidor* nommé par le roi. qui confère ordinairement cet emploi à un magistrat de l'audience de Pampelune et de Valladolid. Si le corregidor est absent ou malade, la présidence de la junte appartient de droit à l'alcade de la ville ou bourgade où elle est rassemblée. On a vu tout récemment l'alcade de Sestona, pauvre serrurier sans fortune, présider l'assemblée où siégeaient le comte de Monteron, le duc de Grenade et les plus riches propriétaires du Guipuzcoa. Le corregidor ne peut prendre part en aucune façon aux débats de la junte, à moins qu'elle n'empiète sur la prérogative royale; alors il prend ses réserves et proteste contre ses arrêtés; à cela seul se borne son rôle politique. La déférence de la couronne envers la province est telle que, s'il arrivait au corregidor de parapher un acte de la junte qui serait plus tard reconnu entaché de quelque illégalité, et que la province vînt à être condamnée a une amende, c'est lui seul qui en serait passible. Le corrigidor est changé tous les six ans, et, chose digne de remarque, parce qu'elle prouve jusqu'à quel point le Guipuzcoa est indépendant de la couronne, d'après le *fuero*, le roi n'a le droit d'y envoyer un nouveau corregidor que sur la demande formelle qui lui en est faite par la province. Seulement, par égard pour la royauté, depuis un temps immémorial, il est d'usage que le corregidor sortant sollicite lui-même du roi un successeur, ou bien, si la province y consent, une nouvelle nomination en sa propre faveur.

La junte se renouvelle complétement chaque année; ses séances, qui sont secrètes, s'ouvrent le 6 mai et ne durent que onze jours. Avant de se séparer, la junte fait publier un compte-

rendu de ses séances, et nomme une *deputacion de gobierno* composée de sept membres choisis dans son sein, laquelle exerce le pouvoir exécutif jusqu'à la réunion d'une junte nouvelle. Le premier membre élu prend le titre de *primer deputado ;* on pourrait bien l'appeler le président de la petite république. Anciennement, son emploi était tout à fait honorifique; maintenant, on lui alloue une pension de trois mille piécettes à titre de frais de représentation. Le premier député réside trois mois à Azpeitia, trois à Azcoitia, trois à Tolosa, et trois à Saint-Sébastien. Il a le pouvoir d'appeler autour de lui les six autres membres de la *deputacion de gobierno*, et, lorsque les circonstances l'exigent, il convoque de sa propre autorité une junte extraordinaire de tous les *procuradores*, sans avoir besoin de l'autorisation de Madrid ni de celle du corregidor, auquel il donne purement et simplement avis de la résolution par lui prise.

La nomination des *procuradores* appartient aux *ayuntamientos générales*, grandes assemblées municipales convoquées au son du fifre et du tambourin, où siége tout habitant, pourvu qu'il possède un immeuble quelconque et qu'il soit noble (1). Cette dernière condition, qui partout ailleurs semblerait indiquer une exclusion au profit d'une classe privilégiée, n'est ici à charge à personne. Tout habitant du Guipuzcoa qui peut prouver que sa famille est originaire de la province, est noble par cela seul. Il n'y a que les issus d'étrangers qui ne soient pas nobles, et chaque indigène peut se draper dans son hidalgie séculaire, depuis le joueur de fifre et de tambourin, depuis l'organiste, l'alguazil et le barbier, jusqu'aux individus les plus haut placés sous le rapport de la fortune. En mère affectueuse, la petite république guipuzcoane a traité avec un égal amour tous ses enfants, sauf les avocats cependant, auxquels la loi non-seulement a refusé l'honneur de pouvoir siéger comme *procuradores* dans la junte générale, mais a défendu même de pouvoir se rendre dans l'endroit où elle se trouve réunie, sous

(1) Dans la Biscaye, la loi exige qu'on possède une *foguera,* un foyer, un feu; en d'autres termes, que l'*hidalgo* ne couche pas à la belle étoile.

peine d'expulsion immédiate et de cinq mille maravédis d'amende. Telle est enfin la peur que l'esprit de chicane du barreau inspire aux Basques, que tout avocat domicilié dans la ville où réside la junte, convaincu d'avoir eu des rapports avec un *procurador* pendant la session, peut en être expulsé par l'alcade pour tout le temps de la session. En Biscaye, ce ne sont pas les avocats, mais les prêtres, qui sont frappés d'incapacité politique, et ne peuvent être élus *procuradores*.

Les communes admettent quelquefois des individus étrangers au pays à faire leurs preuves de noblesse. A cet effet, l'*ayuntamiento* de la bourgade où l'étranger demande à fixer son séjour, envoie deux de ses membres dans le lieu de naissance du pétitionnaire, avec mission d'ouvrir une enquête sur son hidalgie. Au retour de ces envoyés, l'*ayuntamiento* se constitue en cour héraldique, et, pièces en mains, accorde ou refuse les lettres de grande naturalisation qui lui sont demandées. L'étranger, une fois naturalisé, peut aspirer à devenir membre de l'*ayuntamiento*, et même député à la junte, pourvu toutefois qu'il ne soit pas Français, car le *fuero* dit formellement : « Tout originaire Français sera exclu des *ayuntamientos* et de tout emploi de la république. »

Les *procuradores* portent l'habit à la française et l'épée, qu'ils déposent en entrant dans la salle des séances. Une loi somptuaire leur défend toute broderie en or ou en argent sur leur uniforme, et les militaires eux-mêmes, qui se trouvent être *procuradores*, sont obligés de se présenter en tenue civile.

Le pouvoir judiciaire est exercé soit par le corregidor, assisté de quatre juges nommés par la province, soit par les alcades des villages, au choix des parties plaidantes, qui peuvent interjeter appel des jugements rendus contre elles devant la haute *audiencia* de Valladolid, et en dernier lieu avoir recours à la salle des *mil y quinientos* de Madrid, ainsi nommée parce qu'avant qu'une cause y soit plaidée, il faut que les parties déposent 1,500 bons doublons pour faire face aux frais de la procédure. Quant à la législation, elle est la même que celle qui régit la Castille.

Le personnel administratif de chaque commune se compose d'un alcade, de deux lieutenants, d'un notaire secrétaire et d'un

alguazil ; sauf ce dernier, leurs fonctions sont gratuites. L'alcade réunit en sa personne les pouvoirs administratif et judiciaire en première instance. Une des obligations de l'alcade est de convoquer et de passer en revue, une fois par an, l'*alarde* de sa commune : c'est la réunion de tous les jeunes gens de la bourgade en état de porter les armes. L'*alarde* est commandé en chef par l'alcade et ses deux lieutenants, et chacune des compagnies qui en composent l'effectif se trouve placée sous les ordres d'un des membres de la municipalité ; l'honneur de porter l'étendard de la commune appartient à l'alcade sortant. Ordinairement, l'*alarde* est convoqué le jour de la fête du village, et tout député à la junte générale est tenu de fournir une preuve écrite constatant que l'*alarde* a été bien et dûment réuni dans la commune qu'il représente.

L'alcade rend compte, devant l'*ayuntamiento* général de sa commune, de la gestion des deniers publics. Si l'on fait quelques épargnes dans l'année, il est rare qu'une partie ne soit pas employée en quelque acte de réjouissance publique. Dans l'*ayuntamiento* générale tenu la Saint-Jean de l'année 1840, à Hernani, sur la demande des hidalgos laboureurs, les épargnes servirent à l'achat de quelques barriques de vin navarrais, de fromages de Hollande et d'excellent pain de maïs (sorte de galette cuite entre deux plaques de fer rougies au feu), avec quoi l'on dîna sur la place de la commune.

A l'instar des *procuradores,* les curés des villages sont nommés par les *ayuntamientos* généraux. Dans quelques localités cependant, comme à Oyarzun, tous les habitants même les *pordioseros,* mendiants, prennent part à l'élection du pasteur de la commune. Le *fuero* établit qu'aucun prêtre ne peut aspirer à devenir curé d'un village, s'il n'est en état de prouver qu'il en est originaire. La dîme sert à l'entretien du clergé.

Pour ce qui touche la juridiction ecclésiastique, le Guipuzcoa dépend de l'évêque navarrais de Pampelune ; l'Alava et la Biscaye relèvent de l'évêque espagnol de Calahorra. Sans doute, en décrétant cette mesure, les rois d'Espagne pensèrent qu'il serait trop dangereux pour eux de constituer un clergé indépendant dans ces provinces déjà si indépendantes. C'est évidemment dans cette crainte qu'ils ne voulurent jamais consentir à ce qu'aucun siége épiscopal fût érigé dans le pays basque.

Le Guipuzcoa pourvoit à l'entretien de ses routes et aux frais de l'administration centrale, au moyen du revenu des barrières et de l'octroi établi aux portes des villages. Parmi les droits qui frappent l'introduction de certains objets de consommation, il est au moins curieux d'observer que celui qui pèse sur la viande tourne en partie au profit des enfants trouvés, tellement nombreux dans ce pays, que les hospices ne suffisent pas à les recueillir. Pour peu qu'une famille soit aisée, il est rare qu'elle n'ait point été dans le cas de donner asile à l'une de ces innocentes créatures. Souvent il arrive au bon villageois d'être réveillé en sursaut par un tapage d'enfer qu'on fait à sa porte. Croyant recevoir quelque important message, le bonhomme s'empresse de descendre dans la rue; mais, au lieu du messager, qui a pris la clef des champs, il ne trouve qu'un pauvre nouveau-né, auquel il n'a pas le courage de refuser un abri.

Les priviléges du Guipuzcoa se divisent en deux classes, les *costumbres* et les *fueros*. Les *costumbres* sont, ainsi que l'indique le mot, d'anciennes coutumes antérieures à la réunion des provinces basques à la couronne de Castille. Les *fueros* sont les grâces qu'octroyèrent les rois d'Espagne à ces provinces, pour les récompenser des services qu'elles rendirent à la monarchie pendant les longues guerres soutenues par eux soit contre les Maures, soit contre les rois de France, soit enfin contre leurs propres sujets rebelles.

Parmi les *fueros*, il en est un dont les Guipuzcoans tirent une grande vanité; c'est celui par lequel don Enrique IV accorda, en 1466, le titre de très noble et de très loyale à leur province; ils en sont si fiers, qu'il n'y a pas de petite bourgade qui, dans tous ses actes publics, ne se dise *la muy noble y muy leal villa* de.....

Il est fort difficile de reconnaître quelle immunité peut s'appeler *costumbre* et à quelle autre convient le nom de *fuero* : car si, d'une part, les habitants prétendent que toutes leurs immunités sont antérieures à la réunion de leur province à la monarchie espagnole, d'autre part, on voit les écrivains espagnols se creuser la tête pour prouver qu'elles furent toutes octroyées par les rois, ce qui impliquerait, à leur sens, le pouvoir de les révoquer. Quoi qu'il en soit, voici les priviléges dont jouit le Guipuzcoa depuis un temps immémorial : — Liberté absolue de

commerce à l'intérieur de la province ; exemption complète de toute espèce d'impôt foncier ou autre, à l'exception pourtant de l'*alcabala*, léger tribut payé à la couronne, qui monte à peine à 42,000 *réaux*, en signe de vasselage, sur l'introduction des vins étrangers et sur la vente des fers de la province (dans quelques cas extraordinaires, et à la demande qui lui en est faite par la couronne, la province lui accorde aussi une somme d'argent à titre de *donativo*, don); — la libre vente du sel et du tabac; point d'impôt du timbre, point de droit sur les contrats ni sur les successions ; enfin exemption de tout service militaire forcé. En cas de guerre cependant, tous les Guipuzcoans doivent courir aux armes, mais uniquement pour la défense de leur sol, et la province seule a le droit de nommer le *coronel* ou général en chef de la milice provinciale. La province nomme en outre les notaires et l'alcade de *sacas*, magistrat chargé de surveiller à la frontière de Béhobie l'exportation de l'argent.

La couronne a promis de ne faire bâtir aucun fort, ville ou village dans le Guipuzcoa sans le consentement de la junte, et de ne placer jamais dans cette province aucun employé espagnol, si ce n'est pour le service de la poste aux lettres, dont la couronne a le monopole.

Les *fueros* établissent l'inviolabilité de la personne du débiteur, dont la maison, les armes et les chevaux, ne peuvent jamais être compris dans la mise en séquestre de ses biens.

Il est dit enfin, au titre XXIX des *fueros* de la province : « Le respect dû aux *fueros* est tel que, si jamais un ministre de la justice ou tout autre personnage, quelque puissant qu'il soit, ose les enfeindre, chaque Guipuzcoan aura le droit, non-seulement de lui résister, mais de le tuer. »

Les armes du Guipuzcoa portent trois arbres qui surgissent du milieu des vagues de la mer; un roi assis sur son trône et appuyant sa main droite sur le pommeau de son épée, dont la pointe s'enfonce dans le sol; enfin les douze canons pris par les Guipuzcoans sur les Français, lors de la mémorable victoire d'Elizondo (1512).

J'ai cru devoir m'étendre sur les *fueros* du Guipuzcoa, pour éviter d'inutiles redites en parlant de la Biscaye et de l'Alava, car les *fueros* dont jouissent ces deux provinces sont à peu de choses près les mêmes que ceux du Guipuzcoa.

L'organisation politique de la *très noble et très loyale seigneurie* de Biscaye est beaucoup plus compliquée que celle du Guipuzcoa. Elle se compose de deux assemblées : l'une extraordinaire, connue sous le nom de *merindad ;* l'autre ordinaire, appelée *junta general.* A cette dernière est dévolue la nomination des membres du *regimiento*, échevinage présidé par le corregidor royal, aussi bien que l'élection des deux députés qui, en concours avec le même corregidor, forment la *deputacion de gobierno.*

D'après ses *fueros*, la seigneurie de Biscaye a le droit de se réunir en junte générale tous les deux ans, sous l'arbre de Guernica, qui s'élève à une très petite distance du village de ce nom. C'est sous cet arbre que, la tête découverte et debout, les cent huit *procuradores* de la Biscaye prêtent devant les membres du *regimiento*, assis sur des siéges de pierre, le serment de garder les *fueros* et de respecter les droits du seigneur ; car, en Biscaye, on n'appelle pas autrement le roi d'Espagne. Les *procuradores* passent ensuite dans la chapelle de Notre-Dame de la Antigua, et ouvrent la session sous la présidence de la *deputacion de gobierno.* Les séances se tiennent à portes ouvertes, et l'entrée de la chapelle est libre à tout le monde. La galerie destinée au public est décorée des portraits des vingt-six anciens seigneurs de la Biscaye, à partir de Lopez, surnommé le Corsaire-Rouge (848), jusqu'à l'infant don Juan Ier, qui, en montant sur le trône de Castille, incorpora la Biscaye à la monarchie. Les fauteuils des trois présidents sont placés au pied de l'autel ; tout autour de la nef sont disposés en fer à cheval trois rangs de banquettes, dont le plus bas est réservé aux *padres de la provincia* (pères de la province), nom par lequel on désigne les anciens députés, auxquels il n'est accordé, dans les délibérations de la junte, qu'une voix consultative. Les archives de la seigneurie sont conservées dans la sacristie de la chapelle ; le grand sceau y est également déposé, et le corregidor est obligé de le livrer aux députés, dans l'espace de vingt-quatre heures, chaque fois que la demande lui en est faite. Les débats de la junte ont lieu indistinctement, soit en basque, soit en espagnol. Deux choses importantes sont à observer en Biscaye : la seigneurie ne paie aucun impôt, pas même l'*alcabala* au seigneur, auquel elle est libre d'accorder

ou de refuser le *donativo*, quand la demande lui en est faite par l'entremise du corregidor. Sauf un petit nombre de localités, tous les habitants de chaque commune prennent part à l'élection de ses deux *procuradores* à la junte, ainsi qu'à celle des curés, également élus à la simple majorité des suffrages. C'est, on le voit, la démocratie pure qui règne en Biscaye.

L'autre assemblée, connue sous le nom de *merindad*, est composée des envoyés extraordinaires de toutes les communes de la seigneurie. Convoquée en cas d'urgence par le *regimiento*, elle s'assemble d'abord à Begona, dans la sacristie de l'église de Sainte-Marie, puis se transporte à Bilbao, où, sous la présidence du corregidor et des deux députés, elle avise aux affaires qui ont déterminé sa convocation. Les arrêtés de la *merindad* ont autant de valeur que ceux de la junte générale de Guernica, à laquelle sont cependant réservées certaines attributions, qui font d'elle une véritable représentation souveraine. Le *regimiento* de la province est nommé par elle tous les deux ans. A cet effet, les *procuradores* se séparent en deux bans, appelé l'un *onazino*, l'autre *gamboino*, dénominations empruntées aux guerres civiles qui désolèrent jadis la Biscaye. C'était sous le règne de Jean Ier; on se battit dans les champs d'Uribarrigamboa long-temps et avec acharnement; la question était grave : il s'agissait de savoir si certain cierge colossal, qui devait figurer dans une procession, serait porté avec les mains ou sur les épaules, par les députés de la fédération basque.

Dans chaque ban on tire au sort trois électeurs. Chacun de ces électeurs propose un certain nombre de candidats de son ban, parmi lesquels sont choisis au sort deux députés, six *regidores*, deux syndics et deux secrétaires. Ces mêmes électeurs nomment ensuite six *regidores*, qu'on appelle *regidores electos*, et qui, dans la réunion du *regimiento*, passent avant les six *regidores* tirés au sort. Le *regimiento*, ainsi composé de dix-huit membres, s'assemble régulièrement une fois par an à Bilbao, et se réunit extraordinairement toutes les fois que la *deputacion de gobierno* le juge convenable.

La *deputacion de gobierno* est le pouvoir exécutif de la province. Elle se compose des deux députés membres du *regimiento*, et du corregidor qui la préside. A elle appartiennent

le contrôle politique des actes du corregidor envoyé de Madrid, toutes les mesures administratives, militaires. judiciaires. Elle s'occupe du recouvrement des impôts décrétés par la junte de Guernica, à laquelle elle soumet plus tard un compte rendu imprimé de tous les actes de son administration. En cas de guerre, elle règle d'elle-même tout ce qui se rapporte à la défense du pays; elle décide en première instance sur les preuves de noblesse et de pureté de sang à fournir par tous les individus de la monarchie qui désirent établir leur domicile en Biscaye; enfin, elle veille à ce que les mesures que le corregidor croit devoir prendre en sa qualité d'envoyé royal soient en harmonie avec les *fueros* de la province. Observez, à ce sujet, que toute garantie est donnée à la province, car, les décisions de la députation se prenant à la majorité des voix, si le corregidor proposait l'adoption de quelque mesure nuisible au pays, il aurait inévitablement contre lui les voix des deux députés. D'ailleurs les *fueros*, prévoyant la possibilité de quelque abus de pouvoir de la part du corregidor, disent formellement au titre Ier: « Toute ordonnance rendue contre les libertés de la Province *sera enregistrée*, *mais non exécutée* (*obedézcase y no se cumpla*). » Par contre, le corregidor est obligé de donner sa signature à tous les actes que les deux députés croient devoir prendre sous leur propre responsabilité, pour le bien de la seigneurie.

Chaque bourgade, ou, pour me servir d'un terme consacré dans les *fueros*, chaque république de la Biscaye s'administre intérieurement de la manière la plus indépendante du corps général. Elle n'est tenue que pour la forme à présenter un compte rendu de son administration au corrégidor ou à son lieutenant résidant à Guernica, lorsque ceux-ci entreprennent la tournée de la seigneurie.

Tout Biscayen est noble par le seul fait de son origine biscayenne, et le *fuero* désigne cette aptitude par les mots : *Todo Biscayo de Biscaya es noble.* Exempt de toute conscription, le Biscayen ne peut être forcé de se battre au-delà du territoire de sa province, dont les limites, d'après les *fueros*, sont l'Océan et un arbre appelé *el arbol malato*, qui s'élève près du village de Lujaondo.

Il y a deux législations en Biscaye : celle de Castille qui régit

les villes, et qui est la législation générale du royaume, et celle de la *terra llana* ou campagnes, lesquelles jouissent d'une juridiction toute spéciale et aussi ancienne que la province. La cause de cette différence est que le sol occupé par les villes est considéré comme relevant de la couronne d'Espagne, tandis que les campagnes sont censées en être entièrement indépendantes. On peut citer comme un trait caractéristique de cette différence la faculté qu'a tout père de famille dans la *terra llana* de faire entière donation de ses biens à l'un de ses enfants, frappant d'exclusion tous les autres, à chacun desquels il est cependant tenu de laisser *un arbol el mas cabecero*, *una teja y dos reales de plata;* un arbre des plus hauts, une tuile et dix sous en argent. Dans les villages, au contraire, le père ne peut disposer que du tiers et du cinquième de ses biens, ainsi que cela se pratique dans tout le reste de la monarchie. Une autre particularité curieuse est celle relative aux meurtriers, qui, dans la *terra llana*, ne peuvent être poursuivis comme assassins, pourvu que les parents de la victime leur accordent leur pardon. Ce *fuero* est connu sous le nom de *perdon de los parientes del muerto*.

Au commencement de chaque nouveau règne, les rois d'Espagne sont tenus, en leur qualité de seigneurs de Biscaye, de se présenter sous l'arbre de Guernica pour y prêter serment aux *fueros* de la seigneurie ; mais ordinairement ils se bornent à les confirmer par cédule royale.

Aucun Biscayen ne peut être distrait des juges de sa province, si ce n'est pour paraître devant le grand-juge de Biscaye résidant à Valladolid, qui siége tous les jeudis de l'année. Enfin, telle est la considération dont les Biscayens furent toujours l'objet de la part des rois d'Espagne, que, lorsque la torture et la bastonnade comptaient parmi les peines criminelles, ces châtiments ne pouvaient sous aucun prétexte être infligés à aucun habitant de la seigneurie. Voici en quels termes, fort honorables pour les Biscayens, s'exprime à ce sujet Ferdinand VI dans sa cédule de 1754 : « Vu que les Biscayens préfèrent la mort au déshonneur, j'ordonne qu'on ne puisse les condamner à aucune des peines qui ne peuvent être infligées aux *hidalgos*. Les juges pourront augmenter la durée de l'emprisonnement ou le montant des amendes pour satisfaire à la vindicte publi-

que, mais ils auront toujours soin d'observer que la qualité de la peine portée contre les Biscayens ne puisse offenser ou léser le point d'honneur de vassaux aussi nobles et loyaux. »

Les armes de la seigneurie de Biscaye portent d'argent, à l'arbre de Guernica, avec deux loups de sable dévorant chacun un agneau. D'après les chroniqueurs, don Lopez, premier comte de Biscaye, ayant rêvé, la veille du combat d'Arrigoriaga, de deux loups dévorant des agneaux au pied de l'arbre de Guernica, aurait fait peindre sur son bouclier le rêve qui avait précédé sa victoire; de là l'origine de l'écusson de Biscaye. Saint Ignace de Loyola est le patron de la seigneurie; il fut proclamé tel à l'unanimité dans la junte générale tenue à Guernica en 1680, sur les preuves fournies par le père don Gabriel Henao, que le fondateur de l'ordre des jésuites était fils d'une Biscayenne. Le jour de la fête du saint, chaque nouveau *regimiento*, réuni dans la basilique de Santiago-de-Bilbao, prête, après une messe solennelle, entre les mains du célébrant, le serment de conserver à tout jamais intacts les *fueros* de la seigneurie.

Enfin la junte générale de la très noble et très loyale province de l'Alava se réunit deux fois chaque année : la première au mois de mai, dans le couvent de Saint-François de Vittoria; la seconde en septembre, dans une bourgade quelconque de la contrée. Les deux sessions sont également secrètes. Le pouvoir exécutif est exercé en commun par le corregidor royal et par le député général élu chaque année par la junte de Vittoria. Tant qu'il est en fonctions, le député a le grade de maréchal-de-camp. La nomination des alcades appartient aux *ayuntamientos* généraux; dans quelques localités, cependant, c'est l'alcade sortant qui nomme son successeur. Les *procuradores* à la junte et les curés des villages sont élus de même par les *ayuntamientos* généraux des trente-six *hermandades*, confréries composant la grande *hermandad* alavaise. Anciennement, ces confréries tenaient leurs juntes dans la fameuse plaine d'Arriaga, et, au dire des chroniqueurs, les femmes des hidalgos avaient droit de vote à l'égal de leurs nobles maris. Les armes de l'Alava portent un château à tourelles, des créneaux duquel sort un bras armé qui paraît menacer ciel et terre. Les armes de la fédération des *trois sœurs basques* (c'est

ainsi que se qualifient entre elles les trois provinces du Guipuzcoa, de la Biscaye et de l'Alava), portent trois mains entrelacées avec ces mots : *Irurac bat*, les trois une. On pourrait dire que les *trois sœurs basques* forment une famille étrangère dans la grande famille espagnole. Langues, mœurs, traditions, institutions, tout contribue à cette différence, à cet isolement. Les denrées, les produits manufacturés des Basques sont considérés comme de provenance étrangère et paient un droit sur la ligne de l'Èbre, avant de passer en Castille; enfin il est interdit à ces provinces d'avoir aucun commerce direct avec les colonies espagnoles.

Si on voulait savoir comment il se fait qu'un pays où l'esprit d'indépendance et de liberté paraît inné ait embrassé avec tant d'enthousiasme la cause de don Carlos, il faudrait jeter un coup d'œil sur le passé historique de ces provinces. Le Guipuzcoa, l'Alava et la Biscaye faisaient partie du royaume de Navarre, lorsqu'en 1200 don Alonzo VIII, profitant de l'absence de don Sancho le Fort, roi de Pampelune, qui se trouvait dans le Maroc, envahit l'Alava, et mit le siége devant Vittoria. Alors les communes alavaises, soit qu'elles redoutassent d'être conquises, soit qu'elles jugeassent qu'il était pour elles plus convenable de faire cause commune avec les rois de Castille que de soutenir ceux de Navarre, se livrèrent spontanément à don Alonzo. « Le roi se trouvait à Burgos, dit l'historien Mariana, lorsque les ambassadeurs de cette partie de Cantabrie, qu'on appelle Alava, vinrent le trouver et lui firent hommage de cette terre, qui jusqu'alors était restée libre et indépendante, sans reconnaître d'autres lois que ses propres *fueros*...... Réunies ensuite dans la plaine d'Arriaga, les communes alavaises jurèrent obéissance au roi en personne, plaçant de leur libre et pleine volonté sous sa sauvegarde les antiques libertés de leur patrie. »

Le Guipuzcoa et la Biscaye ayant suivi l'exemple qui leur avait été donné par l'Alava, les trois provinces basques s'incorporèrent de leur plein gré à la Castille, sous la condition cependant que tous leurs *fueros* et immunités leur seraient perpétuellement conservés. Henri III, Jean II, Henri IV, les rois catholiques, dona Juana la Folle, prêtèrent successivement serment à ces *fueros*, et même les augmentèrent. Lors de l'in-

surrection des communes de la Castille, ces provinces, sollicitées par les insurgés de faire cause commune avec eux, s'y refusèrent et se maintinrent fidèles à l'empereur Charles V, qui, voulant reconnaître leur loyauté, confirma, lui aussi, leurs *fueros*, et leur permit en outre de les faire imprimer. Philippe II imita son père, et tous les rois d'Espagne en firent autant après lui. Il en est tout naturellement résulté dans les provinces basques un véritable attachement à la royauté, outre la naissance d'un sentiment instinctif qui les avertit que l'absolutisme, en Espagne, est le plus ferme soutien de leurs libertés. Aussi, lorsqu'en 1820 les constitutionnels exigèrent que les trois provinces prêtassent serment à la constitution, elles n'y consentirent qu'en déclarant céder à la force et en faisant des protestations et des réserves. La restauration absolutiste de 1823 fut saluée par leurs acclamations unanimes, et, plus tard, la mort de Ferdinand VII fut considérée comme une véritable calamité pour la patrie basque. A Saint-Sébastien, dans la cérémonie funèbre qui eut lieu pour la mort du roi, le cénotaphe royal portait une inscription où Ferdinand était qualifié *el defensor el mas firme de los fueros*. Effectivement Ferdinand défendit sans cesse ces provinces contre ses propres ministres, qui voulaient à toute force altérer leur ancienne constitution.

Était-ce, de la part du roi, un acte de reconnaissance pour l'énergique défense qu'elles avaient opposée à l'invasion française? Ce qu'on sait du caractère de Ferdinand rend peu croyable cette opinion, et il est plus raisonnable de penser qu'il n'agissait de la sorte que pour empêcher que les provinces basques, se voyant maltraitées, ne fissent cause commune avec les libéraux espagnols.

Après la mort de Ferdinand, le manifeste de Zea Bermudez, qui annonçait la continuation du *statu quo*, « sauf toutefois les réformes administratives réclamées par la situation du royaume, » suffit pour jeter l'alarme dans le pays basque. Allant au-devant des événements, le clergé surtout sentit que la réforme administrative amènerait tôt ou tard une réforme politique empreinte des idées de la révolution française, et qu'alors c'en serait fait de l'influence qu'il exerçait depuis un temps immémorial dans ces provinces, influence devenue im-

mense, tant par l'esprit profondément religieux des habitants, que par le nombreux personnel de ce même clergé. Il n'y a pas un seul village basque, si peu important qu'on le veuille supposer, qui ne soit desservi par un nombre d'ecclésiastiques triple de ce que comporteraient les besoins spirituels de la paroisse. Ainsi chaque curé se trouve être un puissant abbé, ayant sous ses ordres quatre, six, huit, souvent même douze autres ecclésiastiques, tous natifs de la bourgade qu'ils administrent, et tous également élus par le suffrage populaire. Unis par les liens de l'intérêt personnel aux nombreux couvents (il y en avait dans la moindre bourgade), ces prêtres formaient, avec les moines et les familles les plus riches de leur commune, une sorte d'aristocratie villageoise toute-puissante. Se voyant menacés, les uns dans leur influence, les autres dans leur existence même, et, en outre, les masses pressentant que la liberté nouvelle imposée par les constitutionnels ne pourrait jamais égaler celle dont elles jouissaient déjà, tout le pays s'émut. De là cette insurrection presque unanime, parce que les intérêts du pauvre paysan s'y trouvaient engagés à l'égal de ceux des prêtres, des moines, du gentilhomme influent, à l'égal enfin de ceux de la nombreuse phalange des contrebandiers, accoutumés à voir dans ces provinces une sorte de terrain neutre qui leur offrait des facilités de tout genre pour un commerce lucratif avec les Castilles. Les propriétaires des mines de fer et les commerçants de Bilbao et de Saint-Sébastien furent les seuls opposants : ceux-ci pour obtenir l'ouverture des ports de ces villes aux arrivages des colonies, ceux-là dans l'espoir de voir reculée jusqu'aux Pyrénées une frontière fiscale qui gênait la vente de leurs fers. Les uns et les autres, enfin, croyant la source de leur richesse mieux garantie par la constitution que par les *fueros*, prirent parti pour les *christinos*.

Je finis en rappelant le refrain de la chanson de guerre des bandes du curé Gorostidi, insurgées contre le régime constitutionnel en 1823. Les libéraux appelaient les insurgés basques des larrons; ceux-ci leur répondaient :

Somos voluntarios,
No somos ladrones;

Somos defensores
De la religion.

Fuera la milicia, si,
Viva la nacion!
Y muera eternamente
La constitucion.

« Nous sommes des *volontaires*, — et non des larrons; — nous sommes les défenseurs — de la religion.

« *La garde nationale* à la porte! — vive *la nation!* — et mort à tout jamais — à la constitution! »

Ce mot de *volontaires* opposé à celui de *garde nationale*, ce *vivat* à la nation à côté de cet anathème lancé contre la constitution, enfin la protestation religieuse contenue dans le premier couplet, expliquent à merveille les idées qui animaient les Basques en 1823 et tout récemment encore, car les mêmes intérêts et les mêmes passions se trouvaient en jeu à ces deux époques.

Baron Charles Dembowski.

UNE

COMMISSION MILITAIRE.

Il est bon de prévenir le lecteur qu'il n'y a pas ici la moindre invention, ni même un détail qui ne soit de la plus scrupuleuse exactitude. Cette anecdote m'a été contée par le colonel B..., homme simple et froid, par hasard, sans passion, comme un événement particulier de sa vie. Je m'efforcerai de conserver dans son récit, peut-être sans y réussir, ces impressions pénétrantes et cette nudité brutale de la vérité qui me faisaient frémir l'autre soir au coin de mon feu. Quand on lit ces épisodes sanglants de la révolution, on demeure toujours un peu sous l'influence banale de la lettre morte et de la composition littéraire; on n'en est point frappé, on n'y croit point tout à fait, il semble qu'on lise un roman atroce; mais, quand un homme à cheveux blancs, à l'aide des parenthèses et des ressources d'une conversation, vous peint le lieu, la scène, les personnages, jusqu'à ces moindre circonstances qui saisissent l'imagination, et vous dit tranquillement : *J'y étais, je l'ai vu,* la raison s'épouvante et se cabre.

— Vous étiez au siége de Lyon? disais-je donc à M. B... dans l'intention de le faire parler.

— Oui, monsieur. On nous y appela des montagnes de la Savoie, où nous étions alors en observation. J'étais capitaine.

— Déjà capitaine ?

— Mais j'étais officier déjà sous l'ancien régime, ou à peu près. Je fus nommé sous-lieutenant en 1790, au sortir de l'école militaire de Condom. J'ai encore mon brevet avec les fleurs de lis de Louis XVI. J'étais revenu à C... à la suite des événements. Lors de la grande levée, on donna les grades de préférence aux citoyens qui avaient déjà servi. Je fus nommé d'emblée au commandement d'une compagnie. Les élections se faisaient dans la vieille église des Cordeliers, où l'on avait mis depuis, si vous vous en souvenez, les magasins de fourrages; c'était précisément dans le réfectoire des religieux. Mais vous êtes trop jeune pour avoir vu tout cela. On nous expédie en Savoie où nous demeurons fort longtemps, avec le froid et les neiges de ce pays-là, sans vivres, sans souliers, et sans rien faire. Nous descendîmes ensuite vers Lyon du haut des Alpes, et nous y trouvâmes une armée qui arrivait de Paris, et qu'on appelait *l'armée révolutionnaire*. Vous n'avez pas idée de ces troupes-là. C'était une horde de pillards et d'égorgeurs ramassés dans les boues sanglantes de la capitale. Ils avaient une cavalerie superbe. Elle devait être composée, j'imagine, en grande partie, de palefreniers et de laquais de bonne maison qui avaient dénoncé leurs maîtres et pillé leurs écuries. Nos hommes les détestaient : on en relevait tous les matins vingt à trente sabrés en duel par nos grenadiers; car il faut vous dire une chose qu'on ne sait guère aujourd'hui, et qui est restée ensevelie dans le chaos d'iniquités de tout genre de ce temps-là : on payait nos soldats en papier, en assignats, pour leurs rudes et loyaux services; mais ces misérables, sans courage et sans discipline, étaient payés en belles et bonnes espèces. On leur donnait même, je crois, une haute paie de trente sols; vous devinez pour quelles besognes. Une fois la ville prise, figurez-vous cette meute déchaînée dans Lyon et dirigée par Collot-d'Herbois; les mitraillades, la guillotine en permanence, et les habitants massacrés régulièrement. Nous en menions fusiller tous les jours une cinquantaine.

— Vous, colonel !

— Nous comme les autres. Ah! il fallait être sans pitié, il fallait étouffer son cœur et obéir, sous peine de mort. Vous vous étonnez? Mais pour la plus légère infraction, même involon-

taire, à cet horrible service, nous passions, officiers ou soldats, du rang des exécuteurs dans celui des patients. Voici ce qui m'arriva une fois. On vidait les prisons tous les jours à midi. On menait les condamnés à la place des Terreaux, on les rangeait en cercle autour du perron de l'Hôtel-de-Ville, bien doublés de troupes de toutes parts. Les officiers municipaux s'avançaient sur les degrés, leur donnaient lecture de la sentence, et puis on les conduisait au supplice. Un jour où j'étais de service, la sentence lue, je commande le roulement du départ, mais quelqu'un arrête mon bras : une femme venait de rompre la haie, elle se jette sur l'un des condamnés, son mari sans doute ou son père, qu'elle ne lâche plus. On eut toutes les peines du monde à la dégager de cet embrassement, et on l'emporta presque morte. Certes il n'y avait point là de ma faute : je fus mis aux arrêts forcés pour trois jours. Il arriva pire à mon lieutenant : il menait douze Lyonnais à la mort avec une escorte assez faible ; l'un de ces hommes rompt ses liens, renverse deux gardes, et disparaît dans l'allée d'une maison ; on lui tira cinq ou six coups de feu, il ne fut pas atteint. Il faut être de Lyon pour se reconnaître dans certains quartiers percés de ruelles et de passage obscurs : le Lyonnais fut sauvé ; le lieutenant fut enfermé dans la prison commune. La prison, comme j'ai dit, se vidait le lendemain à midi pour la fusillade ; nous eûmes toutes les peines du monde à faire sortir le lieutenant à onze heures trois quarts ; vingt minutes plus tard, il était mort. Cet homme en fut si frappé, qu'il passa deux mois après en Piémont. Eh bien, malgré tout, nous sauvâmes encore beaucoup de condamnés par des enrôlements secrets. Tous nos officiers en avaient pris parmi leurs hommes, au péril de leur tête. J'en avais vingt-deux dans ma compagnie. Ils désertèrent comme le lieutenant quand on nous rappela sur la frontière.

.... Fatigué de ces horreurs, reprit le colonel après un silence, et de ce métier de soldat, qui n'était alors que celui d'assassin, je demande un congé et je retourne passer quelques jours dans ma famille. On m'avait envoyé quelque temps auparavant dans le Vivarais pour y surveiller un prétendu rassemblement d'émigrés qui n'existait pas, et j'avais eu le bonheur d'empêcher dans ce pays-là le pillage de quelques maisons

honnêtes. Cela se sut à C.....; je passais déjà pour un *aristocrate;* et puis je n'allais pas au club. Les savetiers beaux parleurs trouvaient fort mauvais qu'on n'allât pas les entendre. Une révolution n'est pas seulement le règne des méchants, c'est le triomphe de la bêtise; et figurez-vous la bêtise devenue féroce, et des rancunes de pédant servies par la guillotine. Je fus dénoncé. Mon beau-père m'avertit un soir que je n'avais qu'à rejoindre mon corps, où du moins on ne s'occuperait plus de moi. Je retourne à Lyon, comptant que tout y serait fini. J'arrivai à propos, comme vous allez voir. Le lendemain de mon arrivée, je suis commandé pour l'exécution militaire; il y avait deux cents hommes à fusiller! Voici comment on les conduisait aux Brotteaux. La plaine des Brotteaux...

— Je connais Lyon, colonel, et je la vois d'ici.

— Ah! vous connaissez. Les condamnés avaient les mains solidement attachées derrière le dos avec une corde. On les menait l'un derrière l'autre, sur une file, chacun entre deux gendarmes. Les troupes chargées de l'exécution marchaient en haie des deux côtés. Je commandais un détachement de quatre cents hommes. On me livre cent condamnés, et l'on m'adjoint pour les cent autres un officier à la tête de quatre cents recrues, des bourgeois, des paysans levés depuis peu. Il y avait dans la plaine des Brotteaux une rangée de vieux arbres, et le long de ces arbres une grosse corde tendue à ceinture d'homme. Les gendarmes, en arrivant, alignaient de front les condamnés l'un à côté de l'autre, et attachaient à la corde tendue, la corde qui leur serrait les mains. En même temps la troupe se rangeait en bataille à quinze pas, sur une ligne parallèle, chaque détachement en face de ses condamnés. Ce jour-là, les préparatifs achevés, le sous-officier de gendarmerie vient m'avertir; je lève mon épée, les tambours battent, je commande le feu... Mes hommes étaient exercés, tous les coups portèrent; il n'y eut pas un cri; tout était mort. Mais au même instant les recrues tirent. Vous n'avez rien vu, rien entendu, rien imaginé de plus effroyable. Pas un de leurs pauvres diables n'était blessé à mort, et tous frétillaient le long de la corde, et tous criaient avec des râles affreux : *Ah! mon Dieu! mon Dieu! la tête! la gorge! achevez-moi! grâce! au secours!...* Pendant ce temps-là, dix pièces de canon tonnaient autour de nous pour

étouffer ces cris, car la foule était à deux cents pas de là, qui criait et s'agitait aussi. Il fallut le temps de faire recharger les armes de mes quatre cents hommes, de filer par le flanc droit, et de masquer le front de ces pauvres recrues, qui tremblaient sur leurs jambes. A mon second commandement de *feu !* les cris cessèrent, tous les cadavres bondirent sur la corde, roides et immobiles.

Le colonel me regarda fixement,

— Une autre fois, continua-t-il, ils s'avisèrent d'un nouveau mode d'extermination. Ils conduisent les prisonniers dans cette même plaine des Brotteaux, au nombre de deux ou trois cents; on les serre les uns contre les autres, on les rassemble en tas, et les gendarmes s'écartent. Nous étions en ligne à vingt pas de là : nos rangs s'ouvrent, filent à droite et à gauche, et démasquent une batterie de pièces chargées à mitraille. Les condamnés y voient mettre le feu : ils se jettent la face contre terre, la mitraille ne les atteint point; ils se relèvent en hurlant, égarés, et se mettent à fuir comme ils peuvent, dans toutes les directions. On lâcha sur eux cette cavalerie révolutionnaire dont je vous parlais. Il furent sabrés, taillés, hachés çà et là dans la plaine. Oh ! des abominations !... Vous frémiriez si je vous racontais.... je mets tout pêle-mêle.... Des choses que vous ne croiriez pas. Tenez, je puis citer un trait entre mille autres.

C'était là que j'en voulais venir. Je me carrai dans mon fauteuil.

— Une nuit, dit le colonel, je venais à peine de me coucher après un service des plus rudes et des patrouilles, des rondes qui n'en finissaient pas dans une ville accablée d'un pareil régime civil et militaire : on me réveille, et je reçois l'ordre d'obéir à un homme qu'on me présente. C'était un membre de la commission révolutionnaire. L'ordre était en règle. Cet homme aussitôt m'enjoint de prendre avec moi trois cents soldats et de le suivre. Je m'équipe à la hâte, je mande mes sous-officiers, le détachement est bientôt sur pied. Nous filons silencieusement dans les rues. On arrive aux portes de Lyon, on les passe; le petit jour commençait à poindre quand nous fûmes dans la campagne. Je ne savais pas encore où nous allions. On fit à peu près trois lieues. Nous arrivons à un bourg

entre Lyon et Belley, à égale distance environ des deux villes. Ce bourg s'appelle Crémieux; il est assez considérable pour qu'on trouve son nom sur la carte. Tout y semblait tranquille. Nous faisons halte à cent pas des habitations. Le commissaire m'ordonne de faire charger les armes et de cerner le village, avec le commandement exprès de tirer sur tout ce qui tenterait d'en sortir. Ces mesures prises, j'emmène la compagnie d'élite, et nous entrons dans le bourg l'arme au bras, le commissaire en tête, et moi toujours à ses côtés. Le calme et la beauté de la scène me sont restés dans la tête. Ce pays est admirable, si vous l'avez vu ?...

— J'en ai dû passer fort près. J'ai été à Genève par Bellegarde et Nantua.

— Vous connaissez alors ces jolies maisons blanches, ces toits longs et plats de tuiles rouges, le petit escalier qui rampe le long du mur, ces volets furtifs et ces treilles touffues qui s'épanchent sur des piliers à l'italienne. Le soleil venait de se lever, le ciel était pur, l'air encore frais, et les cimes vertes des montagnes chaudement éclairées des lueurs matinales fuyaient à l'horizon à demi voilées de vapeurs bleuâtres. On était à peine éveillé. Il y avait sur le chemin quelque fille pieds nus qui menait paître sa vache, et qui s'arrêta pour nous voir passer en écartant de la main ses cheveux épais. Dès les premières maisons, le commissaire fit tuer un mouton, défoncer une barrique, de quoi rafraîchir nos hommes. Jusque-là, ajouta naïvement le colonel, il n'y avait pas grand mal; mais vous allez voir..... Un roulement rétablit l'ordre, et nous enfilons la rue principale du bourg. Il y eut bientôt quelque mouvement, des fenêtres s'ouvrirent, on sortait sur les portes, on rentrait; la surprise, l'hésitation, retenaient ces pauvres gens, mais cependant un bruit sinistre courait partout. Nous nous arrêtions à chaque maison, le commissaire entrait, et je le suivais avec quatre ou cinq grenadiers. Il s'avançait d'une allure brusque et gauche, et roulait çà et là de gros yeux terribles; mais ces premières maisons étaient si pauvres, les murs si nus, les grabats si tristes, qu'il ne trouva pas mot à dire. Dans l'une de ces masures pourtant, il aperçut sur un chambranle enfumé je ne sais quelle image de dévotion dans un vieux cadre de bois; il décrocha le cadre, le brisa, représenta à ces

braves gens stupéfaits comme quoi le bon Dieu n'existait plus, et débita une belle allocution patriotique sur ces infames superstitions; puis il déposa un assignat de vingt francs sur un meuble comme pour payer le dommage.

— Et sans doute pour se ménager dans votre esprit un bon préjugé de son désintéressement et de ses façons d'agir avec le peuple ?

— Il en aurait eu grand besoin, je vous jure. Nous arrivâmes vers le centre du bourg, où les maisons, de meilleure apparence, annonçaient les petits propriétaires, les cultivateurs aisés, les bons bourgeois de l'endroit. Il fallait voir la consternation se répandre à notre aspect et la terreur se peindre sur les visages dans ces pauvres familles tout à coup frappées de la foudre. On savait ce qui se passait à Lyon. Les femmes, tremblantes, tombaient les bras pendants sur leur chaise; les servantes pleuraient; on emportait des enfants qui jetaient les hauts cris, et les hommes, pâles, s'approchaient avec un sourire qui fendait l'âme....

— Allons, citoyen, disait le commissaire d'un ton dégagé, je suis bien fâché de vous déranger, mais il faut nous suivre. J'ai des ordres sévères, le devoir avant tout; il faut venir avec nous à Lyon...

On savait, comme je vous ai dit, le train des procédures et des supplices, on savait que tout individu arrêté était emprisonné, et que tout prisonnier était mort; et vous pouvez imaginer la stupeur que ces boucheries de Lyon avaient jetée dans les campagnes. Les femmes se mettaient à crier, ou se jetaient à genoux, ou s'évanouissaient. Les hommes balbutiaient d'une voix éteinte je ne sais quelles protestations de civisme. Le commissaire laissait à ses premiers mots le temps de produire tout leur effet, alors il ajoutait :

— Cela vous inquiète, je le conçois. Nous ne sommes pas de pierre, que diable! Mais écoutez, je vois que vous êtes de braves gens, de bons citoyens; entre nous, il y aurait peut-être moyen de s'entendre.

Une lueur d'espoir, une espèce de rire forcé, paraissaient sur les visages. On faisait un mouvement, on attendait, bouche béante.

— Avez-vous de l'argent, des économies? Si vous voulez en

faire le sacrifice à la patrie, et me dédommager en quelque chose, je pourrais consentir à fermer les yeux et vous laisser chez vous.

— Quoi ! m'écriai-je, en propres termes ?

— En propres termes, dit le colonel, et je crois même que j'atténue encore la crudité grossière de la proposition.

— Mais c'était une expédition de voleurs de grand'route.

— Eh ! mon Dieu, oui.

— Devant un officier, devant vous ?

— Devant moi ; et je ne soufflais mot, et je m'efforçais de garder un air indifférent ; si j'avais seulement hoché la tête, elle serait tombée. Vous concevez que les malheureux paysans déliaient à l'instant le portefeuille et livraient tout ce qu'ils avaient chez eux de valeurs et d'argent ; ils allaient chercher jusqu'à de vieilles montres ou quelque pauvre et unique bijou venant d'un aïeul, et c'était pitié de les voir se dépouiller de ces reliques de famille si pieusement conservées dans la maison. Le commissaire ne se trouvait jamais assez payé ; il eut le courage de prendre un méchant portrait en médaillon à une vieille femme qui pleurait de le lui voir emporter. La même visite se répéta avec les mêmes détails et à peu près avec le même succès dans les habitations principales jusqu'au bout du village, qui fut pillé lestement et sans bruit, comme vous voyez. Là il y avait l'église pavoisée d'un grand drapeau tricolore, et le bresbytère tenant à l'église. Le commissaire me dit qu'il voulait aller chez le curé. Je lui fis observer qu'il était peu probable qu'on le rencontrât à cause des événements ; le commissaire me répondit en hâtant le pas : *Il ne faut rien avoir à nous reprocher.*

C'était une petite maison à demi cachée sous le lierre et la vigne, je crois la voir encore. On traversait quelque pieds de terrain à peu près inculte, où montaient pêle-mêle, parmi les herbes, des *passe-roses,* des tournesols et les échalas d'une tonnelle en ruines, le tout entouré de bourrées d'épines en manière de haie, où tenait encore une claie rompue peinte en vert. Il y avait sur le seuil un enfant en haillons qui jouait au soleil avec une chèvre attachée au pied d'un platane. Le commissaire lui demanda, par précaution, s'il y avait quelqu'un au logis. Il leva la tête, la baissa aussitôt avec cette timidité

farouche des enfants du Midi, et puis montra du doigt la maison. Nous vîmes paraître, à l'entrée du corridor, une servante qui n'eut pas le courage de faire un mouvement ni de répondre à nos questions. Nous pénétrâmes dans une salle basse. Le curé était assis dans un grand fauteuil près de la fenêtre, un livre dans les mains; c'était un vieillard de haute taille, maigre, un peu voûté, avec de grands cheveux poudrés à blanc; il leva la tête et nous regarda à travers de larges lunettes.

— Ah ! pour toi, dit le commissaire en l'apercevant et sans saluer, pour toi, mon cher ami, il faut absolument que je t'emmène. La commission a besoin de t'interroger : tu vas me suivre à Lyon.... et sur-le-champ.

Le curé ôta ses lunettes, les mit dans son livre, posa le livre et essaya de balbutier une question sans pouvoir achever un mot.

— Allons, dit le commissaire, allons, nous n'avons pas de temps à perdre, nous partons à l'instant.

Le bonhomme se leva enfin, et dit : Je pense qu'on n'a rien à me reprocher?

— Tu t'expliqueras là-bas; mais il n'y a pas moyen de faire autrement; il faut que tu viennes avec moi.

Le curé jetait sur nous et autour de lui des regards effarés, et il dit encore : Monsieur, je suis assez aimé dans le pays, et l'on m'avait assuré qu'en me conformant aux lois....

— Sois tranquille, reprit le commissaire, la loi est juste.... Au reste, ajouta-t-il d'un ton capable, je te prends sous ma protection. Une fois à Lyon, je ne t'abandonnerai pas.

— Eh bien ! monsieur, je suis tranquille. Je vous suivrai.

— Mais tout de suite.

— Soit, monsieur; comme vous voudrez.

— Tu auras besoin d'argent là-bas; on n'a pas toutes ses aises en prison. Il faut emporter ce que tu as. Je m'en chargerai.

Le curé haussa les épaules, alla ouvrir une grande armoire, et rapporta dans le creux de sa main un petit papier où il y avait deux écus de six livres.

— Allons, tu plaisantes; tu as de l'argent dans ton église, dans ta sacristie. Il faut nous montrer ça.

En même temps le commissaire nous fit signe de le suivre vers un corridor qui devait mener dans l'intérieur de l'Église. Le curé, qui s'était approché de sa gouvernante comme pour lui donner ses instructions, se hâta de marcher devant nous, en disant qu'il n'y avait là que des ornements de l'Église.

— Eh bien! nous verrons, reprit le commissaire.

Au bout du corridor nous nous trouvâmes en effet dans la sacristie.

— Ouvre-nous ta boutique, dit le commissaire en frappant avec le fourreau de son sabre sur des panneaux qui résonnaient creux.

Le curé tira une petite clef de sa poche et ouvrit une armoire à larges ventaux, où étaient précisément rangés les objets du culte.

— Ah! ah! eh bien! dit le commissaire, voilà de la monnaie qui dort. A quoi bon laisser cela ici?

Il déroula des étoles, des chasubles, des chapes, déchira le galon, l'arracha tout du long et le coupa d'abord en morceaux d'un pied de longueur environ, qu'il distribua à chaque grenadier qui était là. Il saisit ensuite le calice, le tordit sur son genou et l'aplatit pour l'emporter plus aisément. Il en fit autant des vases sacrés, prit tout ce qu'il y avait là de plus précieux, et repoussa du pied les étoffes dans l'armoire. J'étais tellement attaché aux opérations de cet homme, que je ne songeai point à regarder la physionomie du vieux curé, qui se tenait à mes côtés en roulant son mouchoir dans ses mains croisées. Quant cela fut fini, le commissaire reprit : — Allons, en route! — Le curé fit mine de repasser un moment chez lui; mais le commissaire l'arrêta en disant : Ne t'inquiète de rien; si par hasard ton emprisonnement se prolongeait, je suis là pour te procurer quelques petites douceurs; et puis d'ailleurs je verrai, j'arrangerai cette affaire pour te laisser plus tôt quitte.

Et il l'entraîna tout droit par une autre porte en lui frappant de la main sur l'épaule. Mais, quand nous traversâmes le jardin, sa gouvernante accourut lui porter son chapeau et sa tabatière. Je ne sais pas bien si ce jardin n'était pas le cimetière, il y touchait du moins. J'ai comme un souvenir confus

de débris de croix noires dans les herbes, le long d'un petit mur. Nous étions à peine dehors qu'un enfant se mit à courir après nous en criant dans le patois du pays : — Monsieur le curé! monsiéur le curé !

C'était l'enfant que nous avions vu jouer sur la porte. Il vint se jeter dans les plis de la soutane.

— Monsieur le curé! où allez-vous, monsieur le curé?

— Je vais à Lyon.

— Ah ! vous allez à Lyon ; ah! et vous m'apporterez quelque chose ?

— Oui, je t'apporterai quelque chose.

— Ah ! et que m'apporterez-vous ? Apportez-moi... Non, apportez-moi un chapelet.

Le curé l'embrassa.

— Renvoyez cet enfant, dit le commissaire.

— C'est le fils d'un homme du pays, dit le curé, qui vient de mourir à l'armée.

Il avait sans doute recueilli cet enfant, qui semblait demeurer au bresbytère.

— Un bien brave homme... cet homme-là..., reprit-il d'un ton contraint et naïf, et comme pour se mettre à l'aise. Mais le commissaire se rapprocha de moi. Un peu plus loin, il commanda le rappel; on forma les rangs. Le curé marchait au centre du premier peloton. Nous traversâmes le village dans toute sa longueur au son des tambours qui battaient la marche. Il faisait grand soleil, mais le bourg semblait frappé de mort; tout était désert et silencieux comme au milieu de la nuit. Je vis seulement derrière les vitres les têtes de quelques bonnes gens qui suivaient des yeux leur pauvre curé entre les soldats. On releva les factionnaires au bout de la rue, je rassemblai le reste du détachement, et nous reprîmes le chemin par où nous étions venus, le commissaire et moi toujours en tête, le curé parmi les hommes du premier rang. J'ai peine à concevoir maintenant comment un homme de son âge put faire ces trois grandes lieues au pas de la troupe. Il ne se plaignit pas... Nous arrivâmes à Lyon sur les trois heures de l'après-midi, et l'on suivit le Rhône jusqu'à la hauteur des Terreaux, qu'il fallait traverser. On se détourna à la rue qui est là...

— Je vois très-bien, dis-je au colonel, la rue qui fait face au pont Morand.

— Justement. Parvenus au milieu de cette rue, qui n'est pas longue comme vous savez, mes tambours s'arrêtent. Le bout de la rue qui donnait dans la place était embarrassé de monde et de troupes. Je m'avançai pour connaître l'obstacle ; des gendarmes à cheval me crièrent je ne sais quoi que je n'entendis pas bien, et je répliquai par un mouvement d'impatience auquel ils n'osèrent point résister. Les tambours fendent la presse, et la tête de ma colonne débouche dans la place, que nous devions traverser en diagonale; mais je vis alors qu'il serait impossible de passer. C'était l'heure des exécutions, qui duraient d'ailleurs toute l'après-midi. La place était encombrée de peuple et de militaires, et les troupes formaient le carré autour de l'échafaud. Le couteau de la machine tombait et se relevait dans un morne silence, avec la régularité du marteau sur l'enclume; l'écho en frémissait le long des maisons voisines, et l'on n'entendait, mêlé à ce bruit horrible, qu'un sourd cliquetis d'armes et de pieds de chevaux. Je me retournai vers le commissaire pour le consulter; il me cria : en avant ! et il s'approcha. On s'écartait sur son passage, à la vue de son écharpe. Nous touchions aux gendarmes qui faisaient la haie. Notre arrivée avait produit quelque mouvement dans la foule, et les regards se tournaient vers nous. Le commissaire s'avança entre les gendarmes, fit signe à l'un des hommes qui étaient sur l'échafaud, et tandis que cet homme venait à lui, il vint prendre le curé à mes côtés, le tira par le bras vers cet homme, et, se tournant vers moi avec un ricanement d'intelligence, il me cria en me faisant signe de longer les maisons : *Vous pouvez retourner au quartier.* Les rangs des gendarmes se refermèrent. Je fis défiler sur deux rangs, et et nous suivîmes en effet les côtés de la place pour en gagner l'autre extrémité. J'osais à peine pénétrer les motifs de cette dernière action du commissaire; j'allais devant mes hommes, la tête baissée, feignant de choisir les pavés. Nous côtoyions les rangs de la troupe près de l'échafaud, et j'avais dans l'oreille un bruit de ferraille et d'apprêts qui me laissait imaginer et suivre lentement ce qui s'y passait, avec plus d'horreur peut-être que si j'eusse regardé. Au bout de la place et sur le

point de quitter une telle scène, je ne sais quelle abominable curiosité m'arracha un mouvement : je levai les yeux sur l'échafaud ; une longue figure noire à cheveux blancs venait d'y monter. Je baissai les yeux et les relevai malgré moi. La tête du vieux curé tombait...

Je me détournai vers mes hommes. Ils avaient tous vu, tous compris ; ils marchaient en silence, les yeux fixés à terre. En ce moment on entendit de loin une musique criarde qui entonnait la *Marseillaise*. — Les gredins ! maugréa dans sa cravate mon sergent qui sortait de l'ancien régiment d'Auvergne. Je n'ai jamais su s'il parlait des victimes ou des bourreaux, mais il avait une si vieille et si honnête moustache...

— Comment s'appelait cet homme ? demandai-je au colonel.

— Quel homme ?

— Ce commissaire.

— Ah ! je ne m'en souviens pas, ou même je ne l'entendis pas nommer.

— Mon Dieu, repris-je, comment se fait-il que de pareils noms soient rentrés dans l'ombre ! Ne s'est-il pas versé assez de sang pour les inscrire en rouge sur tous les monuments de la France ?

— Je vous parle d'un prêtre, dit le colonel ; un jour on guillotina sur la place douze religieuses et leur aumônier pour avoir...

Le colonel me regarda.

— ... Pour avoir chanté des cantiques. Ce fut là le motif du jugement... Un autre jour, pendant les supplices, un homme du peuple haussa les épaules d'horreur ou de pitié : on le prend, on l'entraîne, on le pousse sur l'échafaud, et sa tête suivit celles qu'il venait de voir tomber.

— Méfions-nous, dis-je comme me parlant à moi-même, de ceux qui demandent l'abolition de la peine de mort.

— A propos de quoi me dites-vous cela ? reprit le colonel.

— C'est qu'il me souvient que ces mêmes hommes, dans le même temps, la demandaient à grands cris dans la convention, et que le 1er prairial Legendre et Bourdon l'invoquaient encore devant la tête sanglante de Féraud que leurs sicaires venaient de scier à coups de sabre...

. . . .

... Ceci était écrit depuis quelques mois, et je repassais à Lyon il y a trois semaines. Ces récits me revinrent en mémoire en marchant à pas lents sur la place des Terreaux, et j'épiais sur les murs de ses façades muettes les derniers échos de la hache de 93. Les passants affairés se pressaient le long des boutiques, des colporteurs criaient leurs marchandises, des jeunes gens lisaient des gazettes sur la porte des cafés, un orgue jouait près de là une chanson des rues de Paris, et je me rappelai confusément cette phrase des immortelles *Considérations sur la France*, qui commence ainsi : *Mais nos neveux, qui s'embarrasseront très-peu de nos souffrances et qui danseront sur nos tombeaux....*

ÉDOUARD OURLIAC.

MME DE MONTOLIEU.

Les talents inférieurs, les écrivains à inspiration douteuse obtiennent parfois, au sein même de leur disgrâce, la chance d'un salut et d'une vie presque assurés. Il leur faut pour cela rencontrer, dans un jour de bonheur ou de veine, l'œuvre d'une pureté sans tâche. Que le burin grave une fois en caractères nets et solides, que le lingot jaillisse du moule sans bavure ni scorie, fût-ce dans une épreuve unique, et c'est assez. Le relief de la sculpture n'est pas toujours même nécessaire pour perpétuer l'effort de l'artiste. Un tableau harmonieux, un cadre d'heureuse proportion, voire une seule figure vivement empreinte, un coup de pinceau réussi, peuvent suffire. Bien des auteurs n'ont pas mis d'autre procédé ni d'autre art dans leur renom. Il n'a fallu qu'une étincelle bien distincte émanée de leur âme pour dissiper les ténèbres qui menaçaient de les obscurcir. Quelques feuillets, qui tiendraient aisément dans le creux de la main, ont eu ce privilége de les promulguer au loin et de garder intacte leur parcelle de gloire. Heureux celui dont la gerbe foisonnante, parmi l'herbe et le foin, a recélé la fleur embaumée; heureux qui a pêché la perle fine dans son tas de cailloux. Quelquefois le filon précieux n'est extrait qu'après des tâtonnements infinis, quantité d'ébauches vaines, d'efforts perdus, d'essais sacrifiés, de matériaux usés sans profit. D'autres fois, au contraire, il s'est produit, révélé du premier coup. Et puis, en vain a-t-on prétendu fouiller, creuser plus avant, récidiver, en un mot; aucun trésor nou-

veau n'a lui sous le choc d'une investigation stérile, la mine a paru épuisée complétement. Mais, d'ailleurs, qu'il soit survenu au début ou vers la fin, ce seul effort victorieux a presque toujours racheté pour l'artiste ou l'écrivain la série tout entière des tentatives avortées.

Mme de Montolieu est du petit nombre de ces esprits secondaires dont l'élan dépasse un jour le niveau moyen assigné à leurs facultés. Elle est de ces artistes encore dignes d'envie qui, parmi beaucoup de produits éphémères et sans valeur, ont laissé, Dieu aidant, une création durable. Elle a eu le rare avantage de s'approprier une œuvre parfaite, où peu s'en faut, dans ses humbles proportions, une de ces œuvres que le succès élit et retient à l'abri protecteur de son aile. Il s'en est fallu de peu qu'elle fût confondue à jamais parmi la plèbe des auteurs innommés, des conteurs banals, des écrivains honnêtement obscurs dont la poussière et les vers rongent la débile trace; mais la bonne fortune littéraire lui sourit un matin, et voulut la sauver d'un affligeant désastre. Ce jour-là, je ne sais quel ange familier lui tint la plume et guida sa main; toujours est-il qu'un bon génie, son cœur sans doute, lui dicta une histoire touchante dont on se souviendra longtemps. En outre, Mme de Montolieu rencontra la meilleure, la seule peut-être de ses inspirations, dès son début même. Son coup d'essai fut quasi un coup de maître dans son genre.

Ce n'est pas tout, Mme de Montolieu puisa dans son premier succès littéraire une résolution dont les auteurs n'ont pas généralement la prudence ou le courage. Ravie et effrayée tout à la fois d'une réussite si prompte, elle craignit de tenter de nouveau les hasards de son imagination; elle ne voulut point se risquer à rompre l'enchantement d'un premier sort, à détruire le prestige qui semblait s'être attaché au produit inespéré de sa veine. Elle savait qu'il ne faut point lasser la capricieuse fortune; le bonheur vient si malaisément, et s'enfuit si vite. Elle eut peur de donner à son premier-né des frères indignes. Qui sait? ils naîtraient peut-être moins beaux, ils pouvaient aussi injustement déplaire. Le goût du jour est si inconstant, la faveur publique si changeante et si infidèle. Il lui semblait voir déjà son pauvre enfant enveloppé dans la proscription de la famille entière. Dès lors, adieu les joies et les

bénéfices du premier enfantement; peines et soins maternels se trouvaient perdus sans retour. Un demi-succès n'eût fait qu'aiguillonner chez l'auteur de plus vives et de plus légitimes ambitions; une réussite complète l'intimida, ou plutôt elle en voulut jouir sans trouble; elle craignit de voir son bonheur s'envoler au souffle du premier vent ennemi. Mme de Montolieu fit donc ce vœu qu'elle a tenu, ou peu s'en faut, de ne plus rien publier de son fonds exclusivement et sous sa seule garantie. Elle mura, pour ainsi dire, le foyer de son inspiration personnelle, elle souffla sur le feu de sa lampe, comme si l'aliment en eût été tari.

Peut-être y avait-il un autre motif à ce parti pris d'abnégation littéraire. Mme de Montolieu n'avait pas, du moins à un degré suffisant, le don des génies inventifs. Elle était dénuée de cette imagination créatrice qui suggère, avec une incessante fécondité, des situations neuves, des événements frappants ou curieux, des caractères vivement empreints, des personnages originaux. En un mot, les éléments essentiels, les ressources familières du roman lui manquaient. La nature l'avait plutôt douée de la faculté analytique qui fouille, caresse, développe un sentiment, de l'imagination de détail qui pare, amplifie, élabore une donnée prise dans les faits ou dans de précédentes inventions. Elle avait besoin, pour s'inspirer, d'une lueur étrangère, de l'étincelle génératrice. Le point de départ, l'impulsion, le fil conducteur lui étaient nécessaires pour s'orienter dans les sinueux détours du labyrinthe romanesque. Il lui fallait un germe, un noyau, un fragment d'histoire, un commencement de récit, quelque chose enfin sur quoi elle pût attacher ses linéaments et greffer ses rameaux. Sa broderie attendait un canevas, mais, une fois ce canevas trouvé, le tissu se formait, s'enchaînait à merveille. Une fois son âme saisie et électrisée par un récit soit réel, soit emprunté, elle savait exploiter ce fonds, le modifier à son gré, ajouter des incidents à la fable, varier les dénoûments, transformer enfin et polir la matière première.

Cela explique le système de traductions plus ou moins libres et d'imitations auquel Mme de Montolieu s'est vouée depuis son début. Sauf en deux ou trois cas de peu de valeur, elle ne s'en départit jamais sérieusement dans le cours de ses nombreux

essais. *Caroline* elle-même était fondée sur un petit conte allemand de M. Wall, qui lui en avait fourni l'idée première. Toutefois, ce qui provenait de cette source fut tellement altéré et aboli dès la troisième édition, que l'auteur du conte original lui-même n'y reconnut plus le moindre vestige de son œuvre. Les principaux romanciers allemands et anglais de l'époque devinrent les courants où Mme de Montolieu s'abreuva. Mme Pichler, et surtout Auguste Lafontaine, furent les substances étrangères qu'elle s'assimila de préférence, soit qu'elle s'attachât à les calquer en de fidèles images, soit qu'elle se plût à les doter d'une forme et d'une vie nouvelles. Elle leur empruntait et leur prêtait tour à tour, parfois les enrichissant, et, soyons juste, les appauvrissant aussi quelquefois. A eux la fable, les situations, les caractères, les figures, toute la charpente en un mot; à elle le rajeunissement du détail, la couleur et la grâce toutes françaises, la piquante nouveauté du costume. Cette libre association avec des esprits plus inventifs et plus féconds que le sien séduisit, attacha d'autant plus Mme de Montolieu, qu'elle en sentit vite tous les avantages. L'appui de ses collaborateurs étrangers lui promettait une mine abondante et certaine d'intérêt, d'émotions, d'aventures, qui ne se fût point révélée à ses seuls efforts. Elle pouvait marquer de son empreinte et jeter de sa main au vent de la publicité des œuvres dont la vogue était garantie d'avance. Toutefois, la baronne de Montolieu se méprenait étrangement sur la valeur de son rôle littéraire. S'il importe peu au lecteur qu'une idée dramatique de son goût remonte à telle ou telle source originelle, il eût du moins importé à Mme de Montolieu de puiser plus souvent et à plus large main dans ses eaux vives. Par bonheur, ce renom propre et personnellement acquis dont l'auteur de *Caroline* se montrait si peu jalouse était déjà hors d'atteinte. Une première invention l'avait sauvé et l'abritait à jamais sous sa sauve-garde fidèle.

Caroline de Lichtfield reste donc le seul titre original de Mme de Montolieu, titre de noblesse à lui seul, et qui, depuis soixante ans qu'il existe, n'a rien perdu de sa valeur première. La cour s'émut un moment de ce livre lors de son apparition, s'en engoua même, et fit trève en sa faveur à ses passe-temps d'intrigues frivoles. Aujourd'hui les petits-fils de ceux qui le

protégèrent à son entrée dans le monde lui gardent le même accueil et le même suffrage. C'est un de ces objets de vive et légitime affection contre lesquels viennent se briser tous les caprices de la mode, toutes les inconséquences du goût, toutes les légèretés fugaces du caractère national. C'est une de ces suzerainetés charmantes de la fiction que, dans leur rang modeste, on ne détrône pas plus que les toutes-puissantes.

L'ouvrage parut la première fois sans l'aveu de l'auteur, connu alors dans le monde sous le nom de Mme de Crouzas, qu'elle tenait de son premier mari. Un de ses amis, M. George d'Eyverdun, auteur d'une traduction estimée de Werther, lui ayant demandé son manuscrit, le fit imprimer subrepticement, en ajoutant seulement au titre : *publié par le traducteur de Werther,* d'où plusieurs personnes tirèrent dans la suite cette conséquence que l'auteur réel de *Caroline* avait traduit *Werther*. D'autre part, le célèbre Gibbon, qu'on surprit un jour en flagrant délit d'amoureuse déclaration aux pieds de Mme de Crouzas, voulait publier *Caroline* sous son nom, tant il augurait bien de l'ouvrage. Le Tacite anglais faillit ainsi à passer pour auteur d'un roman sentimental. Quoi qu'il en soit, cet opuscule, arrivé incognito d'une petite ville de la Suisse, sans prôneurs, sans escorte, sans trompette ni fanfare d'aucune espèce, fit si rapidement son chemin à Paris, que l'indiscret publicateur dut aisément être absous de sa témérité. La multitude de contrefaçons et d'éditions fautives qui en paraissaient journellement nécessita, deux ou trois ans après, une réimpression en forme, à laquelle Mme de Montolieu, peu aguerrie encore, n'osa mettre que ses initiales comme éditeur. Elle y joignit seulement un nom d'auteur supposé, pris dans le roman même, celui du baron de Lindorf, ce qui parut donner plus d'intérêt et de vraisemblance à la composition.

Au reste, quand la baronne Isabelle de Montolieu écrivit ou publia ce roman, en 1781, elle avait quarante ans environ; elle atteignait à cet âge où le passé offre déjà une abondante moisson d'enseignements, où l'on se souvient avec quelque profit, où l'on ne descend pas en vain au fond de son cœur sans en rapporter des trésors de sentiment et de réflexion. — Née à Lausanne sur les bords du lac Léman, Mme de Montolieu

avait été remuée de bonne heure dans tout le fond généreux de ses facultés sensibles, le tableau pittoresque des montagnes de la Suisse électrisa sa jeune imagination. Mais, soit prudente réserve, soit entraînement vers d'autres goûts, elle ne se livra qu'assez tard aux séductions de son esprit, elle ne cueillit et ne savoura le fruit que dans sa maturité. Sa vocation d'écrire, même lorsqu'elle lui vint, n'eut rien de prémédité ni d'ambitieux. *Caroline de Lichtfield* fut composée à la campagne, dans les loisirs du château, soit pour charmer l'ennui d'une vieille parente malade, soit pour distraire des amis indulgents, le soir, près du feu, durant les longues veillées d'hiver. Aussi cette production se ressent-elle des circonstances et des causes qui ont présidé à sa naissance. Elle se recommande surtout par son cadre simple et sa moralité touchante, mérite rarement propre aux contes inventés pour le libraire; elle a un ton de vérité qui lui donne tout l'air d'un récit authentique; on dirait un manuscrit trouvé dans des papiers de famille, et que la piété d'un petit-fils a mis au jour.

L'idée de *Caroline* est celle d'une répulsion physique qui se surmonte peu à peu par l'attrait moral, d'une immolation apparente qui devient en réalité le principe d'une jouissance et d'un bonheur très-purs.

Orpheline de sa mère en naissant, la fille du baron de Lichtfieldt a été reléguée dans un château solitaire et confiée aux soins d'une vieille chanoinesse amie de sa famille. Le baron, qui occupe à la cour du roi de Prusse une place de chambellan dont il est vain à l'excès, visite sa fille une fois par an au plus. Froid, hautain, égoïste, livré tout entier au soin de son ambition, il fait peu d'attention à tous les trésors de grâce, de beauté, d'esprit, de jeunesse, qui de jour en jour parent le frais printemps de Caroline. Cette charmante enfant n'a d'autre mérite à ses yeux que celui d'héritière de son nom et de sa fortune. Caroline, pourtant, atteint à peine sa quinzième année, lorsque son père vient la tirer de sa retraite pour l'amener, par l'expresse volonté du roi, à des fêtes brillantes qui se préparent à la cour. D'abord les sentiments qui s'emparent de Caroline sont ceux de la tristesse et de l'effroi, en pensant qu'elle va quitter sa chère compagne, son noble château de Rindaw, sa basse-cour, sa volière, ses bons amis du village, etc. Puis

cette pénible impression s'efface devant l'image des enchantements nouveaux qu'on fait miroiter à ses yeux. Dans le jeune âge, on s'émeut si vite, on se laisse tenter si aisément à tout ce qui promet la douce gaieté, l'innocent plaisir, les spectacles brillants et les fraîches parures. Aussi, après les premiers soupirs exhalés, après quelques larmes furtives promptement essuyées au bord de la paupière tremblante, Caroline de Lichtfield part, non-seulement résignée, mais le cœur bondissant de joie.

Deux mois se passent au milieu du train de la cour et des fêtes promises, après quoi Caroline est instruite sans ménagement qu'on s'apprête à la marier. Naturellement la jeune fille s'émeut d'une si brusque proposition, mais sans répugnance. Son cœur entièrement libre est resté aussi pur, aussi calme que dans les jours sereins de son enfance, il n'a encore palpité que pour des plaisirs innocents comme elle. A Rindaw, une fleur fraîchement éclose, un oiseau chantant sur la branche, la lecture d'un conte de fées, une noce champêtre, avaient eu seuls le droit de l'intéresser et de l'émouvoir. A la cour, c'est un bal, un concert, un spectacle, une mode nouvelle, qui ont détrôné les premiers jeux naïfs et folâtres, voilà tout. Caroline est loin d'imaginer que le souffle d'un homme puisse ternir ou agiter en aucune façon le pur cristal de sa vie. Elle ne sait aucun chagrin dont une valse ne puisse emporter dans son tourbillon l'importun souvenir. Dans le cercle des hommes qui lui ont fait un cortége empressé, il n'est aucun front qu'elle ait couronné de l'auréole de son choix. D'ailleurs, lui assure-t-on, le mari qu'en secret on lui destine est comte, ambassadeur, favori du roi et âgé de trente ans au plus. Trente ans, c'est encore la jeunesse; rien de plus ordinaire et de mieux assorti, surtout à la cour, qu'un homme de trente ans et une femme de quinze. Un mari avec qui l'on puisse faire de la musique, danser, cueillir des fleurs, se parer de bijoux, apparaît toujours dans une assez riante perspective à de jeunes regards. Puis, en vérité, comment le favori du roi ne serait-il point un homme charmant et bien digne d'être aimé à tous égards? ce mot de *favori* n'évoque-t-il pas les plus gracieuses images? ne proclame-t-il pas une sorte de beau idéal et de type de perfection? Le bonheur conjugal, ainsi édifié sur ces apparentes promesses,

réalise d'avance pour la jeune fille la plus merveilleuse chose pu monde. Sa seule crainte, au milieu de toutes les chimères de son imagination, est de ne point plaire à celui qu'elle aime déjà de toutes les forces de son âme.

Hélas! le désenchantement livide ne doit pas tarder à chasser de son aile tous ces gracieux fantômes, à faire envoler comme un essaim d'hirondelles effrayées toutes ces fraîches et naïves illusions. Encore un peu, et le voile d'une crédulité trop confiante sera tombé lourdement à terre. — Une figure jaune et plombée, sillonnée par une large cicatrice et veuve d'un œil que remplace un ruban noir, une jambe traînante, une taille courbée et d'une maigreur excessive, tel est, dans son ensemble, l'extérieur du comte de Walstein, le noble favori du roi. Un vieillard précoce, hâve et décharné, c'est là le mari qu'on impose à la jeune et charmante Caroline de Lichtfield. On veut unir la décrépitude à l'adolescence, la laideur à la beauté, associer ensemble la fleur fanée et le frais bouton de rose. Aussi l'apparition d'un spectre ne terrifierait pas plus la pauvre fille que ce cadavre anticipé auquel on veut l'attacher toute vivante. Une couleuvre qui se glisserait dans son sein ne la saisirait point d'une horreur plus glacée. Le fonds réel de bonté et de noblesse que recouvre cette forme disgracieuse n'a pu subitement percer son enveloppe pour rassurer des regards que la difformité visible a seule émus. Pourtant, après le premier mouvement légitime d'effroi, il faut que la pauvre enfant contraigne ses répulsions, fasse taire ses craintes, abdique résolument toutes les espérances et toutes les illusions de son âge. Les pères courtisans sont implacables dans les desseins qui flattent leur ambition. Une fleur qui les entrave se rencontre-t-elle par hasard en leur chemin, si belle qu'elle soit, ils la foulent aux pieds sans miséricorde. Sacrifier leurs enfants est pour eux peu de chose; on fait aisément intervenir tout le cortége fastueux des convenances sociales, des raisons d'État, des volontés du maître; on évoque le fantôme des disgraces, de l'opprobre, de la ruine, de tous ces fléaux, enfin, si terribles pour un homme de cour. S'il est besoin, on fait résonner les cordes les plus sensibles, les plus vibrantes; un appel est adressé à la soumission, à la piété filiales. Comment une faible et timide enfant résisterait-elle à tant de manœuvres combinées?

Comment ne trébucherait-elle point dans des filets si perfidement tendus? Donc, la victime essuie ses larmes, farde sa pâleur, grimace un pénible sourire, et marche résignée au sacrifice. Mais bientôt les forces épuisées sont à bout, et l'obéissance passive a ses réactions d'énergique refus. Une séparation implorée au pied même du lit nuptial et accordée par une générosité enfin clairvoyante, tel est dans la réalité bien souvent, tel est ici, dans la fiction, l'inévitable dénoûment du drame.

Sans doute le mal ne paraît point grave au fond. En rentrant dans sa condition première, la jeune fille sera de nouveau rendue à ses innocents plaisirs de château, aux courses dans la prairie, aux danses sous l'ormeau, aux concerts rustiques, mais, cette fois, avec sa liberté, ses fraîches espérances, sa candeur, ses prestiges de jeune fille de moins, et je ne sais quels vagues regrets de plus. Or, combien une telle situation recèle de redoutables et secrètes embûches. Il semble que l'imagination se crée des exigences nouvelles et jusque-là inconnues, en raison même des mécomptes qu'elles a essuyés. Un mirage trompeur a passé devant les yeux, un monde ignoré s'est tout à coup découvert, et on le regrette d'autant plus qu'on l'a entretenu à peine dans son étrange et soudaine disparition. Involontairement on espère que l'aimable fantôme, si perfidement éclipsé, reparaîtra sous une forme nouvelle. Sans la secousse que le cœur a ressentie, la sérénité et l'innocence d'une vie paisible n'eussent point été altérées de longtemps, l'esprit eût gardé sans effort son ignorance native; mais, une fois la sensibilité ébranlée par de certaines commotions troublantes, elle reprend difficilement son équilibre. Que pourrait faire une vierge de seize ans qui vient d'être rejetée tout à coup dans les arides vallées de l'isolement, après avoir entrevu un instant l'Eden enchanté, sinon nourrir ses regrets, vivre d'aspirations mal définies, ouvrir ses bras à toutes les affections pures, se plonger corps et âme dans un chimérique avenir, s'attacher dans sa détresse à tous les rameaux fleuris, à toutes les vertes lianes qui peuvent la secourir? Comment son cœur n'irait-il pas au-devant du premier ami qui s'offre à elle sous l'aspect séduisant qu'un jour elle a rêvé? Aussi rien de plus naturel, de plus logique, de plus fatal que cette romanesque aventure

où Caroline se trouve bientôt lancée comme sur une pente irrésistible.

Une romance est chantée innocemment par la jeune fille dans son salon ; une voix du dehors, aussi douce, aussi mélodieuse, mais plus forte et plus sonore, répète en second dessus les paroles finales. Quoi d'impossible, bien qu'un peu mystérieux peut-être, aux alentours d'un château écarté ! Que la jeune fille coure précipitamment à la croisée, puis recule rougissante et confuse en apercevant un beau jeune homme en habit de chasse, appuyé sur son fusil ; cela est plus simple encore, et doit être l'affaire d'un instant. Il n'y a certes là qu'un accident fort ordinaire, et cependant le coup est déjà porté, tant le cœur est disposé à le recevoir. Dans la solitude profonde où sommeille une jeune imagination, le premier être qui vient l'interrompre a toujours de l'attrait et fait événement. Si le beau jeune homme, une fois entrevu, tarde à reparaître, déjà on se préoccupe, on s'impatiente, on s'inquiète ; on maudit follement les jours de pluie acharnée, qui, sans doute, mettent obstacle à son retour. Si, en partant, son cheval, dans un écart rapide, a pris les mors aux dents, on s'alarme avec excès sur un accident, sur un danger possibles. Enfin, voici le beau cavalier qui revient, plein de calme, de fierté, de grâce, sur son cheval cette fois moins ombrageux. Un accident involontaire, un mouchoir tombé de la croisée sur le chemin, et que les deux jeunes gens s'empressent à l'envi de vouloir ramasser, les met naturellement en présence l'un de l'autre. La politesse amène une conversation, puis une promenade dans le parc que la reconnaissance motive et prolonge. Le cavalier inconnu est jeune, beau, aimable, respectueux ; il parle d'art et de musique en connaisseur enthousiaste, il loue et admire en homme d'esprit et de goût. D'ailleurs c'est un voisin de campagne, et il s'appelle le baron de Lindorf. Il obtient sans nulle peine l'autorisation de renouveler l'entrevue. Insensiblement les visites se multiplient ; on se plaît et on s'apprécie tous les jours davantage ; on ne se quitte jamais sans éprouver du vide et du regret. L'engouement même de la vieille chanoinesse pour l'aimable et noble voisin accroît et semble légitimer le penchant de la jeune fille. Bref, ces deux beaux jeunes gens paraissent si bien faits l'un pour l'autre, que bientôt l'amour les enlace dans un

même réseau sans qu'ils y songent, et presque à leur insu. Caroline, dont la nature si franche laisse éclater à tous les yeux ses plus secrets sentiments, est seule à n'en pas discerner le vrai caractère. Ils se voilent au fond de son cœur sous le nom de l'amitié. Elle croit aimer Lindorf comme un frère, et n'imagine pas que ce pur attachement puisse entamer en rien des liens antérieurs qu'elle respecte en les écartant.

Bientôt, cependant, leurs yeux vont s'ouvrir à la terrible clarté. Une rencontre fortuite dans les champs, un long et périlleux tête à tête pendant le retour au château, l'attendrissement mutuel qui les gagne, leur ont révélé toute la vérité de sentiments jusque-là incompris. Mais les noms d'amant et d'époux prononcés par Lindorf dans un mouvement passionné rappellent à Caroline sa position et ses devoirs ; elle sent la nécessité de s'en faire au plus vite une arme de défense. A quelques jours de là, une entrevue où Lindorf se montre plus pressant que jamais la détermine à tout dire. Dès lors une barrière soudaine, sans issue, s'élève entre les deux amants trop tard avertis.

Dans les notes plaintives de cette révélation, qui sonnent aux oreilles de Lindorf comme autant de glas funèbres, ce qui l'a le plus épouvanté et interdit, c'est le nom de Walstein, que Caroline à laissé échapper sans le vouloir. A ce nom toutes les dernières espérances de l'amant se sont dissipées, toutes ses résolutions extrêmes se sont amorties ; il ne peut plus songer à la lutte, à la résistance, contre un obstacle qui lui est devenu sacré. Ce seul nom de Walstein à bouleversé tous les sentiments de Lindorf, et, en chassant de son cœur toute pensée, tout coupable désir d'amour, n'a plus éveillé en lui que les obsédantes voix du remords. Il ne sait plus que s'incliner devant une image qui évoque dans sa mémoire les torts irréparables du passé. Afin de n'être point juste ni repentant à demi, Lindorf révèlera à Caroline l'inestimable prix du mari qu'elle repousse, il lui dira aussi toute l'indignité de l'amant qu'elle lui préfère.

Le comte Édouard de Walstein fut doué de beauté et de grâce autant que d'âme et d'esprit supérieurs. Un cruel accident a seul rompu l'harmonie des facultés que la nature avait alliées en lui ; et c'est celui dont il fut saintement l'ami, c'est Lindorf qui a réduit Walstein à l'état d'infirmité où il gémit à présent. Des rapports calomnieux, des suggestions perfides, une appa-

rence de trahison et de rivalité qui n'était au fond que vertu et dévouement, dès lors un ressentiment aveugle, ont attiré sur la tête de Walstein un combat où celui-ci, gardant généreusement la défensive, a eu la taille et le visage horriblement mutilés par la main de son ami. Cependant Walstein, excusant l'égarement de Lindorf, non-seulement lui a pardonné, mais il semble avoir même redoublé d'affection, de vive sympathie pour l'instrument de son malheur. Il s'est plu en quelque sorte à l'accabler de bienfaits. Inhabile désormais au service militaire, Walstein a fait transmettre à Lindorf son poste à la cour et sa charge de capitaine aux gardes. Ce n'est pas tout : la générosité de Walstein a été portée plus loin encore. Il a résolument sacrifié le penchant de sa jeune sœur, qu'il destinait secrètement à son ami, en apprenant que celui-ci aime de cœur sincère une autre femme, ne soupçonnant point que cette femme soit la sienne propre, circonstance qui actuellement ajoute à la douleur et aux regrets de Lindorf. Ces détails d'un si éloquent témoignage, transcrits jadis sous l'impression fidèle de l'événement, ont été retracés en entier de la main de Lindorf dans un cahier qu'il vient de remettre à Caroline. Au manuscrit est joint en outre un médaillon où revivent les traits de Walstein, non dans leur dégradation actuelle, mais dans toute leur originelle beauté.

On sent tout ce qu'un tel récit doit faire éprouver d'émotions nouvelles à Caroline de Lichtfield. Sans doute elle regrette encore amèrement Lindorf, dont un sentiment d'honneur a dicté le brusque départ; mais, si le premier moment de séparation a été cruel, bientôt, la vertu reprenant ses droits, l'orgueil du devoir accompli est devenu un puissant sujet de consolation. Puis aussi le souvenir de Walstein lui revient à présent avec un cortége d'idées et de sensations bien différentes du passé. Elle s'accuse amèrement d'ajouter au malheur d'un homme si grand et si noble, elle se reproche l'injustice blessante de ses antipathies. Elle ne peut plus considérer ce portrait d'autrefois, où respire sa figure si noble et si touchante, sans un mélange d'attendrissement et de plaisir. A coup sûr, si Walstein était ainsi à présent, avec son auréole de grandeur morale rehaussant la beauté physique, Caroline, qui l'a dédaigné, ne serait pas même digne de baiser la poussière de ses

sandales. Ainsi le cœur de la solitaire jeune femme se livre des combats continuels, son imagination flotte sans cesse d'un rêve à l'autre, et se partage entre deux objets d'une séduction bien différente. Sur ces entrefaites, une lettre du comte, empreinte de la plus rare et de la plus généreuse bonté, dans laquelle il offre son éloignement de Berlin en garantie du repos et du bonheur de Caroline, ajoute un degré à la force naissante du penchant qui ramène sa jeune femme vers lui. De jour en jour son œil plonge plus avant dans la pure lumière de cette âme si belle. Combien les liens qui l'attachent au comte lui semblent plus légers! combien leur étreinte, jadis si cuisante, effleure à peine maintenant l'épiderme de sa sensibilité ombrageuse! Ainsi l'admiration, l'attendrissement qui, insensiblement, pénètrent et emplissent le cœur de Caroline, peuvent faire présager des sentiments plus doux encore. Déjà elle ne se refuse plus à la croyance d'un bonheur possible dans ce mariage d'abord si détesté. Pour tout dire enfin, le petit portrait, qui, de temps à autre. recevait un regard furtif, passe de la boîte qui le recèle autour du cou de Caroline pour ne plus le quitter.

Ce revirement de cœur, cette inoculation d'une sympathie en apparence si rebelle, sont choses parfaitement logiques chez une jeune femme dont la nature est saine et ouverte à tous les souffles généreux. Ce n'est pas tant l'antipathie physique, j'imagine, que l'incompatibilité morale qui produit les éternelles discordes au sein du mariage. Une nature abjecte, si fardée et parée qu'elle soit, offre des motifs de répulsion insurmontables pour tout cœur honnête, elle contient le germe de malheurs et de dégoûts sans fin. La noblesse de l'âme au contraire, flambeau divin et impérissable, porte avec elle comme une lumière rayonnante qui projette ses reflets au dehors et colore jusqu'à la forme même la plus disgraciée. Il n'y a guère que de mijaurées pensionnaires ou des femmes froidement dépravées qui se refusent à percevoir sous l'ingrate rudesse de l'enveloppe la beauté et la grâce latentes. L'amour fondé sur la juste convenance des âmes établit incontestablement des attaches plus fortes et plus vives que celui résultant de l'harmonie apparente des beautés physiques. Mais le plus beau triomphe assurément de la grandeur morale, c'est de s'imposer par sa vérité même, de dissiper les préventions qui ont commencé par l'obscurcir,

et de conquérir sans effort l'affection quelque temps dérobée à son légitime empire.

Voici maintenant que les rôles sont intervertis entre cet amant jeune et beau tout à l'heure si adoré, et cet infortuné mari si rebuté d'abord. Le premier est effacé déjà, et ne conserve plus qu'une imperceptible attache dans le cœur de la jeune femme. Le second, au contraire, gagne sensiblement du terrain; son image s'est peu à peu gravée profondément; son auréole a grandi et resplendit maintenant d'une façon innaccoutumée. A la vérité, la juste part de chacun n'est pas près de se faire encore. Une circonstance imprévue doit servir à prolonger quelque temps l'erreur et le mensonge. — Caroline, amenée par surprise dans le château où se trouvent ensemble Lindorf et Walstein, s'évanouit en apprenant qu'elle est au moment de paraître devant le mari qu'elle a tant offensé. D'autre part, Lindorf, survenant en croyant Caroline expirante, laisse échapper, dans son désespoir et en présence de Walstein, l'aveu que Caroline est celle qu'il aime. Sa fuite précipitée après cet aveu, puis une lettre bientôt survenue qui le confirme et l'explique dans tous ses motifs, ne sauraient plus laisser de doute à Walstein. Comment ne pas croire, devant des témoignages si impérieux, que l'arrivée et le trouble de Caroline n'aient eu Lindorf pour objet? Walstein est loin d'imaginer que le saisissement et le remords causés par sa présence ont seuls produits un accident qu'il devait si peu prévoir. Il ignore que tout à l'heure Caroline a traversé les lieux où elle aima Lindorf, sans que les souvenirs évoqués par cette rencontre aient agité son cœur de la plus légère émotion. Il ne soupçonne pas, il ne pourrait certes concevoir que lui seul est maintenant l'objet des plus chères pensées de la comtesse de Walstein.

De cette méprise commune va résulter entre les deux amis rivaux une noble lutte de générosité. Lindorf s'expatriera pour n'être point un obstacle à la réunion de deux êtres auxquels l'amour et l'amitié l'attachent presque également. Il sent que, comme un nouveau Werther, sa présence eût été un sujet d'affliction pour cet autre Albert et cette autre Charlotte; mais, moins étroitement enchaîné à sa personnalité que Werther, il préférera s'immoler et souffrir à l'écart, plutôt que d'abreuver d'amertume, plutôt que de voiler de deuil l'existence de ses

amis. — Walstein, intimement convaincu de la passion de Caroline pour Lindorf, et attribuant son état de souffrance à l'intensité de ses regrets, montrera une abnégation plus surhumaine, plus héroïque encore. Il ne voudra point élever une injuste barrière entre deux âmes dont il s'impute la séparation et le malheur comme un crime. Une dangereuse maladie de Caroline, suite de son saisissement, devient un nouveau motif pour Walstein de s'accuser, de s'exagérer même ses torts, et fortifie sa résolution de les expier. Il écrira donc à Lindorf de revenir, d'accourir au plus tôt; il compte que sa présence opérera quelques-uns des miracles familiers de l'amour, et aura raison des envahissements du mal. Que Lindorf rachète Caroline des atteintes menaçantes de la mort, et, même en lui cédant un bien si cher, il croira lui devoir plus encore que sa propre vie. Que Caroline renaisse à la verte jeunesse et à la santé fleurie, que son cœur soit allégé du poids qui l'oppresse, que ses larmes tarissent, que ses bras allanguis se rouvrent, fût-ce même pour en étreindre amoureusement Lindorf, peu importe! Pour lui, Walstein, il se réjouira encore, il saura mettre sa joie dans le spectacle désintéressé de leur commun bonheur. D'ailleurs il ne saurait supporter cette idée de ne posséder que les sens de la femme dont un autre occupe sans doute l'âme et la pensée tout entière. Ce qu'il craint seulement, c'est que Lindorf n'ait subi quelque catastrophe dont l'effet serait de navrer profondément l'âme de Caroline. Cette crainte de perdre un ami excède de beaucoup, dans l'esprit de Wàlstein, l'appréhension involontaire, et si douloureuse pourtant, de voir reparaître un rival aimé. Mais Lindorf a déjà passé la frontière, et n'a pu même recevoir les lettres réitérées et de plus en plus pressantes de Walstein.

Une situation dès-lors vraiment originale et d'un intérêt soutenu est celle qui laisse ensemble Caroline et Walstein de plus en plus secrètement amoureux l'un de l'autre, tandis qu'ils se croient mutuellement haïs. Tel est l'effet d'un premier malentendu fatal. La sympathie a germé d'autant plus efficacement chez Caroline, que, dans la convalescence, le cœur naturellement faible, amolli, désarmé pour ainsi dire, est plus accessible aux tendres impressions; à mesure qu'on renaît, on s'attache davantage aux objets qui nous font chérir la vie.

L'inclination première de Caroline pour Lindorf n'a eu d'autre effet que de développer en elle une sensibilité, une faculté aimante dont elle éprouve aujourd'hui seulement toute la force. Longtemps recélé sous le nom d'amitié, ce penchant, à demi éveillé dans un cœur surpris, n'eut de sens clair et irrécusable qu'au moment où l'objet en était à jamais perdu. Celle qui l'éprouva ne connut donc alors de l'amour que la douleur et le remords. A présent, au contraire, elle goûte le charme vif et vrai d'un attachement que le devoir légitime; les idées de bonheur et de mariage peuvent apparaître, fondues ensemble et étroitement unies dans son imagination. Par malheur, elle n'ose encore se livrer ouvertement à une affection qu'en secret elle caresse. Le sentiment confus de ses torts passés, la froideur apparente de celui qu'elle apprécie sans doute trop tard, refoulent ses épanchements prêts à déborder. Elle ne se croit point autorisée à admettre la réciprocité des sentiments qui l'animent. La bonté si noble et si aimable de Walstein ne saurait suffire à la convaincre. Elle refuse jusqu'aux témoignages les plus évidents. Le désespoir même de Walstein au fort de sa maladie, ses transports et ses larmes de joie après la crise, n'attestent sans doute que la pitié d'une âme généreuse, qui, une fois le danger évanoui, ne laisse de place qu'à la haine et au ressentiment. — Lui, de son côté, il n'est que trop enclin à tout attribuer, et les larmes, et la douce mélancolie, et les éclairs subits de tendresse qui inondent le visage de Caroline, au souvenir tout-puissant de Lindorf. Les plus tendres regards, les plus charmants sourires de la jeune femme ne lui figurent d'autre expression que celle d'une aménité obligeante. Alors il se hâte de fuir des émotions dont il sent le danger, offrant ainsi les soins empressés de l'amour avec le ton et l'aspect de l'indifférence. Cent fois il a été sur le point de tomber aux pieds de Caroline, de lui dire ses luttes, son désespoir, d'implorer sa générosité; mais aussitôt, sa fatale croyance lui revenant à l'esprit, la délicatesse, la vertu, le sentiment de l'amitié, la religion du devoir, l'image toujours présente de Lindorf gémissant et inconsolé, ont arêté son élan. Il craindrait par-dessus tout d'imposer une odieuse contrainte au cœur de Caroline, et d'appesantir sur elle le lien de la foi jurée. — Ainsi ces deux âmes, si bien faites l'une pour l'autre, loin de s'en-

tendre et de se rapprocher, se forgent à l'envi de longs tourments. Il semble que chacun s'évertue à mettre sur le compte d'un banal sentiment d'estime ou d'amitié ce qui est l'effet réel et irrésistible de l'amour. Dans leur égarement, ils interprètent tout au rebours de la vérité.

Le pathétique d'une si déplorable perplexité est porté à son comble. Les deux époux ont quitté le château étranger; d'un commun accord ils sont partis pour Berlin. Les voici dans l'Hôtel même de Walstein, plus rapprochés que jamais en apparence. Leur émotion s'accroît de cette situation nouvelle, mais sans qu'ils veuillent toutefois interpréter ce mutuel état de leur âme dans le sens vrai et le plus favorable. Ils continuent de gémir séparés, Walstein s'interdisant comme un sanctuaire inviolable l'appartement de sa femme, évitant même de la voir, redoutant de lire dans ses yeux, et Caroline, que la timidité d'ailleurs enchaîne, attribuant toujours cette contrainte, cette tristesse, à une haine généreuse que ses propres dédains et ses caprices d'autrefois n'expliquent, ne justifient que trop. En vain veut-elle gagner le cœur de son mari par de constants efforts d'aménité et de tendresse, il persiste à ne voir dans ces témoignages qu'un nouveau résultat du système de gratitude que la vertu de sa femme apparemment s'impose. Les larmes de dépit que le sentiment de son insuccès arrache à Caroline confirment d'autant plus Walstein dans l'idée qu'elle s'immole à un devoir austère et pénible. Elle ne se lassera pas néanmoins, elle ne se laissera point rebuter par la ténacité des obstacles. Elle ne saurait trop prévenir l'homme qu'elle a si longtemps blessé par d'injustes répugnances, celui que son cœur n'a même pas craint de trahir. Tout sera mis à contribution pour lui plaire, la musique avec ses dons et ses effets les plus variés, avec ses airs les plus beaux et les plus tendres, que Walstein aime tant et qui l'enchanteront. La peinture aussi, le paysage surtout, refleuriront pour récréer ses yeux. Ce seront encore des conseils demandés, des études échangées, des lectures faites ensemble; puis, par-dessus tout, l'attirail complet des manéges innocents, l'arsenal des agaceries et des coquetteries sans fin. — Parfois Walstein cède au témoignage de ses sens, il est contraint d'accepter l'autorité de signes irrécusables, il ne peut plus refuser de voir gravés en traits lisi-

bles tous les caractères de l'amour; il a senti la main de Caroline trembler dans la sienne, il a vu ses longs regards le suivre tristement et l'émotion la plus tendre animer son visage. Puis, un instant après, le doute rongeur vient de nouveau l'assaillir, la triste défiance sape derechef l'édifice chancelant de ses illusions, le laissant de plus fort ballotté et vacillant entre l'espoir et la crainte. Une méprise dernière tient encore quelque temps obscurcie la lumière prête à jaillir. Un portrait furtivement entrevu tandis que Caroline le presse contre son sein, et qui paraît être celui de Lindorf, le sens équivoque d'un chant ouï par hasard, arrêtent Walstein au moment d'une explication décisive; il demeure plongé plus avant que jamais dans l'abîme de ses aberrations et de ses doutes.

Pourtant, il faut que la trame de ces équivoques sans fin se dénoue. Caroline est assez punie, je crois, des premières préventions de ses sens, elle a suffisamment expié le tort de ses jeunes illusions. Walstein aussi s'est heurté plus qu'il ne faut contre le triste écueil de son erreur, il a repoussé assez longtemps l'ancre de salut qui s'attache à lui et veut le fixer. Encore un peu, et l'on s'impatienterait à bon droit d'une péripétie trop cruellement prolongée.—Donc, Walstein, poussé à bout, a pris le parti de fuir secrètement; il saura affranchir Caroline d'un joug détesté, il n'aura de trève qu'il n'ait obtenu du roi la rupture de son mariage, puis il en expédie à sa femme l'acte signé et revêtu du sceau royal. D'abord Caroline demeure anéantie. Quelle fatalité! Ce jour-là même, surmontant sa frayeur, elle s'était résolue à l'initiative des tendres aveux. Mais un trait de lumière l'a frappée. Walstein, dans une lettre qui accompagne l'acte de divorce, parle des droits de Lindorf sur Caroline, de son intention de les reconnaître et de les consacrer, et en même temps les termes les plus passionnés, les signes les plus avérés d'un regret amoureux empreignent cet acte de douloureuse abnégation. S'il ne doit plus revoir Caroline, écrit-il, du moins ne cessera-t-elle de vivre dans son souvenir; elle sera toujours présente à son cœur et à son imagination. Ce n'est donc pas la haine et le ressentiment, mais, bien au contraire, un mouvement de noble fierté, un sentiment d'amour délicat et discret qui ont dicté la conduite de Walstein. On pense si Caroline à présent se sent heureuse, si elle bondit de joie, si

elle part en poste pour rattraper son fugitif abusé, pour lui dire avec mille protestations et mille embrassements qu'elle l'aime et ne veut être qu'à lui. Il faudra bien que Walstein se reconnaisse lui-même dans ce portrait qui lui a causé tant d'ombrage, il verra bien que la fâcheuse romance vibre, à chacun de ses couplets, des notes inspirées par son souvenir. — Bientôt ils se sont rejoints, tout s'explique. Plus de doutes affreux, plus de tristes inquiétudes; rien que des larmes de joie et de bonheur, rien qu'une confiance sans bornes, et les sermens les plus doux. Les brumes du passé disparaissent sans retour devant les purs rayons qui jaillissent de leurs cœurs transformés.

Telle est cette histoire remplie à la fois de curiosité et d'émotion. Cela est vrai, naïf, pris sur le fait, d'un pathétique doux quoique très attendrissant, d'une logique simple, naturelle et facile. L'invention se confond presque avec la réalité, elle n'en diffère que par la noblesse idéale des caractères et la perfection des types. — D'abord, c'est le tribut obligé au dépit des illusions perdues, le sacrifice nécessaire aux jeunes instincts; ce sont aussi l'involontaire séduction des yeux et le premier enchantement des sens. Puis une réaction insensible s'opère au spectacle de la vraie grandeur et de la vraie beauté. Avec la voix du devoir qui se fait entendre, un sentiment nouveau et irrésistible pénètre dans le cœur jusque-là si prévenu. Ce que le récit d'une noble vie a commencé de faire, un portrait flatteur l'augmente, l'action incessante d'une bonté et d'une générosité à toute épreuve l'achèvent. Enfin, à l'aide d'une gradation parfaite et légitime des sentiments, l'aversion, changée en amour même très ardent, n'a rien qui choque l'esprit, et le triomphe de ce dernier sentiment, après tant de luttes, de contrariétés, de souffrances, satisfait à la fois le cœur et la raison. — Il y a beaucoup de naïveté et de fraîcheur dans la rencontre de Lindorf et de Caroline au château, dans leur première entrevue après l'alarme produite par le cheval qui s'est effrayé, dans les scènes du jardin et du pavillon qui viennent ensuite. C'est bien ainsi, sauf le renchérissement obligé de couleur romanesque, que les choses doivent se passer dans la vie réelle. D'autre part, rien de plus pathétique que l'égarement profond de Walstein pendant la maladie de Caroline,

égarement où l'admiration passionnée, la douleur, le regret se mêlent et dominent tour à tour. Rien de plus touchant que la gratitude souriante de Caroline au moment où elle renaît à la vie, gratitude pareille à celle de l'enfant qui s'éveille sous le regard maternel, et qui deviendra par suite le principe le plus certain d'un durable amour. La scène de la chambre, à Berlin, est aussi d'une invention originale, d'un effet piquant et légèrement dramatique. Comme épisode, les champêtres amours de Justin et de Louise, la patriarcale figure du bonhomme Johannes, incidentent heureusement la perspective, et se jouent gaiement à travers le drame.

Malheureusement, ici tout comme chez quelques autres femmes d'un talent même plus avéré, on chercherait vainement quelque trace, quelque ombre de style. Mme de Montolieu en offre moins encore que Mme Cottin, et l'on peut justement regretter que cette admirable donnée de *Caroline* n'ait point été traitée par un de ces habiles ciseleurs, par un de ces fins joailliers, dont la sertissure nonpareille donne seule à la matière tout son prix. C'est un fait maintes fois observé que les femmes auteurs, dans leurs œuvres d'art, pèchent communément par le sentiment de la forme chez elles indigent ou mal dirigé. Elles dessinent plus qu'elles ne colorent, et colorent plus qu'elles ne sculptent en vif relief. Si l'on sort du temps présent qui, sous ce dernier rapport, s'est fort enrichi, on rencontre deux ou trois talents au plus dignes d'être exceptés de la règle : l'auteur de *Delphine*, celui de *Valérie*, peut-être celui d'*Adèle de Sénange*, et encore..... Il a fallu l'avénement de quelques œuvres récentes pour consacrer chez les femmes la toute-puissance de la faculté plastique, pour introduire dans leur domaine privé cette poésie de l'expression, ce coloris de détail, cette fraîcheur et cette magnificence de paysage que nous avons tous admirés. — Du moins tels de ces peintres ingénieux et délicats ont su se passer de l'inimitable instrument du style autant qu'on puisse s'en passer. Elles y ont suppléé de leur mieux, l'une par le pathétique d'action, celle-ci par l'inquisitive finesse d'analyse, cette autre par la vérité scrupuleuse du trait, toutes par la connaissance sûre et plus ou moins approfondie du cœur humain. Si, en raison de ce qui leur manque, on ne peut les relire avec un attrait toujours vif et tou-

jours nouveau, on se surprend encore de loin en loin à les aimer et à les revoir.

Mme de Montolieu n'a cessé de produire durant toute sa vie et jusqu'à un âge extrêmement avancé. Vers la fin de la restauration, elle menait encore avec une ardeur infatigable cette espèce de train littéraire dans son château de Bruyer, près Lausanne, où elle résidait depuis long-temps. Elle a ainsi écrit ou publié une multitude d'ouvrages dont la seule énumération emplirait une page entière. Nous n'en dirons rien, cependant; nous n'en éveillerons pas même les titres, qui dorment pêle-mêle et fort discrètement dans les catalogues obscurs des libraires du quai. Pour nous, comme pour bien d'autres, Mme de Montolieu gît complétement dans cet opuscule de quelques centaines de pages intitulé *Caroline de Lichtfield*. C'est là le cadre au bas duquel s'épelleront toujours lisiblement les lettres de son nom; c'est aussi l'écu qui seul témoignera de son blason et de sa devise littéraires. Ce simple et touchant récit suffit à classer Mme de Montolieu dans la tribu honorée des romanciers de la France; il lui assure une case et un rayon dans cette bibliothèque d'élite ouverte aux annales de nos conteurs. Les mille autres produits écoulés de sa plume ne sauraient ajouter une parcelle de plus à ce droit. Toutes ces figures travesties ou calquées nous représentent comme une cohue indistincte de comparses et de dames d'atours. Elles semblent n'être venues au monde que pour servir d'escorte et de suite à la créature noblement charmante dont nous avons tenté faiblement de reproduire les traits.

DESSALLES-RÉGIS.

UN ROMAN

SUR

LES BORDS DU LIGNON.

I.

En 1672, Mme Deshoulières, déjà surnommée la dixième muse, quitta les prés fleuris des bords de la Seine pour aller, disait-elle, rejoindre M. Deshoulières. M. Deshoulières était en Guyenne, présidant aux fortifications sous les ordres de Louvois; Mme Deshoulières alla en Dauphiné. Aussi, durant trois belles années, ils firent très-bon ménage. Mme Deshoulières, en dépit de ses trente-huit ans, était célèbre par sa beauté; elle était jeune encore par la grâce, par l'esprit et par le cœur. Elle laissait sur son chemin des Céladons sans nombre; mais, heureusement pour M. Deshoulières, tout finissait par des moutons.

Mlles Deshoulières, Madeleine et Bribri, étaient de très-jolies filles de dix-sept à dix-huit ans, bercées dans les innocentes bergeries de leur mère; elles croyaient à toute la poésie que les rimes bucoliques accordent à la campagne; elles s'imaginaient voir dans leur voyage des pasteurs jouant de la cornemuse à tout bout de champ, des danses de bergères et de naïades sur les verdoyants rivages. Elles débarquèrent toutes

les trois sur les bords du Lignon, en avril, au château de Mme d'Urtis. La saison, quoique un peu pluvieuse, avait des matinées magnifiques. Aussi nos voyageuses se levaient de bonne heure pour fouler ce gazon encore ému des pas d'Astrée, cette source limpide, miroir de la bergère, ces bocages tout retentissants des plaintes de Céladon. Durant une des premières promenades, Madeleine Deshoulières, impatiente de voir quelqu'un des tableaux décrits par sa mère, lui demanda ingénuement si elles ne rencontreraient pas une seule bergère sur les rives du Lignon. Mme Deshoulières voyait depuis un instant un pâtre et une vachère qui jouaient au jeu divertissant du pied de bœuf; elle cherchait à peindre ce joli tableau; aussi répondit-elle à Madeleine par ces vers :

Voyez là-bas, sur un lit de verdure,
La bergère qui joue aux pieds de son berger
Sans craindre le danger.
Bras nus, pied fait au tour, qui les regards attire,
Cheveux moitié flottants et moitié renoués,
Habit léger dont se seraient joués
L'amant de Flore ou le satyre.

Cependant les promeneuses s'étaient approchées de la bergère en question. — On a bien raison de dire, murmura Madeleine, que les tableaux de la nature sont plus beaux dans le lointain. Est-il jamais croyable que c'est là une bergère, une bergère du Lignon?

La vachère était tout simplement une pauvre petite paysanne mal peignée et mal tournée, avec des mains fabuleusement épatées, des yeux clignottants, une bouche sans fin. Le berger était digne de répondre à la bergère; pourtant il y avait sur sa figure rondelette je ne sais quoi de naïf et d'heureux, la bêtise épanouie, qui faisait plaisir à des yeux parisiens. Mme Deshoulières, qui voyait toujours par le prisme d'Honoré d'Urfé, poursuivait poétiquement son tableau :

Les oiseaux d'alentour célébraient ses appas.
Ni le naissant émail d'une jeune prairie...

— Le métier que vous faites là est bien gentil, n'est-ce pas, mon enfant? dit Madeleine à la petite paysanne.

— Oh! que nenni, ma belle demoiselle, je ne gagne pas l'eau que je bois; et puis, le soir, j'ai encore des coups de bâton par-dessus le marché.

— Et vous? reprit Madeleine en se tournant vers le pâtre, qui s'éloignait tout rougissant.

— Pour moi, dit-il en bégayant un peu, c'est une autre affaire: je suis nourri et logé, mais je mange du pain noir et je couche à la belle étoile.

— Il n'est pas trop bête, dit Bribri. Où sont donc les moutons?

— Il n'y a plus de troupeau, dit le jeune pâtre.

— Quoi! dit Madeleine avec dépit et avec chagrin, je ne verrai pas les jolis agneaux bêlants et bondissants sur les rives du Lignon? O Céladon, que va dire ton ombre?

En sa qualité de poëte bucolique, Mme Deshoulières se gardait bien de regarder et d'entendre. Elle ne voyait que les amours d'Astrée, elle n'entendait que les chansons imaginaires du vieux roman.

De retour au château, Madeleine et Bribri se plaignirent de n'avoir pas vu de troupeau ni de bergère.

— Est-ce que vous y tenez? dit Mme d'Urtis en souriant.

— Beaucoup, dit Bribri; nous espérions vivre ici de la vie des bergères; j'ai apporté tout l'attirail champêtre.

— Moi, dit Madeleine, j'ai là vingt aunes de ruban rose et vingt aunes de ruban bleu pour orner ma houlette et mes brebis.

— Eh bien! mes belles blondes, il y a une douzaine de moutons broutant au bout du parc; prenez avec eux la clef des champs, allez les conduire sous les aulnes du grand pré.

Madeleine et Bribri bondirent de joie pendant que leur mère cherchait péniblement une rime, sans songer à l'églogue qui se préparait. Elles prirent à peine le temps de déjeuner. « Elles s'attifèrent coquettement, écrivait Mme Deshoulières à Mascaron; elles coupèrent elles-mêmes une houlette dans le parc, elles l'enjolivèrent de rubans. Madeleine fut pour le ruban bleu, Bribri pour le ruban rose. Oh! les gentilles bergerettes! Elles passèrent plus d'une heure à chercher un nom qui leur plût; enfin, Madeleine fut pour Amaranthe, Bribri pour Daphné.

C'est un nouveau baptême où l'on s'est bien passé de vous. Je viens de les voir au travers des arbres, qui glissaient légèrement le long du ruisseau d'amour. Pauvres bergerettes, prenez bien garde aux loups. »

Ainsi donc, dès l'après-midi du jour même, Madeleine et Bribri, c'est-à-dire Amaranthe et Daphné, en jupes de soie grise, en corset de satin, cheveux bouclés à l'aventure, houlette à la main, conduisaient dans les prés les douze moutons du château d'Urtis. Le troupeau, qui avait grand faim ce jour-là, fut très-capricieux et très-indocile. Les deux bergères prenaient toutes les peines du monde pour le borner dans le bon chemin; c'était un charmant concert de cris argentins, de clairs éclats de rire, de bêlements et de chansons. Les heureuses filles respiraient dans l'âme de la nature, comme a dit un poëte. Elles couraient follement, elles se jetaient sur l'herbe parfumée, elles se regardaient dans les eaux limpides du Lignon, elles cueillaient les primevères à pleines mains. Le troupeau n'y perdait rien : de temps en temps le plus rusé mouton, se voyant gardé par de si folâtres bergères, s'en donnait à belles dents à quelque blé du voisinage. — C'est à toi, celui-là, disait Amaranthe. — C'est à toi, disait Daphné. Elles convinrent de faire le partage, d'orner les uns de colliers bleus et les autres de colliers roses. Chaque bête eut son nom : Mélibée, Jeannot, Robin, Blanchette, et ainsi des autres.

Au coucher du soleil, les bergères ramenèrent leur petit troupeau en passant par l'abreuvoir; Mme Deshouliéres pleurait de joie.

— Ah ! mes chères filles, dit-elle en les baisant sur le front, c'est vous qui avez fait une églogue, et non pas moi.

— En vérité, dit Mme d'Urtis en s'asseyant sous les saules de l'abreuvoir, il ne manque rien au tableau.

— Il y manque un chien, dit Daphné.

— Il y manque plutôt un loup, murmura la belle Amaranthe en rougissant.

II.

Non loin du château d'Urtis, le vieux manoir de Langevy

élevait ses tourelles aiguës au-dessus des petits bosquets environnants. Là vivaient très-retirés du monde M. de Langevy, sa vieille mère et son jeune fils. M. de Langevy avait lutté contre tous les orages et tous les contre-temps de la vie humaine; il se reposait dans le silence de la solitude, regrettant sa femme et sa jeunesse, sa vaillante épée et ses aventures. Son fils, Hector Henri de Langevy, avait étudié chez les jésuites à Lyon jusqu'à dix-huit ans; accoutumé aux caresses de sa grand'mère, il était revenu depuis trois à quatre ans, résolu de vivre dans sa famille, sans souci des gloires guerrières qui avaient enivré son père. M. de Langevy, tout en condamnant cette façon de vivre qu'il jugeait mauvaise pour la jeunesse, laissait Hector libre; seulement il l'obligeait à chasser, voulant, disait-il, que son descendant ne perdît pas toutes les prérogatives de la guerre. La chasse n'amusait pas trop Hector; passe encore s'il avait pu chasser sans ce lourd fusil de son aïeul qui lui faisait peur, mais qui ne faisait pas peur au gibier. Ce terrible chasseur, après six mois de promenade, ne pouvait encore sans trembler entendre le battement d'ailes des perdrix. N'allez pas croire qu'Hector perdait son temps : il s'égarait dans les fraiches et souriantes rêveries, il voyait déjà à l'horizon poindre l'aurore de l'amour. Il était aux beaux jours de cet âge d'or où le cœur ne frémit encore qu'à l'espérance, où l'âme, plus ravie qu'enivrée, s'en va voltigeant, comme l'abeille qui butine, de la fleur à l'étoile, de l'ombrage au rayon, de la fontaine qui murmure à la colombe qui roucoule, du bosquet qui chante à la femme qui soupire; seulement l'âme d'Hector cherchait encore en vain la femme qui soupire dans les allées presque désertes du Forez. Au château de Langevy il n'y avait qu'une gouvernante hors d'âge et une jeune servante joufflue indigne d'un cœur qui s'ouvre sur les bords du Lignon. Il comptait beaucoup sur une jeune cousine Parisienne qui devait passer la belle saison chez son père. En attendant, il se promenait le fusil sur l'épaule, heureux d'espérer, heureux du printemps, heureux de rien, comme le sont à certains beaux jours de la jeunesse les pauvres créatures du bon Dieu.

Vous devinez ce qui arriva. Un jour qu'il se promenait lentement suivant sa coutume, perdu dans son monde imaginaire, il faillit à tomber dans le Lignon. A force d'aller toujours droit

devant lui, sans souci des haies et des barrières, il se trouva sans y penser au-dessus du ruisseau, le pied levé pour avancer encore. Il demeura ainsi troublé, la bouche béante, durant quelques secondes. De l'autre côté du Lignon, dans les prés du château d'Urtis, il avait vu soudain comme par enchantement nos deux charmantes bergères, qui le regardaient à la dérobée. Il rougit jusqu'aux oreilles tout en se demandant s'il devait avancer ou rebrousser chemin. S'en aller, c'était bien maladroit; pourtant il ne pouvait pas, pour sauver son honneur, se jeter à l'eau. Et d'ailleurs, une fois de l'autre côté, oserait-il s'approcher plus près des deux bergères? Sans doute il prit le parti le plus sage : il s'assit dans les roseaux, déposa son fusil, et regarda paître les moutons. A vingt ans l'amour va vite comme une flèche; Hector se sentit soudain éperdûment épris d'une des bergères. Il ne savait pas laquelle, mais qu'importe, il était amoureux. S'il avait eu vingt ans de plus, il les eût adorées toutes les deux du même coup, c'eût été presque aussi sage.

Cependant Amaranthe et Daphné avaient rougi à leur tour de la demi-rencontre; elles penchaient la tête avec une langueur attrayante, elles ne disaient plus rien. Enfin Amaranthe, plus folâtre et plus rieuse, reprit son babil et sa gaieté.

— Vois-tu, Bribri, c'est-à-dire Daphné, c'est un dieu de la fable; c'est Narcisse qui regarde son image.

— Dis plutôt que c'est ton image qu'il regarde, dit Daphné en rougissant encore.

— C'est Pan qui soupire dans les roseaux en attendant que tu te métamorphoses en flûte, ma pauvre Daphné.

— Vous vous trompez, ma sœur, c'est Endymion qui poursuit la bergère Amaranthe.

— Du train qu'il y va, il la poursuivra longtemps. S'il n'était pas si rustique, il serait bien gentil avec ses longs cheveux bruns; sais-tu qu'il y a près d'une heure qu'il est là; il va prendre racine comme les hamadryades.

— Le pauvre garçon! murmura Daphné d'un air naïf; il a l'air de bien s'ennuyer là-bas tout seul.

— Il va venir nous voir, c'est bien simple; nous lui donnerons une houlette et un chapeau de fleurs.

— C'est vrai, il nous faut un berger, dit Daphné avec un

charmant sourire d'innocence. Oh non ! reprit-elle aussitôt par jalousie; c'est bien heureux en vérité qu'il passe une rivière entre nous.

— J'espère bien qu'il finira par trouver un pont *per passa lou riou d'amor*.

Or, à cet instant plus que jamais, Hector songeait *à passer le ruisseau d'amour;* il respirait avec un charme jusque-là inconnu les parfums enivrants de la violette et de la primevère, des roseaux et des herbes humides. Tout en cherchant des yeux un passage quelconque, il vit un vieux saule à demi renversé sur le ruisseau; avec un peu de hardiesse et d'agilité, c'était un pont agréable et poétique. Hector voulut s'y hasarder; il se leva avec résolution ; il alla droit au saule sans broncher; arrivé là, il ne put s'empêcher de songer qu'en cet endroit, et à cette saison, le ruisseau était assez profond. Enfin il grimpa au tronc, se glissa au bout d'une branche inclinée, et se jeta avec assez de bonheur sur la prairie du château d'Urtis. Il n'avait qu'un chemin à suivre, c'était d'aller sans détour vers les bergères de la prairie. Il avança bravement, étourdissant de son mieux sa timidité enfantine. Il aborda le premier mouton du troupeau par des caresses insidieuses. Après quoi, ne se trouvant plus qu'à quelques pas d'Amaranthe, il s'inclina avec un sourire inquiet.

— Mademoiselle...

Il fut soudainement interrompu par une petite voix claire et mignarde.

— Il n'y a point de mademoiselle ici, il y a la bergère Daphné et la bergère Amaranthe.

Hector, qui avait une galanterie sur les lèvres pour la belle demoiselle qui gardait les moutons, ne sut plus trop que dire à la bergère. Il s'inclina une seconde fois.

— Belle Amaranthe et belle Daphné, daignez permettre à un humble mortel de fouler le gazon de vos prés.

— Cela n'est pas trop mal trouvé, murmura la railleuse Amaranthe avec un sourire moqueur.

Daphné, plus charitable et plus touchée de la galanterie du chasseur, lui répondit en baissant la tête :

— Oui, monsieur, il ne tient qu'à vous de fouler cette herbe en passant...

— Nous allons même vous faire les honneurs de chez nous, poursuivit Amaranthe ; nous offrons à votre seigneurie un siége de verdure.

— Js suis trop heureux de me jeter à vos pieds, s'écria Hector en s'agenouillant à demi.

Mais il avait mal choisi la place ; il brisa sous son genou la houlette de Daphné.

— Ah ! mon Dieu, ma pauvre houlette ! dit-elle avec un soupir.

— Je suis désolé, dit Hector ; j'irai vous en couper une autre, là-bas, dans la frênaie; mais celle-ci vous était chère sans doute; elle venait d'un berger peut-être. Que dis-je, d'un berger ! d'un prince plutôt, car vous-mêmes, vous êtes des princesses ou des fées.

— Nous sommes simplement des bergères, reprit Amaranthe.

— Vous êtes simplement de belles dames de Paris, prenant l'air de la campagne au château d'Urtis. Le ciel en soit loué ! car, dans mes promenades au vallon, je vous verrai de loin si je n'ose vous voir de près ; je vous verrai apparaître au travers des arbres comme des enchanteresses.

— Oui, nous sommes des Parisiennes, mais pour toujours retirées du monde et de ses bruits trompeurs.

Amaranthe avait dit ces derniers mots en déclamant un peu.

— C'est s'y prendre de bonne heure, dit Hector en souriant ; vous avez donc bien à vous plaindre du monde ?

— C'est là notre secret, monsieur le chasseur. Mais vous, est-ce que vous vivez aussi en jeune ermite ?

— Moi, belle Amaranthe, j'ai toujours rêvé avec délices la vie heureuse des bergers, mais j'avoue que je ne croyais plus aux jolies bergères. Puisque je vous ai rencontrées, je vais retomber plus avant dans la joie de mes rêves. Ah ! que ne puis-je garder avec vous les moutons !

Les deux jeunes filles ne savaient d'abord que répondre ; le loup allait un peu vite à la bergerie. Daphné prit enfin la parole :

— Notre troupeau est bien petit, et il est déjà bien assez mal gardé comme cela.

— Quel bonheur pour moi de devenir Daphnis, de vous chan-

ter un lai d'amour ou un chant de mai, de vous cueillir des bouquets et de vous tresser des couronnes !

— N'en parlons plus, dit Amaranthe un peu inquiète de l'ardeur soudaine de Daphnis, voilà le soleil qui se couche ; nous allons retourner au parc. — Adieu, monsieur, ajouta-t-elle en se levant pour partir.

— Adieu, Daphnis, murmura la tendre Daphné tout émue.

Hector n'osa pas les suivre; il demeura plus d'un quart d'heure debout dans la prairie, le regard fixé sur elles d'abord, ensuite sur la porte du parc d'Urtis. Son cœur battait violemment, toute son âme fuyait sur les traces des bergères. — Adieu, Daphnis, m'a dit Daphné; j'entends encore cet adieu si doux. Qu'elle est jolie! qu'elles sont jolies! Amaranthe a plus de grâce, mais Daphné est plus touchante. Les beaux yeux! Les blanches mains! Le doux sourire! Et ce charmant costume si simple et si coquet! Ce blanc corset que je n'osais regarder ! Cette jupe de soie qui ne pouvait cacher le bout de ces jolis pieds mignons! C'est Diane, c'est Vénus, c'est un enchantement, j'en deviendrai fou. Ah ! ma cousine, vous auriez dû venir plus tôt !

Le soleil s'était couché dans un lit de nuages de pourpre; le rossignol jetait sa note perlée, le feuillage de mai était tout frémissant aux brises printanières qui répandaient les parfums enivrants de la prairie ; près de rentrer à sa ruche, l'abeille bourdonnait plus joyeuse, la cigale dansait aux premières chansons nocturnes du grillon. Au fond de la vallée, le petit pâtre mêlait sa voix fraîche au concert rustique ; les raines jetaient leurs accents mélancoliques sur les rives du Lignon, qui racontait doucement, sous le mystère des roseaux, les plaintes de Céladon et les soupirs d'Astrée. Ce n'étaient que chansons, frémissements, parfums secoués, hymnes amoureuses. Hector n'avait pas assez de place dans son cœur pour toutes ces joies de la nature. — Demain, dit-il en baisant la houlette brisée de Daphné, demain, je reviendrai.

III.

Le lendemain, Hector erra, dans la matinée, le long des rives du Lignon, ayant en main une houlette fraîchement

coupée. Il regardait à chaque instant vers la porte du parc d'Urtis, espérant y voir apparaître les gracieuses images de la veille. Enfin, vers midi, un agneau, s'élançant de cette porte, bondit gaiement dans la prairie ; les onze autres bêtes de la bergerie le suivirent d'un même bond, aux éclats de rire argentins d'Amaranthe. Daphné ne riait pas ; dès qu'elle eut mis un pied sur le seuil, elle regarda à la dérobée vers le ruisseau : — Je l'avais deviné, murmura-t-elle, Daphnis est revenu. — Or, Daphnis, ne pouvant contraindre sa joie, allait déjà au-devant des deux bergères, lorsqu'il fut soudainement arrêté dans sa route par Mme Deshoulières et Mme d'Urtis. En rentrant la veille, Amaranthe avait, au grand dépit de Daphné, raconté mot à mot comment un jeune chasseur était venu, non pas en chasseur qui demande son chemin, mais en chasseur qui veut faire son chemin dans les cœurs. Mme d'Urtis n'avait pas douté que ce ne fût le jeune de Langevy. Amaranthe ayant ajouté qu'elle était bien sûre, malgré ce que pouvait dire Daphné, qu'il reviendrait le lendemain, tout le monde voulut être de la partie. Hector eût bien voulu s'en aller ; deux femmes, passe encore, mais quatre ! Pourtant il tint bon, il attendit de pied ferme et salua les dames en garçon assez résolu. On lui rendit trois gracieux saluts ; Daphné seule passa sans s'incliner, ce qui lui sembla d'un bon augure. Ne sachant trop comment engager la conversation, perdant d'ailleurs un peu la tête, il hasarda d'offrir sa houlette à Daphné. N'ayant pas de houlette ni de raisons pour refuser, elle la prit d'une main tremblante tout en regardant Mme Deshoulières.

— J'ai cassé hier la vôtre, charmante Daphné, mais pourtant elle n'est pas perdue, j'en ferai des reliques précieuses.

— Monsieur de Langevy, dit Mme d'Urtis d'un air aimable, puisque vous faites tant que de garder les moutons avec ces demoiselles, venez donc avec elles, dans une heure, goûter au château.

— J'irai partout où vous voudrez que j'aille, dit étourdiment Hector.

— C'est bien entendu, reprit Mme d'Urtis ; je retourne tout de suite faire battre le beurre et tamiser le fromage ; un goûter des plus simples, mais un goûter d'amis

— En un mot, un goûter de bergères, dit Mme Deshoulières.

Daphné s'était éloignée lentement, pressant, sans y penser, la houlette contre son cœur; elle alla jusque sur la rive, entraînée par je ne sais quel vague sentiment mystérieux qui voulait de la solitude. Un jeune agneau, le plus gentil et le plus blanc du troupeau, déjà accoutumé à ses douces caresses, l'avait suivie comme un chien fidèle; elle glissa la main sur cet agneau tout en se retournant vers sa mère. Elle vit avec une certaine surprise Mme Deshoulières et Hector devisant ensemble, comme d'anciens amis, pendant que Mme d'Urtis et Amaranthe se poursuivaient, comme deux folles, vers le parc. Elle s'assit sur l'herbe fraîche de la rive, vis-à-vis des roseaux où elle avait vu Hector la veille. Se voyant bien seule au moins pour une minute, elle osa regarder la houlette. C'était un jet de frêne d'une belle venue, enjolivé d'un bouquet rustique et d'un nœud de rubans assez mal fait. Comme Daphné voulut y retoucher, elle entrevit avec effroi un billet caché dans le bouquet. Que faire de ce billet? le lire? Mais c'était dangereux, son confesseur ne prescrivait pas cela, sa mère était là qui pouvait la surprendre. Ne pas le lire, c'était bien plus simple; ne savait-elle pas à peu près ce que disait ce billet? D'ailleurs, à quoi bon le savoir? Ne pas le lire, c'était donc bien plus sage: vous devinez bien qu'elle le lut; vous auriez fait comme elle, madame. Ce n'était pas un vulgaire billet en prose, voyez plutôt:

A LA BERGÈRE DAPHNÉ.

Le plus beau jour du mois de mai
Fut le plus heureux de ma vie.
Le beau dessein que je formai
Le plus beau jour du mois de mai!
Je vous vis et je vous aimai;
Si cet amour fut votre envie,
Le plus beau jour du mois de mai
Fut le plus beau jour de ma vie.

LE BERGER DAPHNIS.

Certes Daphné n'eût point pardonné à Hector s'il lui eût écrit en prose, mais, en vers, ce n'était qu'une licence poétique. Bien loin de déchirer et de jeter le billet, elle le plia et le glissa doucement dans son joli corset de satin blanc, la plus douce chiffonnière d'une femme, disait Boufflers. Pour la première fois de sa vie, elle trouva un charme ineffable à voir couler les flots du ruisseau, qu'effleuraient les sautillantes moucherolles et les coquettes demoiselles. Bientôt, voyant tout d'un coup à deux pas les images de Mme Deshoulières et d'Hector, elle devint toute pâle, comme une coupable surprise dans sa faute.

— Eh bien, ma fille, comme vous voilà pensive au bord de l'eau, oubliant vos moutons qui s'égarent! Monsieur de Langevy, vous qui lui avez donné une houlette, ramenez-la donc à ses moutons. Pour moi, je vais écrire une épître à mon évêque.

Mme Deshoulières se promena sans trop s'éloigner, tout en marmottant du bout des lèvres :

Des bords fameux du Liguon,
Le moyen de vous écrire;
L'air de ce pays inspire
Je ne sais quoi de fripon.
Depuis que feu Céladon,
Pour la précieuse Astrée,
L'âme de douleur outrée,
Mit ses jours à l'abandon,
Amour résolut, dit-on,
Que l'air de cette contrée
Rendrait le plus fier dragon
Doux comme un petit mouton, etc.

Mme Deshoulières n'était pas sévère avec l'amour, pourvu toutefois que l'amour eût les dehors galants et délicats comme à l'hôtel Rambouillet; ainsi elle rimait son épître sans inquiétude pour sa fille; seulement elle lui disait un mot de temps en temps pour lui rappeler qu'elle était là. Daphné, qui répondait à peine à Hector, s'empressait de répondre lon-

guement à sa mère; il est vrai qu'elle ne savait pas ce qu'elle disait.

La bergère Daphné, ou plutôt Bribri Deshoulières, était, on l'a vu déjà, jolie, naïve et tendre; jolie avec un caractère de douceur ineffable dans les traits, naïve comme le sont les jeunes filles, c'est-à-dire avec de petites malices diaboliques; tendre avec ce doux sourire qui entr'ouvre le cœur en même temps que les lèvres. Ce qui frappait en elle au premier coup d'œil, c'était un léger voile de tristesse, pressentiment fatal, qui la rendait plus touchante encore. Sa sœur était plus jolie peut-être, elle avait plus de roses épanouies sur les joues, plus de grâces séduisantes, plus d'aimables coquetteries; mais, si les yeux étaient pour Amaranthe, le cœur était pour Daphné; et, comme les yeux deviennent l'esclave du cœur, Daphné triomphait. Ainsi, Hector, dans sa fougue amoureuse, n'avait d'abord vu qu'Amaranthe, et pourtant, une fois loin des deux sœurs, il s'était surtout ressouvenu de Daphné.

IV.

La cloche du château annonça le goûter, Hector offrit son bras à Mme Deshoulières, Daphné appela ses moutons; on rentra par le parc, où l'on rencontra Mme d'Urtis et Amaranthe. La collation fut au goût de tout le monde par la gaieté et par les mets. Premier service: une omelette au jambon; entrée: gâteaux et beurre frais; second service: un magnifique fromage à la crême; dessert: meringues et confitures. Je prends tous ces détails dans la correspondance de Mme Deshoulières; que ceux qui n'ont jamais goûté me pardonnent.

A la nuit tombante, Hector quitta la compagnie avec bien des regrets, mais il n'avait pas de temps à perdre, même en si bonne compagnie: il avait deux lieues à faire sans clair de lune et par des chemins de traverse encore sillonnés des grandes pluies de l'équinoxe.

Le lendemain, Hector revenait au château d'Urtis, en passant par la prairie; quand il fut près du saule qui servait de pont au ruisseau, il s'étonna de ne voir dans les prés ni les bergères ni le troupeau; il passa le pont tout en songeant que c'était d'un

mauvais augure, mais à peine fut-il sur l'autre rive, qu'il entrevit tout au bout du pré quelques moutons éparpillés. Il alla rapidement de leur côté, assez inquiet de ne voir ni Amaranthe ni Daphné; en s'approchant, il vit bientôt sa bergère bien aimée tristement penchée au-dessus du Lignon, qui, en cet endroit, tombait bruyamment en petites cascades. La tendre Daphné avait ceint de son joli bras le tronc d'un jeune saule en fleur qui la retenait ainsi gracieusement au-dessus de la cascade et qui l'abritait de son ombre odorante. Elle abandonnait son âme à ces rêveries nuageuses dont le fil mille fois renoué est l'œuvre de la joie qui espère et de la tristesse qui craint. Elle ne vit pas venir Hector; à sa vue elle fut surprise comme au sortir d'un songe :

— Vous êtes seule? lui dit Hector en l'abordant.

Elle s'empressa de répondre que sa sœur allait venir la rejoindre. Les deux amoureux gardèrent le silence durant quelques secondes, se regardant à la dérobée, n'osant se rien dire, comme s'ils eussent eu peur du bruit de leurs paroles dans la solitude.

Il me semble, dit Hector en tremblant, qu'il y a quelque idée triste qui court sur votre front.

— C'est vrai, répondit Daphné. Maman a reçu des nouvelles de M. Deshoulières; il passera ces jours-ci par Avignon; nous allons partir pour le voir à son passage.

— Partir! s'écria Hector en pâlissant.

— Oui. Moi qui me trouvais si bien ici dans ces prés avec ces moutons que j'aime tant!

En parlant des moutons, Daphné regardait Hector.

— Qui vous empêche de rester? Mme Deshoulières viendra vous reprendre plus tard.

— Plus tard! mon chagrin serait encore plus grand. Je veux partir ou rester toujours.

Sur cette parole, Hector se jeta à genoux, saisit les mains de Daphné, les baisa avec feu et lui dit en levant vers elle des yeux humides d'amour : — Eh bien! oui, toujours, toujours; vous savez, Daphné, je vous aime, je veux vous le dire toute ma vie.

Daphné, entraînée par son cœur, laissait baiser ses mains sans songer à se défendre.

— Hélas! je ne puis pas toujours garder les moutons. Que deviendra la pauvre bergère?

— Ne suis-je pas votre berger? ne suis-je pas Daphnis? dit Hector avec plus d'ardeur; confiez-vous à moi, à mon cœur, à mon âme; cette main-là ne quittera jamais la vôtre; nous vivrons de la même vie, sous le même rayon et sous le même nuage, au désert ou dans un palais. Mais avec vous la première baraque venue ne sera-t-elle pas un palais? Tenez, ma chère Daphné, il y a à une demi-lieue d'ici une chaumière, la Chaumière-des-Vignes, habitée par la sœur de ma nourrice, où nous pourrions vivre dans tout le charmant mystère de l'amour.

— Jamais, jamais, s'écria Daphné.

Elle détacha ses mains des mains de son amant, elle s'éloigna de quelques pas et se mit à pleurer. Hector se traîna tout agenouillé jusqu'auprès de l'aulnaie où elle venait de s'arrêter, il parla d'amour avec feu, il supplia avec larmes; il fut si éloquent, que la pauvre Daphné, trop faible pour résister longtemps à ces secousses démoniaques et angéliques du premier amour qui nous égarent et nous enivrent tous tant que nous sommes, lui dit toute pâle et tout éperdue :

— Eh bien! oui, je me confie à vous et à Dieu. Il arrivera ce qu'il pourra, mais est-ce ma faute si je vous aime?

Un tendre embrassement suivit ces paroles. Le soir était venu, le soleil caché sous les nuages de l'horizon n'avait plus qu'une lumière pâlissante; le petit pâtre reconduisait les vaches et les dindons, dont le glouglou troublait l'harmonie des bocages. Les moutons du château reprenaient peu à peu le chemin de l'abreuvoir.

— Voyez, dit Daphné en détournant ses cheveux éparpillés sur le front, voyez mes pauvres moutons qui m'indiquent le chemin à suivre.

— Au contraire, dit Hector, les ingrats s'en vont paisiblement sans vous.

— Mais je suis effrayée! comment tromper ainsi ma mère? Elle en mourra de chagrin.

— Elle fera des vers, et tout sera dit.

— Je lui écrirai que, ne pouvant résister à mon cœur, je suis

partie, sans l'avertir, pour le couvent de Saint-Marie-Madeleine, dont on parlait hier.

Ainsi la blanche et pure Daphné, si candide et si naïve, se trouvait tout d'un coup ingénieuse à malfaire, tant il est vrai qu'au fond du cœur le plus aimable, il se trouve un petit grain de perversité.

— Oui, oui, répondit Hector, vous écrirez à Mme Deshoulières que vous vous êtes réfugiée au couvent; elle partira pour Avignon, nous resterons seuls sous ce beau ciel et dans ce beau pays, heureux comme l'oiseau qui chante, libres comme le vent de la montagne

Et, tout en disant cela, Hector entraînait Daphné. Ils étaient arrivés tout au bout du pré, devant un léger pont de planches couvertes de mousses et d'herbes flottantes. Daphné refusait de passer, elle avait déjà des remords, elle pressentait qu'une fois le pont passé, c'en était fait de sa candeur. Pourtant elle passa. Mais que les femmes qui n'y ont point passé lui jettent la première pierre.

Après une demi-heure de marche, souvent interrompue pour un regard ou un baiser, ils arrivèrent devant la Chaumière-des-Vignes. La bonne vieille sarclait des pois dans son jardin; elle avait confié la garde de sa maisonnette à un gros chat grisâtre qui sommeillait sur le seuil. Daphné regarda cette demeure avec amour; c'était une solitude agréable, on y arrivait par un petit sentier bordé de sureaux et tapissé d'herbes odorantes. On traversait un enclos parsemé de quelques magnifiques ceps de vignes grimpant au tronc du poirier et aux branches de l'ormeau. Le Lignon, par un détour gracieux, passait à deux pas de cet enclos.

— Au moins, dit Daphné, si je suis triste, j'irai répandre une larme dans mon cher ruisseau.

— Est-ce que vous trouverez le temps de pleurer? dit Hector en lui pressant la main; ici tous nos jours seront filés de soie. Voyez cette petite fenêtre à demi voilée par le lierre et la vigne vierge, c'est là que vous respirerez la vie tous les matins en vous éveillant; voyez là-bas cette tonnelle si verdoyante, c'est là que tous les soirs nous parlerons du bonheur passé et du bonheur à venir. Notre vie sera belle et douce comme un rayon de soleil qui passe sur les roses.

Ils étaient entrés dans la chaumière. Ce n'était rien moins qu'un palais, mais, sous ces solives vermoulues, à l'abri de ces murs un peu déserts, en face de cet âtre des plus humbles, la pauvreté vous souriait gaiement avec sa simplicité primitive, tout en vous offrant un escabeau. Daphné se trouva, du premier abord, un peu dépaysée sur ces dalles nues en respirant l'odeur rustique de l'âtre où bouillonnait le souper, du lavoir où s'égouttait le fromage, du bahut où moisissait le pain bis ; mais, grâce à l'amour, qui a le don des métamorphoses, qui répand sur tout des rayons magiques, Daphné trouva à son gré la chaumière, les meubles et le parfum rustique.

La bonne vieille, revenant du jardin, fut bien surprise à la vue d'Hector et de Daphné.

— Quelle jolie sœur vous avez là! monsieur Hector.

— Écoutez, Babet; depuis le mariage de votre fille, la petite chambre du haut est à peu près déserte; mademoiselle passera quelques jours dans cette chambre, mais vous n'en direz rien. C'est un mystère.

— A votre aise, monsieur Hector; je serai bien heureuse de voir la chambre de ma fille si bien habitée. Le lit n'est pas trop mauvais, les draps sont en toile, mais ils sentent bien la lessive et la haie.

— Que voulez-vous? reprit Hector, tout le luxe est en dehors, c'est le bon Dieu qui en fait les frais.

— Vous allez souper avec moi, ma belle dame, reprit la vieille; mes plats sont en étain, mais il y a dans mes légumes et dans mes fruits je ne sais quoi venant de la bénédiction du ciel.

Là-dessus, la bonne vieille Babet mit la table et servit le souper. Hector dit tendrement adieu à Daphné, lui baisa vingt fois la main, et partit en promettant de revenir le lendemain au lever du soleil.

V.

Daphné ne dormit guère dans sa petite chambre. Elle était inquiète, elle songeait à sa mère, elle s'effrayait de l'amour. Au

point du jour, elle ouvrit la fenêtre; en voyant les premiers feux de l'aurore, les arbres tout brillants de rosée, en écoutant l'oiseau matinal qui essayait sa gamme et sautillait gaiement de branche en branche, le coq de son hôtesse qui chantait bruyamment ses conquêtes de la veille, elle reprit un peu de sérénité dans le cœur, son amour printanier et aventureux lui apparut avec de nouveaux attraits. Le chemin du pécheur est d'abord semé de roses, qui plus tard se fanent sous les larmes : Daphné n'était qu'au début du chemin.

Comme elle repoussait, en se moquant, ses mauvais songes de la nuit, elle vit tout d'un coup Hector dans la haie de vigne et d'aubépine.

— A la bonne heure! lui cria-t-elle, vous m'arrivez avec le soleil.

— Que vous êtes belle ce matin, Daphné! lui dit Hector avec un regard d'amour et un sourire enchanté.

Elle se regarda d'un air distrait, et, voyant qu'elle n'était qu'à demi vêtue, elle se jeta tout au fond du lit.

— Comment vais-je faire? dit-elle, je ne puis pas toujours mettre une jupe de soie et un corset de satin.

Elle s'habilla pourtant comme la veille, se confiant au sort pour le lendemain. Hector apportait de quoi écrire à Mme Deshoulières. Daphné écrivit une touchante lettre d'adieu.

— C'est bien cela, dit Hector, j'ai là un paysan qui s'acquittera du message; moi, je retournerai cet après-midi dans le pré d'Urtis comme si de rien n'était; on ne se doutera jamais que je vous ai vue; votre mère part ce soir, dites-vous; demain donc nous n'aurons plus rien à craindre.

Les amoureux déjeunèrent en gai tête-à-tête dans la petite chambre; Daphné elle-même avait préparé le miel, les fruits et le fromage, elle-même avait été à la fontaine avec la cruche ébréchée de la chaumière.

— Vous voyez, monsieur, dit-elle en se mettant à table, que j'ai tous les talents d'une paysanne.

— Et toute la grâce d'une duchesse, dit Hector.

A deux heures il alla vers le château d'Urtis; ne voyant, après avoir un peu attendu, personne dans le pré, il s'approcha du parc, il poussa la porta entr'ouverte, il suivit la grande allée jusqu'au perron du jardin : Mme Deshoulières,

l'ayant aperçu, vint au-devant de lui avec empressement.

— Ma fille, monsieur, dit-elle toute agitée ; vous n'avez pas vu ma fille ?

— J'espérais la voir ici, répondit Hector avec une surprise bien jouée.

— Elle est partie, monsieur, partie pour je ne sais plus quel couvent, partie comme une petite folle, déguisée en bergère. Oh ! la vilaine fille ! quelle mauvaise nuit nous avons passée ! que de peines ! que d'inquiétudes ! que de larmes ! Et moi qui vais partir aussi sans pouvoir la suivre.

Hector continua de jouer naïvement la surprise ; il joua même douleur, il offrit ses services, parla de courir après la fugitive ; enfin, malgré toute sa pénétration habituelle, Mme Deshoulières ne devina pas le moins du monde qu'Hector savait où était sa fille. Après avoir salué Mme d'Urtis et Amaranthe, il partit en se flattant d'être un garçon qui promettait pour les manœuvres d'amour.

Il retourna auprès de Daphné, qui était redevenue triste ; il la consola par le tableau d'un doux avenir. Le lendemain il vint un peu tard ; il était plus pensif que de coutume, il embrassa sa gentille bergère avec quelque contrainte.

— Savez-vous, lui dit-elle, que vous n'êtes pas trop galant ? Un berger bien appris et bien amoureux éveillerait tous les matins sa bergère au son de la musette. Il cueillerait pendant la rosée des bouquets et des fruits plein sa pannetière ; il graverait sur l'écorce de l'arbre qui monte à sa fenêtre ses chiffres, comme ils le sont dans son cœur. Vous, rien de tout cela ; vous vous contentez de venir, comme un galant de ruelle, à midi sonnant, et vous vous plaignez que l'heure du berger ne sonne pas pour nous. Voyez, méchant, c'est moi qui ai cueilli des fleurs et des fruits. N'est-ce pas que notre petite chambre est belle à présent ? Des jacinthes sur la fenêtre, des roses sur la cheminée, des violettes partout. Ah ! si vous étiez là plus souvent.

Ils descendirent au jardin, où la bonne vieille déjeunait en compagnie de son chat et de ses abeilles.

— Venez de ce côté, reprit Daphné ; voyez-vous ce petit coin fraîchement labouré ? eh bien, c'est mon jardin. Il n'y pousse pas grand'chose encore, mais quel charmant berceau de vigne !

que la haie est belle et odorante ! Demain il y aura un banc de gazon pour nous asseoir. — Mais qu'avez-vous donc ? vous êtes si distrait que vous ne m'écoutez pas.

— Je n'ai rien, Daphné, rien en vérité ; je vous aime de plus en plus, voilà tout.

— Il n'y a pas de quoi être si triste.

Hector partit bientôt sans confier à Daphnis le sujet de son inquiétude.

Or, voici ce qui se passait au château de Langevy : sa cousine Clotilde y était arrivée la veille avec une grand'tante pour y résider tout le printemps. M. de Langevy, qui n'allait point par quatre chemins dans ses projets, avait déjà sans détour signifié à son fils que Mlle Clotilde de Langevy, leur nièce et cousine, était une jolie fille, et, qui plus est, une riche héritière. Il devait, lui, Hector de Langevy, dernier du nom, héritier d'un mince patrimoine, se hâter, par toutes les voies de droit, d'épouser ladite cousine à ses risques et périls. Hector s'était de prime-abord noblement révolté en songeant à la pauvre Daphné ; mais peu à peu, en y regardant de plus près, il avait trouvé, l'héritage aidant, beaucoup d'attraits chez sa cousine. Elle était jolie, gracieuse, piquante, elle se suspendait à son bras sans façon, elle avait le plus charmant babil du monde ? en un mot, sans le souvenir de Daphné, il en fût devenu fou.

Comme il fallait promener sa cousine ou lui tenir tête, il fut deux jours sans aller à la Chaumière-des-Vignes. Le troisième jour, Clotilde l'ayant supplié devant son père de la conduire sur les rives du Lignon, il n'osa s'y refuser. Il se contenta, pour apaiser son cœur qui souffrait, d'envoyer un soupir vers Daphné.

Du château de Langevy, le chemin le plus court pour aller au Lignon aboutissait tout droit à la Chaumière-des-Vignes ; Hector n'eut garde de prendre le chemin le plus court ; il se détourna de près d'une demi-lieue ; il mena sa cousine vers le bout des prés d'Urtis. Pendant que Clotilde ployait les roseaux et effeuillait les branches retombantes des saules tout en regardant couler le ruisseau célèbre, Hector jetait çà et là un coup d'œil désolé sur les prés déserts.

— Ah ! mon Dieu , s'écria tout à coup Clotilde en tombant sur la rive.

Son pied avait glissé ; un peu plus, elle tombait dans le Lignon. Hector courut à elle, se jeta tendrement à ses pieds, lui saisit les mains. Bientôt, comme elle était toute pâle et toute défaillante, il la prit doucement par le corsage, lui dit d'appuyer le front sur son épaule.

— On dirait une naïade surprise par un sylvain, murmura-t-il en lui baisant les cheveux.

Comme il relevait la tête pour respirer, il vit sur l'autre rive , à demi cachée dans les branches d'un saule, la pauvre Daphné. Elle était venue dans son ennui revoir le berceau de ses amours, refouler l'herbe de ce pré enchanteur où , deux jours avant, deux jours seulement, les heures avaient si doucement sonné à ses oreilles. Que vit-elle, qu'entendit-elle, la pauvre fille ? Pour répondre dignement au baiser d'Hector à Clotilde, elle brisa sa houlette avec un noble élan de colère ; et puis, tout épuisée par son désespoir, elle se laissa tomber sur la rive en poussant un cri plaintif.

A ce cri, à la vue de la pauvre Daphné tombant évanouie, Hector, tout éperdu, ne sachant où il en était, se lança en aveugle de l'autre côté du ruisseau ; l'amour et la douleur l'avaient transporté. Il se releva et courut comme un fou vers sa douce bergère, oubliant tout à fait Clotilde, qui lui parlait toujours. Il souleva Daphné dans ses bras tremblants.

— Daphné ! Daphné ! lui cria-t-il, reviens à toi, c'est toi que j'aime, toi seule.

Et il l'embrassait tendrement, et il pleurait, et il lui parlait encore. Daphné ouvrit un œil désolé , qu'elle referma au même instant.

— Non, non, dit-elle, ce n'est plus Daphnis, et moi je ne suis plus Daphné ; c'est fini, laissez-moi mourir toute seule.

— Mon cher amour, ma pauvre Daphné, je vous aime, je vous le jure du fond du cœur ; je ne vous trahis point ; vous êtes la seule que j'aime.

Cependant Clotilde était venue jusque vis-à-vis de ce touchant tableau.

— Eh bien ! mon cousin, à merveille ! cria-t-elle à Hector. Est-ce que je vais m'en retourner toute seule au château ?

— Allez, monsieur, dit Daphné en le repoussant, allez; on vous attend, on vous rappelle.

— Mais, Daphné..., mais, ma cousine...

— Je ne veux plus vous entendre, monsieur, mon quart d'heure de folie est passé; n'en parlons plus.

— Mon cousin, cria de son côté Clotilde en voulant railler, savez-vous que cette scène touchante de bergère est une surprise des plus agréables? Je vous en tiendrai compte. Vous ne m'aviez pas promis cela sur les rives du Lignon. Dites-moi, mon cousin, est-ce là le dernier chapitre de *l'Astrée?*

— Ma cousine, je vous rejoins à l'instant; je vous confierai tout, et vous ne rirez plus.

— De grâce, monsieur, dit Daphné en se relevant, de grâce, que cette triste histoire soit toujours un mystère. Je ne veux pas qu'on rie des faiblesses de mon cœur. Adieu, monsieur, que tout soit oublié, que tout soit enseveli.

De belles larmes coulaient sur les joues de Daphné.

— Non, non, Daphné, je ne vous quitterai jamais, je le dis tout haut. Je vais reconduire ma cousine au château; je reviens dans une heure essuyer vos larmes et vous demander pardon à genoux. D'ailleurs je ne suis pas coupable, j'en prends ma cousine à témoin. — N'est-ce pas, Clotilde, que je ne vous aimais pas?

— Ma foi, mon cousin, vous m'avez dit que vous m'aimiez; mais, comme les hommes disent toujours le contraire de ce qu'ils pensent, je veux bien admettre que vous ne m'aimiez pas. Du reste, ne prenez pas tant d'inquiétude sur moi, je retournerai bien seule.

Elle s'éloigna très-offensée, mais de l'air du monde le plus calme et le plus dégagé.

— Je cours sur ses pas, dit Hector, car elle dirait tout à mon père. Adieu, Daphné; dans deux heures je serai à la Chaumière-des-Vignes, plus amoureux que jamais.

— Adieu donc, murmura Daphné d'une voix mourante. Adieu! reprit-elle en voyant s'éloigner Hector. Adieu. Moi, dans deux heures, je ne serai plus à la Chaumière-des-Vignes.

VI.

Elle retourna chez la vieille Babet. En revoyant sa petite chambre, qu'elle avait pris tant de peine et tant de plaisir à orner de fleurs et de verdure, elle inclina douloureusement le front. — Mes pauvres roses, murmura-t-elle en respirant le parfum de la chambre, qui était déjà un parfum d'amour, je ne songeais guère, en vous cueillant, que son cœur se flétrirait avant vous.

La bonne vieille survint. — Eh quoi ! ma fille, je vous vois pleurer? Est-ce qu'on pleure à dix-huit ans?

Daphné se jeta dans les bras de Babet tout en sanglotant. — Il me trompait, il m'abandonnait pour sa cousine. Je vais partir; vous lui direz qu'il m'a fait bien du mal... que je suis atteinte d'un coup mortel.... Non, non, ne lui dites pas cela. Dites-lui que je suis partie bien résignée, en lui pardonnant et en priant Dieu pour lui. Mais je n'aurais pas la force de partir sans le revoir.

Daphné aimait Hector de tout son cœur et de toute son âme; elle s'était aveuglément abandonnée à l'amour avec l'ardeur religieuse de la jeunesse qui espère. Avant de quitter Paris, elle avait rêvé que, dans son voyage, elle rencontrerait, le soir dans la campagne, aux alentours d'un château, quelque jeune gentilhomme qui l'aimerait avec passion. Ce rêve caressé à Paris s'était presque réalisé dans le Forez. Hector était bien celui que son cœur attendait; bien mieux, le rêve s'était embelli de sa fantaisie de jouer à la bergère et de tous les charmes imprévus d'un amour naissant. Elle avait donc été ravie et enchantée; perdant son cœur, elle avait perdu la tête; elle avait suivi son amant au lieu de suivre sa mère.

Hector rejoignit Clotilde, mais, durant le trajet, ils n'osèrent se parler de la scène de la prairie. Hector augurait bien du silence de sa cousine; il espérait bien qu'elle ne dirait pas un mot au château de son secret amour. Vain espoir ! Dès qu'elle trouva une échappée, le secret fut répandu. Le soir, M. de Laugevy, la voyant plus pensive que de coutume, lui demanda si elle avait du chagrin.

— Je n'ai rien, dit-elle en soupirant.

— L'oncle insista. — Clotilde, ma chère fille, qu'avez-vous? Est-ce que le pèlerinage aux rives du Lignon a fait un mauvais miracle?

— Oui, mon oncle.

— Est-ce que mon fils... Mais où est donc Hector?

— Il est retourné au pèlerinage, lui.

— Que diable va-t-il faire là-bas?

— Il a sans doute ses raisons.

— En vérité! Voyons, ma nièce, est-ce que vous en savez quelque chose?

— Pas le moins du monde, mon oncle; seulement...

— Seulement? Allons dites-moi tout.

— Je vous le dis, mon oncle, je ne sais rien, mais j'ai vu la bergère de M. Hector.

— Sa bergère! vous voulez rire, Clotilde. Est-ce que vous croyez aux bergères, vous?

— Oui, mon oncle, car j'ai vu la bergère de M. Hector tombant évanouie sur le bord du ruisseau.

— Ventrebleu! Une bergère! Hector s'amouracher d'une bergère!

— Mais, mon oncle, c'est une très-jolie bergère en jupe de soie et en corset de satin.

— A la bonne heure. Mais quelle est donc cette histoire? cela doit être piquant. — Qu'on m'apporte tout de suite ma gibecière et mon fusil. — Vous croyez, ma bonne Clotilde, que ce diable de garçon est retourné à sa bergère?

— Oui, mon oncle.

— Ah çà, cette bergère-là a-t-elle des moutons?

— Non, mon oncle.

— Diable, diable, c'est plus dangereux. — Vous avez suivi le chemin de l'oseraie?

— Oui, mon oncle, mais j'image que la bienheureuse bergère est près du village.

— Très-bien, j'espère les voir tout à l'heure.

M. de Langevy partit tout en murmurant : Des jupes de soie, des corsets de satin. Ah! monsieur mon fils, je voudrais bien savoir où vous prenez de l'argent pour habiller ainsi vos bergères.

Le vieux baron alla tout droit à la Chaumière-des-Vignes, espérant que Babet lui donnerait quelques renseignements sur les prouesses d'Hector. Il trouva la vieille sur le seuil, se reposant des fatigues de la journée.

— Eh bien, Babet, quoi de nouveau sur votre terroir? dit le vieux baron d'une voix adoucie.

— Rien de nouveau, dit la vieille en voulant se lever par respect.

— Restez, restez, Babet, dit M. de Langevy en appuyant la main avec une familiarité rustique sur l'épaule de la veille. Venez, voilà bien à propos pour m'asseoir une botte de joncs et de roseaux.

A cet instant M. de Langevy entendit fermer la petite fenêtre du haut. — J'avais deviné, pensa-t-il. Voilà peut-être la cage de mes pigeons amoureux. — Dites-moi, Babet, avez-vous vu mon fils cette semaine?

— Je le vois souvent, monsieur le baron; il vient chasser jusque dans mon enclos.

— A la bonne heure! Lui voyez-vous faire belle et bonne chasse?

— Aujourd'hui encore on m'a remis de sa part un lièvre magnifique, dont je ne savais trop que faire; j'ai fini par le mettre à la broche. Ma pauvre crémaillière était bien étonnée de voir ce morceau de roi.

— Ce lièvre n'était pas pour vous seule, sans doute?

— Et qui donc en mangerait avec moi? vous peut-être, monsieur le baron? Je serais bien fière de régaler un pareil hôte.

— Écoutez, Babet, parlons le cœur sur la main: je sais tout ce qui se passe, mon fils est amoureux d'une certaine bergère qui ne doit pas être loin d'ici.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

— Vous le savez si bien, que vous voilà toute troublée. Mais apaisez-vous, il n'y a pas grand mal à tout cela. C'est un simple enfantillage. Seulement, dites-moi un mot de cette fille.

— Ah! monsieur le baron, s'écria la pauvre Babet, qui croyait ne plus devoir feindre; c'est un ange, vous verrez, c'est un ange.

— Ah çà ! d'où vient cet ange, s'il vous plaît ? Il n'est pas descendu des cieux, j'imagine.

— Je ne sais pas un mot de plus, monsieur le baron, mais je prie Dieu à toute heure du jour que vous n'ayez pas d'autre fille.

— Nous verrons, nous verrons. Nos deux amoureux sont là-haut, n'est-ce pas ?

— Pourquoi vous le cacher ? Oui, monsieur le baron, ils sont là-haut qui s'adorent comme de vrais enfants du bon Dieu. Vous pouvez monter, car c'est un amour qui ne ferme jamais la porte.

M. de Langevy entra dans la chaumière, alla vers l'escalier et monta légèrement. Il s'arrêta au milieu de l'escalier à la vue des amoureux, doucement appuyés l'un sur l'autre, l'un pleurant, l'autre consolant. Le vieux soldat fut presque touché, mais, la raison reprenant le dessus :

— A merveille, dit-il en montant les dernières marches.

Daphné poussa un cri de surprise et de frayeur.

— Il n'y a pas de quoi pleurer, lui dit M. de Langevy. Pour vous, mon fils, vous allez me confier un peu ce mystère.

— Je n'ai rien à dire, murmura Hector avec amertume.

Daphné, qui s'était détachée de ses bras, venait de tomber toute défaillante sur une chaise.

— Mon père, reprit Hector en s'élançant vers Daphné, vous voyez que votre place n'est pas ici.

— Ni la vôtre non plus, monsieur, dit le baron avec colère. Que signifient tous ces enfantillages ? Vous allez sans retard prendre le chemin du château, si vous ne voulez que le château se ferme à jamais pour vous.

Hector ne répondit plus, il était tout à Daphné.

— Encore une fois, monsieur, dit le baron piqué, songez à ce que vous faites.

— J'y songe, murmura Hector en soulevant la pauvre fille dans ses bras. Le château se fermera à jamais pour moi si vous voulez.

— Voyons, monsieur, pas tant de jactance ; revenez-vous avec moi, ou restez-vous ici ?

— Écoutez, mon père, je vous suivrai par respect ; mais, je dois vous le dire, j'aime Mlle Deshoulières de toutes les forces

de mon cœur ; entre elle et moi, c'est à la vie, à la mort.

— Deshoulières, Deshoulières, j'ai ouï parler de ce nom-là. J'ai connu un M. Deshoulières dans nos campagnes de Flandres, un galant homme qui avait une belle femme, mais qui n'avait ni sou ni maille. Revenez-vous avec moi, monsieur?

Repoussé par Daphné, qui le suppliait de partir, Hector suivit son père en silence, espérant l'attendrir, espérant pouvoir bientôt aimer Daphné avec toute la liberté de cœur et d'esprit. M. de Langevy salua la jeune fille, souhaita en passant dans la chaumière bon appétit à la vieille, et se mit en route en sermonnant son fils sur ses inclinations extravagantes. Pour toute réponse, Hector se retournait à chaque pas pour jeter un regard d'adieu à la petite fenêtre.

Quand Daphné vit disparaître Hector sous les arbres touffus du chemin, elle soupira, versa une larme d'adieu, et murmura : — Je ne le verrai plus. — Elle regarda d'un œil désolé les murs attristés par le soir de cette petite chambre qui avait renfermé tant d'espérances verdoyantes. Elle cueillit une rose sur la fenêtre, la respira tristement, l'effeuilla avec un plaisir sauvage, et jeta les feuilles au vent. — Ainsi je ferai de mon amour, dit la poétique amante, j'irai le jeter au vent de la mort.

Elle descendit en passant à son corsage la tige défleurie.

— Adieu, dit-elle en embrassant la vieille; adieu, je retourne avec résignation d'où j'étais venue si follement. Si vous revoyez Hector, dites-lui que je l'ai bien aimé, mais dites-lui qu'il m'oublie comme je vais l'oublier moi-même.

En prononçant ces derniers mots, la pauvre fille pâlissait et chancelait.

Elle partit, elle reprit le chemin du château d'Urtis. En arrivant à la prairie, ses yeux s'arrêtèrent sur la houlette qu'elle avait cassée le matin; elle la ramassa et l'emporta comme le seul souvenir d'Hector. Le soleil était couché, la nuit tombait peu à peu comme une nuit de printemps, la nature dans tout son luxe répandait un parfum de bonheur qui fut amer pour Daphné. Elle tomba agenouillée et pria Dieu tout en pressant la houlette sur son cœur.

VII.

Elle ne trouva plus sa mère au château ; Mme d'Urtis l'accueillit avec bien de la joie.

— Eh bien ! ma blanche brebis égarée, vous voilà donc revenue au bercail ?

— Hélas ! dit la pauvre fille, oui, me voilà donc revenue, mais plus égarée que jamais ; j'étais partie avec les plus folles et les plus riantes espérances, et je reviens toute seule. Voyez ; voilà encore ma houlette cassée, mais, cette fois, Daphnis ne viendra plus m'en couper une autre.

Elle confia tout à Mme d'Urtis.

De retour au château de Langevy, en face de son père et de Clotilde, Hector demeura fidèle à son cœur. Il raconta ce qui s'était passé avec l'enthousiasme entraînant de l'amour. M. de Langevy fut touché, Clotilde elle-même fut attendrie. Elle pria M. de Langevy pour Hector.

— Allons, mon oncle, vous aurez beau faire, on ne détruit pas les passions en les combattant, comme disait grand'mère.

— Les passions passent vite comme le vent, le temps balaie le cœur du bout de son aile, disait aussi votre grand'mère. Avant huit jours, Hector aura oublié sa bergère ; telle est ma volonté.

— Autant en emporte le vent, mon oncle. Le cœur seul a de la volonté, car la volonté du cœur vient de Dieu.

— Allons, Clotilde, je vois que vous déraisonnez comme les autres.

— Ah ! mon oncle, sur ce sujet celui qui déraisonne le plus est, je crois, le plus raisonnable.

— Je vous le dis encore, avant huit jours, Hector aura changé de culte ; vous le savez trop bien, vous n'avez pas en vain de si jolis yeux.

— Mon oncle, soyez-en sûr, Hector ne m'aimera jamais ; et d'ailleurs, je ne tiens pas du tout à succéder à une autre : comme dit Mlle de Scudéry, en amour, les plus heureuses

reines sont celles qui créent des royaumes dans les pays inconnus.

— Vous lisez des romans, Clotilde, tant pis; je ne raisonne ou ne déraisonne plus d'amour avec vous.

Hector prit son père par son côté faible : — Songez-y, mon père : si j'épousais Mlle Deshoulières, je suivrais glorieusement la carrière des armes; le chemin, vous me l'avez ouvert, et n'y serais-je pas dignement conduit par ce brave M. Deshoulières, que Louvois honore de son amitié? — M. de Langevy finit par dire qu'il réfléchirait là-dessus; ce qui était beaucoup dire en faveur de l'amoureux.

Hector était le lendemain au point du jour à la Chaumière-des-Vignes.

— Eh bien ! lui dit la vieille en lui ouvrant la porte, elle est partie, la chère fille.

— Partie ! Et vous l'avez laissée partir ! Mais je sais où la trouver.

Il courut au château d'Urtis. En arrivant à la porte, il vit avec un triste pressentiment un carrosse qui fuyait au bout du chemin. Il sonna d'une main agitée. Un vieux domestique le conduisit vers Mme d'Urtis, qui lui parut triste contre sa coutume.

— Ah ! c'est vous, monsieur de Langevy; vous venez sans doute pour revoir Mlle Deshoulières. Tout est fini entre vous deux, vous ne la verrez plus en ce monde, car dans une heure elle ne sera plus de ce monde : elle est partie avec ma fille de chambre pour le couvent du Val-Chrétien.

— Partie ! s'écria Hector tout atterré.

— Elle m'a laissé son adieu pour vous en cette lettre.

Mme d'Urtis alla prendre un billet dans sa corbeille. — S'il vient jusqu'ici, donnez-lui cette lettre, m'a-t-elle dit.

Hector prit le billet de Daphné, l'ouvrit en pâlissant et lut ces quelques lignes :

« Adieu donc, ce n'est déjà plus Daphné qui vous écrit, c'est une pauvre fille repentante qui va prier Dieu pour ceux qui souffrent. La fortune m'éloigne du monde, je me résigne, je vais m'enterrer vivante. Je ne me plains pas, car j'ai eu un beau rêve ici-bas. Un jour de bonheur m'a fait entrevoir le ciel ;

nous avons commencé la plus fraîche églogue du monde ; nous n'avons pu la finir, mais les beaux rêves ne finissent qu'au ciel. Adieu. »

— Madame, dit Hector en baisant ce billet, avez-vous un cheval ?

— Qu'en voulez-vous faire ?

— Je veux rejoindre Mlle Deshoulières.

— Vous pouvez la rejoindre, mais non la détourner de son chemin.

— De grâce, madame, un cheval ; prenez pitié de mon malheur.

Mme d'Urtis, qui n'avait vu qu'avec regret la triste résolution de Daphné, fit seller un cheval pour Hector.

— Allez, lui dit-elle ; que Dieu vous conduise tous les deux !

Il partit au galop, il atteignit le carrosse en moins d'une demi-heure.

— Daphné, vous n'irez pas plus loin, dit-il en tendant la main à la triste résignée.

— C'est vous ! s'écria Daphné avec de la surprise, de la joie et de la douleur.

— Oui, moi qui vous aime comme une amante et comme une épouse ; mon père a fini par entendre raison.

— Moi aussi, j'ai fini par entendre raison, et vous savez où je vais. Laissez-moi dans le bon chemin ; vous êtes riche, je suis pauvre, vous m'aimez aujourd'hui, mais qui sait si vous m'aimeriez demain ! Je vous l'ai écrit ; nous avons commencé un beau rêve, n'allons pas le gâter par une mauvaise fin. Que ce rêve garde toute sa fraîcheur, tout son parfum du mois de mai, toute sa grâce printanière. Nos houlettes sont cassées, on a déjà tué deux de nos moutons, on abat depuis hier les saules de la prairie. Vous voyez bien que notre plus doux soleil a lui. Votre épouse doit être celle que j'ai vue hier. (Comme vous l'embrassiez, méchant !) Épousez-la donc, et dans vos jours de bonheur, si vous vous promenez encore sur les bords du Lignon, mon ombre vous apparaîtra peut-être, mais cette fois je vous sourirai.

— Daphné, Daphné, je vous aime, je ne vous quitte plus, je vis ou je meurs avec vous.

Près d'un demi-siècle après ce jour, un soir, dans un hôtel de la rue Saint-Dominique, où l'on soupait gaiement, Gentil-Bernard, qui faisait toujours la gazette de la journée, apprit la mort d'un original, qui avait recommandé de mettre dans sa bière un vieux bâton cassé.

— C'est M. de Langevy, dit Fontenelle. Il avait, à son grand regret, épousé la belle Clotilde de Langevy, qui se fit enlever si scandaleusement par un mousquetaire. Pour M. de Langevy, il avait fort aimé Bribri Deshoulières; ce bâton cassé, c'était une houlette coupée durant leurs amours sur les bords du Lignon. Le dernier berger est mort, messieurs, il nous faut aller à son enterrement.

— Et Bribi Deshoulières, qu'est-elle donc devenue? demanda une dame.

— On m'a dit qu'elle était morte très-jeune dans un couvent du Midi, reprit Fontenelle; ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'on a trouvé en l'ensevelissant une houlette attachée à son cilice.

ARSÈNE HOUSSAYE.

AUX OUVRIERS POËTES.

Frères, conservez bien votre simplicité
Et le travail du corps, père de la santé;
Ne nous enviez pas un laurier périssable,
Et nos projets dorés et bâtis sur le sable;
Ne nous enviez pas les soucis de l'orgueil
Et d'un nom avorté le long et sombre deuil,
Et l'honneur incertain sur la terre où nous sommes
De voler en vainqueur par la bouche des hommes;
Car vous accomplissez, vous, fils de l'Action,
Comme nous, une grave et sainte mission.
Le prêtre, le soldat, l'ouvrier, sont poëtes;
Ils sont du saint devoir les divers interprètes.
Le poëte n'est pas celui qui fait des vers,
Mais celui qui vit bien, dans ce grand univers.
Le travail, la vertu, l'utile et noble vie,
La résignation, c'est là la poésie.
C'est la vôtre, ouvriers, ne la dédaignez pas.
Frères, honorez-la jusqu'au jour du trépas,
La muse aux bras nerveux, comme l'autre sublime,
La poésie active et qui n'a pas de rime.
Contemplez Chatterton, Malfilâtre et Gilbert,
Écrasés tous les trois sous une main de fer :
A l'aspect du malheur de ces fils de la lyre,
Près de votre foyer, exempts de leur délire,
Joyeux, vous presserez sur vos cœurs triomphants
Votre simple compagne et vos pauvres enfants.

Antoni Deschamps.

Mme DUFRÉNOY.

Pour bien des esprits la production littéraire est de peu d'influence par rapport au bonheur; elle n'est précédée ou suivie d'aucune douloureuse atteinte. Mais, pour d'autres d'une nature à part, il semble que le simple talent même soit inséparable du trouble, de l'agitation, de la peine. Une solidarité intime existe entre la faculté de s'émouvoir et le don de s'exprimer; il y a une réaction continue de l'âme sur la vie extérieure, et de la vie extérieure sur l'âme. Rarement ces êtres, doués avant tout de sensibilité, goûtent-ils le repos dans sa plénitude sereine. Il est peu de leurs jours qui ne soient traversés par quelque éclair et par quelque orage. Leur propre cœur est un foyer ardent qui les consume; quelque chose toujours vibrant en eux les maîtrise; ils portent au flanc un aiguillon qui les harcèle sans relâche. Le bonheur même, chez eux, participe de la souffrance, et leur joie la plus pure a comme un levain d'amertume. Tout leur devient cause inépuisable d'émotion, leurs liens de famille et leurs rapports de société, les circonstances privées non moins que les événements publics. Surtout, une fois en vue sur ce théâtre dévorant de la publicité, la calme possession d'eux-mêmes ne leur appartient plus. Ni le sexe, ni la modestie de la condition ne sauraient les soustraire aux épreuves sans nombre qui les attendent dans l'arène semée d'écueils.

Aussi, lorsque ces écrivains viennent à faire œuvre d'art, partout ils laissent des traces vives de ce qu'ils ont ressenti. Ils ne sauraient faire abandon de leurs impressions et de leurs souvenirs personnels. Les mille accidents dont leur route a été

marquée se réfléchissent naturellement dans les teintes du tableau. S'ils sont poëtes, à tout instant ils seront tentés de se traduire dans leurs vers, de chanter d'un accent ému leurs propres joies et leurs propres douleurs. Ils mettront à découvert, sans réserve, les plaies saignantes des blessures reçues; ils trahiront aussi le secret des félicités savourées à longs traits dans le doux mystère. Tout ce qu'il y a d'amassé au fond de leur vase, miel ou absinthe, s'épanchera à flots pressés. Femmes, elles déchireront d'une main indiscrète le voile qui protégeait les coins les plus dérobés, les portions les plus délicates et les plus fragiles de la vie intime. En vain voudrait-on s'enquérir jusqu'à quel point il convient de mettre à nu son âme devant la foule et de dicter sa confession à haute voix. Chez certaines natures, il existe quelque chose de plus puissant que la froide raison, quelque chose de supérieur aux lois de la morale vulgaire : c'est la force d'un sentiment qui s'élance pour trouver issue. Il y a de plus le droit imprescriptible de l'art, qui, dans une chaste limite, divinise tout.

Mme Dufrénoy s'est fait connaître par les tourments d'une vie agitée dont elle nous a transmis l'expression. De bonne heure elle brille dans les cercles ou languit dans la solitude; elle reçoit tour à tour les caresses et les dédains de la renommée; chacun de ses accents qui retentit provoque comme un double écho d'admirations et de médisances. Tandis que, de toutes parts, le bonheur lui échappe, la muse française reconnaît en elle la plus glorieuse de ses filles, celle qui a renoué, en l'embellissant, la chaîne des accords depuis longtemps brisés. Et non-seulement Mme Dufrénoy réveille parmi nous les soupirs douloureux de la lyre lesbienne, elle est encore un soldat des plus actifs dans la phalange littéraire de son temps. Elle touche sensiblement à tout, à la poésie, au roman, à la critique, au théâtre. Le tourbillon pressant et rapide qui l'entraîne la jette même en des sentiers qui ne semblent point faits pour elle, c'est-à-dire jusque dans les rangs de la discussion périodique. Elle a un peu de tous les succès et de tous les revers, prenant sa part des afflictions aussi bien que des joies communes, tour à tour portée ou précipitée par le flot des événements. Rien de ce qui s'accomplit autour d'elle ne lui demeure étranger, nulle émotion qui lui soit indifférente. Les sentiments d'amour, d'a-

mitié, de famille, ont un facile accès dans son cœur ; les choses publiques la passionnent et l'enflamment. En un mot, par ce qu'elle sent, réalise ou exprime, elle donne cours à toutes les nobles impulsions qui honorent à la fois le poëte, la femme et le citoyen.

Sans être d'origine lettrée ou patricienne, Mme Dufrénoy fut entourée dès le berceau de circonstances extrêmement favorables à l'essor et au développement de l'esprit. Elle naquit le 3 décembre 1765, à Paris, en pleine cité, c'est-à-dire au cœur même de la civilisation. Elle vit les premiers rayons du jour à travers une maison de la rue de Harlay, près des lieux où furent élevés Boileau et Mme Roland. Son père, Jacques Billet, joaillier de la cour de Pologne et de plusieurs grandes maisons de France, s'était acquis une fortune considérable dans son commerce. Homme de sens et d'esprit, à un degré remarquable pour sa profession, il était devenu, dans son quartier, une sorte d'oracle souvent consulté ; il arrangeait, dit-on, à lui seul plus d'affaires que n'en dérangeaient tous les procureurs réunis de la rue de Harlay et des rues adjacentes. En sa qualité d'artiste distingué, il aimait les lettres, les arts, et plus encore ceux qui les cultivent avec gloire. Son inclination pour la littérature lui avait valu l'amitié de plusieurs hommes célèbres, qu'il s'estimait heureux de recevoir chez lui. Sa maison était ainsi devenue un foyer de réunions et de causeries où s'agitaient les questions du jour. On y parlait de la cour, de la ville et du parlement Maupeou. On y narrait mainte anecdote ; parfois l'épigramme s'y décochait en traits acérés ; les productions littéraires nouvelles avaient surtout une grande part dans le débat (1).

Ce fut là le cénacle où Mme Dufresnoy reçut les premières initiations. Bien que très-jeune alors, son imagination dut être vivement frappée du ton et de l'accent de ces entretiens fréquemment renouvelés. Autour d'elle en effet discouraient des hommes

(1) Avant d'aller plus loin, nous devons déclarer avoir consulté avec fruit, pour bon nombre de ces détails biographiques, les *Observations* de M. Jay, placées en tête de l'édition posthume des œuvres de Mme Dufrénoy.

brillants par le goût, l'esprit et les talents. L'urbanité de Rochon de Chabannes, la morgue décisive de La Harpe, les saillies ingénieuses de Chamfort, les dissertations poétiques d'André Murville, faisaient assaut et se disputaient tour à tour la préséance. La jeune fille était à même, presque chaque jour, de saisir le talent dans son attitude la plus familière, elle palpait pour ainsi dire la célébrité sous sa forme incarnée et vivante. Dès lors elle put s'accoutumer à unir ensemble les idées d'existence et de renom, à ne point séparer le bonheur de la gloire. On sent combien plus tard ces impressions premières durent influer sur sa destinée.

Son instruction élémentaire et positive fut tout uniment celle des couvents d'alors. On la confia aux soins d'une tante qui était religieuse et supérieure de la maison des sœurs hospitalières de la Roquette. Cette tante, nommée la mère Saint-Félix, chérissait tendrement sa nièce et eut pour elle des égards tout maternels. Mais, soumise à la routine de l'époque, elle craignait d'étendre au delà des strictes bornes le cercle des connaissances de la jeune fille. Mme Dufrénoy nous a appris, dans des notes manuscrites, qu'elle fut obligée de pratiquer en cachette certaines lectures fort morales pourtant et même très-pieuses. Elle se retirait pendant les heures de recréation sous les beaux ombrages du couvent, afin de s'y livrer à loisir à ses lectures favorites. Ce fut à la dérobée et comme en bonne fortune qu'elle lut les sermons de Massillon, ceux de Bourdaloue, l'Imitation de Jésus-Christ et la Vie des Saints. Ce dernier livre la remplit d'enthousiasme. Elle relut plus de vingt fois, nous dit-elle, l'histoire de sainte Geneviève et celle de sainte Cécile; elle s'extasia devant leurs vertus, leur courage, leur dévouement religieux, et dès lors eût voulu cueillir sur leurs traces la palme du martyre. — Tous ces détails, du reste, ont fort peu d'importance en eux-mêmes. On en retrouve de tels à l'origine d'une infinité de personnes dont la vie est demeurée obscure et pour qui ces prémisses n'ont marqué aucun horoscope certain. En général, quand la gloire nous a sacrés, nous nous refaisons à travers une perspective irisée de couleurs un peu fantasques une enfance et une jeunesse assorties à notre âge mûr. Nous proportionnons en quelque sorte le début à la fin; nous essayons d'harmoniser les teintes de notre aurore avec celles de

notre couchant, afin que la vérité idéale ait tout son ensemble continu et sa majestueuse unité. Dès lors surgissent, en des saillies un peu exagérées, des faits qui, sans le renom postérieur, fussent demeurés à jamais enfouis ou tout au moins à demi flottants dans leur vague insignifiance. Dès lors revivent embellis et accrus des traits dont nous eussions à peine discerné les imperceptibles linéaments. Ces sortes d'arrangements, faits au surplus dans un sentiment de bonne foi incontestable qui n'entame en rien la véracité du narrateur, ne sauraient être prisés au delà de leur valeur réelle, et ne méritent pas qu'on y insiste.

Rappelée du cloître, la jeune fille, en depit de quelques préoccupations et de quelques regrets religieux, était rentrée avec joie pourtant sous le toit paternel. A quinze ans au plus, grâce à la double séduction de sa beauté et de sa dot, elle fut mariée à M. Petit Dufrénoy, riche procureur au Châtelet de Paris. C'était un homme d'esprit et de plaisir, menant un grand train de maison, voyant beaucoup le monde, aimant aussi, comme le joaillier Billet, la littérature et les gens de lettres. Mme Dufrénoy, amenée naturellement à partager les goûts et les habitudes de son mari, se trouva ainsi lancée au milieu des sociétés brillantes. Jeune, belle, riche, aimable, spirituelle, elle était en position de briller, de plaire selon la mode; les jouissances de vanité s'offraient à elle en foule. Toutefois elle savait rompre par instants avec ces enchantements pour sacrifier à la retraite, à l'étude, aux méditations. Son goût pour les vers s'était déclaré de bonne heure; le sens poétique, déjà éveillé chez elle, se développait insensiblement. Sa croissance devait être d'autant plus rapide, que l'intérieur de Mme Dufrénoy renfermait comme une atmosphère littéraire, comme une sorte d'air ambiant de poésie et de belle diction. Les entretiens qui jadis dans le cercle paternel avaient éveillé l'imagination encore confuse de la jeune fille se renouaient, se perpétuaient autour de la femme avec un sens plus lucide et une portée plus pénétrante. Plusieurs esprits forts et quelques beaux esprits ne dédaignaient point les soirées du procureur au Châtelet. Joignez à cela quantité d'hommes du monde, dont l'influence, pour n'être point aussi directe, n'était pas moins réelle. Cet entourage élégant ou érudit soutenait les efforts de la brillante jeune femme;

il donnait de l'attrait et du stimulant à ses études, en même temps qu'il lui garantissait des prôneurs et des appuis pour ses succès futurs.

La connaissance positive de l'art lui manquait encore : ce fut là de sa part l'objet de nouvelles et persévérantes investigations. Cependant, tandis que Mme Dufrénoy se partageait entre les brillantes causeries du monde et les douces rêveries de l'intimité, la révolution éclatait. Son cours impétueux, qui féconda sur son passage tant d'excellents principes, comme il balaya tant d'abus et d'iniquités, n'eut pour Mme Dufrénoy que de meurtrières atteintes. Ses liaisons avec quelques royalistes, et notamment avec le député Henri La Rivière, puis son âme généreuse qu'on savait s'indigner de tous les excès, la firent suspecter naturellement par le parti ultra-révolutionnaire. Il lui fallut expier par la fuite les larmes que la mort de Louis XVI lui avait fait répandre. L'aspect des champs, la vie solitaire convenaient à ses goûts; elle se retira dans une maison de campagne heureusement située à quelques lieues de Paris. Elle eut occasion d'y donner asyle à plusieurs proscrits; souvent même elle compromit sa sûreté personnelle pour sauver des amis malheureux. Ce fut là, chez elle, à Sevran, près de Livry, que M. de Fontanes, échappé aux échafauds de Lyon, vint passer le temps de la terreur. Cet écrivain, à la fois poëte élégant et critique plein de goût, qui alors n'avait point divorcé avec les lettres, paya l'hospitalité de sa bienfaitrice par d'utiles conseils. Ils lisaient ensemble les meilleurs poëtes de l'antiquité et des temps modernes. Ils cherchaient à surprendre le secret de leur génie spécial, et s'efforçaient quelquefois de lutter à distance : l'un, le maître, expliquant, commentant, enseignant avec cette finesse, ce tact, cette pénétration d'esprit qui lui étaient propres; l'autre, le disciple, écoutant avidement, sentant vite, comprenant à demi, et faisant profit de tout avec l'instinct divinatoire de sa riche organisation poétique.

Enfin, l'orage dissipé, le calme et la sécurité revinrent, mais rien de plus. Les intérêts attachés aux anciennes institutions avaient été attaqués, sapés, détruits de fond en comble. La fortune de M. Dufrénoy s'abîma presque tout entière dans la secousse. Plus de Châtelet, plus de procureur, impossible de

vendre l'étude. Mme Dufrénoy supporta tout ce revers avec fermeté, avec courage. Par surcroît, son mari pliait déjà sous les infirmités de l'âge survenant. Épouse et mère, elle éprouva, outre ses chagrins personnels, tout ce que le malheur a de plus cuisant, c'est-à-dire les privations et les souffrances de ceux qu'on aime. Pour parer à tant de désastres, cette femme, longtemps bercée dans les mollesses de la vie élégante, se rompit sans murmure, sinon sans peine, aux travaux les plus incompatibles avec ses habitudes et ses goûts. Ce poëte, dont l'imagination se repaissait volontiers d'un monde idéal, s'astreignit à copier nuit et jour des grimoires pour les avocats et les hommes d'affaires. Rien de plus noble assurément, rien de plus digne d'admiration que ce sacrifice de toutes les heures, de tous les instants, que cette lutte corps à corps contre des obstacles souvent mesquins, que cette sujétion doublement rebutante pour un esprit élevé et délicat à des besoins vulgaires. Par bonheur, toujours quelque récompense est au bout de si généreux efforts : l'affection reconnaissante des proches, le sourire d'un enfant au berceau, l'estime des témoins même les plus indifférents, réparent la défense faite et indemnisent du tribut offert.

Au sein de sa disgrâce, Mme Dufrénoy se trouva heureuse d'accepter ou d'obtenir pour son mari une mince place de greffier à Alexandrie, petite ville d'Italie soumise alors à la domination française. Il leur fallut passer les monts et s'en aller par delà les Alpes pour jouir d'un modique traitement qui n'eût point suffi à défrayer jadis la quinzaine d'un procureur. Bientôt un nouveau malheur vint les frapper dans cette position précaire. M. Dufrénoy, menacé depuis quelque temps de cécité, devint entièrement aveugle et hors d'état de remplir les devoirs de sa charge. D'abord, grâce à quelques protections, la jeune femme obtint de suppléer aux travaux de son mari, de lui servir de secrétaire et d'adjoint. Munie d'une pieuse résolution, Mme Dufrénoy s'appliqua à étudier les détails arides du greffe, et reprit avec un surenchérissement d'ennuis et de fatigues le métier très-peu poétique de copier des jugements, d'éplucher de poudreux dossiers. Mais l'espèce de tolérance dont on usait à son égard n'était que provisoire ; la situation étrange qu'elle avait créée ne pouvait durer longtemps. Puis la jeune femme

languissait mortellement sous ce climat étranger; les deux époux rentrèrent donc en France. Là Mme Dufrénoy se mit à vivre en partie de sa plume, soit en traduisant des romans, soit en composant des livres pour la jeunesse. Cette existence néanmoins n'avait encore rien d'assuré ni même de suffisant. D'autre part la santé de Mme Dufrénoy s'était profondément altérée, et peut être la lourde chaîne du malheur eût-elle fini par comprimer l'essor de son aile poétique, si de généreux amis n'étaient venus promptement à son aide. L'auteur de *Marius*, M. Arnault, la recommanda à M. de Ségur, dont la protection lui valut une pension du gouvernement réorganisé par Bonaparte. Placée dès lors au-dessus du besoin, libre de toute préoccupation matérielle, le poëte put se livrer avec un dégagement plus complet à la rêverie, à l'art pur, au noble délassement de la muse.

Les bienfaits que Mme Dufrénoy reçut de l'empire avaient naturellement établi un lien étroit et comme une solidarité intime entre le poëte et le régime politique qui l'avait abrité. En 1813, Mme Dufrénoy fut du nombre des dames qui accompagnèrent Marie-Louise à Cherbourg. Aussi, après la chute de Napoléon, Mme Dufrénoy éprouva de nouveau comme une sorte de dérangement et de choc dans son existence. Plus d'un appui vint à lui manquer ; plus que jamais elle dut redoubler de zèle, d'activité, de travaux, afin d'obvier à ce qui lui faisait défaut. Peut-être y eut-il à ce moment quelque indécision, quelque vacillation dans la bannière politique de Mme Dufrénoy. Elle eût volontiers sympathisé pour la dynastie dont elle avait autrefois déploré la déchéance. Mais des velléités de royalisme mal accueillies, dit-on, la rejetèrent irrévocablement dans les rangs du parti libéral, où se trouvaient déjà la plupart de ses amis. Ajoutons, pour être vrai, que la générosité de cœur de Mme Dufrénoy la livrait toujours de préférence, et abstraction faite de toute autre considération, au parti des opprimés et des vaincus.

A une époque toute riante pour elle, et dans la fraîcheur de l'âge, Mme Dufrénoy s'était signalée par des essais en divers genres, qui avaient, sinon fondé sa renommée, du moins préjugé sa future vocation. Dès 1787, elle lance son premier cri, sa pièce de début, intitulée *Boutade à un Ami*. En 1788, elle fit représenter au Théâtre-Français *l'Amour exilé des Cieux*,

comédie allégorique qui obtint du succès. La Harpe, parlant de l'ouvrage dans sa *Correspondance littéraire*, y signale une absence complète de plan dramatique ; mais il avoue qu'il renferme quelques vers bien tournés. L'année 1800 vit paraître deux romans traduits de l'anglais : *Santa Maria ou la Grossesse mystérieuse, le jeune Héritier ou les Appartements défendus;* l'un de Fox, l'autre de W. Henley. Mais ce sont ses poésies, ses élégies surtout, qui devaient composer son titre réel et le plus durable. « Dans ma jeunesse, dit quelque part Mme Dufrénoy, on me fit présent des élégies de Parny, de cet auteur divin. Déjà la passion de la poésie dévorait mon âme; j'étais sensible et malheureuse, l'élégie devenait mon domaine. Pour bien me pénétrer de ses différents caractères, j'étudiai les anciens; je ne quittai plus Catulle, Tibulle et Properce. Ils occupaient mes jours, enchantaient mes veilles; bientôt je les sus par cœur, et cependant je les lisais sans cesse. Parny me sembla les avoir atteints; et je cherchai à suivre ses traces, sans néanmoins l'imiter, l'amour n'ayant pas chez les femmes la même expression que chez les hommes. Moins passionnées, peut-être plus tendres, ces nuances me parurent ouvrir un nouveau sentier à l'élégie. » Quelques-unes des pièces du recueil complet, publié seulement en 1807, sont du commencement ou même d'avant la révolution. On en retrouve plusieurs dans les journaux littéraires du temps et notamment dans *l'Almanach des Muses*, vers les années 1788, 89 et 90. Quelques autres se rapportent au séjour si contristé de Mme Dufrénoy dans la petite ville d'Alexandrie. Des impressions de cœur vivement ressenties avaient fait éclore les premiers germes du talent poétique de Mme Dufrénoy; les rudes leçons du malheur devaient achever de les développer et de les mûrir. Des contrariétés, des privations, des souffrances de toute espèce, furent autant de vifs aiguillons. Peut-être aussi les rives pittoresques du Tanaro et le ciel bleu de l'Italie exercèrent-ils leur part d'influence.

Non-seulement Mme Dufrénoy a pratiqué l'élégie avec éclat, mais elle s'en est fait encore le représentant par excellence, l'interprète sincèrement inspiré; elle y a attaché son nom. En général, d'ailleurs, ce genre de poésie est celui que les femmes revendiquent avec le plus de droit légitime et de convenance. C'est par le moyen de l'élégie qu'elles peuvent exprimer le plus

aisément et le plus naturellement les sentiments familiers à leur cœur, l'amour, les regrets, les tendres alarmes, les vagues souvenirs, l'amère jalousie. C'est dans cette forme de création que leur talent conserve le mieux le caractère de leur sexe, pétri, si l'on peut ainsi dire, de débilité et de tendresse. Il n'est point à coup sûr pour elles de plus saine et de plus féconde source d'inspiration que leur propre sensibilité. Dans ce cercle en apparence monotone des intimes affections, l'horizon pour elles s'étend, se prolonge, et offre à leurs yeux des perspectives aussi infinies que variées. Ce fonds de richesse expansive dont la nature a doté leur âme est comme un trésor dont l'abondance toujours nouvelle ne saurait tarir. A mesure que, dans l'évolution des facultés, elles s'éloignent moins d'elles-mêmes, elles approchent davantage de la vérité d'art, de l'effet sincère et de bon aloi. Alors qu'elles se bornent à tracer le calque exact, à peindre le reflet fidèle de leurs sentiments, de leurs émotions, de toutes ces perceptions tenues, déliées, fugitives, dont leur organisation abonde, elles sont presque assurées d'atteindre l'ingénuité et la grâce, double attribut dont le charme ne pare que la seule nature et ne rehausse que les accents de la vérité.

Toutefois l'élégie a ses abus comme ses faux adeptes. Le maître l'a dit, il y a déjà longtemps, en ses sentences fortes de raison et de goût :

...... Pour bien exprimer ces caprices heureux,
C'est peu d'être poëte, il faut être amoureux.

Et ailleurs :

Il faut que le cœur seul parle dans l'élégie.

En d'autres termes, le talent poétique, le génie même, sont rien ou très-peu de chose si le cœur ne les enflamme, si une passion vraie, sincère, ne suggère et ne dicte à l'art les formules qu'il exprime. On peut ajouter que, pour rendre légitimement la douleur, il est essentiel de l'avoir sincèrement éprouvée. Sans cela, en vain vous efforcerez-vous de peindre ce que vous ne sentez point. Dans ces rimes que la prétention fait éclore,

on aperçoit trop ce qu'il y a de langueurs jouées, de martyres feints, de désespoirs étudiés, de soupirs exhalés à grand'peine. Vous ne sauriez forfaire impunément à la sainte vérité de l'art. Là où cette vérité ne gît point, le naturel s'enfuit à tire d'ailes, l'expression court haletante après la pensée qu'elle ne peut saisir; le sentiment absent montre sa viduité sous le fard et les oripeaux qui le remplacent. Faute de souffle intérieur, le vers languit et se traîne, la formule glacée trahit l'élan impuissant de l'âme.

Chez Mme Dufrénoy, nulle prétention, nulle affectation d'aucune sorte. L'amour et la mélancolie qu'elle exprime ne sont point de ces thêmes de fantaisie qu'essaie de moduler un élégiaque léger de cœur et vermeil de santé. On sent, au moment où ses impressions se traduisent, qu'elle est bien tout ce qu'elle dit être, c'est-à-dire tour à tour heureuse, tendre, inquiète, jalouse, courroucée. Sans doute les passions peuvent s'allumer au feu sacré de la poésie; tout au moins l'ardeur de l'âme s'accroît en passant dans le moule en fusion de la strophe; la pensée reçoit aussi à ce contact comme un éclair nouveau. Mais, quand bien même la vie de Mme Dufrénoy ne serait point pour nous un indice certain, la lecture seule de ses vers suffirait à démontrer qu'elle a éprouvé fortement tous les tourments de la sensibilité. C'est principalement à la poésie érotique, voilée du nom de poésie élégiaque, que Mme Dufrénoy a consacré sa muse. Comme Sapho, dont elle suit les traces, elle a voulu fixer et transmettre le souvenir des troubles passionnés de son âme. Bien qu'ayant atteint déjà l'âge mûr, au moment où son talent se produisit dans toute sa force, Mme Dufrénoy avait encore la vivacité d'impressions et presque les fraîches illusions de l'extrême jeunesse. Son recueil d'élégies forme comme un poëme continu, comme une sorte de petit roman où se succèdent, se fondent, en teintes harmonieuses, les degrés, les incidents, les nuances variées d'une même passion. Tout y est, l'exposition, le développement, les péripéties, les catastrophes. Tour à tour la joie, la tristesse, l'inquiétude, l'espoir, le dépit, les regrets, y éclatent en des tons divers, mais issus d'un même accent passionné.

L'objet du culte poétique de Mme Dufrénoy fut un objet très-réel. Celui qui fit éclore tant de beaux vers était poëte de talent lui-même, mais poëte un peu froid, homme du monde, officiel

avant tout, plus aimable que passionné, sujet à la mobilité d'esprit et aux caprices inconstants. S'il en faut croire les accents qu'il inspira, son pouvoir fut des plus grands, des plus tyranniques. Tout le premier livre des élégies et une partie du second ne sont qu'un hymne perpétuel d'admiration à son adresse. Une pièce tout à fait du commencement, intitulée *le Premier moment de l'Amour*, nous fait assister à la naissance d'une passion qui se lève radieuse au sein de l'ivresse et du bonheur.

Il est sacré pour moi, c'est mon premier beau jour,
Le seul dont je me plaise à fêter le retour,
Ce jour heureux où sa présence
Ouvrit mon cœur paisible au trouble de l'amour,
Et d'un bien inconnu m'apporta l'espérance!
J'assistais attentive à ce concert fameux
Où de Saint-Huberti la voix mélodieuse,
Où du célèbre Raul la flûte harmonieuse
Des transports de Vénus exhalaient tous les feux.
Muette, étonnée, attendrie,
Je m'abandonnais doucement
A cette vague rêverie
Qui pour une âme neuve est presqu'un sentiment.
Un son voluptueux qui meurt à mon oreille
Me fait tressaillir malgré moi :
Je lève mes regards, ils s'arrêtent sur toi.
Je doute un instant si je veille.
Ce front majastueux, ce regard séducteur,
Et ce souris plein de douceur,
Et cette auréole de gloire
Dont resplendit l'amant des filles de mémoire,
Portent le délire en mon cœur.

La Journée d'une Amante est consacrée à retracer avec détail ces mille jouissances intimes d'une âme éprise, réminiscences, souvenirs, douces préoccupations, extases, riens charmants au sein desquels le temps fuit, puis aussi heure d'attente cruelle, moment de séparation plus cruel encore. Enfin, dans *l'Amante du Poëte,* l'expression de la passion atteint son plus haut degré, qui se soutient dans quelques autres pièces plus

courtes, telles que *le Billet doux, la Constance*, *le Bonheur*. Il n'est peut-être rien de plus brûlant dans toute l'œuvre de Mme Dufrénoy que ce morceau de *l'Amante du Poëte*, vraiment inspiré depuis le début jusqu'à la fin.

Elle seule a connu le suprême bonheur,
Seule des voluptés elle épuisa l'ivresse,
Celle qui dans les nœuds d'une fidèle ardeur
Captive un favori des nymphes du Permesse.
Pour elle, au milieu des hivers,
De ses dons embaumés Flore emplit sa corbeille,
Cérès de ses trésors étale la merveille ;
Les champs ont des ombrages verts.
Pour elle, en se jouant, Zéphyre
Adoucit dans l'été les feux brûlants du jour;
L'astre rêveur des nuits prolonge son empire,
Et dans les bois émus Philomèle soupire
Un chant mélodieux d'amour.
Pour elle encore, les naïades
Suivent Neptune sur les eaux,
Pan réunit encor d'harmonieux roseaux;
Les montagnes encor se peuplent d'oréades,
Et dans le chêne aux vieux rameaux
Se couchent de jeunes dryades.
. . . .

Bientôt cependant un nuage a voilé cet éclat, ce bonheur trop rapides. De fâcheux discours se sont répandus ; le soupçon, qui a pénétré dans le cœur, s'énonce d'abord timidement en quelques vers. L'inquiétude s'éveille devant les prévenances feintes et trop empressées. Enfin, après avoir été pressentie dans la pièce intitulée *la Douleur*, l'inconstance de l'amant est formellement déclarée : *le Changement* nous annonce son infidélité irrécusable. L'auteur consent avec un douloureux effort à ce que *l'amitié la plus tendre* succède *aux plus tendres amours*. A partir de là, nous ne retrouvons plus, durant de nombreux morceaux encore, qu'amers souvenirs, cuisants regrets, chancelantes et vaines illusions. La flèche empoisonnée est toujours vive au cœur ; on suit comme la longue

traînée du sang épanché de la blessure. C'est tantôt l'image importune des lieux tout pleins de l'ingrat et du parjure, tantôt un adieu désolé aux amours, dont on a trop connu *les jalouses faiblesses, les soins menteurs;* c'est encore une fugitive lueur d'espoir due à un caprice passager, et qui s'éclipse comme une chimère; c'est le retour d'un anniversaire jadis tant aimé, tant fêté, aujourd'hui sans bouquet fleuri comme sans tendresse. C'est aussi l'involontaire pardon pour les maux endurés, et par moments quelque étincelle renaissante de la flamme du désir. Toutes ces impressions diverses, tous ces vœux superflus, tous ces regrets exhalés, se fondent, se concentrent et se résument en quelque sorte dans la pièce *à ma Lyre :*

Éloigne-toi de mes yeux, ô ma lyre!
Ta vue ajoute aux peines de mon cœur :
Ce cœur trop tendre, usé par la douleur,
Ne nourrit plus un orgueilleux délire;
Les arts n'ont plus de charme qui m'attire;
Je ne crois plus à leur espoir trompeur.
Éloigne-toi de mes yeux, ô ma lyre!

Eh! que me sert, amante d'Apollon,
D'avoir déjà consumé tant de veilles
A méditer ses pompeuses merveilles?
Ai-je attaché quelque gloire à mon nom?
A mes amis en ai-je été plus chère?
Et, quand du sort j'éprouve la rigueur,
Mes vers heureux des maîtres de la terre
Ont-ils fixé le regard protecteur?
S'informe-t-on sous quel toit je respire?
Ta vue ajoute aux peines de mon cœur;
Éloigne-toi de mes yeux, ô ma lyre!

Où sont les biens, les magiques présents,
Dont tant de fois tu me fis la promesse?
Ce dieu chéri d'une folle jeunesse,
L'Amour, objet de mes plus doux accents,
L'Amour, flatté de mon constant hommage,
Chanté par moi, devient-il moins volage?

Un seul instant il essuya mes pleurs ;
Un seul instant je l'ai vu me sourire.
Tu ne peux plus chanter que mes malheurs :
Éloigne-toi de mes yeux, ô ma lyre !

. . . .

Eh ! quoi, ma lyre, au mépris de mes vœux,
Tu retentis et plus triste et plus tendre,
Et sous mes doigts ton accent douloureux
Incessamment soupire : Elmandre ! Elmandre !
Qu'espères-tu de tes efforts nouveaux?
Avec ce nom calmeras-tu mes maux ?
Je ne veux plus te l'entendre redire ;
De mon amour je n'ai pu me guérir ;
Je ne veux plus que pleurer et mourir :
Éloigne-toi de mes yeux, ô ma lyre !

A la fin, l'expérience, le temps, la raison, ont porté leurs fruits. Des cendres d'une passion amortie est né un sentiment plus calme et plus serein. La coupe d'amertume, longtemps épuisée, a fait haïr de l'amour jusqu'à ses philtres même les plus doux. Un nouvel *amant* qui se présente est engagé à cesser sa poursuite. *Une insensible*, qui ne conçoit ni les plaisirs ni les peines de l'amour, est avertie de les craindre. Les plus sages conseils sont prodigués *à une jeune fille* qui est près de se laisser séduire. Un appel est fait *à une amie*, aux fins de cultiver ensemble une douce affection qui puisse tromper leurs mutuels chagrins. On comprend qu'une phase nouvelle du cœur s'est définitivement accomplie. La sombre inquiétude d'un espoir abusé a fait place à une salutaire résignation. Les nuits ont des heures de repos, comme les jours des instants d'étude. L'ombre et le silence des bois ne sont plus redoutés. Si, parfois encore, un reste de poison filtré dans les veines abreuve tout le corps de ses langueurs, si parfois un pleur mélancolique vient noyer les yeux, comme pour payer un dernier tribut de regret au passé, l'âme du moins, affranchie du joug, ne souffre plus.

Les pièces qui succèdent appartiennent à un ordre d'inspirations très-différent : dans la plupart les sentiments de famille dominent, l'amitié y est aussi vivement célébrée, et semble

même désormais préférée à l'amour. Ces nouvelles poésies paraissent plus spécialement contemporaines de l'époque révolutionnaire, dont elles laissent percer çà et là plus d'un souvenir orageux, dont elles retracent mainte circonstance tristement fameuse. *Une Nuit d'exil, le Retour,* dédié à M. Laya, font allusion à ces temps de proscription où l'auteur s'abritait dans une retraite obscure; la seconde pièce nous transporte sur cette terre étrangère où, à peine rassise sous son toit, elle avait dû de nouveau s'exiler sur les pas chancelants d'un mari infirme. Viennent ensuite quelques pièces d'une date postérieure encore, *la Reconnaissance, la Fête, le Jour de l'An, la Chaumière,* adressées par Mme Dufrénoy à M. de Ségur son bienfaiteur, et dans lesquelles le tribut d'un cœur reconnaissant est payé avec une effusion vraie, avec une profusion abondante d'éloges sentis. Dans *le Refroidissement,* le poëte se plaint à sa mère d'une sensible altération de tendresse. L'élégie intitulée *l'Automne* est dédiée à son fils, dont l'adolescence riche de promesses était dès lors un légitime sujet d'orgueil. Mais déjà, dans toute cette seconde période, il est visible que le talent de Mme Dufrénoy décline. Malgré la légitimité des thèmes choisis, malgré la sincérité des sentiments éprouvés, l'inspiration ne soutient plus le poëte d'une aile aussi frémissante. La palette du peintre n'a plus le secret des vives et ardentes couleurs d'autrefois. Sans doute cette automne, qui approche et qu'on chante comme à regret, cette automne *au morne feuillage* a vu pâlir les roses purpurines et fondre les rayons d'un printemps à jamais enfui.

Mme Dufrénoy a publié, en petit nombre d'ailleurs, des épîtres et aussi des chansons et des romances. On sent que l'épître n'est point un produit naturel du champ poétique de Mme Dufrénoy. L'épître ne saurait fournir d'assez vibrants échos aux accents de cette âme avant tout passionnée; elle n'a point de tons assez chauds pour en rendre la flamme toujours présente, même sous les glaces de l'âge. L'épître, en effet, c'est simplement le bon sens et l'esprit rimés, c'est encore parfois la morale assaisonnée gaiement, la philosophie voire la métaphysique sous forme mesurée et docte avec charme. L'épître vit principalement de pensées, de réflexions, d'observations fines ou profondes, de traits délicats ou élevés. Son

but est surtout d'instruire, d'éclairer, de plaire. Dans ce cadre essentiellement sobre et sévère, l'émotion n'est qu'un élément parasite; ici plus d'élan, plus d'enthousiasme aux ailes de feu, plus de soupirs ni de tendres regrets qui murmurent. Aussi, en abordant ce nouveau genre de composition, Mme Dufrénoy y est comme dépaysée, elle y apporte malgré soi quelque chose de son ardeur et de sa tristesse habituelles qui en changent tout de suite l'aspect. Plusieurs de ses épîtres pourraient à bon droit se nommer des élégies héroïques, par exemple l'*épître de Corinne à Oswald*, inspiration puisée à la lecture du roman célèbre de Mme de Staël, et qui n'est autre chose que l'élan dithyrambique d'une amante passionnée; celle intitulée *Une veuve milanaise à un guerrier français*, où le langage n'est pas moins vif de ton ni moins entraînant d'allure. Sans doute on retrouve le vrai caractère de l'épître avec son ton didactique et son cortége d'énumérations dans la pièce qui traite des *Consolations que procurent les arts*, et dans celle qui a pour objet le *Bonheur de l'étude dans toutes les situations de la vie;* mais deux ou trois pièces, plus ou moins réussies, plus ou moins méthodiquement ramenées dans le ton voulu, ne sauraient tirer à conséquence pour déterminer une vocation. — Quant à la romance, qui se rapproche davantage de l'élégie, qui, à bien dire même, n'est autre chose que l'élégie mise en couplets et en musique, elle inspire mieux sans contredit notre tendre poëte. Plusieurs des romances et des chansons de Mme Dufrénoy, çà et là négligemment semées sur sa voie élégiaque, depuis *le Divorce* qui remonte à 1794, jusqu'à *l'Inconstance justifiée*, gardent comme un doux reflet de l'âme dont elles émanent. Il en est qui ont obtenu la plus extrême vogue qui se puisse désirer en ce genre, elles ont été chantées.

Une portion de l'œuvre de Mme Dufrénoy, la plus connue peut-être, la plus glorieuse en apparence, et qui, selon nous pourtant, a le moindre mérite, ce sont ses chants nationaux, ses pièces officielles et académiques. Dans ces morceaux, en effet, où l'attiédissement se fait sentir, Mme Dufrénoy sacrifie trop évidemment à une inspiration factice et convenue; elle astreint sa muse, jadis si libre, au joug des thèmes de commande. Ainsi elle célèbre tour à tour les sujets à la mode de son temps, le roi de Rome d'abord et par deux fois, en 1811

et 1812. A quelques mois de là, elle s'enrôle, avec une ardeur généreuse, je le veux, mais trop à la suite, dans la phalange de tous ces chantres qui, à l'envi, gémissent sur l'abaissement de la France devant l'Europe. *Les Plaintes d'un jeune Israëlite sur la destruction de Jérusalem* ne sont autre chose qu'une élégie à l'unisson des dithyrambes de 1815, où, sous le voile transparent de l'allégorie, l'auteur déplore les malheurs et l'opprobre de notre pays, en proie aux dévastations de l'étranger. Lorsqu'en 1823 éclate la fièvre jaune de Barcelone, Mme Dufrénoy apporte son tribut obligé à cette autre épidémie lyrique, épique et didactique, suscitée par *le dévouement des médecins français et des sœurs de Sainte-Camille*. Puis encore, à cette date, où le nom de Grèce, éveillant les chantres endormis à tous les coins de l'horizon, apparaît invariablement au bout de chaque rime libérale, nous retrouvons notre poëte chantant *la Délivrance d'Argos;* il s'efforce, avec un élan d'illusion par trop chimérique, de renouer les antiques souvenirs aux espérances chancelantes du présent. Cette propension philhellénique, si j'ose ainsi dire, de Mme Dufrénoy, devra, une autre fois, se manifester d'une façon plus expresse et plus positive dans l'ouvrage en prose, didactique, historique et anecdotique, intitulé : *Beautés de l'Histoire de la Grèce moderne*.

Pour ce qui est des succès d'académie, les pires des succès en poésie, du moins, — la poésie vivant avant tout d'initiative et de spontanéité, — ils ne manquent point non plus, par malheur, à Mme Dufrénoy vers cette période de sa vie. Elle triomphe coup sur coup, à l'Institut par son poëme des *Derniers moments de Bayard;* aux jeux floraux de Toulouse; enfin, devant l'académie de Cambrai, où son *Épître à Suzanne* obtient la lyre d'argent. Ce qu'offre de plus particulier le couronnement de Mme Dufrénoy au sein de l'Académie française, c'est que, la première entre les femmes, elle fournit un exemple renouvelé de nos jours avec éclat par une gracieuse muse. Sans doute, dans ces divers chants, consacrés à des faits héroïques ou à des événements publics, on trouve de l'élévation, de la force, du goût, peut-être aussi plus d'art de composition, plus d'habileté pratique qu'ailleurs; mais le souffle, l'inspiration, la personnalité ne vivifient point ces cadres trop symé-

triquement ordonnés. On sent que cela ne jaillit point de source. Ce sont de pompeux alexandrins, des tirades sonores, des lieux communs lyriques comme en savent fabriquer bien des lauréats ignorés de province, comme pourraient en faire ceux-là même qui semblent le moins poëtes.

Ah! combien l'on préfère à tous ces triomphes parés de faste et de laurier ces petites pièces tombées négligemment du cœur, où l'art apparaît si peu. Malgré tout, c'est dans sa première manière, si ingénue, c'est dans l'élégie érotique que Mme Dufrénoy a déposé son empreinte la plus fidèle et conquis la souveraine palme. C'est là qu'elle épanche abondamment, d'un jet plein, spontané, inépuisable, les sources vives de sa sensibilité, qu'elle se montre toujours vraie, toujours inspirée, toujours poëte, en un mot. C'est là qu'on sent vivre, palpiter, bondir, pour ainsi dire, la muse. Naturellement, et, par une sorte d'affinité secrète, la plénitude du talent correspond à la plénitude de la passion. Combien Mme Dufrénoy elle-même devait s'enorgueillir plus vraiment de son don poétique, lorsqu'un exemplaire de ses élégies, adressé à Béranger, inspirait à notre chansonnier immortel ces beaux vers que chacun a gardés dans le souvenir :

Veille encore, ô lampe fidèle,
Que trop peu d'huile vient nourrir ;
Sur les accents d'une immortelle
Laisse mes regards s'attendrir.
De l'amour que sa lyre implore,
Tu le sais, j'ai subi la loi.
Veille, ma lampe, veille encore,
Je lis les vers de Dufrénoy, etc.

On sait le reste jusqu'au dernier vers. Mme Dufrénoy, à son tour, sans souci de la colère du pouvoir, sans crainte de perdre ses faveurs, répondait au poëte national, alors détenu à Sainte-Pélagie, par un chant de sympathie et de regret :

Toi qui crains la gaîté, que le bonheur étonne,
Mais qui reviens aux mauvais jours,

Alors que la fortune ou l'amour m'abandonne,
    Plus tendre m'offrir ton secours ;
O mon luth ! si longtemps le seul bien de ma vie,
Mêle à mes pleurs amers tes soupirs les plus doux,
    Et que leur plaintive harmonie,
Comme un léger zéphyr, glisse sous les verroux ! etc.

Mme Tastu, qui a beaucoup vu Mme Dufrénoy, et qui en fut tant aimée, devait plus tard écrire sur elle deux morceaux, dont l'un plein de grâce, l'autre pur, touchant, élevé, qu'on trouve dans le recueil de 1827. L'élégie *sur la Mort de Madame Dufrénoy* se rattache à une circonstance d'un intérêt tout particulier. Elle fut composée d'après la demande expresse de l'auteur de l'*illusion détruite*, alors que déjà celle-ci pressentait sa fin. Mme Tastu, pour satisfaire à ce vœu suprême d'une amie, dut surmonter sa répugnance à chanter les morts, et exhala du fond de son cœur ces stances d'une mélancolie si vraie :

Une brise inconnue a passé sur la lyre,
La lyre lui répond par un lugubre accord ;
Et de vagues terreurs tout bas semblent me dire :
    C'est un souffle de mort !

Je vois sur l'Hélicon un long crêpe s'étendre ;
De ses harpes en deuil les gémissantes voix
S'élèvent, et le nom que je tremblais d'entendre
    A retenti deux fois, etc.

L'originalité en somme, le caractère poétique de Mme Dufrénoy, consistent à avoir exprimé avec naïveté, énergie, abandon, les tendres sentiments dont son âme était remplie. Aimer, toujours aimer, tels semblent avoir été sa vocation, et, pour ainsi dire, le précepte que de bonne heure on lui dicta. Elle peint les tourments du cœur, même une nuance de passion plus positive. Sauf les bergeries et le travestissement, qui n'étaient plus de mode à la fin du XVIIIe siècle, il y a sensiblement en elle du Deshoulières. Ce sont presque les mêmes qualités et les mêmes défauts modifiés et transposés par la différence es-

sentielle des époques, avec avantage de talent toutefois, sinon d'esprit, chez Mme Dufrénoy (1). L'influence de quelques contemporains se fait ici sentir plus directement encore, tout poëte d'école, en général, tout écrivain type suscitant son analogue parmi les femmes. Mme Dufrénoy, dans son délire, c'est un peu Bertin, si l'on veut, avec plus d'élégance et de pureté; ou plutôt elle dérive de Parny, son réel, son véritable maître, celui que partout elle invoque (voir entre autres la pièce intitulée : *le Luxembourg*). Elle est un Parny moins léger d'allure, moins gracieux, moins varié, d'une galanterie moins spirituelle et moins vive que son modèle, mais aussi plus chaleureux et plus passionné. Il y a cette différence marquée entre le Tibulle français et son émule féminin, à savoir que le premier chante de préférence les triomphes et les douceurs de l'amour, tandis que le second n'en soupire que les amertumes et les tristesses. Ici, c'est le cœur brisé qui chante. L'amour sans bonheur et néanmoins toujours persistant, le sentiment profond de l'infidélité, paraissent avoir inspiré plus que tout Mme Dufrénoy. Les traits de passion abondent chez elle. On cite telle pièce de sa jeunesse, entre autres *le Pouvoir d'un amant*, où mainte expression d'une hardiesse hasardée, et bonne au plus pour l'époque, a dû être, plus tard, corrigée soit par l'auteur même, soit par la main de ses amis. On rencontre encore des vers comme ceux-ci :

> Son infidélité devient une faveur.

Et ailleurs :

> Pardonne-moi ta perfidie.

La facture de Mme Dufrénoy est habituellement sobre, précise, sans beaucoup d'imagination ni de couleur, et entachée çà et

(1) M. Sainte-Beuve, dans un article de la *Revue des Deux Mondes*, qu'on aime à relire, a touché incidemment toutes ces différences et toutes ces analogies avec la finesse et la pénétration exquise qui lui sont habituelles. On ne peut qu'y renvoyer le lecteur.

là du jargon mythologique. Ne lui demandez ni le chatoiement du lyrisme moderne, ni les coupes heureuses, ni les rhythmes savants retrouvés de nos jours. L'art, le travail du ciseau n'apparaissent point dans ses vers simplement harmonieux et préoccupés avant tout de l'accent naïf et vrai. Pourvu que l'expression dise tout ce qu'elle veut dire, pourvu que le sentiment exalté projette sa flamme et que la passion coule à flots, peu lui importe le reste.

Il semble que le malheur se soit attaché à faire sans cesse expier à Mme Dufrénoy les éclatantes immunités de la gloire. Sa vie ne fut en quelque sorte qu'un tissu d'épreuves de tout genre. Elle offre ce frappant exemple d'une femme pourvue de tous les éléments de bonheur, de tous les présages de sécurité, et battue cependant par de continuels orages. Avec une bonté rare, une humeur facile et enjouée, un esprit doué de candeur, une âme remplie de tendresse, elle ne put goûter librement les sereines jouissances de la vie, il ne lui fut point donné de jeter l'ancre dans le port, suprême asile des naufragés. Maintefois la calomnie, au sifflement sinistre, l'atteignit dans le fond du cœur d'un trait envenimé. Ses élégies étaient à peine parues qu'on prétendit lui en disputer la propriété ; on imagina d'attribuer à Fontanes les meilleures pièces de Mme Dufrénoy. Peut-être, en sa qualité de maître écouté et influent, avait-il pratiqué çà et là quelques retouches. Mais la manière de Fontanes est telle qu'on ne saurait la confondre sérieusement avec l'inspiration de son élève. D'ailleurs comment admettre qu'il eût composé des dithyrambes dont il est perpétuellement le but et l'objet (1) ? Plus tard on essaya de flétrir l'honneur de celle qui apparut toujours franche, toujours loyale, jusque dans ses faiblesses. Vers 1823, circulèrent des listes de prétendus agents et observateurs politiques. Parmi beaucoup de noms, les uns obscurs, les autres titrés et haut placés, figurait celui de Mme Dufrénoy. Ces listes, d'une authenticité plus qu'équivoque, passant de mains en mains, se recrutèrent, s'allongèrent

(1) Il y a mieux : Mme Dufrénoy aurait un jour affirmé à Mme Tastu que Fontanes n'avait jamais pris connaissance d'aucun de ses vers manuscrits.

sans autre motif que la méchanceté ou le caprice. C'est là une des tristes nécessité de ce noble métier des lettres, que les plus beaux caractères soient parfois indignement travestis, et qu'un nom sans tache reste en butte aux avanies du premier insulteur venu. Bien que profondément blessée, Mme Dufrénoy dédaigna de condescendre à une justification pourtant très facile; et, tout en s'indignant de la crédulité des sots ou des oisifs, elle les laissa dévorer à souhait leur misérable pâture.

Malgré tout, elle gardait d'illustres et nombreuses amitiés. Déjà, au temps de ses adversités et de sa renommée commençante, quand l'orage politique grondait, elle s'était vue honorée, soutenue, excitée, par des hommes tels que Félix Faulcon, de Gérando, Camille Jordan, qu'à son tour elle fut heureuse de pouvoir récompenser et servir par un dévouement infatigable. Plus tard, en pleine restauration, sur ses derniers jours glorieux, elle vivait entourée d'un cercle où se montraient assidus l'abbé Sicard, MM. Tissot, de Pongerville, Viennet, Mollevaut, Jay, etc. Parfois aussi on y voyait apparaître Béranger, que notre élégiaque honorait et affectionnait particulièrement, Béranger, qu'elle se plaisait à comparer à La Fontaine, l'un et l'autre, le chansonnier comme le fabuliste, ayant su se rendre inimitables dans un genre si fort agrandi par eux. C'est un trait du caractère de Mme Dufrénoy, qu'elle sut toujours rendre justice à ses rivales en poésie; plus d'une fois même elle les a célébrées dans ses vers avec un accent de sincérité irrécusable. Nous voyons, dans une correspondance, à quel point la mort subite et imprévue de l'une d'elles lui fut une perte profondément sentie.

Depuis assez longtemps Mme Dufrénoy vivait dans une alternative incessante de joies et de chagrins; ses succès dans leur plénitude s'abreuvaient d'amertume, De cette fluctuation d'idées riantes et sombres, de sentiments légers et profonds, résultait une agitation perpétuelle qui ressemblait à un état de souffrance. Un événement qui l'atteignit plus rudement que tous les maux qu'elle avait personnellement éprouvés, ce fut la mort de sa mère. Elle voulut marquer à côté de sa fosse, dans le cimetière de l'Est, le coin de terre béni où elle devait à son tour reposer. — A peine remise de ce dernier coup, libre au surplus de soins domestiques par l'heureux établissement de ses enfants,

Mme Dufrénoy vint occuper, dans la rue des Francs-Bourgeois, un joli appartement contigu à un petit jardin qu'elle affectionnait beaucoup. Elle se plaisait à l'améliorer, à l'embellir, à le parsemer de fleurs, d'arbustes, de rosiers. Tout paraissait lui sourire, le bonheur tant poursuivi semblait enfin fixé. On était alors au cœur de l'hiver; elle attendait avec impatience le retour de l'aimable saison nouvelle; elle appelait de ses vœux les premiers beaux jours et les chauds rayons de soleil; elle écoutait si la sève montait d'un mouvement rapide aux branches des arbres; il lui tardait de voir éclater les bourgeons charnus et s'épanouir sous l'humide rosée les lilas en fleur. Déjà elle entendait de rares et légers préludes à ces mille cris joyeux des oiseaux, symboles des poétiques chants. Le prochain réveil de la nature préoccupait son âme inquiète. Mais le printemps ne devait point naître pour elle; il ne devait pas lui être donné de ranimer son poétique souffle aux tièdes brises d'avril et de mai. Déjà le ver destructeur était en elle. Sa vie se desséchait à l'heure même où les fleurs des champs s'apprêtaient à étaler la richesse luxuriante de leurs parfums et de leurs couleurs.

La mort de Mme Dufrénoy, survenue le 7 mars 1825, fut presque soudaine. L'affaiblissement de santé qui s'était révélé en elle deux ou trois ans auparavant, à la suite d'une longue et douloureuse maladie, avait pu, aux yeux de ses amis, marquer un accident fâcheux, mais non faire présager une fin si prompte. Elle-même était si loin de croire à l'imminence du mal, que peu de jours auparavant elle projetait des voyages, des parties de campagne, des fêtes. L'ardeur toujours juvénile de son âme pouvait donner un semblant de jeunesse aussi à ce qui en était la forme extérieure, l'enveloppe. Mais tandis que, dans une fièvre inépuisable de sensibilité, nous nous sentons vivre impétueusement au dedans, et comptons avidement les pulsations pleines et vives du cœur, nous n'entendons point les ressorts qui graduellement s'usent ou tout à coup se brisent. Tandis que, l'œil en feu, nous contemplons le ciel azuré ou les spectacles infinis de l'âme humaine, nous n'apercevons point autour de nous les feuilles jaunies de notre arbre vital qui tombent pressées et jonchent la terre. Outre ses longs chagrins domestiques, outre les soucis répétés d'un mari aveugle et

d'une mère infirme, Mme Dufrénoy avait reçu presque sans trève mille atteintes invisibles, et qui, pour être médiocrement senties dans l'instant, n'en sont pas moins meurtrières. Elle avait beaucoup aimé, et par suite beaucoup souffert; bien des flammes vives et aussi bien des feux intérieurement couvés avaient sourdement dévoré, miné le frêle édifice. Il ne fallut qu'un léger souffle pour le faire crouler. — Au reste, Mme Dufrénoy redoutait peu la mort, qui lui apparaissait seulement comme une transformation, comme une régénération de l'être. Elle disait, par exemple, en ces termes-ci ou en d'autres équivalents : « Je consentirais de bon cœur à mourir sur-le-champ, à condition de renaître dans trente ans pendant un seul jour pour connaître ce qu'on penserait de moi. J'ai vu tant de célébrités s'éteindre dans un petit nombre d'années après la mort des auteurs, qu'à peine j'ose compter sur un souvenir de la postérité. »

Outre ses poésies et autres œuvres d'art que nous avons citées, Mme Dufrénoy a composé bon nombre de livres d'éducation, de petits traités, de contes pour l'enfance et la jeunesse, la plupart dignes d'estime. C'était là en quelque sorte la menue monnaie de son talent, qu'elle dispersait de toutes parts d'une main libérale et facile. Ces productions plus modestes, moins glorieuses, sans visée et sans prétention littéraires, étaient comme les intermittences de l'inspiration, les trèves poétiques. C'était aussi le tribut courageusement payé aux exigences de la vie matérielle, aux nécessités du métier d'auteur. Parmi beaucoup de compilations, de recueils, de fragments, d'annotations fort oubliés aujourd'hui, on distingue comme ayant plus spécialement survécu : *la Femme auteur, ou les Inconvénients de la célébrité*, petit roman dont le titre indique suffisamment le sujet et le but; *le Tour du Monde, ou Tableau géographique et historique de tous les peuples de la terre*, 1813; *Étrennes à ma Fille, ou Soirées amusantes de la Jeunesse*, 1815; les *Conversations maternelles*, 1817; *Vies des Femmes célèbres depuis les Hébreux jusqu'à nos jours*, 1816-20; *les Françaises, Nouvelles*, etc. Mme Dufrénoy avait aussi coopéré à la rédaction de plusieurs journaux; elle s'y occupait surtout des compte-rendus de romans. Le succès de ses élégies lui ouvrit d'assez bonne heure la *Gazette de*

France, où d'autres champions féminins, entre autres Mlle de Meulan et Mme de Bawr, faisaient aussi leurs armes. Dès avant la révolution, elle faisait paraître *le Courrier lyrique et amusant*. Plus tard elle fournit des articles à *l'Abeille*, dirigea *la Minerve littéraire*, et publia enfin pendant plusieurs années l'*Almanach des Dames*, *Hommage aux jeunes Demoiselles*, sortes de livres d'étrennes pour le jour de l'an, où elle ne mettait guère que son nom et quelques vers.

Il y a ainsi deux parties bien distinctes dans l'œuvre générale de Mme Dufrénoy : l'une consacrée à la rêverie, à l'art pur, à l'individualité réfléchie de l'esprit, aux libres épanchements du cœur ; l'autre plus de métier que d'art, impersonnelle, fortuite, s'éparpillant en toutes sortes d'essais sans vocation. Dans la première, c'est le poëte ne relevant que de lui-même, s'écoutant vivre et sentir, chantant à son heure, et caressant à loisir, même à travers la passion, son rêve de célébrité. Dans la seconde, au contraire, c'est l'écrivain laborieux, assidu, dévoué, multiple, faisant œuvre d'utilité pratique, d'instruction ou d'amusement, servant le public dans sa mesure et à sa manière. Du moins, dans ce pêle-mêle un peu disparate, l'auteur des *Élégies* a-t-elle eu son instant d'émotion permise, sa page révélatrice et inspirée où s'est empreint comme un sillon lumineux de son âme. Dans cette course sans trêve de la littérature militante, quelques haltes lui furent accordées pour écrire son poëme, pour modeler avec amour la statue, et puis l'animer de son souffle. Lorsque tant d'autres portent en saignant jusqu'à la fin la chaîne d'un travail sans bonheur et sans gloire, elle a pu, par intervalles, prendre l'essor sur l'aile de sa fantaisie. Heureuse encore, dans l'amertume de ses peines, d'en avoir immortalisé le souvenir !

DESSALLES-RÉGIS.

DU

DRAME INDIEN [1].

Le vrai moment du drame, pour les peuples comme pour les individus, est celui où, discutant pour la première fois leurs croyances, ils se débattent au sein du Dieu de leurs pères entre la foi et le doute. L'homme ne devient un personnage tragique qu'en acceptant cette lutte avec l'Éternel; car, aussi longtemps qu'il obéit passivement, il conserve l'unité avec la paix intérieure; par une raison opposée, lorsque la révolte est achevée, que l'incertitude est finie, que le scepticisme a triomphé, le vide profond qui se fait dans le cœur ne laisse plus même de place au combat; et, l'indifférence croissant, le drame s'évanouit. Sa puissance appartient à cette époque intermédiaire où l'âme, réveillée en sursaut au milieu de la foi, s'efforçant tout ensemble de la perdre et de la ressaisir, partagée entre ces deux impulsions contraires, s'interroge, s'étudie, se divise,

(1) Cet article fait partie d'un ouvrage que M. Edgar Quinet publiera prochainement à la librairie de Charpentier, sous ce titre : *Du Génie des Religions*. Dans ce livre, M. Quinet s'est proposé de passer en revue les cultes des divers peuples et d'y chercher le principe de leur développement social, poétique et philosophique. C'est un grand et beau sujet que l'auteur d'*Ahasverus* a traité avec la largeur et l'élévation qui distinguent son esprit.

pour se donner à elle-même en spectacle et en pâture. L'homme, en ce moment, est véritablement double; l'abîme commence à gronder sous ses pas; l'hymne se brise, et des querelles intestines du cœur humain naissent les dialogues sanglants de la scène. C'est par cette raison que s'expliquent deux choses qui n'ont pas encore été remarquées : premièrement, pourquoi les peuples qui ont une philosophie sont les seuls qui aient un drame; en second lieu, pourquoi l'une et l'autre ont partout éclaté en même temps. La tragédie se jouant à la fois dans le cœur et dans la tête des peuples, Sophocle est contemporain de Socrate, Shakspeare de Bacon, Corneille de Descartes, Schiller de Kant; et cette loi est plus évidente que nulle part en Orient, si l'on considère à quel point la religion est altérée, dans le drame indien, par les libertés réunies de l'art et de la philosophie : le sacerdoce y est éclipsé par la monarchie; le roi est dépeint comme le maître suprême, les prêtres courtisans lui paient la dîme, et, ce qui forme le dernier trait, le bouffon de la pièce est presque toujours un brahmane. Quelle révolution contenue dans ce seul mot? Sans compter les années, j'affirme qu'il y a plus loin de là à l'époque des Védas que du siècle de Louis XIV à celui de Grégoire VII.

On pourrait demander, en général, quelle sorte de drame se concilie avec le panthéisme oriental. Il semble que, si Dieu est tout ce que les sens voient, touchent, entendent, il implique contradiction de supposer une querelle, un dialogue de ce Dieu avec lui-même; d'où il suit que le panthéisme, pris à la lettre, exclut toute idée de drame. Quelle tragédie peut éclater au sein de ce Dieu partout présent, en qui tout se meut et respire, et qui est lui-même l'unique personnage? Les dieux ont beau s'incarner, se revêtir de toutes les passions, de toutes les misères de l'humanité : comment nous intéresser à la péripétie d'un drame qui se joue et se dénoue comme un rêve? Évidemment la conséquence du système oriental serait un éternel monologue de l'éternel Solitaire; les siècles passent, le rideau se baisse, la création s'évanouit; la pièce est jouée. Cet univers n'est qu'une décoration de théâtre, un spectacle imaginaire que l'Être suprême se donne à lui-même; et la nature, la grande enchanteresse qui évoque partout devant nos yeux des images sans réalité, qui étale et qui retire tour à tour les saisons, la

lumière et la vie, voilà l'unique tragédienne que comporte une telle religion.

De ce principe dérivent les formes même de la scène indienne ; car, le temps et l'espace n'étant plus mesurés sur le théâtre du panthéisme, il est évident que la scène ne doit être enfermée dans aucune limite, bornée par aucun horizon ; que l'univers tout entier forme l'unité de lieu, que la comédie divine qui commence sur la terre s'achèvera dans le ciel, et que, dans la même pièce, un double drame pourra être joué à la fois chez les hommes et chez les dieux. Il suit encore de là que les personnages de ce drame, au lieu de laisser sur la scène l'empreinte profonde de leurs pas, seront bien plutôt des fantômes de poésie qui à peine toucheront le sol. La mansuétude de la loi religieuse s'étendant au théâtre, la scène y abhorrera le sang; il ne sera pas permis d'y faire mourir le héros ; mais toutes les pièces devront finir heureusement : au moment où le drame semblera s'être le plus emparé des personnages, les avoir le plus étroitement enlacés dans l'action, ils s'élanceront sur le char des dieux; emportés au sein de l'éternelle paix, ils échapperont au règne de la réalité et de la douleur.

Ceci nous suffit pour montrer que le théâtre indien n'offre aucune ressemblance avec celui de l'antiquité grecque ; au lieu qu'il présente d'étonnantes analogies de forme avec le drame féerique de Calderon et de Shakspeare. Ce qui rend encore ces ressemblances plus frappantes, c'est qu'il réunit aussi le sérieux et le comique, et que la poésie la plus exaltée s'y rencontre avec l'ironie la plus subtile. Les rois, qui ont conservé le langage héroïque de l'ancienne épopée, conversent avec leur fou, qui est, en quelque manière, le roi du bon sens, de la trivialité, de la prose, tandis que le monarque indien est le roi de l'imagination, de l'héroïsme, de la poésie. On pourrait, à certains égards, dire que le premier est le génie anticipé de l'Occident, tant il excelle à se railler, à la manière moderne, de l'exaltation et de l'enflure du génie oriental. Dans une pièce fameuse, *Vicrama et Ourvasi,* le roi dépeint sa bien-aimée en traits magnifiques, dont quelques-uns rappellent le Cantique des cantiques. Le fou du roi, qui joue le rôle de la raison vulgaire, l'interrompt par ce sarcasme :

— Sire, le vent du midi vient au-devant de vous avec une soumission toute courtisanesque.

LE ROI.

Lorsqu'il joue avec les boutons parfumés des plantes du madhavi, et qu'il se balance autour des fleurs du jasmin avec le soufle tiède et le doux enivrement de l'amour, je retrouve l'image de tout ce qui se passe dans mon cœur.

LE BOUFFON.

La seule ressemblance que je puisse découvrir entre vous, c'est votre constance imperturbable à l'un et à l'autre.

D'autres fois, on voit déjà percer une pointe de raillerie contre les dieux, à la manière d'Aristophane.

LE ROI.

Salut à toi, astre nocturne, dont le pâle rayon couronne majestueusement le diadème de Mahadeva!

LE BOUFFON.

Assez, sire! votre grand-père, le dieu du ciel (sans lequel nous autres brahmanes nous ne pouvons rien) vous ordonne de vous asseoir, pour qu'il puisse se reposer lui-même.

N'est-ce pas là le dialogue éternel de l'exaltation et du bon sens, de la poésie et de la prose; de Socrate et de son disciple, dans les *Nuées;* de don Quichotte et de son écuyer? L'Orient n'a donc pas été toujours enivré de lui-même; il n'a pas seulement vécu de contemplation et d'extase; il a connu l'ironie telle que les modernes ont cru l'inventer, telle qu'Aristophane l'avait divinisée. Au milieu du parfum de cette poésie, qui s'exhale comme d'nne fleur enchantée, vous sentez l'épine cachée sous la mousse et la rosée.

Le théâtre indien n'étant pas né de l'ode, l'action n'y est pas interrompue, comme dans le théâtre grec, par des dithy-

rambes; l'inspiration lyrique, au lieu d'être exclusivement attribuée à des chœurs, déborde dans tout le drame. Cependant elle est plus naturellement concentrée dans quelques monologues, véritables hymnes, qui rappellent avec plus de prodigalité pittoresque les chœurs d'*OEdipe à Colonne*. Dans un des actes de *Sacountala,* un jeune prêtre ouvre la scène par cette description des merveilles d'une nuit orientale :

« Le brahmane, revenu de son pèlerinage, m'envoie pour observer les heures de la nuit. D'un côté, la lune va s'ensevelir dans sa couche automnale qu'enflamme la pourpre des fleurs de nuit; de l'autre, le soleil commence sa carrière, assis derrière Arouna, conducteur de son char. Leur éclat est pareil, soit qu'ils s'élèvent, soit qu'ils descendent, et l'homme devrait être, comme eux, égal à lui-même dans la prospérité et dans l'infortune. Maintenant la lune a disparu; la fleur des nuits a cessé de briller; elle ne laisse après elle que le souvenir de son parfum; elle penche sa tête comme une jeune fiancée qui, dans l'absence de son époux, souffre une douleur intolérable. Le matin rayonne, il rougit de sa pourpre les gouttes de rosée sur les branches du jujubier; le paon secoue son aile, il se hâte vers les huttes des solitaires, entourées de gazon consacré; et voilà que l'antilope s'élance du lieu des offrandes, et déploie ses membres gracieux. Comme la lune tombée du ciel jette de pâles rayons! elle a posé son pied sur le front des montagnes, et, dissipant le troupeau des ténèbres, elle descend dans le palais du dieu. Ainsi, après d'immenses efforts, les grands de la terre s'élèvent jusqu'au faîte de l'ambition; ainsi, en peu d'instants, ils en sont précipités. »

Voilà par quels chants sont marquées, comme par des colonnes de diamant, les divisions du drame indien.

Au reste, ce théâtre est une continuelle apothéose de l'amour, seule passion qui s'exhale de cette terre d'Asie, et il est digne de remarque que par là encore le génie indien est plus rapproché du nôtre que le théâtre grec, auquel ce genre de sentiment est presque inconnu. Il est vrai que le panthéisme prête aux passions les plus intimes un caractère particulier à l'Inde; la nature devient l'emblème, l'image de la personne aimée, qui est, pour ainsi dire, cachée sous chacune des formes du monde : l'univers est toujours de moitié, et comme en tiers, dans les

confidences et les pleurs des héros. Au plus fort de son désespoir, un jeune homme s'écrie :

« Dans ces boutons de fleurs, je revois la beauté de mon amie ; son œil, je le retrouve dans celui de la gazelle ; la liane balancée par les vents a sa grâce : elle est morte, et tous ses charmes sont dispersés dans le désert. »

De même qu'au moyen âge la Béatrix du poëte se confondait, dans le cœur de Dante, avec l'idéal de la théologie catholique, de même la Béatrix indienne finit par se confondre avec l'éternelle amoureuse, la nature immense, Maya, la reine des chimères. La brume qui passe, c'est la robe flottante de l'amie; la vague couronnée d'écume, c'est son front virginal; les détours de l'onde, c'est sa marche incertaine; et cette folie de l'amant, qui poursuit, embrasse, convoite l'objet de sa passion dans la liane meurtrie du désert, dans le regard de l'éclair, dans le flot rapide qui cache le fantôme adoré, est une source de pathétique qui ne peut appartenir qu'au génie indien. Non-seulement l'amour ainsi représenté est tout différent de l'amour grec ou romain, mais il est essentiellement religieux, puisqu'il confond la personne aimée avec l'idéal du culte, ou plutôt avec l'infini visible. Au sein de ce grand abîme d'amour, dans lequel l'homme est plongé, il ne peut plus distinguer sa propre idole de l'idole universelle, et c'est ce qui fait son vertige, car la nature tout entière, elle-même palpitante et amoureuse, sert, avec chacune de ses créatures, à nourrir, exalter en lui la passion qu'elle ressent. Elle est la confidente, la sœur aînée qui entend les plaintes et porte les messages sur les nuées. Des pluies de fleurs tombent du haut des cieux; du sommet de l'Himalaya, les jeunes Apsaras protégent les âmes éprises; tout ce qui respire est associé dans la même action, et l'on dirait que la destinée de tous les êtres flotte suspendue aux lèvres de deux créatures humaines.

Il est encore, dans le drame indien, une autre source de pathétique dérivée de la même cause; c'est l'émotion qui naît de l'amour de l'homme, non pour son semblable, mais pour la nature vivante. Cette rivalité, cette jalousie muette des choses qui disputent à l'homme son amour pour l'homme, fait, sinon le sujet, du moins la grâce principale du drame de *Sacountala*. La jeune fille va quitter l'asile de son enfance pour re-

joindre son amant, qui est le roi du pays; les nymphes des bois préparent des guirlandes pour la céleste épousée; elle part; elle s'éloigne de la forêt natale. C'est alors que se rencontre cette scène, que je ne sais comment nommer, et où la nature morte joue un des rôles principaux. On dirait que cette scène renferme les brises les plus mélodieuses du golfe du Bengale.

LE BRAHMANE.

O vous! arbres touffus, forêts sacrées dans lesquelles les divinités habitent, Sacountala vous quitte pour aller dans le palais de son époux; elle qui ne désaltéra jamais ses lèvres avant que vous fussiez abreuvés; elle qui, par amour pour vous, ne cueillit jamais un seul de vos rameaux pour en orner ses cheveux, et qui n'avait pas de plus grande joie que de vous voir chargés de fleurs!

CHOEUR DE VOIX INVISIBLES.

Que le bonheur l'accompagne dans son chemin! que les airs lui apportent la poussière parfumée des fleurs! que des sources limpides, ombragées de lotus, rafraîchissent ses pieds, et que les rameaux des bois la protégent contre les rayons du soleil!

UNE COMPAGNE DE SACOUNTALA.

Est-ce la voix de la tourterelle qui souhaite un heureux voyage à Sacountala? où sont-ce des femmes des eaux qui, imitant sa voix harmonieuse, célèbrent l'habitant pieux de ces forêts?

SACOUNTALA.

La pensée de revoir mon époux me ravit, et pourtant mes forces m'abandonnent, au moment de me séparer de ce bois, asile de ma jeunesse.

UNE JEUNE FILLE.

Écoute! écoute. La forêt aussi gémit quand l'heure de la sé-

paration approche; la gazelle refuse l'herbe qui a été cueillie pour elle; les paons ne s'ébattent plus dans les prairies; les plantes dans les bois laissent tomber à terre leurs feuilles pâlissantes : leur parfum et leur beauté sont passés.

SACOUNTALA.

O mon père ! laisse-moi parler encore à cette fleur du madhavi que je nommais ma sœur, et dont les touffes rougissantes brillent comme une flamme dans les bois.

LE BRAHMANE.

Mon enfant, je connais ton amour pour cette plante.

SACOUNTALA.

O la plus belle des plantes! reçois mes embrassements; que tes lianes en m'enlaçant me rendent mes caresses! De ce jour, et malgré l'absence, je serai toujours à toi. O mon père! aie soin de cette plante comme de moi-même!

LE BRAHMANE.

Je marierai ta plante chérie avec son fiancé, l'arbre d'amra, qui, répand son parfum autour d'elle. Prends courage, ô ma fille! poursuis ton voyage.

SACOUNTALA.

Ah! qui a saisi le pan de ma robe, et qui me retient encore?

LE BRAHMANE.

C'est le petit du chevreuil, sur les lèvres duquel tu as si souvent appliqué le baume sacré, quand il avait été blessé par les aiguillons pénétrants du gazon ; c'est celui que tu as si souvent nourri dans ta main des graines du syumaka. Il ne veut pas quitter les traces de sa bienfaitrice.

SACOUNTALA.

Pourquoi pleures-tu, douce créature, pour moi, qui dois quitter notre asile commun ? Comme j'ai pris soin de toi (car tu perdis ta mère peu après ta naissance), de même celui qui m'a servi de père te donnera ta nourriture. Retire-toi, va ; il faut nous séparer.

(Elle embrasse son père.)

Arrachée du sein de mon père, comme le jeune arbre de tamala du sol des monts Himalaya, comment pourrai-je croître sur un sol étranger? »

Où trouver ailleurs ce cri des choses, ce dialogue de l'homme et de la nature muette? Dans les pièces indiennes, imbues encore du panthéisme des Védas, les bois, les fleurs, les sentiers, ne sont pas seulement des objets inanimés; ils ont une âme, une voix, une parole, et Sacountala apparaît au milieu de tout ce cortége comme la reine des fleurs. Quelques vers d'Homère, quelques accents de Philoctète en quittant sa grotte, rappellent chez les Grecs un sentiment pareil, mais combien moins vif, moins intime, moins enraciné! Pour que l'homme soit ainsi d'intelligence avec la nature, il faut que ses jours se soient écoulés dans le même lieu, et qu'il ait eu le temps de prendre racine à l'endroit où il est né. Le peuple indien, qui n'a jamais quitté ses vallées, doit avoir nourri plus qu'aucun autre cette sympathie native avec le sol. Chaque individu végète immobile dans sa caste, à l'endroit où il a commencé à respirer; la société, la famille, toujours immuables, y sont une sorte de végétation morale. De là l'homme a en partie les instincts de la plante, et il était naturel que le cri de l'homme arraché du sol retentît surtout dans la poésie indienne. Chez les peuples modernes, chaque homme a trop souvent quitté son asile natal pour que les liens de parenté entre la nature et lui aient eu le temps de se former; trop de fois son cœur s'est promené d'objets en objets sans pouvoir s'enraciner nulle part. La nature ne crie plus sous nos pas quand nous nous en séparons; chacun de nous, errant loin du toit de ses pères, est devenu plus ou moins cosmopolite; il n'est plus

retenu par les tendres lianes qui entouraient ses premiers pas, et, pour le plus grand nombre d'entre nous, notre tombeau doit ignorer notre berceau.

Quoique le théâtre indien compte un grand nombre de pièces de genres différents, politiques, métaphysiques, satiriques, *Sacountala* est celle qui en reproduit le plus fidèlement le caractère, sous les formes les plus nobles. En effet, le personnage principal du théâtre indien, celui qui devait le mieux représenter le caractère de la contrée, ne pouvait pas être un autre Agamemnon, déjà chargé de tout le fardeau de l'histoire; ni un Hamlet, ni un Faust, tous deux plongés dans la mélancolie ténébreuse du moyen âge; ce ne devait pas être un héros entraîné à la conquête d'un autre Ilion, ni un docteur qui méditât sur les temps écoulés et la vieillesse du monde. Ce devait être une jeune fille oubliée dans le fond d'une forêt primitive, et dont tous les instincts sont ceux des fleurs qui ont parfumé son berceau. Des prêtres, au fond des forêts vierges, l'instruisent dans le culte de la nature; elle vit dans la hutte d'un brahmane, elle arrose le gazon des sacrifices; elle a la douceur et la grâce des gazelles qu'elle nourrit de sa main; elle repose languissamment à l'ombre du tamala, loin de tous les bruits du monde. N'est-ce pas là, encore une fois, tout le caractère et toute l'histoire de la race indienne? J'ajoute que, malgré la polygamie qui est au fond de ces mœurs, les sentiments qui donnent la vie à cette pièce ont une douceur presque chrétienne. Le polythéisme grec ou romain ne fournit aucun exemple de ces sentiments, qui semblent être nés seulement de l'esprit de l'Évangile, porté, par on ne sait quel aquilon mystérieux, jusque dans le fond des savanes indiennes. Sacountala est une sœur égarée de ce grand chœur de femmes chrétiennes rassemblées par les poëtes : Françoise de Rimini, Juliette, Atala. Mais celle qui lui ressemble le plus est Virginie : le même climat leur a donné à l'une et à l'autre le même air. Imaginez la fiancée de Paul abandonnée peu après sa naissance, et qui aurait gardé l'empreinte du baptême, dans l'ermitage des brahmanes.

Cependant, il faut l'avouer, le drame en Orient n'est encore qu'ébauché. La tragédie n'y est pas sérieuse, parce que l'homme, resté fidèle au dieu des ancêtres, n'est pas encore livré au

glaive de l'esprit. Comme il n'a qu'une apparence de liberté, il n'a que l'apparence de la lutte; son cœur, loin d'être véritablement divisé, ni aliéné de lui-même, se sent en sûreté dans la main de Dieu, et l'orage ne peut s'y emparer de lui; il joue avec la douleur comme Sacountala avec l'aiguillon de l'abeille amoureuse. La terre, en paix avec le ciel, exhale par toutes ses voix l'hymne, le cantique, l'harmonie; mais la tragédie n'est pas née : elle éclatera dans l'intelligence et dans le cœur de l'homme avec le génie de l'examen, avec la révolte intérieure, le doute, la curiosité de l'amour déjà rassasié. Pour tout cela, il faut attendre la Grèce.

EDGAR QUINET.

LA

MESSE NOCTURNE.

J'étais convalescent de la longue maladie que je fis après la mort de ma mère; pour affermir ma santé, les médécins m'ordonnèrent de voyager; mais cela ne me plaisait guère, et je trouvais toujours des prétextes pour reculer. Enfin Théodore, qui est si bon et qui m'aime tant, imagina de me faire donner une espèce de mission diplomatique en Allemagne; on me chargea de dépêches pour le prince de ***. Cette fois, il fallut se décider. Je pris mon chemin par Strasbourg, je passai le Rhin à Kehl, et, quatre jours après avoir quitté la rue Neuve-des-Mathurins, je traversais la Souabe, cet antique pays des chevaliers bardés de fer, des minnesingers et des associations mystérieuses. Il me semblait que je faisais un voyage à reculons du XIXe siècle dans le moyen âge.

La saison commençait à s'avancer : nous étions à la fin de septembre, mais l'automne était magnifique. J'admirais la fécondité du sol, la richesse et l'étendue des paysages, la fraîcheur de la verdure, et surtout l'éclat des couleurs dont les premiers froids du matin nuancent les bouquets d'arbres épars dans les prairies et la lisière des forêts. Les bouleaux faisaient briller au soleil leur chevelure d'or à côté des jeunes hêtres dont le feuillage empourpré témoignait une sensibilité plus douloureuse aux premières atteintes de l'hiver. Au-dessus d'eux, les peupliers

d'Italie balançaient leurs rameaux chargés de feuilles bicolores, qui tour à tour attristent l'œil par un vert sombre, et l'égaient par un blanc mat, selon le caprice du vent qui les agite. Ainsi la vie humaine change d'aspect au souffle de nos passions. Les champs avaient encore des fleurs, mais pâles et sans parfum : des scabieuses mélancoliques, du trèfle blanc, quelques grandes marguerites attardées. Je roulais doucement au milieu de ce paysage d'automne, voyant sans regarder, entendant sans l'écouter la chanson des alouettes perdues au fond du ciel, plongé dans un calme, dans un bien-être inexprimables, lorsque tout à coup, sur la plus belle route du monde, un ressort de la voiture se rompit net. Il fut impossible d'aller plus loin. Heureusement, nous étions aux portes d'une petite ville. Le postillon courut chercher du monde, et les ouvriers qu'il ramena déclarèrent qu'il fallait au moins une demi-journée pour mettre la calèche en état de continuer le voyage.

Cela me contraria d'autant plus vivement que les dépêches dont j'étais porteur étaient pressées, et que j'avais déjà un retard de vingt-quatre heures, ayant voulu m'arrêter pour voir Strasbourg en détail. Mais que faire? Je me résignai, quoique d'assez mauvaise grâce. Je dînai; ce fut toujours une heure de gagné sur l'impatience. Après dîner, je dis à Dubois : — Tu vas rester ici pour surveiller et presser les ouvriers; et moi, pendant ce temps, je visiterai les curiosités de la ville. — Madame, demandai-je à l'hôtesse, qu'avez-vous ici qui vaille la peine d'être vu? — Rien du tout, monsieur. — Quoi! pas un musée, une bibliothèque, un théâtre, une église? — Non, monsieur, toujours non, monsieur. — C'est un pays charmant, que le vôtre. — Elle me répondit naïvement : — Oui, monsieur.

Les aubergistes sont, en général, de pauvres archéologues; je sais cela par expérience. Je me rappellerai toujours celle qui me détournait de voir sa cathédrale : — Monsieur, c'est un bâtiment tout noir; il ne reste pas un grain de ciment *après* les murs; c'est vieux comme Hérode. — Mais, madame, je ne serais pas du tout fâché de voir une cathédrale du temps d'Hérode. — Ma foi, la nôtre est assez antique pour que Jésus-Christ y ait chanté la messe. Depuis trente ans que j'y vais à l'office, je dois la connaître; je vous assure qu'il n'y a rien de remarquable du tout. Au reste, allez-y voir si vous voulez; mais vous

ne pourrez pas dire que je vous ai trompé. — J'y allai. Précisément la bonne hôtesse m'avait trompé : c'était une petite église byzantine parfaitement conservée, un type complet, tout ce que j'ai vu de mieux en ce genre.

Je rôdais au hasard dans les rues, préoccupé de ces souvenirs et dans l'espoir de quelque découverte pareille. Après une ou deux heures de recherche inutile, je me trouvai à l'extrémité d'un faubourg, ayant à ma droite un long mur de clôture. Je le suivis ; j'arrivai à une porte cintrée basse et étroite; je la poussai, et me vis à l'entrée d'un immense cimetière abandonné. La plupart des croix étaient renversées sur le sol; les pierres sépulcrales, fendues et dispersées, étaient ensevelies sous de hautes graminées et une forêt de plantes ombellifères, qui, par leur pâleur et leur ténuité, semblaient un symbole des ombres habitantes de ces lieux. Au fond du cimetière s'élevait une église, non pas cette fois en style byzantin, mais gothique; et, comme l'église touchait aux ruines d'un bâtiment considérable, j'en conclus que j'étais sur le terrain d'un ancien monastère.

J'examinai l'église, ses fenêtres en ogive, ses trèfles, rinceaux, colonnettes, gargouilles, enfin tous ces brimborions de pierre dont la nomenclature pédante s'étale avec tant d'affectation sur chaque page de *Notre-Dame de Paris*. Les portes massives et vermoulues du grand portail paraissaient ne s'être pas ouvertes depuis un siècle. Elles étaient obstruées par de grands végétaux, et un rideau de lierre retombant du cintre commençait à les voiler. On ne pouvait faire le tour du bâtiment, parce que le chevet du cœur était engagé dans les constructions du monastère ; mais, en repassant devant le portail, il me fut aisé de visiter le côté nord, qui me parut le plus dégradé. Toutefois, il n'y avait point d'ouverture qui permît de pénétrer dans l'intérieur. Je le regrettai, et revins du côté du midi. Alors je m'aperçus avec surprise que la petite porte latérale était entrebâillée. Elle ne pouvait l'être que depuis quelques minutes, car je me souvenais d'avoir voulu l'ouvrir, et même de l'avoir fortement secouée en vain. J'entrai; l'église était absolument déserte; les bancs couverts de poussière ; partout des toiles d'araignée. L'autel seul était propre et paré comme si on l'eût entretenu. Il y avait un missel sur le pupître, les car-

tons étaient à leur place, et même je remarquai sur la crédence des burettes à moitié pleines. Je me promenai lentement, livré à toutes les réflexions que le lieu pouvait suggérer; tantôt je m'efforçais de déchiffrer une inscription funéraire placée sous mes pieds; tantôt je contemplais les vitraux colorés, cherchant à reconnaître les sujets tracés par la main d'un artiste inconnu. Le diable y jouait un grand rôle. Au bas d'un calvaire grossièrement sculpté et placé dans une niche, je lus sur une tablette de marbre noir chargée de superbes armoiries : *Ci-gist très-noble, très-vénérable et discrète personne Monseigneur.....* Le nom avait été effacé par les pieds et par les genoux des fidèles. On ne pouvait plus distinguer que la longue énumération des titres et dignités du défunt anonyme. Ne dirait-t-on pas que par ces graves dérisions la mort veuille insulter aux précautions et au néant de la vanité humaine?

Cependant l'heure s'avançait. Les rayons du soleil couchant, glissant à travers la rose placée au-dessus de l'orgue, devenaient de plus en plus obliques. Le spectre lumineux qui s'allongeait sur les dalles commençait à s'affaiblir; je contemplais la dégradation des teintes : je les vis se confondre, s'effacer une à une; enfin la dernière disparut, et le crépuscule régna sans partage. Alors, je l'avoue, une sorte d'effroi religieux s'empara de mon âme; je me sentis mal à mon aise, et, comme je tiens fort inutile de combattre ces impressions, je me dirigéai vers la porte.... elle était fermée! très-bien, très-solidement fermée. Je demeurai stupéfait. Était-ce un hasard? Avait-on voulu me jouer un tour, m'attirer dans un guet-apens? Je criai, j'appelai, je frappai avec colère pendant une demi-heure : j'en fus pour mes peines. J'essayai d'escalader une fenêtre à l'aide des bancs; elles étaient trop hautes. L'obscurité qui s'était complétement établie augmentait la difficulté de mes tentatives. A la fin, je compris qu'elles seraient toutes inutiles, et que le mieux était de me résigner. On n'avait pu m'attendre dans un endroit où il était si peu probable que je dusse venir; je n'avais sur moi ni argent ni papiers; j'en serais quitte pour l'inquiétude causée à mon domestique et pour une mauvaise nuit. En raisonnant ainsi, je parvins à gagner à tâtons un vieux confessionnal que je me souvenais d'avoir vu dans le bas-côté à droite du chœur; je m'y installai et ne tardai pas à m'endormir.

Au bout d'un temps que je suppose assez long, je m'éveillai en sursaut. L'horloge sonnait minuit. Je n'avais pas fait attention à cette horloge ; cependant on ne venait pas de la placer, et sans doute elle ne sonnait pas pour la première fois depuis mon arrivée. Mais, la nuit, tout surprend. Je cherchais à m'arranger sur la planche qui me servait de matelas, quand je vis une lueur se lever derrière l'autel. Cette lueur augmenta, se déplaça, et je ne tardai pas à en connaître la cause : un prêtre en surplis parut du côté de l'épître, portant une bougie dont la flamme tremblait et rayonnait dans les ténèbres humides comme une étoile dans un ciel pluvieux. Il alluma les cierges, ouvrit le missel, puis s'avança lentement, descendit les trois marches du chœur, et entra dans le bas-côté où j'étais. C'était un vieillard ; il paraissait marcher avec peine. Après avoir achevé le tour de la nef, il remonta à l'autel, le baisa, et, se tournant du côté de l'assistance absente, dit d'une voix triste et solennelle : N'y a-t-il ici personne qui puisse me servir la messe ? Il attendit quelque temps une réponse, qui ne vint pas, comme l'on peut s'imaginer. Je l'entendis pousser un profond soupir ; il éteignit les cierges, referma le missel, reprit sa bougie, repassa derrière l'autel, et un moment après ce ne fut plus que ténèbres et silence.

Je ne crois certes pas aux revenants, mais je suis persuadé qu'il y a nombre de faits qui sont et resteront à jamais incompréhensibles pour la raison humaine. Quoi ! cette intelligence presque divine, qui opère tant de prodiges, qui sonde infailliblement les profondeurs des cieux et calcule la marche des mondes, voilà sur la terre des voiles qui l'enveloppent et qu'elle ne pourra jamais percer ! Quoi ! nous vivons, et nous ne saurons jamais le secret de la vie ! Nous mourrons, et nous ne saurons jamais le secret de la mort ! C'est là ce qui humilie, confond, épouvante. J'ai peur des mystères. Ce n'est pas dans un club philosophique qu'il faut être esprit fort ; dans le salon de Mme du Deffant, à la table du baron d'Holbach, rien n'est plus aisé. Mais j'aurais voulu voir le plus hardi penseur de la troupe encyclopédique à ma place, seul, à minuit, enfermé sans défense dans cette église à demi ruinée, au milieu d'un cimetière, bien loin de sa patrie, dans un pays inconnu ; j'aurais voulu voir si, après le spectacle que je venais d'avoir sous

les yeux, son incrédulité n'eût pas été ébranlée. Je dis son incrédulité, non pas son courage; ce sont deux choses tout à fait différentes. S'il avait persisté, tant pis pour lui : il n'eût fait preuve que d'obstination et d'étroitesse d'idées, car, s'il est une circonstance où la philosophie se réduise à savoir suspendre son jugement et douter, c'est assurément celle où je me trouvais.

Mais je me faisais un reproche : que cette figure fût celle d'un être réel ou d'un être fantastique, j'aurais dû tâcher de savoir par où elle était sortie, afin de profiter de la même issue, s'il était possible.

Je ne pensais guère à dormir. J'attendis avec impatience et anxiété. Mon espoir ne fut point déçu : le retentissement de la cloche d'une heure roulait encore sous les voûtes, quand la lumière reparut. Le vieux prêtre revint et accomplit exactement les mêmes cérémonies que la première fois : il ralluma les cierges, rouvrit le missel, refit le tour de l'église, et passa encore près de mon confessionnal sans me soupçonner là. J'étais plus maître de moi, je le considérai mieux. Je fus frappé de la majesté de sa physionomie et de l'air de bonté et de souffrance répandu sur ce visage aussi pâle que s'il eût été de cire blanche. Remonté à l'autel, il me parut prononcer d'une voix plus haute et plus assurée sa question : N'y a-t-il ici personne qui puisse me servir la messe? Pendant qu'il éteignait les cierges, je traversai la nef sur la pointe du pied, et m'allai poster contre le mur en face. De cette nouvelle position, je vis très distinctement le vieillard se baisser et descendre par une ouverture pratiquée derrière l'autel. Je m'élançai, au risque de me casser le cou; mais le passage souterrain s'était déjà refermé. Je promenai long-temps mes mains sur la surface du bois, sans pouvoir découvrir le moindre vestige de serrure ou de ferrements. Je n'osai pas frapper ni appeler, retenu par la crainte de faire du bruit à la porte d'un sépulcre.

Encore une occasion manquée! me dis-je avec dépit. Aussi n'était-ce pas de cette manière qu'il fallait s'y prendre. Je me souvenais d'avoir servi la messe dans le temps que j'étais écolier. Le fantôme reviendra sans doute; lorsqu'il appellera je me présenterai, et nous verrons.

En attendant, je me mis à réfléchir. Je repassai les opinions

des anciens et celles des modernes sur l'immortalité de l'âme et les fantômes; j'y joignis les conjectures que pouvait me suggérer ma philosophie particulière; je fis si bien, que peu à peu mes idées s'embrouillèrent, je n'y distinguai plus rien, mon être moral s'enveloppa de brouillards, et je tombai dans un profond engourdissement.

Je retrouvai la conscience de moi-même par l'effet d'une musique lente et suave. C'était une manière de vieux cantique joué sur l'orgue; mais le musicien (s'il y avait un musicien) touchait si délicatement, que les sons paraissaient venir de l'autre monde. La clarté de la lune remplissait l'édifice, et je ne sais comment je me trouvais debout au milieu de la nef. Tandis que j'écoutais l'orgue céleste avec ravissement, je vis venir à moi quelqu'un : c'était une femme voilée. Quand elle fut tout près, elle releva son voile, et je reconnus ma mère. Je lui exprimais ma joie de la revoir; mais elle me fit signe de la main : — Paix, mon fils, me dit-elle; parle bas, de peur de troubler le recueillement de cette foule attentive à l'office divin. — Cependant je ne voyais personne. Ensuite elle me prit la main, et, indiquant une fenêtre par où les rayons de la lune entraient dans l'église : — Quel beau soleil! que sa chaleur est douce et vivifiante! Mon cher Albert, te fait-il autant de plaisir qu'à moi? — Je lui répondis : — Ma bonne mère, je ne vous comprends pas. Il est plus de minuit, il n'y a ici personne; ce que vous prenez pour le soleil, c'est la lune, et la lune n'a point de chaleur. — Mais, sans faire attention à mes paroles, elle continua d'un ton plus grave : — Je suis heureuse, mon fils, de vous trouver en ce lieu : c'est la preuve d'un retour aux sentiments de piété que je vous inculquai dans votre enfance. Pour achever et consolider votre conversion, je veux vous mettre entre les mains d'un saint prêtre de mes amis. Suivez-moi; par ici, faisons le tour, afin de ne déranger personne. — Elle me conduisit comme à travers les rangs d'une assemblée, et de temps en temps elle se détournait légèrement à droite ou à gauche, avec une inclination de tête modeste, comme si elle eût salué des gens de connaissance. Nous descendîmes jusqu'au portail, après quoi nous remontâmes le bas-côté assez haut. L'orgue avait cessé de jouer. Ma mère entra dans une chapelle et s'arrêta. Il y avait là une grande pierre

sépulcrale incrustée dans le mur. Ma mère frappa du revers de la main trois petits coups discrets contre le marbre. Je n'entendis point de réponse, mais je vis la pierre tourner comme une porte sur ses gonds, et le tombeau s'ouvrit avec lenteur. Une lampe brûlait au dedans, aux pieds d'un majestueux personnage que je reconnus pour un évêque, car il portait la mitre. Sa main droite tenait une crosse enrichie de pierreries, la gauche pendait le long de son corps; il avait des gants violets, et était revêtu d'un superbe rochet de dentelle. J'eus le loisir de le considérer, car il restait immobile sur ses pieds, les paupières abaissées. Mais, lorsque la tombe fut entièrement ouverte et le passage libre, l'évêque ouvrit les yeux et fit un pas vers nous. Alors seulement les traits de son visage me frappèrent : c'était le vieillard que j'avais déjà vu deux fois cette nuit; c'était le même. Je tressaillis de surprise,........ et je me réveillai en sursaut, car j'avais dormi. Toute cette vision n'était qu'un rêve; mais il avait agi sur moi si fortement, que mon cœur battait et que j'étais baigné de sueur. Je me retrouvai au milieu des ténèbres, assis dans mon confessionnal.

L'horloge sonna; je regardai par la grille : le prêtre était déjà à l'œuvre. Je le laissai faire; mon plan était bien arrêté. Il refit sa ronde, comme je m'y attendais; mais, lorsqu'il fut devant ma cachette, au lieu de continuer son chemin, il se tourna brusquement en face de moi, et, me lançant un regard de feu dont je me sentis toucher matériellement, il dit d'une voix terrible et menaçante : N'y a-t-il donc ici personne qui puisse me servir la messe? J'ouvris la porte, et sans répondre un mot je le suivis.

Il reprit sa marche sans se retourner, sans paraître surpris, sans hâter le pas. Arrivés au pied de l'autel, je m'agenouillai et je sonnai l'introït avec une mauvaise sonnette qui se trouva là, et dont le timbre fêlé n'eût pas été entendu à dix pieds de distance. Cet étrange office fut célébré jusqu'au bout; ma mémoire me servit mieux que je ne l'aurais cru. Plus d'une fois je me retournai, pour voir s'il ne nous serait pas survenu quelque auditoire fantastique; mais les cierges donnaient si peu de clarté, et au fond de l'église l'ombre était si noire, qu'il me fut impossible d'en juger avec certitude. En tout cas, je ne remarquai rien de particulier dans la voix ni dans l'action du

célébrant, hormis que, après le dernier évangile, il se mit à réciter une prière pour les âmes du purgatoire, qui commençait par *languentibus in purgatorio.* Pendant ce temps-là je méditais ce que je devais lui dire, en quels termes il convenait de lui adresser la perole.

Il s'apprêta enfin à descendre, tenant le calice de la main gauche et l'autre main posée sur la patène. Lorsqu'il fut en bas, j'allais ouvrir la bouche; mais il me prévint, et, soulevant sa main droite, il m'appliqua une si rude paire de soufflets, que je retombai évanoui sur les marches de l'autel.

J'ignore combien de temps je demeurai en cet état. Quand je revins à moi, je me trouvai assis au soleil, sur une tombe, dans le cimetière. Un homme qui paraissait un domestique me faisait respirer un flacon de sels et m'encourageait. Je me ranimai peu à peu, je retrouvai le souvenir de ce qui s'était passé, et j'en fis part à ce brave homme. — Ah! monsieur, me répondit-il, je connais bien tout cela, et je vais vous l'expliquer. C'est le père Eusèbe, un ancien moine, le seul qui reste encore de ce couvent de dominicains dont voilà les restes. Le père Eusèbe n'a jamais voulu s'en éloigner; depuis plus de vingt ans, il demeure dans ces ruines, tout seul, ne souffrant la vue d'aucune créature humaine, si ce n'est ma femme et moi, qui le servons. Nous demeurons dans cette maisonnette que vous voyez là-bas, à gauche d'un vieux saule, à l'entrée de la prairie. Il faut vous dire que le père Eusèbe est un homme d'un grand savoir. Il passe toutes ses journées à lire et à prier, mais sans jamais écrire, ou presque jamais; et encore, quand cela lui arrive, ce ne sont que des chiffres. Le pis de son affaire, c'est qu'il a le cerveau un peu.... vous comprenez, là.... un peu, oui, un peu dérangé. On dit que c'est à force d'avoir étudié, et aussi à la suite de malheurs que personne ne connaît. Sa folie est bien innocente, et même le jour, on ne s'en apercevrait guère : elle consiste à s'imaginer qu'il est en purgatoire, et n'en sera délivré que lorsque quelqu'un lui aura servi la messe entre minuit et deux heures, dans l'église de son couvent. Je vous demande un peu à quoi ces grands génies vont penser! Enfin, depuis que je le connais, et il y a long-temps, monsieur, je le vois toutes les nuits se rendre à l'église par un chemin voûté qui aboutit dans le chœur, et il y retourne trois

ou quatre fois chaque nuit. Dans les premiers temps je le suivais, afin de le préserver d'accidents; mais j'ai vu qu'il n'y avait absolument rien à craindre, et nous avons fini par nous y habituer et n'y plus prendre garde. Ordinairement la porte de l'église est fermée, personne au monde ne vient ici; vous êtes peut-être le premier depuis dix ans. — Mais comment se fait-il que j'aie trouvé cette porte ouverte? — Cela, je n'y conçois rien! Il faut que ce soit lui, qui vous aura vu rôder dans le cimetière et qui aura voulu vous attirer. — Et, dites-moi, n'avez-vous jamais eu l'idée de lui servir cette messe? — Vraiment, si fait, que je l'ai eue, et je me suis présenté pour cela plus d'une fois, mais toujours il m'a reconnu et repoussé en me disant que je n'étais pas bon pour cet office. Dans le fait, j'aurais été aussi bon qu'un autre, aussi bon que vous, sans vous faire injure, monsieur, car j'ai été six mois sacristain avant mon mariage. C'est même ce qui a été cause que je me suis marié, car la nièce du curé, qui est à présent ma femme.... — Oui, oui. Mais par quelle préférence m'a-t-il choisi, moi, étranger, qui lui suis totalement inconnu? — Je n'en sais rien. Le père Eusèbe est aussi étranger, lui; il est de Paris, je crois. Et puis après, que voulez-vous que je vous dise? On ne peut pas rendre compte des idées d'un fou. Ah! mon Dieu! qu'est-ce donc que je dis? Fou! ce pauvre bon père Eusèbe! il ne l'a jamais été; il était seulement un peu.... et il ne l'est plus, plus du tout! vous l'avez guéri. — Que dites-vous? comment! — Eh! mais, en lui servant la messe, donc! Au petit point du jour, il m'est venu secouer dans mon lit. Wilhelm, me dit-il, lève-toi vite. La grâce du ciel vient d'opérer en moi. Mes pensées sont encore confuses, mais il doit y avoir quelqu'un dans l'église, quelqu'un qui a besoin de secours. Va vite, et prodigue-lui tes soins. J'ai couru, et je vous ai trouvé étendu comme un mort; mais, grâce à Dieu, vous voilà ressuscité. — Wilhelm, ne pourrais-je pas voir le père Eusèbe? — Tiens je l'oubliais: il m'a tant recommandé de vous amener à lui! Comme cela se trouve, que vous me l'ayez demandé! Ah! ah! je vieillis aussi, et je commence à perdre la mémoire. Venez, venez; il a besoin de vous parler. — De me parler! il vous l'a dit en ces termes? — Oui, oui, il me semble qu'il me l'a dit. Allons; c'est à deux pas.

Mon guide me fit traverser des décombres au milieu desquelles on n'aurait jamais pensé qu'un être humain eût placé son séjour. Nous cheminâmes longtemps et difficilement à travers les ruines; des pans de muraille, des fragments de cloître, des arcades interrompues. Ici, une moitié d'ogive était suspendue sur notre tête; là, nos pieds heurtaient des colonnes renversées, des débris de chapiteaux gothiques, ou la vieille statue mutilée de quelque saint couché dans l'herbe verdoyante. Des fleurs qu'on ne voit qu'en été ou au printemps se montraient pour la seconde fois sous l'influence d'un automne tiède et prolongé. Les violiers, la plante des ruines, s'efforçaient de cacher sous leurs feuilles d'émeraude et leurs fleurs d'or la poussière de ces grandeurs religieuses; les digitales élevaient par ces débris leurs longues tiges éclatantes de pourpre au feu du soleil. Les richesses impérissables de la nature remplaçaient les richesses autrefois accumulées par les hommes.

Une tourelle de pierre était restée debout et à peu près intacte. Un escalier en mauvais état nous conduisit au sommet, et Wilhelm m'introduisit dans la chambre du père Eusèbe. Le premier coup d'œil que j'y jetai me rappela *le Philosophe en contemplation*, de Rembrandt. Le plancher et les meubles étaient jonchés de livres de tous les formats, mêlés à des mappemondes et à des instruments de physique. Le père Eusèpe, que je reconnus tout d'abord, était assis près de la fenêtre, dans un vaste et vieux fauteuil d'ébène recouvert en maroquin noir. Il paraissait plongé dans une profonde méditation; peut-être sommeillait-il, doucement réchauffé par les rayons du soleil. Au bruit que je fis en entrant, sa tête affaissée sur sa poitrine se souleva; il vint à moi, et me tendit la main cordialement :

— Monsieur, me dit-il, soyez le bien venu! J'ai à vous remercier d'un grand service, à vous faire mes excuses de la frayeur que je vous ai causée, et d'un outrage que vous pardonnerez, j'espère, quand vous saurez par quels événements affreux j'avais été réduit à l'état le plus déplorable.

Il prononça ces derniers mots d'une voix tremblante et en baissant la tête avec un sentiment de honte et de douleur. Je me hâtai de l'interrompre : j'étais charmé d'avoir été en cette occa-

sion l'instrument de la Providence; il ne fallait aucune excuse pour des actes involontaires ou exécutés sans la complicité de la conscience; enfin, je le remerciai de la confiance qu'il semblait disposé à m'accorder.

Il reprit : — Oui, je vous raconterai ma vie. Vous saurez ce que depuis tant d'années je renferme dans mon sein, ce dont j'aurais voulu me dérober la connaissance à moi-même. Pardonnez, continua-t-il avec émotion, et comme s'adressant à une personne visible pour lui seul, pardonnez, ô vous qui n'êtes plus ! ce secret appartient désormais à moi seul, j'en puis disposer. — Jeune homme, vos yeux n'ont jamais lu, vos oreilles n'ont jamais entendu un récit plus extraordinaire que celui que je vous ferai. Vous douteriez de ce que je vais vous dire, si ma véracité ne se trouvait confirmée par des preuves, hélas! trop nombreuses et trop irrécusables! Mais, avant tout, jurez-moi que, jusqu'à l'heure de ma mort (qui n'est peut-être pas loin), vous ne révélerez à âme qui vive une syllabe de ce que je vais vous confier!

Je le lui jurai sur l'honneur.

— Cela ne suffit pas, dit-il en secouant la tête. Il tira de sa poche un livre d'évangiles, l'ouvrit sur ses genoux et y posa ma main; ensuite il me dicta mot à mot le serment qu'il lui plut; je le répétai.

Il remit le livre dans sa poche, se leva et vint se placer debout devant moi. Je me levai aussi par une sorte de respect machinal; nous nous trouvâmes face à face.

— Regardez-moi bien, dit-il, ne me reconnaissez-vous pas? Ne vous semble-t-il pas que vous m'ayez jamais vu?

— Non, jamais.

— Mon nom, peut-être, aura laissé plus de traces dans votre mémoire : Eusèbe..., cherchez dans vos souvenirs d'enfance; le nom d'Eusèbe n'était-il jamais prononcé dans votre famille?

— Jamais, autant du moins qu'il peut m'en souvenir.

— Et le chevalier de Varennes? je suis sûr que votre père vous aura souvent parlé du chevalier de Varennes?

— Pas davantage.

— Est-il possible !... ils ne peuvent m'avoir cru mort, et quand même j'aurais été mort! — Le vieillard parut accablé,

il se voila la figure de ses deux mains, et quand il les retira je vis des larmes sur ses joues vénérables.

— Pourquoi vous dissimuler mes pleurs? ah! je n'ai que trop sujet d'en verser! je n'en verserai jamais assez pour laver mon crime... oui, mon crime! jeune homme, ne frémissez pas, ne soyez pas impatient, calmez votre curiosité; elle ne tardera pas à être satisfaite. Vous ne me reconnaissez pas? eh bien! moi, je vous ai reconnu au premier coup d'œil, malgré l'intervalle de tant d'années. J'étais en prières dans les ruines de notre couvent, je vous ai vu vous promener dans le cimetière, examiner l'église; j'ai compris que vous désiriez y entrer, et j'ai ouvert la petite porte. Je vous ai tenu prisonnier, je savais que vous vous étiez caché dans le confessionnal. J'avais de bonnes raisons pour en agir ainsi: j'avais à vous révéler mon histoire, car je vais mourir, j'en suis sûr, je le sens, et ce secret, que j'avais juré d'emporter dans la tombe, n'y descendra pas avec moi. Non! non, je ne le veux pas; je violerai mon serment!

Le père Eusèbe s'était animé peu à peu jusqu'à la violence; épuisé par cet effort, il retomba dans son fauteuil. J'étais inquiet et effrayé, car tous ses membres tremblaient convulsivement, et son visage, tout à l'heure si pâle, était coloré d'une sombre rougeur.

Après quelques minutes de silence, pendant lesquelles il parut se remettre et recueillir ses pensées, il reprit d'une voix plus calme et presque solennelle:

— Écoutez-moi, dit-il, sans m'interrompre par une parole, ni par un geste. Je ne sais ce qui se passe dans ma tête; les souvenirs m'assaillent en foule; il y a dans mon cerveau une tempête de pensées... je ne sais si je pourrai débrouiller ce chaos. Il le faut cependant, il faut que vous soyez instruit. Il y va de si grands intérêts!... attendez.

Il se dirigea d'un pas mal assuré vers un secrétaire placé en face de nous. Soudain il se retourne, s'accrochant d'une main à la clef, l'autre bras étendu vers moi, la face décomposée, les jambes chancelantes, la voix étouffée: Je suis... je suis... je...

Et il tomba de sa hauteur sur le plancher.

Je m'élançai d'un bond auprès de lui..... trop tard ! L'apoplexie l'avait foudroyé !

Wilhelm accourut à mes cris. Nous transportâmes sur le lit le cadavre du père Eusèbe. En le déshabillant pour lui porter d'inutiles secours, un papier tomba de son sein ; je le ramassai. Cet écrit, dont je suis parvenu à déchiffrer les caractères cabalistiques, m'a livré le secret de l'infortuné père Eusèbe. Ah ! oui, plus infortuné que coupable ! Mais le respect inviolable qu'on doit aux affaires d'état, surtout quand on a l'honneur d'être diplomate, me défend de dévoiler au public cet étrange mystère.

F. GÉNIN.

SOUVENIRS ET PORTRAITS

DE

LA SOCIÉTÉ ITALIENNE.

LA LITTÉRATURE ET LA LIBRAIRIE AU-DELA DES ALPES. — LA VIGNA DE SILVIO PELLICO. — L'ARCHEVÊQUE DE TARENTE. — LE SALON DE MADAME ALBRIZZI.

On croyait l'Italie épuisée, on ne pensait plus qu'il y eût sur cette vieille terre tant de fois foulée par le pied du touriste quelque coin vierge encore, quelque trésor ignoré, quelque débris curieux à tirer de la poussière. Ce n'était là pourtant qu'une erreur, et l'homme qui connaît peut-être le mieux l'Italie actuelle, qui en sait la vie privée, la vie confortable aussi bien que la vie morale et intellectuelle, M. Valery, n'a point de peine à réfuter, preuves en main, cette opinion accréditée par notre frivole insouciance. Nous avons sous les yeux un volume encore inédit du savant auteur des *Voyages historiques et littéraires en Italie*, les *Curiosités et Anecdotes italiennes*. Ceux qui croient que l'Italie n'a plus pour nous de mystères, seront fort surpris, s'ils ouvrent ce livre, de ne pas trouver un chapitre qui ne les force à rétracter leur jugement. Le passé et le présent de l'Italie ont tour à tour fourni à M. Valery, contre cette erreur trop facilement ac-

cueillie ,des armes puissantes. Nos lecteurs nous sauront gré sans doute de mettre sous leurs yeux quelques extraits des *Curiosités italiennes*. Nous aurions mauvaise grâce à louer plus longtemps M. Valery sans le laisser parler. C'est dans ce qu'on pourrait appeler la *partie actuelle* de son livre que nous puiserons surtout. Voici d'abord quelques détails sur l'abbé Cancellieri et la condition des écrivains en Italie, qu'on ne lira pas sans intérêt de ce côté des Alpes :

L'érudition étendue, facile, infatigable et presque encyclopédique de l'abbé François Cancellieri, vice-chancelier de la pénitencerie et directeur de l'imprimerie de la propagande, est célèbre parmi les savants. Ses innombrables notices, lettres et dissertations sont fort curieuses par la multitude de faits qu'elles renferment, et l'on peut s'y fier, puisqu'il cite et donne ordinairement les textes. Le procédé dont il se servait pour composer rappelle celui de dom Ignacio de Ipigna, un des maîtres de Scipion, le digne valet de Gil-Blas, qui faisait enfiler dans un fil de fer en forme de guirlande, les petits carrés de papier sur lesquels il avait transcrit les apophthegmes tirés des auteurs hébreux, grecs et latins, qu'il compilait tout le jour. Ainsi, lorsque Cancellieri, soit par ses énormes lectures, soit par la communication de quelque savant, avait connaissance d'un fait singulier, il le portait sur un petit carré qu'il passait dans un lacet suspendu à la glace de sa cheminée. Quand le feston érudit était parvenu à une certaine épaisseur, il songeait à en faire un volume, et, après avoir examiné la matière qui dominait, il la prenait pour titre. Le volume était imprimé rapidement à ses frais et criblé de fautes d'impression. Il avait, toutefois, une réserve de matériaux, et l'on a cité le trait du marquis de Funchal, ambassadeur de Portugal, qui, lui parlant un jour de l'entrée publique qu'il allait faire, reçut trois jours après l'histoire complète de l'entrée de tous les ambassadeurs portugais à Rome. Mais l'aimable abbé italien différait tout à fait pour l'esprit et les manières du pédant espagnol.

Je fus assez heureux pour connaître ce vrai modèle de l'urbanité romaine, qui m'avait accueilli avec bonté, en 1826, quelques semaines avant sa mort. Je me rappelle encore sa

jolie maison *al mascherone di Farnese,* avec inscription latine et la vue du Tibre, agréable réduit où cet affectueux vieillard recevait les dimanches matin. Là, sur un long canapé occupant tout un côté du salon, et devant lequel était une autre banquette, on voyait, sur deux files rapprochées, des cardinaux, des prélats en manteau court, des chefs d'ordre avec leurs amples vêtements, des étrangers fixés à Rome par le goût de l'instruction, des professeurs, etc., tous réunis par le plaisir des entretiens littéraires. La découverte d'une colonne, d'un temple, d'une inscription, d'une médaille, devenait là un événement qui se discutait avec importance, gravité, souvent même avec passion; c'était pour cette société érudite nos amendements, notre adresse, notre majorité. L'esprit d'examen, notre éclectisme politique et philosophique s'exercent en Italie sur les ruines et les monuments du passé. Quoique les ecclésiastiques fussent les plus nombreux, il n'était point du tout question de querelles théologiques : le clergé romain a cette sorte de modération et de sécurité que donne la puissance, et il n'éprouve point cette gêne d'un clergé aspirant et souffrant.

Tous ces savants cultivaient les lettres et l'étude pour l'amour d'elles-mêmes; car la littérature en Italie n'est point un gain, et il faut être riche pour écrire. L'Arioste avait imprimé le *Roland* à ses frais, et les premières éditions de la *Jérusalem,* tronquées, incorrectes, parurent contre la volonté du Tasse. Le plus souvent, les auteurs s'estiment fort heureux quand le libraire veut bien se charger de l'impression. Milan, Venise et Florence sont les seules villes où les manuscrits sont quelquefois payés, leur prix ne dépasse guère alors 40 fr. la feuille, ce qui, pour un volume de près de cinq cents pages, rapporte à l'auteur 1,200 fr. Les plus nobles esprits d'Italie ne tirent point de leur travail ces splendides tributs des écrivains célèbres de France et d'Angleterre. La traduction de l'*Iliade* ne valut à Monti que 4,000 fr. Parini montrait des prétentions assez élevées lorsqu'il exigeait d'un libraire vénitien 150 sequins (1,792 fr.) pour réimprimer ses jolis poëmes, *il Mattino* et *il Mezzogiorno,* auxquels il avait ajouté *la Sera.* La première édition de la belle tragédie d'*Adelchi,* de M. Manzoni, ne le couvrit point de ses frais, et ses populaires *Promessi*

sposi ne lui ont rendu que les 1,000 fr. payés par le libraire milanais, Vincent Ferrario, pour l'édition princeps de 1825. Silvio Pellico ne reçut aussi que 1,000 fr. du libraire de Turin qui publia la première et l'unique édition italienne de ses *Prigioni*, si immensément réimprimées à l'étranger. Le premier lyrique actuel de l'Italie, M. Joseph Borghi, a perdu sur l'impression de ses *Hymnes*, qui devaient parvenir à vingt-six éditions. L'habile poëte et versificateur Grossi, qui fut naguère l'espoir du Parnasse italien, a été obligé, pour vivre, de renoncer aux Muses et de prendre, à Milan, une étude de notaire (1). Ajoutez à toutes ces misères l'obligation plus rigoureuse en Italie qu'en France d'offrir son livre à toutes les sortes d'amis, même aux amis qui nous détestent, hommage forcé dont se moquait l'abbé Galiani, quand, publiant sous le voile de l'anonyme ses réflexions sur le dialecte napolitain, il disait n'avoir point trouvé de meilleur moyen de garder à la fois ses exemplaires et ses amis.

Cette triste condition des écrivains italiens vient toutefois d'être fort adoucie, depuis qu'à l'exception de Naples, la propriété littéraire a été garantie dans leur pays. Plusieurs retirent aujourd'hui un profit légitime et suffisant de leurs travaux. Le contraire est arrivé en France. Dans cet âge de fer de notre librairie, la haute littérature est presque abandonnée; les hommes les plus capables de la cultiver avec honneur cherchent des ressources dans un genre plus au niveau du déclin des intelligences. Il n'y a de gain que pour les œuvres faciles, gaillardes, fantasques, monstrueuses ou corruptrices; et cette littérature nouvelle, que l'étranger croit à tort l'expression de la société, a détourné du projet de nous visiter plus d'une famille honnête et voyageuse.

Il y a un grand charme aussi dans les détails que donne M. Valery sur le caractère et la vie privée de quelques poëtes

(1) Les études de notaire, en Lombardie, ne se veulent point aux prix élevés de celles de Paris, dont la rente seule ferait un fort joli revenu pour un poëte, même prodigue. Ces charges, conférées par le gouvernement, sont bien loin d'avoir une égale importance et de rendre le même produit.

modernes de l'Italie. Nous citerons particulièrement sa visite à Silvio Pellico :

« J'ai récemment visité Silvio Pellico, et je puis attacher une physionomie à cette renommée si pure. Il était à la campagne, dans une charmante *vigna* de la colline de Turin, près de Montcalier, chez une Française distinguée, Mme la marquise de Barol, née Colbert, vénérée pour sa bienfaisance éclairée et son active charité (1), et qui lui a ouvert le plus honorable asile. Un parfum de religion semble s'exhaler autour de cette demeure. A l'entrée de la *vigna*, sur un portique agreste, sont peints deux anges avec la légende *in spe;* sous le portique deux fresques latérales offrent, la première, le retour des envoyés de Moïse chargés de reconnaître la terre promise et rapportant la grappe de Chanaan, avec ce verset : « Ils coupèrent une branche de vigne avec sa grappe que deux hommes portèrent; » et la seconde, Ruth glanant dans le champ de Booz, avec ce verset : « Écoutez, ma fille ! suivez partout où l'on aura fait la moisson. »

La petite chapelle de la *vigna*, garnie d'ornements travaillés de la main de Mme de Barol, inspire le plus touchant intérêt et une tendre vénération, surtout lorsqu'on la visite et qu'on peut y prier avec Silvio Pellico, l'aide, le confident des pensées pieuses et des bonnes œuvres de cette femme accomplie.

Les personnes enthousiastes qui exigent du poëte, soit la tête de M. de Chateaubriand, le cou de Byron, ou le port de M. de Lamartine, éprouveront quelque mécompte à l'aspect de Silvio Pellico. Il est d'une taille petite, d'un teint pâle, d'un

(1) Mme de Barol s'est vouée au soulagement des pauvres, des malades et des prisonniers. Elle a créé une maison de refuge pour cent filles repenties, qui travaillent et dont les ouvrages aident à faire aller l'établissement. Cent vingt à cent trente petits garçons et autant de filles sont reçus dans son propre palais et confiés à quatre sœurs de Sainte-Anne-de-la-Providence; premier exemple des salles d'asile aujourd'hui si généralement adoptées en Italie. Il a même été imprimé à Turin, en 1839, un joli recueil de prose et de vers à leur usage, *Raccolta di prosa e poesia a pro degli asili d'Infanzia.*

air souffrant, et, malgré la largeur protubérante du front, son regard est caché, éteint derrière des besicles. Toutefois ses manières sont vives, empressées, et ne manquent point d'agrément. Mais l'âme supplée en lui à la débilité du corps, et bientôt on ne voit, on ne sent plus qu'elle.

Le christianisme de Silvio Pellico n'est pas seulement celui d'un poëte et d'un homme sensible, mais encore celui d'un érudit et d'un raisonneur. Il connaît les meilleurs apologistes de la religion, et sait bien l'histoire de l'église. La conversation étant tombée sur la remarque de Rousseau, que « la philosophie ne peut faire aucun bien que la religion ne le fasse encore mieux, et que la religion en fait beaucoup que la philosophie ne saurait faire, » nous parlâmes de la tolérance. Je citai le trait du pape saint Grégoire, qui fit rendre aux juifs de Cagliari, par l'évêque Janvier, la synagogue que l'un d'eux, nouveau converti, avait violemment changée en église : Silvio Pellico ajouta à ce fait quelques détails qui avaient échappé à ma lecture des *Lettres de saint Gregoire*. Il parla avec enthousiasme et raison de l'histoire papale de Grégoire VII, qu'il regarde comme un saint plein de courage et de génie, et il était charmé de l'*Histoire d'Innocent III*, par M. Hurter.

Les habitudes religieuses de ma femme, qui m'accompagnait, me mirent à même de pénétrer quelques-unes des pratiques de piété de Pellico. Elle l'avait consulté sur l'achat de quelques livres de dévotion que j'avais vus portés au catalogue des frères Giannini et Fiore, de Turin. Silvio Pellico nous avoua qu'élevé par une mère chrétienne et française, ses livres de piété, à l'exception de l'*Imitation*, qu'il lisait en latin, étaient français ; qu'il usait tout bonnement de la *Journée du Chrétien*, des *Délices des âmes pieuses*, et surtout des écrits du grand maître de la vie spirituelle, saint François de Sales; que le plus souvent un seul verset de l'Écriture ou le *Pater* même suffisait à sa méditation, et que sa prison l'avait obligé et habitué à recourir plutôt à l'oraison qu'à la lecture.

La rencontre de Silvio Pellico m'est restée comme le souvenir d'une apparition bienheureuse. Quelque chose de plus haut que la littérature, que la poésie même, s'exhalait de cet homme. L'amitié qu'il m'accorda, les dernières paroles qu'il

me dit, sont devenues pour moi un lien à part, solennel, sacré; car ces paroles avaient été : « C'est en Dieu qu'il faut nous aimer. »

Le bruit de la mort de Silvio Pellico, si heureusement démenti, vint un moment ajouter à la religion de son souvenir. Il m'avait écrit quelques semaines auparavant une lettre qui témoignait une singulière estime pour l'activité et les travaux des écrivains français; elle se terminait par ces mots touchants : « Vous m'appelleriez en vain à votre secours. Avec la triste santé que j'ai, on renonce aux entreprises; on ne fait plus que végéter, sourire avec sympathie au bien que font les autres, et attendre doucement au pied de la croix le jour du passage. »

L'Italie politique n'a pas été plus oubliée que l'Italie littéraire par M. Valery. Le portrait de l'archevêque de Tarente, Capece-Latro, doit être rangé, surtout à cause des révélations qu'il contient sur la reine Caroline, parmi les chapitres les plus intéressants de son livre. La vie de ce prélat unissant la fermeté de l'homme d'état à l'aimable bonhomie qui distingne les savants italiens, a été racontée par l'auteur avec une grande richesse de détails. Nous ne citerons de cette longue biographie que les pages les plus curieuses.

Joseph Capece-Latro était né à Naples le 25 septembre 1744. Il appartenait à une antique famille dont l'origine, d'après les curieuses recherches qu'il publia en latin, à l'âge de quatre-vingt-six ans, remonte à Ginello Capece, consul de Naples en 1009. Joseph parut doué, dès l'enfance, d'esprit, de mémoire et d'une raison précoce. Il racontait plaisamment avoir été à l'école chez des capucins de la Pouille, moines un peu trop réjouis qui aimaient la comédie et la jouaient. Il semble que leurs représentations pouvaient assez faire le pendant de celles du couvent des *Donne Pericolanti* peintes par le comte Giraud, le Dancourt romain; car, si ces dames jouaient les rôles d'hommes avec l'épée au côté, l'habit habillé et le chapeau à trois cornes, mais sans quitter le jupon, les capucins enveloppaient et cachaient la barbe de leurs actrices dans un petit sac de soie rose.

Une singulière vocation militaire, que la haute naissance de Capece devait favoriser, fut sacrifiée à la tendresse maternelle. Il fut élevé au collége du Mont des Capeci, une des anciennes fondations d'enseignement dues à sa famille et consacrées à ceux de ce même et illustre nom. De là, il passa au collége des Nobles, un de ces gymnases privilégiés qui ne sont propres aujourd'hui qu'à corrompre l'enfance par les prétentions d'un orgueil suranné, mais qui déclineront de plus en plus en Italie, à moins qu'on ne finisse par admettre des élèves appartenant aux classes éclairées et aisées de la société. Ces colléges aristocratiques pour l'étude des lettres n'existaient point en France : l'antique université de Paris, qui avait imité la forme et la constitution du gouvernement de la république romaine, qui appelait *comices* les assemblées de ses facultés, et attribuait aux dignitaires élus la *pourpre* et les *faisceaux*, cette institution, libre et populaire au sein de la monarchie, avait eu pour écoliers le grand Condé, le prince de Conti, des Montmorency, des la Trémouille, des Villars, des Duras, et l'on a vu depuis sur les bancs de l'université nouvelle tous les fils d'un roi. Capece resta au collége des Nobles jusqu'à dix-huit ans, et à son entrée dans le monde on fut frappé de son savoir, de sa distinction et de sa modestie.

Peu d'hommes ont eu la fortune de rencontrer des maîtres comparables à ceux qui formèrent la jeunesse de Capece-Latro. Genovesi lui apprit les sciences philosophiques; Cirillo, le droit romain, et Mazzochi, l'antiquité. Afin de repasser les doctrines philosophiques, il se rendit à Bologne, où il suivit les cours de la fameuse Laure Bassi sur la physique expérimentale; et comme chez les Grecs ses ancêtres, Périclès étudiait en même temps la métaphysique sous Anaxagore et la musique sous Pythoclidès, Capece-Latro apprit la musique, et fit des progrès sous le fameux père Martini.

De retour à Naples et à peine revêtu de la prêtrise, il publia à vingt-deux ans son premier ouvrage sur les *Fêtes des chrétiens*, peu après avoir été nommé chapelain du trésor de saint Janvier. Cette place appartient à sa famille, et je l'ai vue occupée par dom Nicolas, son frère, homme excellent, plein de jugement, dont le sang-froid dans une circonstance périlleuse sauva le trésor. Championnet, après trois jours de l'héroïque

résistance des lazzaroni, venait d'emporter Naples, et pour satisfaire aux nécessités de son armée, il allait s'emparer du riche dépôt confié à dom Nicolas. » Je ne puis rien contre vous, dit avec bonhomie ce dernier au général français; mais vous connaissez le culte des lazzaroni pour saint Janvier; à leurs yeux, je suis responsable du trésor; je désire donc que vous permettiez qu'un certain nombre d'entre eux, et des plus influents, assistent à la saisie, afin qu'ils répondent aux autres que j'ai été forcé. » On se garda bien d'accéder à une telle offre; le trésor resta intact, et, à la demande du fameux Michel, dit le Fou (*il Pazzo*), chef des Lazzaroni (*Capo Lazzaro*) (1), créé colonel français, saint Janvier obtint même une garde d'honneur républicaine de deux compagnies de grenadiers.

Joseph Capece fut envoyé à Rome, à l'âge de vingt-cinq ans, en qualité d'avocat consistorial pour la nation napolitaine, charge importante de la prélature. Son discours d'inauguration traita un point de jurisprudence alors fort discuté, et eut un grand succès. Le docte Ganganelli lui témoigna une tendresse presque paternelle, et il fut dans la confidence du destructeur des jésuites, hardi alors de ce courage forcé dont parle Lucain : *Fortis virtute coactâ.*

Naples fut un des premiers états de l'Europe où commença cette émancipation civile et politique attribuée trop exclusivement à notre révolution, qui l'a bien plutôt compromise et retardée par ses excès. Les réformes de Tanucci, sous Charles III et au commencement du règne de Ferdinand, avaient précédé celles du sage Léopold en Toscane. Ce ministre philanthrope et vraiment progressif proposa Capece-Latro, à peine âgé de trente-deux ans, pour le vaste diocèse et l'antique siége de

(1) L'élection annuelle du *Capo Lazzaro* par ses pairs se faisait un jour de fête, sur la place du marché. On ne comptait ni les voix ni les votants, mais on prenait celui dont le nom retentissait le plus fort : il était nommé à la majorité, ou plutôt à l'intensité des cris. Au moment de sa révolte, Masaniello avait déjà été choisi, d'après ce bizarre mode d'élection, comme *Capo Lazzaro*. Alors les lazzaroni étaient, dans les édits des vices-rois, traités honorablement de *peuple*.

Tarente. Saint Cataldo, le patron, était un de ces évêques que Charlemagne envoyait au loin pour aider à la civilisation de son empire, et il était né en Irlande comme saint Colomban et saint Gall, qui évangélisèrent deux siècles auparavant la France et la Suisse. Son origine paraît illustre, puisque le nom de Catheld est celui d'un roi de Connaught retiré à l'île d'Iona, où il mourut en 786. Mais il est probable qu'avant ce rénovateur, Tarente eut des évêques du rite grec, puisque l'Évangile continue encore à s'y dire en grec, à moins que cet usage ne provienne de l'ordre donné en 968 par l'empereur Phocas aux églises de Pouille et de Calabre de suivre le rite grec. Le nouvel archevêque releva les études du séminaire, dont il rédigea le plan; huit bourses furent créées sur sa proposition, car Tarente, malgré l'éclat et l'antiquité de ses souvenirs, était fort pauvre de fondations propres à développer le mérite naissant. Il rétablit l'usage des conférences académiques hebdomadaires, et il y assistait. Le palais archiépiscopal fut rebâti par lui et avec le goût, la solidité et la magnificence convenables à un homme de sa maison. Il rendit publique sa bibliothèque particulière qu'il accrut considérablement, bienfait signalé, car, dans l'ancienne patrie d'Archytas et dans toute la province, il n'y avait pas une seule bibliothèque publique. La fête de saint Cataldo se célébrait par des jeux profanes et périlleux, puisqu'ils imitaient le bruyant jeu du pont qui a plus d'une fois ensanglanté Pise; Capece-Latro parvint à calmer les factions entre lesquelles la ville était divisée à cette occasion. Tel fut son ascendant qu'il excita la délation jalouse, mais impuissante, des autorités publiques auprès du gouvernement. Son instruction canonique sur le baptême conditionnel, dans laquelle il traite les questions les plus difficiles sur l'administration de ce sacrement, telles que les cas de monstres, de fœtus incomplets, etc., fut réimprimée deux fois à Naples; elle elle obtint les honneurs d'une traduction française par l'abbé Clémaron, et elle sert encore de règle dans quelques parties de la France. Une lettre pastorale de 1790 au clergé traite des pratiques superstitieuses dans l'adoration des saints, que le peuple en Italie met souvent au même rang que Dieu. L'église vénère les saints, dit Capece, mais adore Dieu seul.

L'antique tribut de la haquenée, que le pape réclamait de la cour de Naples, déplaisait à Tanucci, parce qu'il impliquait une idée de vasselage. Le hardi et heureux favori qui peu de temps après le remplaça au ministère, Acton, amené à la même répugnance, chargea quelques publicistes napolitains d'attaquer les prétentions du saint-siége. La science de Capece-Latro le désignait assez pour l'un des champions; mais le côté politique de la question lui donnait des scrupules dont l'ordre du roi et la reconnaissance qu'il lui devait triomphèrent. Son discours historique sur l'*Origine, progressi e decadenza del chiericato su i beni temporali*, qui est encore un abrégé de l'histoire du royaume des Deux-Siciles, trouva un digne adversaire dans le cardinal Borgia, dont le livre est resté.

C'est alors qu'il fut tenté de renoncer à son archevêché pour se retirer dans la solitude du Mont-Cassin, et s'y livrer tout entier le reste de ses jours aux études ecclésiastiques qui lui avaient fait tant d'honneur. Mais, retenu par les instances de son clergé, il resta à Tarente.

Il reçut en 1797 une visite de plusieurs jours du roi Ferdinand et de sa femme, satisfaits du zèle qu'il avait montré à exciter aux armes ses ouailles et à offrir son argenterie, celle de son église et deux mille ducats, afin de repousser l'irruption française.

Lors de la création de la république Parthénopéenne de 1798, le devoir le retint au milieu de son troupeau. La ville, flottant entre ses opinions monarchiques et la peur de résister aux ordres de la république, prit le parti d'élire l'archevêque président de la municipalité. Il résista vivement et parvint à détourner le choix sur un autre. Il s'était refusé à se trouver à la plantation, sur la grande place, de l'arbre de la liberté, disant que ce genre de cérémonie n'avait pas besoin de la présence du pasteur. Il consentit toutefois à assister dans sa cathédrale au *Te Deum* que l'on y chanta. Son discours, prononcé en présence des autorités républicaines, prêche évangéliquement la paix et la soumission aux puissances, mais il n'y abjure point ses sentiments d'affection pour les princes expulsés. Les lettres pastorales qu'il publia sont pleines de charité, de raison, et de la véritable indépendance épiscopale. Il habitait alors, à

un demi-mille de la ville, le casin de Sainte-Lucie, rustique retraite située sur le rivage riant appelé petite mer de Tarente, près des bords de l'antique Galèse, aussi pauvre d'eau que riche de souvenirs poétiques. Il était bien loin d'y jouir du repos satisfait du vieillard de Virgile ou du calme philosophique que voulait s'y préparer Horace.

Un jour qu'il sortait pour se promener, après avoir dit la messe, un courrier expédié de Naples lui apporta l'ordre de venir siéger au corps législatif. Il écrivit à l'instant une lettre par laquelle il déclina doucement cette part de la souveraineté, et fit agréer son refus au directoire napolitain.

La constitution de la nouvelle république Parthénopéenne était l'œuvre savante et sage de Mario Pagano, qui, obligé de subir quelques parties de la constitution française de 1793, avait introduit dans celle de Naples plusieurs institutions excellentes, propres à être adaptées aux diverses formes d'états libres, et à y servir de frein. Tel était ce tribunal de censeurs, magistrats de l'opinion, chargés de la réforme et de la conservation des mœurs, imitation de la censure domestique, qui, selon Montesquieu, produisit à Rome tant de prodiges. Tel était encore ce tribunal des Éphores, qui avait pour attributions de veiller à ce que la constitution fût exécutée fidèlement, que les fonctionnaires ne dépassassent point les limites de leur autorité, qui les rappelait à la modération quand ils s'en écartaient, et annulait leurs actes, enfin qui proposait au sénat les amendements à la constitution que l'expérience faisait juger nécessaires.

Capece-Latro ayant été calomnié au retour de la cour, en 1799, pour sa modération et les faveurs que la république lui avait offertes, la junte d'État, qui avait barbarement emprisonné le cygne de Naples, Cimarosa, l'arracha tout à coup de Tarente pour le jeter en prison. Le magistrat chargé d'exécuter cet ordre, redoutant la popularité du prélat, ne voulut prudemment l'emmener que de nuit. Il avait mis dans son arrestation tant d'égards, que celui-ci, dix années plus tard, devenu ministre de l'intérieur, l'apercevant à son audience, l'embrassa, le remercia de son honnête conduite, et aida à son avancement dans l'ordre judiciaire. Capece fut enfermé au Castel-Nuovo, grand et insignifiant monument d'un homme de génie, Nicolas de

Pise ; ce château, assez pareil, dit-on, à notre ancienne Bastille, est encore debout et a bravé les perpétuelles révoltes du peuple napolitain. A l'exemple de l'apôtre, Capece n'oublia point dans les fers le soin de son troupeau, et publia une instruction sur la clôture des religieuses et la nécessité de sa stricte observation. Au mois de novembre de cette même année, 1799. il fit paraître et dédia noblement au sacré collége dispersé l'éloge de Pie VI, comme lui captif, et qui venait de mourir à Valence. De nombreuses députations accourant de Tarente pour réclamer instamment la liberté de leur pontife, la junte d'État crut devoir se rendre au château Saint-Elme, où il avait été transféré. Voici le texte curieux et rare de l'interrogatoire vraiment dramatique subi par Capece. Il y a, dans ses réponses, de l'évêque, du grand seigneur, du savant et du dilettante. Un exemplaire lui fut montré par la reine Caroline, quand elle le reçut avec grâce, après son élargissement.

L'ARCHEVÊQUE.—Messieurs, pour quel sujet êtes-vous venus ici ?

SAMBUTI. — Nous désirons avoir un entretien avec monseigneur.

L'ARCHEVÊQUE. — Il me paraît difficile de deviner quel sera le sujet de l'entretien : peut-être parlerons-nous de sciences, de littérature ou de beaux-arts ? Mais je crains que vous n'y soyez point assez versés pour en faire le sujet d'un entretien.

GUIDOBALDI, faisant les fonctions de fiscal. — Nous devons parler de votre arrestation.

L'ARCHEVÊQUE.—Arrestation ?... Croyez-vous avoir le caractère de mes juges ? Si tel est votre dessein, vous pouvez vous retirer; un prélat de l'église ne doit pas être soumis à l'examen de la justice laïque.

GUIDOBALDI. — Les crimes d'État n'admettent point d'exception.

L'ARCHEVÊQUE. — Tais-toi, ignorant ! Il n'y a point de rébellion quand on respecte le droit de conquête. Les Français ont conquis le royaume, et Ferdinand l'a reconquis. Ceux-là seuls devraient subir la rigueur des lois, qui tenteraient de détruire

le gouvernement dominant, bien qu'après la capitulation on ne doive point se livrer à de nouvelles recherches sur la rébellion.

GUIDOBALDI. — Le roi a repris le royaume usurpé par une révolution.

L'ARCHEVÊQUE. — Mais le roi, par l'entremise de ses représentants, a signé une capitulation avec ses sujets, et celle-ci, contre toutes les lois, n'a pas été observée. Vous direz peut-être qu'une femme vile induisit le faible Nelson à un acte aussi honteux. Mais ce sera toujours un crime pour le gouvernement de n'avoir pas tenu ce qu'il avait juré (1). Outre cela, le roi ne devait pas se nommer reconquérant, dans une proclamation imprimée et publiée par tout le royaume, et dont voilà une copie. Il a usé, avec ce caractère, de tous les droits d'une conquête nouvelle, aboli la justice seigneuriale (*sedili della Nobiltà*), donné une nouvelle forme à l'administration municipale, détruit tous les priviléges qu'il avait juré d'observer à son avénement au trône, et accompli, en un mot, tout ce qu'avait fait son père Charles en conquérant le royaume sur

(1) M. Dominique Sacchinelli, ecclésiastique, aujourd'hui retiré à Monteleone de Calabre, a publié des *Memorie storiche* sur la vie du cardinal Fabrice Ruffo (Naples, 1806, in-4o), dont il fut secrétaire. Ce livre, intéressant par les faits et le ton de vérité, démontre que l'infraction de la capitulation des forts ne peut être attribuée, ainsi qu'on l'a tant de fois répété, au roi Ferdinand et à la reine Caroline. Avant l'établissement des télégraphes et des bateaux à vapeur, il était impossible qu'en trente heures la capitulation fût portée de Naples à Palerme et que l'ordre de la révoquer revînt à Naples. Les vrais coupables, comme l'avance l'archevêque de Tarente, furent Nelson, lady Hamilton et son débile époux, alors ambassadeur d'Angleterre. Une lettre de Hamilton au cardinal Ruffo, du 24 juin 1799, à cinq heures après midi, et donnée en *fac-simile* par M. Sacchinelli, annonce que « milord Nelson désapprouve entièrement *de* ces capitulations, et qu'il est très-résolu de ne point rester neutre avec la force respectable qu'il a l'honneur de commander. » Quant au reproche fait à Ferdinand d'avoir acquiescé tacitement à cette infraction, nous n'avons que trop appris, en 1815, combien les monarques restaurés sont impuissants contre les actes de violence et de réaction de leurs alliés victorieux.

les armes autrichiennes. Charles, conquérant, ne parla jamais de rébellion, comme ne devait point en parler Ferdinand à sa reconquête. Notre patrie fut occupée par presque toutes les familles princières de l'Europe, on devrait ainsi compter autant de rébellions que de nouveaux maîtres. Il y a la rébellion de Masaniello, il y a celle des barons, et elles sont comme telles notées dans nos annales. Mais les peuples des Deux-Siciles ne furent jamais rebelles quand ils passaient, de temps à autre, sous l'obéissance de nouveaux maîtres. Vous avez trompé le souverain qui fut toujours l'exact gardien des droits de son peuple.

Ces inquisiteurs monarchiques, confondus, stupéfaits, levèrent la séance. Ils allèrent même jusqu'à prier l'archevêque de les recommander à Dieu : « Oui, repartit avec charité et dignité le prélat, car vous n'en avez malheureusement que trop besoin. » Ces paroles furent prononcées en présence du public, qui, sur la propre demande de Capece et la généreuse condescendance du général russe, Stefanoff, commandant le fort, avait été introduit. Les cris : « Vive l'archevêque de Tarente ! il a soutenu son innocence et confondu les scélérats ! » retentirent dans tout le château, tandis que les juges sortaient à la fois honteux et tremblants et ne cessaient de répéter : « Jamais nous ne verrons un tel prélat ; » et que tous les employés subalternes de la junte se pressaient pour lui baiser la main. Le triomphe de cette mise en liberté, après une détention de sept mois, excita les transports du diocèse de Tarente ; mais l'archevêque ne crut pas devoir y retourner avant la réparation solennelle que lui paraissaient exiger à la fois l'honneur du sacerdoce et la justice royale.

Lorsque le roi Ferdinand, abandonné de ses alliés russes et anglais qui étaient débarqués à Naples, peu après la bataille d'Austerlitz, se vit contraint de retourner à Palerme, l'administration napoléonienne, si habile partout à rechercher et à employer le mérite, créa Capece-Latro conseiller d'état et président de section. Alors s'ouvrit, pour cet esprit ferme sans dureté, indépendant à la fois et modéré, une nouvelle carrière où il put répandre ses lumières. Le ministre de cultes ayant proposé la suppression de quelques évêchés, Capece-Latro s'y opposa avec succès, et prouva qu'il y avait plus de mœurs, de

civilisation dans toute ville où se trouvait un évêque, et qu'ainsi leur nombre, au lieu d'être réduit, devrait plutôt être augmenté. Il combattit encore, moins heureusement à la vérité, l'abolition des ordres monastiques ; il démontra que, dans un état tel que Naples, où les fondations pieuses étaient communes et les institutions littéraires rares, les couvents devenaient comme de petites universités qui, bien qu'imparfaites, étaient utiles à l'instruction ; que l'ignorance, ainsi qu'on le vit bientôt, succéderait à leur suppression, puisque les instituteurs publics qui leur seraient substitués, et dont le premier séminaire manquait, n'auraient point la confiance des familles. Mais, en proposant de maintenir les monastères, il ne négligeait point d'indiquer les réformes qu'ils réclament impérieusement, que désirent les vrais amis de la religion et qui doivent un jour s'accomplir. Les avis émis par Capece-Latro dans le conseil, et qui existent manuscrits, forment un vrai code moral et politique ; ils offrent cette alliance de l'homme d'église et de l'homme d'État, qui semble d'un autre siècle.

Quand Murat *passa* roi de Naples, Napoléon voulut que l'archevêque de Tarente fût mis au ministère de l'intérieur, que venait d'occuper avec bonheur M. Miot, obligé de suivre en Espagne Joseph Bonaparte. Sous ce ministère, l'existence municipale reprit plus de vie. Les fouilles de Pompéi reçurent une organisation meilleure et plus active, et, sous sa présidence, l'académie d'Herculanum étendit ses publications, sans parvenir toutefois à les rendre beaucoup plus utiles. Le collége de musique, unique et impuissant successeur des quatre anciens et célèbres conservatoires de Naples, fut créé. L'éducation des demoiselles napolitaines, si négligée jusque dans les plus hautes classes, reçut d'importants perfectionnements par la fondation des trois instituts des Miracles, de Saint-Marcellin à Naples, et de Saint-Laurent à Averse. Il rédigea lui-même les règlements de ces maisons, et la sœur de Napoléon, plutôt souveraine que simple femme de roi, s'en étant déclarée protectrice, voulut que Capece-Latro eût encore la présidence du conseil de ces instituts. Le déblaiement de la place du Palais-Royal, décorée depuis avec tant de magnificence et si peu de goût, fut commencé. Mais le fardeau d'un tel ministère était trop lourd pour la santé délicate, l'âge, et surtout le caractère paisible de Capece-Latro ;

il obtint d'en être déchargé et rentra au conseil d'État. Il conserva la présidence du Musée royal et la direction des instituts de filles, qui, malgré l'âpre opposition des ministres et des financiers de France, reçurent de bonnes dotations. Joachim le créa grand officier de la couronne, premier aumônier de la reine, et grand-croix des Deux-Siciles.

Invité par la souveraine, d'après l'ordre de Napoléon, à se rendre au simulacre de concile convoqué à Paris, Capece-Latro s'excusa sur la longueur du voyage. « Votre majesté, dit-il, sait bien que je mets trois heures pour aller à Averse visiter le nouvel institut; voyez donc, combien de mois ne me faudrait-il pas pour arriver à Paris ! » Caroline insistant, il fit devant elle, et dans son cabinet même, cette lettre à l'empereur : « Les plus grands remercîments doivent répondre aux plus grands honneurs, mais on ne doit pas cacher la vérité aux souverains. Peut-être le concile ne répondra pas à vos vues ; mais, supposez que cela arrive, de quel poids seront les décisions d'un concile national célébré dans votre palais, et je dirai encore sous votre inspection? Sire, si la politique vous suggère un tel moyen, vous répandrez quelque ombre sur votre toute-puissance. » Il prédit que ce concile avorterait : « Un prêtre pris à part, dit-il à la reine, peut être un poltron ; mais, en face d'un autre prêtre et d'autres prêtres, il sera invincible et pourra devenir martyr. » Napoléon écrivit depuis à sa sœur : « Ce coquin d'archevêque ne m'a rien caché de son métier. »

Un mois avant la seconde et irrévocable chute de l'empire, Murat, qui l'avait un instant ingratement méconnu et bravé, disparut du trône, poussé par les Autrichiens, vaincus tant de fois par lui lorsqu'il combattait pour la France. Le deuxième fils du roi, le duc Léopold, prince de Salerne, alors en crédit, soupçonné autrefois d'inclinations libérales, entra à Naples avec le général Neipperg, afin de présider à l'administration en attendant le retour du roi Ferdinand. Le prince accueillit honorablement Capece-Latro, qui lui fit hommage de ses statuts pour les maisons de jeunes filles, dans la direction desquelles le ministre Medici allait brutalement lui donner un successeur, lorsque, selon l'hypocrite expression employée alors à Naples pour désigner ces sortes de destitutions, il fut *esonerato* (déchargé). L'archevêque appela de nouveau l'examen sur sa con-

duite dans les extrémités de 1799, et il écrivit à ce sujet une lettre pathétique au pape, par laquelle il offrait de renoncer à son siége. Pie VII en fut ému jusqu'aux larmes, se rappelant peut-être que lui-même, si saint, si vénéré, n'avait point été sans faiblesse au milieu des mêmes orages. Le diocèse de Tarente éprouva de profonds regrets de la perte de son archevêque. Il n'avait point oublié ses nombreux bienfaits et comment, lors de la disette de 1810, il avait abandonné, pour le nourrir, le produit des terres de la mense épiscopale.

Capece-Latro s'établit à Naples dans sa jolie maison à *Cappella Vecchia*, point solitaire et quelque peu élevé de Chiaja, d'où l'on jouit d'une vue si riante, si animée de la Villa-Reale, la plus délicieuse peut-être des promenades publiques, du Pausilype et de la mer. « A mon âge, disait-il en faisant observer le caractère de cette vue, il ne convient plus d'entendre, mais seulement de voir le bruit. » C'est là qu'il fut tout entier aux lettres, à l'amitié, à l'antiquité et à cette hospitalité cosmopolite qui l'a rendu encore plus célèbre. Il n'avait guère conservé, des pratiques du ministère ecclésiastique, que l'usage de dire chez lui la messe de minuit pour quelques amis invités. Sa réputation de science était ancienne et étendue. Catherine II l'avait gratifié d'une riche croix pour la lettre qu'il lui avait adressée sur la conchyliologie des mers de Tarente. Le sage Léopold, grand-duc de Toscane, le considérait comme le plus docte des prélats. Tels furent le haut mérite et la facilité de vivre de Capece-Latro, qu'à l'exception de la courte calomnie révolutionnaire de 1799, il obtint la faveur ou la confiance des princes et princesses qui passèrent tour à tour sur ce trône charmant, joyeux, fleuri, parfumé de Naples : du vieux et populaire Ferdinand et de l'archiduchesse sa fière et courageuse épouse, de Joseph Bonaparte, du brave Joachim, de la digne sœur de Napoléon, du roi François Ier qui, par son vaste savoir, n'était pas indigne de son brillant homonyme, de sa femme Isabelle qui se plaisait à envoyer à Capece de nombreux présents; enfin du jeune prince régnant. Ce dernier, à une fête que lui offrait le noble représentant de la France, le marquis de la Tour-Maubourg, fit au vénérable vieillard un accueil dont le bruit se répandit par toute la ville. Capece-Latro, qui déjà ne pouvait plus sortir, assistait à cette fête :

Ferdinand II s'approcha de son fauteuil, lui défendit de se lever, lui baisa la main et reçut sa bénédiction. L'impression fut telle, que les danses, la musique s'arrêtèrent, et que ce bal devint un moment immobile et recueilli.

Mais, on doit le répéter, la première gloire de Capece-Latro fut dans cette hospitalité artistique et littéraire qu'il exerçait envers les étrangers de distinction attirés à Naples des divers points de l'Europe. L'héroïque, l'éloquent, l'infortuné roi de Suède, Gustave III, aimait à raisonner fréquemment et longtemps avec Capece-Latro, sur l'ancienne discipline de l'Église. Pressé un jour par les arguments catholiques du prélat, il lui dit spirituellement : « Pourquoi nous battre? n'êtes-vous pas archevêque et moi fils d'évêque? (*Abbasso le armi, voi siete arcivescovo ed io figlio di vescovo?*) » Or, le père de Gustave-Adolphe, Frédéric de Holstein, avant de régner, était prince évêque de Lubeck. La sœur de Louis XVI, la sainte reine de Sardaigne, Clotilde, avait honoré l'archevêque de son estime et de ses lettres.

Les amitiés scientifiques de Capece-Latro furent nombreuses, diverses et parfois assez étranges; je ne parlerai que des morts. Le grand astronome napolitain Piazzi, immortalisé par la découverte de la *Cérès*, voulut être assisté par lui à sa dernière heure. Ce fut un beau spectacle que ces deux hautes intelligences abaissées ensemble devant Dieu. Capece-Latro fut lié avec les plus illustres napolitains : l'abbé Galiani, redevenu prêtre dans sa patrie et au sein de sa dévote famille ; avec le profond et malheureux Mario Pagano; avec le spirituel poëte Nicolas Valletta, l'auteur du livre sur la *Jettatura*, dans lequel il prétend prouver que la faculté de jeter un sort par des paroles ou un regard, comme on le croit à Naples, est une chose réelle et qui remonte à la plus haute antiquité ; avec le célèbre publiciste Filangieri, l'historien de saint Marin; Melchiore Delfoco, qui a écrit l'ouvrage ingénieux et paradoxal, *Pensieri sull' istoria, e sull' incertezza ed inutilità della medesima*, et qui mourut à quatre-vingt-onze ans, une année avant Capece-Latro; avec le savant, l'éloquent médecin et anatomiste Cotugno, le marquis Gargallo, qui a composé une très-belle et la meilleure traduction italienne des *OEuvres complètes d'Horace*, et le duc Serradifalco, tous deux au

premier rang des poëtes et des antiquaires de l'Italie. Parmi les autres lettrés italiens amis de Capece-Latro, furent Scipion Maffei, le trop fécond poëte Frugoni, Cesarotti, Morcelli, Verri, l'auteur des *Nuits romaines*, Volta, la célèbre Clotilde, Tambroni, ce grand professeur de grec à l'université de Bologne, Ugo Foscolo, Monti, Cicognara, Napione, Zannoni et Fea. On distingue, parmi les amis de Capece-Latro à l'étranger, le père Jaquier, l'abbé Barthélemy, Dolomieu, Millin, Mme de Staël, l'abbé Grégoire, Mazois, Cuvier, Herder, Goethe, le baron de Stolberg, le voyageur anglais Swinburne, Walter Scott, etc.

Les dons nombreux laissés à Capece-Latro par les voyageurs à leur départ étaient exposés dans une grande et belle armoire vitrée; ils attestaient à quel point on tenait à ne pas être oublié d'un tel homme, et prouvaient encore sa vaste tolérance; car sur deux petites tasses de porcelaine on voyait les portraits de Voltaire et de Rousseau. Parmi les titres divers de Capece-Latro à la reconnaissance des étrangers et des Napolitains, il est un fait gastronomique peu connu de ceux mêmes qui en jouissent, et que je ne crois pas devoir omettre. Ce fut d'après ses conseils et sur sa proposition que le roi Ferdinand importa au lac Fusaro l'industrie des huîtres qui font la renommée de la Tarente nouvelle.

Les riches collections de médailles, de pierres gravées et de vases grecs, formées par l'archevêque, sont aujourd'hui à peu près éparses; les médailles sont à Vienne (1), les vases et les bronzes en Danemark. « Il semblait, me disait-il d'une manière touchante, se préparer ainsi à quitter tout le reste. » Sa dernière publication fut une traduction italienne de l'*Éloge de Frédéric*, par Guibert, qu'il enrichit de notes nombreuses, travail commencé anciennement et interrompu par les affaires.

Il avait peu après dicté une notice sur une peinture qui se voit dans le temple d'Isis à Pompéi, écrit qui témoigne à la fois

(1) Capece n'échappa pas toujours aux fraudes des trafiqueurs de médailles, et il n'était point très-scrupuleux pour faire à son tour d'autres dupes. C'est ainsi qu'il troqua avec un seigneur russe une médaille fausse contre des diamants qui se trouvèrent faux.

de son érudition et de son amour pour les chats, égal à celui de son compatriote Galiani. Il les défend d'une manière spécieuse contre l'opinion et contre le savant Pierio Valeriano de la réputation de fausseté. L'amour de Capece pour les chats n'était pas désintéressé, il était le résultat de son aversion pour les souris. Il racontait que, dans sa jeunesse, disant la messe à Saint-Pierre, une souris lui passa entre les jambes, et qu'effrayé, il avait fui en habits sacerdotaux jusqu'au pont Saint-Ange. Cette notice sur l'ancien archevêque de Tarente (c'est ainsi qu'il signa depuis sa renonciation) semblerait incomplète, si on n'y parlait de la momie de chat qu'il possédait, et surtout des trois superbes chats commensaux de son logis, Othello, Pantalon, Colombine; de ces chats que toute l'Europe a caressés, de ces chats de salon que l'archevèque avait fait peindre à l'huile, représenter en mosaïque sur le parquet, qui mangeaient à table, et qui, par leur beauté, leur maintien, leur discrétion, n'étaient point indignes de tels honneurs. De tous les présents offerts à l'archevêque, le plus précieux aujourd'hui est certes une très-jolie aquarelle représentant un groupe de chats, peinte par la princesse Marie, ce statuaire si vrai, si pathétique, si pleuré, de la *Jeanne d'Arc* de Versailles.

Comme le Titien, mort de la peste à quatre-vingt-dix-neuf ans, il fallut le choléra pour enlever Capece-Latro. De telles organisations semblent ne devoir céder qu'aux plus terribles fléaux, et le temps, à lui seul, est impuissant à les vaincre. Il succomba le 2 novembre 1836, âgé de quatre-vingt-douze ans et quarante jours. Sa physionomie si noble paraissait à peine altérée. Il voulut être enterré sans pompe dans le cimetière des pères d'Alcantare de Chiaja, religieux de la province de Salente, ses voisins, qu'il avait aimés, et chez lesquels il allait parfois se reposer des visites mondaines et des brillantes importunités.

Nous ne pouvions mieux clore ces extraits que par les pages spirituelles où M. Valery passe en revue les habitués du salon de Mme Albrizzi. Grecque de naissance, Mme Albrizzi, auteur d'un livre fort goûté en Italie, les *Ritratti*, devait à l'excellence de son goût littéraire et à la haute distinction de son

esprit le privilége de voir son salon fréquenté par tout ce que les arts et les lettres comptaient en Italie, en Europe même, de représentants illustres. Voici quelques extraits du chapitre consacré par M. Valery à cette femme célèbre :

Pendant mes trois derniers voyages à Venise, à une année d'intervalle, j'ai pu jouir des traces de ces vieilles mœurs vénitiennes, éteintes et disparues depuis, et qui alors offraient encore trois aimables et dignes représentants, l'Albrizzi (1), Mme Justine-Rénier Michel, l'auteur agréable et savant du livre sur l'*Origine des Fêtes de Venise*, traducteur de Shakspeare, et qui avait patriotiquement défendu sa ville contre l'ennui de M. de Chateaubriand, et Mme Benzoni, qui fut l'héroïne de la jolie barcarole *la Biondina in gondoletta*. Venise, sauf l'admirable décoration de la place Saint-Marc, qui coûte annuellement un million d'entretien, n'est plus guère qu'une sorte de grande préfecture allemande ; ses bals, ses fêtes, ressemblent à tous les bals et à toutes les fêtes du reste de l'Europe, avec les modes de Paris et les contredanses de Vienne. La grâce native, le type national de la reine de l'Adriatique, y sont à peu près effacés.

La régularité méthodique de la vie d'Hippolyte Pindemonte faisait de ce poëte une des colonnes, un des ornements du salon de l'Albrizzi, pendant ses fréquents séjours à Venise l'hiver et une partie du printemps.

Lauro Quirini, un des juges des *Quarantie*, optimiste modéré dans ses goûts divers et nombreux, qui possédait l'art précieux dans le monde de paraître charmé ou ému des histoires qui lui étaient le plus égales, qui eut beaucoup d'amis et pas un ennemi, fut un des premiers habitués du salon de l'Albrizzi. Il y présenta son oncle, le sénateur Ange Quirini, célèbre par ses *Questions hydrauliques sur la Brenta*, et surtout par son Altichiero, brillante villa d'antiquités qu'il avait formée avec passion, et dont les chefs-d'œuvre ont depuis été vendus à l'encan à la suite des dissipations de sa belle-

(1) J'adopte la dénomination familière usitée par la bonhomie italienne.

fille. J'ai ouï raconter à M. le duc de Blacas que, reprochant un jour à Quirini de recevoir le savant d'Hancarville, dont les opinions politiques ne lui semblaient pas très-pures, Quirini lui avait répondu ingénument : « Et comment voulez-vous que je ne voie point un homme qui me persuade que mes statues romaines sont des statues grecques ? » Le duc de Blacas n'avait guère en vérité le droit de plaisanter sur la repartie de Quirini, car c'était assez sa propre histoire. Je ne puis oublier avec quelle facilité, nous autres constitutionnels de la restauration, nous le désarmions par quelques mots d'archéologie, et à quel point dans les fouilles, et à quarante pieds sous terre, comme le disait une femme d'esprit, il était charmant.

L'excessive modestie de Cesarotti donnait à son maintien un gauche et timide embarras. Mais, dans l'intimité du petit cercle d'amis auxquels son cœur sensible attachait tant de prix, le regard de Cesarotti devenait étincelant, son geste aisé, et son esprit, malgré l'érudition qui le surchargeait, rapide et de feu. Quoiqu'il eût toujours à la bouche le *dolce far niente*, tant et si injustement reproché aux Italiens, il écrivait sans cesse. L'incertitude sur le choix des idées à mettre en œuvre lui rendait moins pénibles les plus longues traductions que le plus simple ouvrage original. Il aimait la jeunesse d'une tendresse singulière, parce qu'il la trouvait plus portée à l'enthousiasme de ce beau qui fut l'idole de sa vie. Jamais célébrité ne fut plus en proie ni plus facile aux importuns : lettres, vers, billets, Cesarotti condescendait à tous ces besoins puérils de leur vanité, et il allait jusqu'à retoucher et recomposer même leurs œuvres poétiques. Il répondait rarement à la critique, et, quand il le fit, il sut envelopper ses raisons et sa plaisanterie d'une telle urbanité, que l'on ignorait s'il avait caressé ou blessé.

On était entraîné par la conversation vive, claire, substantielle de l'ex-jésuite espagnol Arteaga, l'auteur érudit des *Rivoluzioni del teatro musicale italiano,* d'un *traité du Beau idéal*, écrit dans son idiome natal, qu'il prétendait, par un bizarre orgueil, être la langue des Muses et des Grâces, censeur malencontreux et pédantesque de la *Mirra* d'Alfieri, défendue avec chaleur, courtoisie et justice, par l'Albrizzi.

Notre grand helléniste d'Ansse de Villoison, après avoir été

plongé toute la matinée dans la bibliothèque Saint-Marc, où il préparait son édition d'*Homère,* venait se distraire le soir dans ce salon vénitien où il avait été présenté par le célèbre avocat Cromer.

Le docte bibliothécaire Morelli, si avare de son temps, était trop inégal et ignorait l'art, nécessaire dans ses fonctions, de savoir quelquefois supporter les ennuyeux. Il n'avait point quitté Venise et sa bibliothèque; cependant, comme notre bon, notre infatigable Van Praet, il connaissait toutes les curiosité bibliographiques de l'univers. Quoiqu'il ne vécût que parm les livres ou des hommes qui leur ressemblaient, il était piquant, facétieux même dans la conversation; le Vénitien perçait à travers le savant.

Le premier maître de l'Albrizzi, Zaramelli, avait quitté Corfou; il jouit à Venise des succès de son élève. Nommé professeur de physique à l'université de Padoue, il fut encore élu de l'Académie des sciences, lettres et arts de cette ville, qui a le bon esprit d'admettre des académiciennes, entre lesquelles a dignement et modestement figuré l'Albrizzi.

Parmi les praticiens les plus assidus chez l'Albrizzi, on distinguait le cav. Zulian, un des premiers, des plus généreux protecteurs de la jeunesse de Canova, qu'il fit venir à Rome, pendant son ambassade, et Pesaro, le possesseur de cet immense palais de marbre à Venise, un des plus beaux de l'Italie, qu'il abandonna noblement pour quelques chambres à Londres, afin d'échapper au spectacle de sa patrie conquise.

Le père Franceschinis, né à Udine et barnabite à Rome, s'était, après l'invasion française, retiré à Venise, comme abbé. Doué d'une merveilleuse facilité à tout apprendre, il était théologien, métaphysicien, poëte, mathématicien, jurisconsulte, d'une force extraordinaire sur les généalogies de toutes les principales maisons de l'Europe, homme du monde au courant des anecdotes, même des caquets de la société des grandes capitales, et très-goûté des femmes; Mme de Staël en avait été charmée. C'était presque un Humboldt, moine et Italien.

L'émigration vint jeter l'esprit français au milieu de ces conversations vénitiennes qui, par leurs grâces piquantes, lui étaient assez analogues. Là se rencontrèrent Maury, Lally-

Tolendal, noms éclatants, glorieux à l'approche des orages civils et dans l'exil, ternis depuis par les honneurs et la prospérité. Le salon de l'Albrizzi reçut des courtisans tels que les Polignac et le bailli de Crussol, ainsi que les compagnes de leur vie fugitive, l'amie calomniée de Marie-Antoinette et l'élégante marquise de Groslier, femme supérieure, distinguée, chantée par Voltaire, surnommée par Canova la Raphaël des fleurs, morte en 1829, plus qu'octogénaire et aveugle, mais rayonnante d'âme et d'inspiration, et improvisant éloquemment sur l'avenir de la France. L'Albrizzi fut amie du spirituel marquis de Maisonfort, véritable type de l'émigré français, par le dédain, l'ignorance de la langue et de la littérature du pays où il était jeté, par sa fragile légèreté de mœurs, sa gaieté dans la mauvaise fortune, et son insouciance, son incapacité à profiter de la bonne. Un piquant débris de cette société française exilée au sein des lagunes survit encore : M. Elzéar de Sabran, d'un caractère si doux, si candide, si distrait, d'un esprit fin, d'un talent poétique élevé, qui a composé de très-ingénieux apologues inédits et un poëme touchant du *Repentir*, bien que jamais auteur ne dut être moins plein de son sujet.

Le vif, le mondain, le sémillant Denon, apparaît comme un contraste au sein du désert et au milieu des graves et lourds monuments de l'Égypte; sa relation musquée est bizarre sur un tel sujet. Cet ancien diplomate et gentilhomme ordinaire de de la chambre de Louis XV et de Louis XVI, obligé, au commencement de la révolution, de quitter Venise comme suspect de jacobinisme, tint à emporter le portrait de l'Albrizzi. L'ouvrage excellent de Mme Lebrun enfanta une prodigieuse quantité de sonnets et de madrigaux, quoique l'original dépassât la trentaine. A la vente de Denon, il fut acheté par le comte Thomas Mocenigo Soranzo, pour être offert au comte Giuseppino Albrizzi, qui le conserve religieusement.

Le polyglotte suédois Akerblad, le correspondant de Paul-Louis Courier, et Hamilton, le grand archéologue, le possesseur de la célèbre collection de vases étrusques, le funeste ambassadeur d'Angleterre à Naples, arrivèrent ensemble dans la société de l'Albrizzi ; ils ajoutèrent à sa variété et à son agrément par leur vaste savoir.

Le frêle Bertola, le doux panégyriste italien de Gessner, était encore un improvisateur inspiré et un excellent conteur. Son amour-propre ingénu avait de la grâce et paraissait presque un calcul. Il faisait habilement à chacun les honneurs de son esprit, et on le quittait content non-seulement de lui, mais aussi de soi-même.

L'intrépide général Cervoni, d'un si redoutable aspect, qui avait signifié à Pie VI la fin de son règne, et complimenté Pie VII aux Tuileries, parlait en vrai Corse de la vengeance, de l'amour, de l'amitié, de l'honneur. Il avait le talent des vers, une vaste mémoire, et il offrait l'un de ces caractères à la fois héroïques et spirituels, tels qu'en produit sa patrie.

Le grand médecin Aglietti, si compatissant aux malheureux, était sans pitié pour les nerfs des jolies femmes, et il désolait ces aimables malades par sa distraction volontaire. Malgré sa renommée et ses succès, il affectait un singulier scepticisme médical. Fou de tableaux, d'estampes, pour l'acquisition desquels seulement il thésaurisait, certains malades prenaient le parti de les retourner quand ils attendaient sa visite. L'activité d'Aglietti était extrême. Après avoir pratiqué toute la journée, il consacrait la nuit à étudier ou à rédiger ses consultations, qui se répandaient par toute l'Europe. Il s'enveloppait l'hiver de fourrures comme Bossuet, se plongeait à deux heures du matin dans sa peau de lion, et plus d'une fois son valet le trouva le lendemain profondément endormi à terre après avoir glissé de sa chaise.

Le sombre et sauvage Ugo Foscolo fut adouci par la bonne grâce de l'Albrizzi. Il rompit à ses conversations le silence de son visage et de sa voix, et il s'animait en discours abondants et faciles.

Le Français d'Hancarville, l'auteur des *Recherches sur l'origine, l'esprit et les progrès des arts de la Grèce,* des *Vases d'Hamilton,* et de quelques compilations obscènes, baron de sa façon, érudit et plus qu'octogénaire, était encore plein d'esprit, d'imagination, de mouvement et d'avenir. Il fut aventurier dans ses voyages, systématique dans sa science. Riche, sybarite même, ou pauvre et mendiant, il n'avait eu qu'un but, la gloire, qui lui échappa. Il est un nouvel exemple

qu'elle ne s'acquiert que par la dignité morale et l'unité de la vie.

Le disert, l'agréable Capodistrias, le martyr futur et malencontreux de la régénération de sa patrie, fut de la société de l'Albrizzi. Elle goûta sa douce et fluide éloquence, plus faite pour les bosquets de l'Académie que pour les conseils d'un État divisé et naissant.

Canova exécuta pour le salon de l'Albrizzi le buste de sa compatriote Hélène, ouvrage plein de charme et de volupté. La coiffure de la tête a la forme d'un œuf tronqué et rappelle heureusement la naissance de la fille de Léda.

Lord Byron avait surnommé l'Albrizzi *la Staël de Venise*, éloge qui suffirait à sa gloire. Comme quelques hommes de génie, il faisait assez peu de frais pour le monde, et il avait la mauvaise habitude de parler plutôt à son voisin qu'à la compagnie. L'extrême douceur de sa voix contrastait avec l'âpreté de ses sentiments : détestant ses compatriotes qui avaient condamné ses mœurs et ses torts domestiques, il haïssait notre nation et notre littérature actuelle, et méprisait la littérature moderne de l'Italie, à l'exception du seul Alfieri. Il ne dit jamais un mot de français, langue qu'il dut savoir et prononcer assez mal, si l'on en juge par les vers de M. de Lamartine, sur le Tasse, qu'il inscrivit dans la prison de Ferrare (1). Les femmes étaient très-curieuses de le voir; mais elles n'osaient, par une sorte de pudeur, le regarder en face, et plus d'une

(1) La prison du Tasse à Ferrare offre, sur la muraille, les noms de lord Byron, de Casimir Delavigne, et les vers de Lamartine sur le Tasse, tracés au crayon et horriblement estropiés par le poëte anglais, qui a dû être pauvre juge de l'harmonie des vers que lui avait adressés notre premier lyrique. Les voici transcrits littéralement :

Là le Tasse brul d'un flame fatal,
Expiant dans les fers sa gloire et son amur,
Quand il va recevoir la palm trionfal,
Descand au noyr seyur.

BYRON.

fois, charmées de son maintien et de sa noble physionomie, elles disaient tout bas : Quel dommage ! (*È pur peccato !*) Son irritabilité poétique était très-vive. Une dame vénitienne ayant eu la témérité de critiquer un de ses vers, on l'entendit s'écrier qu'il voudrait la noyer dans l'Océan : la lagune ne lui semblait point assez profonde. L'annonce d'une traduction le faisait pâlir, et il frémissait à l'idée de cette sorte de trahison. Il lui arriva de revenir le soir, chez lui, à la nage, et, afin d'échapper aux coups de rames des gondoliers, il traversait, habillé, le grand canal, tenant une lanterne au-dessus de l'eau. C'est ainsi qu'il abordait à ce palais Mocenigo, témoin des scènes retracées dans ses curieux Mémoires, qui n'ont pas tout dit et qui prouvent que la considération n'est pas toujours compagne de la gloire. La vie de Byron gêne l'admiration de la postérité et la rend méfiante. Ses abondantes aumônes, pendant les deux années qu'il passa à Venise, quoiqu'elles ne fussent pas sans ostentation, peuvent toutefois lui mériter quelque indulgence, car elles égalent la dissipation de ses honteuses voluptés.

M. de Chateaubriand n'avait point été chez l'Albrizzi, lors de son pèlerinage à Jérusalem et de ses injustices contre Venise, qu'il n'avait fait que traverser, injustices si chaleureusement relevées par Mme Rénier Michiel, sur lesquelles il est depuis tout à fait revenu. Il était absent de Paris lors du voyage de l'Albrizzi ; elle n'avait pu arriver à lui au milieu des travaux politiques de Vérone; il apparut dans son salon, en 1833; alors il n'avait plus d'autres dignités que son génie.

Le salon de l'Albrizzi se fermait à Venise la même année qui vit clore à Paris le salon de Gérard. Ces deux salons avaient reçu pendant plus de quarante ans les plus grands noms italiens et européens des lettres, des sciences et des arts. Ils n'ont point trouvé d'héritiers, car de telles réunions ne s'improvisent point; le rang et la richesse n'y peuvent rien; il faut le temps, les circonstances, et surtout le mérite, l'esprit, le goût et l'ensemble de qualités que possédaient seuls celui et celle qui les avaient fondés.

VALERY.

LONDRES.

CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE.

Ethographie, Voyages. — *Lettres et Notes*, par G. Catlin. — *Les Canadas en 1841*, par sir R. Bonnycastle. — *La Nouvelle-Zélande*, par sir H. W. Petre, MM. Bright et J. C. Bidwil. — *Le Koonawur*, par le capitaine A. Gérard.— Histoire, Biographie. — *Vie de Warren Hastings*, par le révérend Gleig.

M. Catlin est un jeune peintre américain né dans la vallée de Wyoming, qu'a illustrée Thomas Campbell en y plaçant l'histoire touchante de sa *Gertrude*. Après une jeunesse passée dans le bois et aux bords des lacs, M. Catlin, obéissant aux conseils prudents de sa famille, suivit pendant quelques années la carrière du barreau ; mais un jour vint où les travaux de cabinet lassèrent son imagination active. Il vendit ses livres de droit, reprit son fusil de chasse et ses filets, et, se faisant de leurs produits un revenu modeste, mais assuré, il essaya, sans leçons, d'apprendre à peindre. Cela seul dénote un esprit audacieux et original. Une députation d'Indiens envoyés à Philadelphie attira les regards du jeune enthousiaste, et fixa pour jamais sa destinée. Quittant sa femme, ses parents, ses amis, il partit avec les sauvages, décidé à les étudier chez eux, quoi qu'il pût arriver de cette hasardeuse détermination. De 1832 à 1840, il a vécu de la vie indienne, tantôt dans les villages ha-

bités par les Peaux Rouges, tantôt aux stations établies par les marchands de fourrures. Son talent de peintre, objet d'abord de superstitieuses terreurs, lui procura bientôt chez les sauvages cette réputation indéfinie qu'ils accordent à l'homme doué de facultés mystérieuses. Il lui dut par la suite le patronage aristocratique des chefs de tribus, sans lequel il n'eût peut-être pas échappé aux dangers de sa bizarre expédition. Depuis environ un an, M. Catlin est à Londres, où il a établi une sorte de *Musée sauvage* composé des portraits et des tableaux rapportés par lui des rives du Missouri. Aujourd'hui, recueillant ses observations, il nous donne une des plus curieuses études de mœurs qu'on ait jamais faites sur les peuplades encore mal connues de l'Amérique du Nord. Son style est ce qu'on peut attendre d'un homme qui jamais ne fit métier d'écrire. Les mots ne semblent pas toujours avoir pour M. Catlin la valeur qu'on leur accorde généralement, et des locutions américaines trop souvent répétées choquent les oreilles habituées à l'élégante correction que, seul parmi ses compatriotes, Washington Irving a constamment respectée. Puisque ce nom vient sous notre plume, nous devons ajouter que beaucoup de détails donnés par M. Catlin se retrouvent dans les *Aventures du capitaine Bonneville* et dans les autres ouvrages où l'auteur de *Bracebridge-Hall* a essayé de lutter contre Cooper. Néanmoins il reste au peintre américain le grand mérite d'avoir observé plus personnellement et de plus près que ne l'avaient fait ses illustres prédécesseurs.

Le rôle de sorcier, qu'accordait à M. Catlin la crédulité des sauvages, saisis de stupeur à l'aspect des toiles où il faisait revivre leurs paysages et leurs principaux chefs, a valu au jeune peintre d'assister à des scènes curieuses. D'abord il ne peignit qu'à huis clos, et cette apparence de mystère ne contribua pas médiocrement à exciter l'étonnement des Indiens. Enfin la première exhibition eut lieu. La cabane dont M. Catlin avait fait son atelier fut envahie par une foule avide que des sentinelles armées de lances ne contenaient qu'à grand'peine. Ce wigwam, non-seulement rempli mais entouré de femmes et de jeunes filles curieuses, ressemblait à une ruche d'abeilles. La gravité des hommes ne leur permettait pas d'afficher un empressement égal à celui de leurs compagnes, et pendant près

d'une heure ils résistèrent à une tentation dont leur physionomie, tout impassible qu'elle est d'ordinaire, trahissait cependant la puissance. Mais, dès que leurs chefs et leurs médecins (*medicine-men*, sorciers) eurent donné l'exemple, ils s'assemblèrent à leur tour aux environs de la hutte, et demandèrent à grands cris leur part du spectacle désiré. L'effet fut immédiat et prodigieux. Les bouches béantes laissèrent échapper des cris de toutes sortes; puis quelques-uns des assistants se mirent à danser tandis que d'autres entonnaient les chansons de la tribu; un grand nombre, leurs mains sur la bouche, se tenaient dans un sombre silence; d'autres, indignés, enfonçaient leurs javelots dans le sol; quelques-uns enfin, lançant au soleil leurs flèches rougies, se retiraient dans leurs wigwams.

M. Catlin, appelé de tous côtés, fut ensuite déclaré le plus grand *medicine-man* de l'univers. « Il faisait des êtres vivants, au dire de ses naïfs admirateurs, qui croyaient voir, ajoutaient-ils, leurs chefs en deux endroits à la fois. » Les plus modérés se contentaient de reconnaître aux personnages peints *un peu de vie*. « Leurs yeux remuaient, on les voyait sourire, et puisqu'ils souriaient, certainement ils pouvaient parler; donc, à beaucoup d'égards, ils vivaient. »

Les squaws prenaient les choses plus au sérieux et semblaient redouter les effets de cette sorcellerie. Selon elles, une opération pareille ne pouvait s'accomplir sans enlever à l'original du portrait une fraction quelconque de son existence, que l'on transportait sur la toile. Cette idée ingénieuse prit bientôt crédit, et se propagea dans tout le village, dont les habitants se mirent à pleurer et à crier contre M. Catlin une espèce de malédiction rimée où il était traité comme un être dangereux qu'il fallait exiler au plus vite, puisqu'il prenait la vie des hommes rouges afin de l'emporter plus tard avec lui chez les Visages Pâles. Il devait bien certainement arriver malheur à ceux dont il avait tracé l'effigie.

Ce qui alarmait le plus les sauvages c'était ce phénomène d'optique en vertu duquel le regard de la figure représentée semble suivre dans toutes les directions celui des personnes qui la contemplent. Vainement voulait-on l'expliquer aux jeunes guerriers qu'il inquiétait : — « Ce que nous voyons, répondaient-ils, nous sera toujours plus démontré que ce que vous

dites, et nous croirons nos deux yeux plutôt qu'une centaine de langues menteuses. » Ce parti une fois pris, ils se cachaient la tête dans un pan de leur robe, et sortaient de la cabane pour n'y plus rentrer.

Nous trouvons plus loin un exemple curieux de l'abandon où tombe le vieillard sauvage lorsque son existence inutile entrave la liberté d'action de sa nomade famille. M. Catlin assista, les larmes aux yeux, à une de ces tristes scènes.

Un vieux chef dont cent années avaient blanchi la chevelure était assis sous une peau de buffle maintenue par quatre pieux auprès d'un feu mourant que ses amis lui avaient laissé. Quelques morceaux de bois, deux ou trois os à demi rongés et une jarre d'eau, placés à portée de ses débiles mains, devaient soutenir quelques heures encore sa misérable existence. Il était trop faible pour suivre ses enfants dans les nouvelles régions où les appelaient des chasses moins épuisées. Lui-même leur avait conseillé de s'éloigner sans tenir compte d'une vie près de s'éteindre : « Mes yeux sont obscurcis, toute force m'abandonne, je suis pour vous un fardeau, et, ne pouvant vous suivre, je veux mourir. Courage donc, et ne pensez plus à moi qui ne suis plus bon à rien. » Telles avaient été ses paroles, et il était obéi. M. Catlin s'assit à ses côtés, et, quoique le vieillard ne distinguât par ses traits, il sourit doucement au Visage Pâle, dont la voix lui exprimait une vive sympathie pour son inévitable malheur. Un serrement de mains acheva leurs adieux, et notre peintre remonta triste sur le bateau à vapeur qui l'allait emporter à l'ouest.

Peu de mois après, revenant en canot près du village Puncah, il descendit à terre avec ses matelots, et retrouva la tente grossière telle qu'on l'avait laissée sur la tête du vieillard. On voyait que ce malheureux n'avait pas essayé d'entretenir le feu allumé près de lui, et ses os broyés par la dent des loups étaient dispersés sur l'herbe voisine.

Parmi les détails nombreux donnés par M. Catlin sur la chasse au buffle, qui forme, comme on sait, la principale ressource et la plus habituelle occupation des Indiens, nous avons remarqué celui-ci. Souvent il arrive que le troupeau de buffles, poursuivi à toute course par des cavaliers intrépides et bien montés, laisse en arrière les plus jeunes et les plus faibles de

ces animaux. Leur instinct les pousse à chercher aussitôt un abri que la rase étendue des prairies leur rend fort difficile à trouver. Pour peu qu'un bouquet de sauges sauvages élevé de quelques pouces au-dessus de l'herbe ordinaire paraisse à quelque distance, ils y courent et croient s'enfouir dans un impénétrable fourré dès qu'agenouillés, et la tête cachée dans le gazon ils ont cessé de voir autour d'eux. Que le chasseur s'approche alors de ces pauvres petites bêtes effarouchées et tremblantes, elles ne s'enfuiront pas et ne bougeront qu'au moment même où sa main les touchera. Alors, après une courte lutte, il en devient aisément le maître; il a d'ailleurs un moyen sûr pour les apprivoiser immédiatement et se les attacher à jamais: c'est assez pour cela qu'il tienne pendant quelques instants ses mains sur leurs yeux et souffle à deux ou trois reprises son haleine dans leurs narines. Dès lors le petit prisonnier suit de bon gré son nouveau maître, et s'attache aux pas de son cheval qu'il semble adopter pour mère. Cette méthode, si extraordinaire qu'elle parût d'abord à notre voyageur, n'en est pas moins d'une usage vulgaire parmi les Mandans, les Sioux, et les chasseurs de la Compagnie qui monopolise le commerce des fourrures.

Après avoir suivi sur les traces de M. Catlin les tribus Peaux Rouges au sein de leurs prairies natives, nous les retrouvons dans le Canada britannique, où les chasse d'année en année le pionnier américain. Le colonel Bonnycastle, qui a longtemps résidé dans ce pays en qualité de chef du génie militaire, nous raconte qu'elles y sont accueillies avec toute faveur, et qu'on vient en aide, par des distributions de présents, aux nécessités de leur installation; mais leur brusque transition de la vie errante et sauvage aux bienfaits perfides de l'existence civilisée, est presque toujours désastreuse à ces malheureux êtres dépourvus de toute prévoyance. L'*eau forte* (l'eau-de-vie) a pour eux d'irrésistibles attraits, et, bien que l'expérience ait pu leur apprendre à redouter leurs penchants à l'ivrognerie, ils ne laissent pas de se dépouiller, pour s'y livrer encore, de tout ce qu'ils possèdent au monde.

On discipline cependant quelquefois ces Indiens, et la tribu des Mohawks, dont Cooper a constaté la férocité renommée, servait sous les ordres du colonel dans la guerre des frontières,

en 1837. Sir R. Bonnycastle se loue grandement des services qu'ils lui rendirent contre Van Ransellaer, Wills, Bill Johnson et la célèbre Dame du Lac, qu'ils forcèrent à abandonner l'île de Hickory. La campagne finie, quelques fusils de chasse, quelques aunes de ruban, des mouchoirs de soie pour les squaws de la tribu qui étaient restées près de Kingston, une caisse ou deux de tabac, quelques livres de poudre et de plomb, payèrent amplement les services de ces fidèles alliés. Avant de quitter le colonel, ils le proclamèrent un de leurs chefs sous l'euphonique surnom de *Anadaheso* (celui qui somme la ville).

La puissance du caractère sauvage est telle, selon l'ingénieur anglais, que jamais il ne s'efface tout à fait, même chez l'homme que la civilisation a pris au berceau. Il cite l'exemple d'un missionnaire indien, soigneusement élevé dès l'enfance, parlant anglais dans la perfection, modeste, intelligent, remarquable par la convenance de ses manières, et qui élevait à merveille sa jeune famille. Un jour, le colonel et lui se trouvèrent au milieu d'une fête indienne dont les danses guerrières agirent bientôt avec force sur l'imagination du jeune ministre. Un singulier plaisir étincelait dans son regard à l'aspect de ces joies frénétiques, et quand son compagnon voulut le ramener à une saine appréciation de la supériorité intellectuelle que lui donnait une éducation européenne : « Ce que vous dites, ami, est strictement vrai, répondit l'autre avec calme, mais je n'avais jamais vu mes frères rouges dans la majesté de leurs costumes de guerre. Ah ! c'est qu'ils sont braves ! Mon père était brave et sauvage comme eux, et bien souvent j'ai dû fuir sa colère dans les profondeurs de leurs forêts. Écoutez ces guerriers parlant de leurs combats. Je vais vous traduire les discours de ces braves. » Et, sans pouvoir contenir en lui l'élan des sentiments qui l'agitaient, il se fit l'interprète animé des vanteries d'un Marche-dans-l'Eau (*Walk-in-the-water*) ou d'un Brise-Tortue (*Snapping-Turtle*).

L'ouvrage de sir Richard Bonnycastle est surtout précieux par les documents topographiques qu'il renferme sur les Canadas, les lignes de communication qu'on y peut développer, et les positions importantes qu'offre ce pays pour le commerce ou la guerre. Comme simple voyage, il manque d'intérêt et de vie.

D'ici à un demi-siècle, au dire des gens les plus experts en géographie politique, la Nouvelle-Zélande doit acquérir un très-haut degré d'importance maritime. Elle sera, pour les îles innombrables de l'océan Pacifique, ce qu'était Rhodes autrefois pour celles de la mer Égée ? — le centre de la vie commerciale, la source des arts, de l'industrie et de la civilisation. Il est à remarquer que cette colonie n'a pas été favorisée à son début par le gouvernement à la puissance duquel elle doit bientôt ajouter de nouvelles ressources. Il fallut à la compagnie particulière qui fonda les premiers établissements, non-seulement se passer du concours officiel, mais encore lutter contre la mauvaise volonté des gouvernants. Même après que l'autorité britannique eut été formellement proclamée dans l'île, les premiers mandataires de la couronne se montrèrent en quelque sorte hostiles à la civilisation, et comme effrayés de ses progrès. L'un des lieutenants-gouverneurs alla jusqu'à chercher dans les actes des associés de Port-Nicholson, qu'il traitait de démagogues, les germes d'une accusation de haute trahison. Les colons s'étaient rendus coupables, selon lui, d'une grave usurpation sur le pouvoir royal en établissant une constitution et en nommant des magistrats provisoires, au nom desquels certaines taxes avaient été levées. Toutes ces absurdités ont eu leur terme; mais la méfiance et l'animosité mal déguisées des gouverneurs se sont encore manifestées dans le choix de leurs résidences. Ils ont établi le siége de leur autorité sur la cime des rochers qui bordent la baie des Iles, laissant Port-Nicholson, la vallée de Waikato et la fertile plaine de la Tamise à la disposition des colons, moins préoccupés qu'eux-mêmes de craintes et d'aversions politiques. Aussi, le véritable quartier-général de la civilisation européenne, dans la Nouvelle-Zélande, est-il partout ailleurs qu'à Auckland, capitale proclamée. C'est ce qu'a fait ressortir, dans un compte rendu plein de sens et de raison, l'honorable M. W. Petre.

Un autre voyageur, le chirurgien Bright, attaque le gouverneur anglais de la Nouvelle-Zélande comme n'apportant point assez d'activité, voire une probité assez complétement intacte, dans la vérification des titres de propriété territoriale. D'avides spéculateurs ont profité de l'ignorance des indigènes pour les dépouiller à vil prix de terres immenses; et l'examen de ces

frauduleux marchés était un des plus impérieux devoirs du gouvernement anglais. Une commission d'enquête avait été nommée, mais, à ce qu'il paraît, le gouverneur a procédé sans elle, à la hâte, et sans résister assez aux influences de toute sorte qui naturellement l'assiégeaient. Selon M. Bright, le plan le plus efficace pour ramener les marchés de terre à de justes conditions, serait de réserver sur chaque domaine aliéné une portion fixe aux anciens possesseurs, le surplus de la vente demeurant seul validé.

Sous le titre de : *Promenade dans la Nouvelle-Zélande*, M. J. C. Bidwill a publié une description très-complète de l'intérieur de l'île, où peu de voyageurs avaient encore pénétré. Un seul missionnaire avant lui avait vu le lac de Towpo, et le volcan de Tongadido est décrit pour la première fois dans ses *Promenades*. Il nous a fait aussi connaître, mieux que la plupart de ses prédécesseurs, les mœurs des Nouveaux-Zélandais. On peut induire de ses observations que, pour les détruire totalement, il suffirait d'abandonner ces peuplades guerrières aux haines acharnées qui les poussent sans cesse les unes contre les autres.

Au nombre des plus assidus explorateurs que l'Angleterre ait envoyés vers les frontières septentrionales de ses possessions dans l'Inde, il faut compter les trois frères Gérard. Après la mort de l'un d'eux (le capitaine Alexandre), M. George Lloyd a réuni les divers documents qu'il avait publiés soit dans nos revues géographiques, soit dans les *transactions* de nos sociétés savantes. Quelques fragments inédits sont joints, dans ce volume, à ceux dont nous avions déjà connaissance, et, entre autres, une description fort intéressante du district de Koonawur, qui s'étend, sur un espace d'environ 80 milles, le long des bords du Sutledje, une des *cinq rivières* qui, réunies, donnent leurs noms au Panj-Ab. C'est une espèce de Vallée-Heureuse enfermée dans les replis du gigantesque Himalaya, et bornée de tous côtés par des montagnes dont les moins élevées le cèdent à peine au mont Blanc; quelques-unes atteignent la hauteur qu'aurait le pic de Ténériffe superposé à ce géant des Alpes. On pénètre dans le Koonawur par quinze passes dont la plus praticable et la plus fréquentée est à 15,171 pieds anglais au-dessus du niveau de la mer. Malgré cette prodigieuse éléva-

tion, le pays n'est pas aussi froid qu'on pourrait le penser, ce qui tient à une sécheresse de l'atmosphère relativement plus grande sur les cimes de l'Himalaya, qu'elle ne l'est, par exemple, sur celles des Cordillières.

Les plus grands dangers que le voyageur ait à courir sur ces crêtes altières proviennent de la force du vent, qui transit les membres exposés à son action glaciale. On est souvent à plusieurs milles de tout combustible. En même temps se font sentir les effets de l'atmosphère raréfiée, effets que la crédulité des habitants attribue volontiers aux exhalaisons de certaines plantes vénéneuses.

Ces habitants, au dire de notre auteur, sont francs, actifs, généreux, hospitaliers, et d'une grande loyauté dans toutes leurs relations. Ils sont à la fois pasteurs et marchands, passent leur été au sein de paysages ravissants, l'automne dans les foires de Garoo, de Leh et de Murdwar; l'hiver enfermés dans leurs villages et occupés à tisser les grosses étoffes de laine dont ils font leurs manteaux, leurs coiffures et jusqu'à leurs souliers. La provision d'hiver des troupeaux consiste principalement en feuilles d'arbres, que l'on empile, pour les conserver, sur le toit des habitations.

L'histoire ne nous a fourni, cette fois, qu'un ouvrage de quelque importance. Encore appartient-il plutôt à la biographie, car ce sont des *Mémoires* sur la vie de Warren Hastings, rédigés d'après des papiers de famille par le révérend G. R. Gleig. Le mérite littéraire de cette composition est à peu près nul, mais rien n'a pu la dépouiller du charme qu'ont toujours des destinées aussi singulières que celles du successeur de Clive.

Comme ce dernier, Warren Hastings, dernier rejeton d'une famille noble, mais ruinée, partit de l'abandon et presque de la misère, pour fournir une des plus brillantes carrières que l'histoire moderne ait eu à retracer. Puis cette carrière s'arrêta tout à coup à son apogée, lorsqu'on pouvait la croire victorieuse de tous les obstacles susceptibles de l'entraver. Un procès solennel, jetant une vive lumière sur les actes d'une administration tyrannique, flétrit un nom qui semblait promis à une haute célébrité, et Hastings, sous le poids d'un acquittement

tout politique, mais privé de ses honneurs et à peu près ruiné, ne dut l'aisance relative où s'écoulèrent ses dernières années qu'aux libéralités de la compagnie des Indes, assidûment réclamées, refusées quelquefois, achetées toujours.

Malgré les justifications souvent imprudentes qu'on a essayé d'accréditer en faveur de Hastings, la plupart des méfaits qui lui furent jadis reprochés demeurent établis aujourd'hui. Rien ne saurait légitimer des actes comme la spoliation du Mogol, et la vente de ses possessions au nabab d'Oude, l'ami de Hastings; ni la guerre faite aux Rohillas sur la demande de ce même prince, appuyée de quarante lacs de roupies offertes à la Compagnie; ni surtout le refus de Hastings lorsque le commandant des troupes anglaises lui demanda de faire cesser par son influence les cruautés épouvantables commises par les soldats du visir. La déposition du rajah de Benarez est encore un de ces criminels abus d'autorité qui ont, en trop grand nombre, souillé nos progrès sur le continent Indien. Cheit-Sing avait déjà par deux fois, vassal fidèle et dévoué, subi les énormes contributions dont on le frappait au nom de la Compagnie, lorsqu'une troisième demande de subsides, suivie d'un refus bien légitime, attira sur sa tête le courroux du gouverneur. Après avoir accepté en son propre et privé nom un dernier présent de 20,000 livres sterling (qu'il prétendit plus tard, mais sans le prouver, avoir appliquées au service public), Hastings se rendit à Benarez avec le projet formel de déposer le souverain. Une révolte eut lieu, qui mit ses jours en danger. Elle lui servit à colorer l'exécution de ses plans odieux : il déclara la guerre au rajah, le déposa violemment et, sous prétexte que ses trésors y étaient renfermés, livra son sérail au pillage et à la brutalité des soldats anglais. L'année suivante (1781-1782) fut marquée par un autre vol non moins audacieux dont furent victimes les deux Begums, mère et grand'mère du jeune nabab d'Oude, fils de celui dont nous venons de parler. Le prétexte fut qu'elles avaient incité le rajah de Benarez à s'insurger contre la domination anglaise, et qu'elles l'avaient aidé de leurs richesses. Le moyen qu'on employa pour les forcer à s'en dessaisir rappelle les temps les plus barbares. Par les ordres exprès de Hastings, qui soulevèrent des réclamations unanimes, deux officiers, favoris des princesses, furent saisis,

chargés de fers, privés d'aliments, puis successivement battus et soumis à des tortures secrètes, jusqu'à ce qu'enfin leurs maîtresses, touchées de compassion, eussent fait l'abandon des trésors qui tentaient la cupidité du gouverneur. Une autre histoire de sang complétera ce tableau. Lorsque la majorité du conseil des Indes, présidé par le général Clavering, eut ouvert une enquête sur les faits de corruption pécuniaire reprochés à Warren Hastings, Nuncomar, Indien de haut lignage et doué de rares talents, souvent employé par le gouverneur dans diverses transactions obscures, offrit des preuves matérielles à l'appui des accusations portées contre lui. Le conseil accepta ces dénonciations, qui reposaient sur des actes depuis lors avérés. Il chargea Nuncomar de recueillir de nouvelles preuves; mais, avant que cet homme eût eu le temps d'accomplir cette mission, il fut arrêté par ordre du gouverneur, jugé comme faussaire, déclaré coupable et pendu. Il est à remarquer que cette exécution violait ouvertement les lois indiennes, qui seules pouvaient être appliquées à un naturel, les faux dont Nuncomar avait été accusé remontant à une époque où le code pénal anglais n'avait pas encore été mis en vigueur à Calcutta. Sir Elijah Impey, l'ami particulier et l'instrument dévoué de Hastings, partage avec lui la responsabilité de ce jugement inique, et la chambre des communes le lui aurait fait durement expier sans la protection puissante de William Pitt.

Tous ces crimes sont incontestables; mais nous ne sommes pas de ceux qui refuseraient au gouverneur de l'Inde, luttant contre des difficultés sans nombre, des moyens de défense pris en dehors des lois d'une rigide morale. Les crises guerrières ont des nécessités qu'il faut reconnaître, et jusqu'à un certain point élargissent le cercle du devoir humain; mais le vol et le meurtre ne devraient jamais recevoir une sanction comme celle qui résulta de l'acquittement de Hastings. Cet aquittement eut des causes toutes politiques, et l'on comprend l'indulgence d'un tribunal comme la chambre des lords dans les circonstances où l'Angleterre était placée lorsque le Verrès de l'Inde fut absous. Ce n'était pas au moment où l'Angleterre venait de perdre ses colonies américaines qu'elle pouvait méconnaître les services de l'habile administrateur qui avait maintenu son influence en Orient. Ajoutons enfin qu'un procès criminel qui

dure neuf ans tourne presque toujours en faveur de l'accusé.

La pauvreté où retomba Warren Hastings, peu après l'issue de cette mémorable épreuve judiciaire, est une des circonstances que ses défenseurs font le plus valoir. Le livre que nous avons sous les yeux l'explique de façon à détruire en partie l'argument qu'on en veut tirer : il résulte en effet de cette biographie que les dépenses occasionnées par le procès dont nous venons de parler absorbèrent des sommes énormes. La prodigalité ordinaire de Warren Hastings et ses habitudes corruptrices, indépendamment de toute autre preuve, suffiraient pour établir ce fait. Au reste, il demandait l'argent avec aussi peu de scrupule qu'il le gaspillait. Peu après son acquittement, la compagnie des Indes orientales lui prêta 50,000 livres sterling sans intérêts, et constitua sur sa tête une annuité de 4,000 livres sterling, qui devaient s'éteindre au bout de vingt-huit ans et demi. 40,000 livres sterling lui furent avancées sur cette pension. Huit ans après, il n'en avait pas moins été obligé d'hypothéquer son domaine de Daylesford, et la Compagnie dut lui avancer encore une année de son revenu pour l'aider à libérer cette terre, qu'elle avait reçue en garantie des sommes prêtées. Quand le terme de l'annuité fut arrivé, il sollicita une nouvelle annuité de 5,000 livres qu'il voulait assurer viagèrement sur sa tête et sur celle de sa femme. La Cour des Directeurs consentit bien à continuer la pension telle qu'elle avait existé jusqu'alors, mais elle borna là sa libéralité. Rien ne fut accordé à mistress Hastings, épouse divorcée d'un baron allemand.

La vie politique de Warren Hastings s'arrêta à son célèbre procès. Une seule fois, en 1813, à propos d'une enquête sur les affaires de l'Inde, il parut comme témoin devant la chambre des communes, où son nom souleva de bruyantes rumeurs. Par un mouvement unanime, les membres de cette chambre se levèrent, la tête couverte, quand il sortit.

Il acheva obscurément sa vieillesse dans la retraite, entre la culture des lettres et les stériles regrets d'une ambition déçue. Le titre de baronnet avait toujours été l'objet de ses désirs. Peu de temps avant sa mort, présenté par le régent aux souverains étrangers, il espéra saisir enfin le *coronet*, objet de ses rêves ;

mais la faveur royale n'alla point au delà de quelques paroles obligeantes, et cette déception fut cruelle pour un homme qu'une longue vie n'avait pas éclairé sur la vanité des distinctions nobiliaires. Il mourut en 1818, âgé de quatre-vingt-six ans, d'une fièvre nerveuse qui peu à peu le mit dans l'impossibilité de prendre aucune nourriture. On pourrait voir quelque chose de providentiel dans l'arrêt de la destinée qui condamnait à mourir de faim le spoliateur de tant de provinces. Sa force d'âme ne se démentit pas dans cette dernière épreuve : après avoir dit adieu à ses proches, il couvrit, avec un visible effort, sa figure d'un mouchoir ; lorsqu'on osa écarter ce dernier voile, Warren Hastings n'était plus.

Il n'est peut-être pas déplacé pour nous qui nous occupons spécialement de littérature, de garder ici une place à l'appréciation des écrits qu'a laissés l'ancien gouverneur des Indes. Une grande habitude de travail avait développé en lui cette abondance stérile et diffuse, condition essentielle de la clarté du style pour les écrivains sans méthode et sans goût; mais on ne retrouve dans ses compositions ni le bon sens caustique et entraînant qui caractérise celles de Wellington, ni la vigueur, la concision chaleureuse qu'on remarque dans la correspondance de Clive.

O. N.

MÉLANGES.

— Quelques hommes politiques et quelques écrivains prétendent que la nation française est considérablement abaissée.

Cela est vrai.

La France s'est abaissée, mais pour prendre son niveau.

Dans la grande civilisation européenne, la France impériale, promenant son grand sabre chez tous les peuples, déchirant de son éperon toutes leurs institutions, et buvant, sans payer, tous leurs vins, n'était autre chose qu'un ouragan, un météore, un choléra, une inondation.

Il n'y a que les gouvernements fiévreux et transitoires, comme la Convention ou le despotisme guerrier, qui puissent procurer à un pays cette satisfaction d'être un ouragan et un choléra pour les autres.

La France est abaissée devant l'étranger, par la même cause qui a tout abaissé à l'intérieur.

Et il ne lui est pas plus permis d'être une grande nation, qu'elle ne permet à qui que ce soit d'être chez elle un grand homme, d'être autre chose qu'un Gouin.

Et il est curieux, quand on se fait gouverner par des Gouins à l'intérieur, de prétendre qu'à l'extérieur on ne s'apercevra pas que nous avons le goût du petit, du médiocre et du commun.

Or, le goût du Gouin se répand de plus en plus. Depuis dix ans on a usé quelque trentaine d'hommes d'État qui commencent à être odieux aux chambres, parce qu'ils ont trop bien écrit ou trop bien parlé, et qu'ils insultent à la masse par une espèce de supériorité.

Il y a quelque chose que nos mœurs constitutionnelles pardonnent encore moins que la richesse, c'est le talent.

Qu'un grand publiciste, qu'un grand orateur produise son opinion avec éclat par la parole ou par l'écrit signé,

Il n'est ni écouté ni lu.

Qu'un clerc d'huissier attaque, sans style et sans nom, le recensement dans n'importe quel journal, le feu est aux quatre coins de la France,

Seulement parce que ce clerc est inconnu.

Et puis, on se plaint que cette France ne tienne pas, en Europe, un langage haut et ferme.

Tous les Français ne peuvent pas crier haut et ferme à la fois; quels sont donc les Gouins qui parleront haut et ferme au nom de leurs concitoyens?

Les républicains ne réussiraient pas mieux à parler haut et ferme, s'ils établissaient tranquillement leur forme de gouvernement, parce que c'est le propre de la démocratie de niveler les capacités et d'abattre les grands caractères.

D'ailleurs, l'Europe est en paix, et personne ne doit y élever la voix, pas plus que dans un salon, dans une bourse, dans une étude de notaire;

Ce n'est que dans les pétaudières que quelqu'un parle plus haut et plus ferme que les autres.

Pour ce qu'on appelle le sentiment national, c'est une douleur très-grande, et tous les cœurs généreux souffrent de cette égalité de la France devant la civilisation européenne. Il était fort doux, sans doute, de trouver toujours la France à Rome, à la Haye. à Madrid;

Mais nous n'étions, alors, qu'un peuple de sous-lieutenants, et nous sommes devenus des démocrates.

Et ceux qui ont réellement ce goût-là doivent être ravis.

Dans l'Europe organisée et pacifiée comme elle l'est, tout le monde est égal devant le droit commun des nations;

Et ainsi qu'un petit épicier obtient justice aussi bien qu'un gros banquier, quand ils plaident l'un et l'autre au tribunal de commerce,

De même, dans les démêlés diplomatiques, la France, toute grosse et forte qu'elle est, n'a pas plus de droit de crier que la Suisse et le duché de Bade.

Encore une fois, ceux qui aiment mieux la France dotée d'institutions qu'appuyée sur des armées, doivent être ravis.

Les institutions, c'est la discussion, la parole, l'écrit, c'est le droit;

Les armées, c'est l'action, c'est la force.

On a donc tort quand on reproche au gouvernement de ne pas grossir sa voix comme Croquemitaine, et de ne pas consentir à se faire des moustaches avec du bouchon.

Le gouvernement sait bien qu'il ne tromperait et n'effrayerait personne.

L'Europe n'ignore pas que nous avons changé de goûts, que de guerriers nous sommes devenus bavards, que nous ne faisons plus que des conscriptions d'avocats, que les cadres du barreau s'emplissent au détriment des cadres de l'armée, que nous avons plus de journaux que de régiments, et plus de paroles que de poudre.

Cette condition nous étant faite, nous devrions, au moins, en sortir à notre honneur et à notre profit.

L'Angleterre est notre modèle. Elle ne parle pas haut, mais agit ferme.

Ses journaux, ses chambres ne l'empêchent pas de fabriquer le coton. Elle a des chemins, et nous n'en aurons jamais.

Et pendant que nous élevons une ruineuse muraille autour de Paris, elle abat celle de la Chine.

— M. Raoul-Rochette, secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts, éprouve le besoin de se consoler de n'avoir plus la barbe bleue à laquelle il dut sa fortune littéraire, et de disputer à M. Listz quelques-unes des autres fortunes que lui vaut sa triomphante chevelure dans le monde des passions. L'archéologue poursuit le pianiste partout où il croit rencontrer sa rivalité.

Pour le moment, ces messieurs se battent dans les cours étrangères à qui aura le plus de décorations et de croix.

La chevelure du tapoteur musical a récemment remporté en

Danemark une victoire d'*ordres* que nous avons signalée.

Mais voici que la barbe bleue de l'antiquaire riposte en Sardaigne par la décoration de Saint-Maurice et Saint-Lazare que vient de lui accorder S. M. Charles-Albert.

Chaque prétendant reste dans sa couleur, comme on voit : M. Listz protégé par la blonde Allemagne, M. Raoul-Rochette accueilli et défendu par la brune Italie, laquelle, en raison de ses rapports avec l'Autriche, tourne un peu au chinchilla comme le don Juan académique lui-même.

A la dernière réunion de l'Académie des Inscriptions, dont le nouveau décoré fait aussi partie, on s'entretenait fort de la nouvelle croix qui brillait sur sa poitrine de dandy.

» Je suis fâché, dit un de ses vieux collègues, de voir notre Raoul courir après le superflu, comme naguère il courait après le nécessaire, et passer du cumul des places au cumul des rubans avec plus ou moins de liserés.

» Il finira par y perdre son nom, le petit nom que nous lui avions donné dans ses beaux jours de la censure et de la restauration, son nom solide de Raoul-Fourchette, contre un sobriquet beaucoup moins utile, celui de Raoul-Brochette. »

— Pendant le mois dernier, la consommation de la viande, comparée à la consommation du même mois de l'année dernière, a encore diminué de plusieurs centaines de bœufs et de plusieurs milliers de moutons.

En compensation, une demi-douzaine de journaux nouveaux se sont répandus sur la voie publique.

Le plus étrange de tous a paru sous la forme d'un in-octavo assez épais, et sous les auspices d'un solécisme, ou, pour être moins sévère dans un temps où la langue française disparaît avec l'esprit et le caractère du pays, sous le voile prétentieux d'une équivoque.

Nous voulons parler de la *Revue indépendante.*

Si le jargon des idées politiques n'avait pas détruit le bon langage, *indépendante* ne pourrait pas se dire absolument.

Mais prêtons à ce mot un sens sous-entendu.

Indépendante de quoi ?

Du pouvoir en général ?

De tous les partis?

D'un seul parti ?

Non.

Mais *indépendante* de M. Buloz, qui s'est débarrassé de George Sand par un procès,

Et lequel est lui-même fort indépendant.

Car il devrait dépendre d'un ministre qui le maintient commissaire du roi au Théâtre-Français; et il n'en dépend pas du tout, puisqu'il publie les épileptiques subtilités de M. Duvergier de Hauranne, et les envoie sous bande à tous les membres du cabinet, qui sont forcés d'admirer ce sublime courage.

Quant à la rédaction du volume, elle est, à deux noms près, noms graves et sérieux, MM. Leroux et Viardot, burlesque par le fait d'un seul nom, celui de George Sand.

Cet hermaphrodisme littéraire est une des calamités de l'époque, et une gêne pour la critique.

George Sand est une femme qui fait l'homme.

George Sand écrit comme un homme, et la critique lui est indulgente comme à une femme.

George Sand a les doigts jaunis par la fumée de cigare, culotte des pipes avec des menuisiers, écrit des choses qui ne sont d'aucun sexe et d'aucune société.

Et si vous vous révoltez contre ces monstruosités d'androgyne, vous êtes blâmé par de blondes femmes comme Mme Rémusat, qui a tant pleuré la chute de *Cosima*.

George Sand n'a pas craint, dans plus d'une occasion, d'avouer son faible pour les mœurs galantes de l'ouvrier. Ce parfum de vêtements échauffés par la fatigue, de cheveux mouillés par une sueur laborieuse, ces émanations d'homme mal nourri, mal vêtu, flattent les narines de George Sand.

Mais jusque-là ce n'était qu'un plagiat du bon Henri IV, qui aimait les paysannes et leur odeur de gousset.

La dépravation de l'organe olfactif a mené George Sand beaucoup plus loin.

Il est une profession qui n'avait jusqu'ici de nom que dans les règlements de la voirie publique, profession dont les utiles

ouvriers se cachent la nuit, profession dont le travail s'exporte mystérieusement au galop de quatre chevaux de poste à quelques lieues de la ville. Cette profession, c'est la vidange, la vidange a un poëte, et George Sand accueille son *ouvrage* dans *la Revue indépendante*.

Ce sont vingt-quatre alexandrins qui ont pour titre : *Une Plainte*.

Quelques esprits subtils et de bonne foi s'amusent à discuter sur les dangers des éducations incomplètes qui pervertissent le peuple et l'égarent dans des rêveries nuisibles au travail. On se demande ce que deviendront les poëtes, les écrivains, si les ouvriers se mettent à rimer et à écrire.

Il y a là une mystification.

Non, ce n'est pas vrai, les ouvriers n'écrivent pas bien, ne font pas de bons vers. Sans cela, ils feraient des *Revues*, indépendantes ou non.

Et, d'ailleurs, cela prouverait que ce n'est pas le travail manuel qui leur manque, mais le travail intellectuel.

Cela ne prouverait pas qu'ils ne peuvent trouver leur pain dans l'œuvre de leurs mains, mais que la littérature n'est pas un état, puisqu'elle ne peut les nourrir.

La vérité, la voilà.

Il y a sur le pavé de Paris une trentaine de poëtes manqués, qui, ne pouvant placer leur marchandise, l'étiquettent de noms d'ouvriers. Leurs vers seraient refusés à l'homme en habit noir râpé, et on les prend de la main odorante de l'ouvrier qui va les porter lui-même en bottes à l'écuyère, avec le costume d'Odry dans *la Canaille*.

Soit à M. Olinde Rodrigues, saint-simonien défroqué, soit à George Sand, qui cherche à varier de temps en temps les parfums de ses sachets...

Pouah ! ! !

Qui nous délivrera des discours de rentrée de MM. les avocats du roi, qui viennent encore augmenter à cette époque de l'année la consommation de paroles inutiles que MM. les autres

avocats rendent déjà si lourde et onéreuse au peuple français ?

La province supporte encore ces inondations oratoires, parce qu'il n'y a pas toujours là d'écluses, c'est-à-dire de journaux pour les retenir et repousser les eaux jusqu'au domicile des citoyens paisibles. Mais, à Paris, elles pénètrent dans les maisons avec une fureur infatigable.

Tous les parquets et parquetins de la France ont tenu à honneur de livrer à la publicité de nos feuilles parisiennes leurs discours de rentrée, parmi lesquels se remarque celui de M. Dupin, œuvre plate de style et de pensée, quoique bonne par l'intention, attaque sans force contre la presse, exaltation égoïste du courage civil que l'orateur croit avoir et n'a pas, allusion sans gravité à des misères contemporaines, partant d'un sujet qui ne comporte que la noble sincérité de l'histoire. M. Dupin est mort à la vie politique; il ne sera jamais rien, grâce à Dieu, rien que le créateur oublié d'une négation représentative appelée tiers-parti; on l'a jeté à bas de son fauteuil de président, on lui a ôté des mains le fouet dont sa mauvaise humeur flagellait la chambre, et la cloche dont il l'étourdissait; il a un dernier service à rendre au pays : c'est de se taire comme académicien, et de ne pas se faire imprimer comme homme de lettres.

— Brunet, le plus célèbre, le plus naturel, le plus distingué de tous les comiques que nous ayons eus, est allé dernièrement à Versailles, jouer *le Désespoir de Jocrisse*.

« As-tu fait une bonne affaire? lui dit un de ses camarades.

» Pas du tout, dit Brunet; j'ai été forcé d'amener avec moi et de payer Lefebvre, de fournir les costumes, d'apporter le secrétaire de Jocrisse et toute la vaisselle, qui se casse.

» Alors, pourquoi y es-tu allé?

» Ce n'était pas pour gagner de l'argent, mais seulement pour me faire connaître. »

— Un ami de M. Dupin aîné lui avait demandé une petite consultation pour une affaire qui se termina heureusement.

Le plaideur crut pouvoir reconnaître ce bon office, en faisant porter chez M. Dupin une assez belle collection de livres.

Quand M. Dupin rencontra son ami, il lui dit :

« Mon cher, on ne paye plus en *livres*, mais en *francs*. »

QUESTION POSÉE AUX CASUISTES.

Il y a eu le dimanche 7 novembre, à l'église de Saint-Eustache, une grand'messe en musique, chantée par les premiers artistes de la capitale.

On y a entendu MM. Duprez de l'Opéra, et Masset de l'Opéra-Comique.

L'église était comble, et les portes, assiégées de bonne heure par la foule, ont été forcées à plusieurs reprises, ainsi qu'il arrivait aux anciens spectacles gratis.

L'exécution a été parfaite ;

Mais le scandale a été grand pour les âmes pieuses.

Elles étaient, au reste, en petit nombre dans cette assemblée, dont les artistes, les *dilettanti* de toutes les classes et les étudiants de toutes les années et de toutes les barbes formaient la presque totalité.

Quelques-uns de ces derniers avaient même amené leurs aimables compagnes du quartier Latin, pour leur procurer une distraction qui coûte encore moins cher que la Chaumière.

La plupart des hommes avaient leur chapeau sur la tête.

Cette cérémonie religieuse, annoncée depuis quinze jours dans tous les journaux, avait l'air d'une représentation à bénéfice.

On a entendu des personnes qui la jugeaient ainsi, dire tout haut devant l'église, que la recette serait bonne pour le directeur;

Ce qui est peu flatteur pour M. le curé de Saint-Eustache.

D'un autre côté, M. le curé de Notre-Dame de Lorette a refusé dernièrement d'admettre à la première communion des enfants de douze ans élevés à l'école de danse de l'Opéra.

Cet acte, qu'on a regardé comme très-intolérant, a au moins pour lui l'excuse de la discipline ecclésiastique.

Quoi qu'il en soit, ces faits sont évidemment contradictoires.

Un des deux curés doit avoir tort.

Notre jugement pourrait paraître suspect. Nous renvoyons notre question aux casuistes.

— A propos de tailleurs, l'imagination de quelques-uns de ces messieurs va fort loin.

Un d'eux, M. Eppenetter, s'appuyant sur des considérations médicales de la plus grande portée, prétend que les maladies de poitrine ont pour cause l'usage des bretelles, et, proscrivant la bretelle, il annonce des pantalons qui se portent sans cet appareil meurtrier.

Un autre, un Polonais, M. Banfosky, invente l'habit et la redingote bicolores :

On vous voit un habit bleu à l'Opéra. Vous allez le même soir dans le monde, on vous voit avec un habit noir : et c'est toujours le même habit que vous avez retourné dans votre voiture.

Ce sont deux vêtements qui se servent de doublure l'un à l'autre, et vous procurent le supplice d'une garniture intérieure de boutons qui se creusent des boutonnières dans la chair de votre poitrine et de vos reins.

Du temps ou le *Miroir* et la *Pandore* passaient pour des choses spirituelles, ces deux malicieux interprètes de l'esprit français auraient conseillé cet habit qu'on retourne à nos hommes politiques.

Nous ne pouvons que le recommander aux voleurs, qui peuvent, en habit noir, dévaliser une boutique, et s'habiller en marron au premier coin de rue pour dépister les sergents de ville.

— Aujourd'hui toute opinion, tout dissentiment, politique ou non, s'organise en parti.

Et il y a le parti de Mme Lafarge.

Dans le parti Lafarge, comme dans tous les partis, il y a de braves gens, des maris, des femmes honnêtes, et une foule d'autres personnes qui par caractère et par position protestent contre l'intervention de l'arsenic dans les querelles conjugales.

Ces braves gens nous rappellent ce qui arriva en Angleterre à lord Castlereagh, lorsqu'il se rendait à la chambre à l'époque du procès de la reine Caroline.

La reine Caroline, malgré ses erreurs, était fort populaire, et l'on savait que lord Castlereagh lui était hostile.

Une multitude furieuse entoura la voiture du noble lord, et voulut le forcer à crier Vive la reine Caroline!

Le lord fit ouvrir la portière, se posa sur le marche pied, et d'un geste goguenard annonça à l'émeute qu'il allait lui donner satisfaction, puis agitant en l'air son chapeau, il cria :

Hurrah for the Queen! and may all your wives be like her!

Vive la Reine! et puissent toutes vos femmes lui ressembler!

— Voici encore un agent de change qui disparaît. C'est un pauvre jeune homme nommé M. Bonnet.

Sans rien dire de désobligeant pour la mémoire de M. Bonnet, qui a eu le triste courage de se noyer, ni pour la compagnie des agents de change, qu'on accuse à tort des désordres particuliers de quelques-uns de ses membres.

Nous ne pouvons nous empêcher de remarquer que du train dont se défont toutes les institutions, tous les arrangements sociaux, il est probable qu'avant peu il ne restera plus rien.

Et c'est fort improprement qu'une chose qui mène à Londres, à Bruxelles et à la Morgue, s'appelle encore

Une *carrière*.

Les gens qui vivent de leur travail et de leur intelligence, qui écrivent, qui peignent, qui composent de la musique, sans avoir besoin d'une autre mise de fonds que leur esprit, et qui gagnent 25 ou 30 mille francs par an, sans mettre dehors d'autre capital que ce qu'il faut pour acheter une plume de fer, un pinceau ou du papier réglé,

Sont censés n'avoir pas de carrière, et un boucher ne leur donnerait pas sa fille avec 50 mille francs de dot qu'ils placeraient en rente.

Mais si le futur est huissier, avoué, notaire, agent de change, s'il a besoin pour entrer dans *une carrière* de tout l'argent que le boucher a gagné à vendre de la vache à faux poids, celui-ci le donnera volontiers, sauf à reprendre plus tard sa fille, devenue veuve d'un failli qui a trébuché dans sa *carrière*. Ce qui a fait dire à M. Berville que les prétendues CARRIÈRES ne sont plus que des *charges*.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.

